



OEUVRES

DE

SÉNEQUE

LE PHILOSOPHE.

TOME PREMIER.



Nihil non longa demolitur vetustas, et movet ociùs : at iis quos consecravit Sapientia, noceri non potest. Nulla delebit ætas, nulla diminuet : sequens ac deinde semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Le Temps détruit tout, et ses ravages sont rapides : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que la Sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir ; et le siecle qui la suivra, et les siecles qui s'accumuleront les uns sur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE, *Traité de la brièveté de la vie, chap. XV.*

Nota. *On a tiré un très-petit nombre d'exemplaires de cet Ouvrage en papier vélin.*

OEUVRES

DE

SÉNEQUE

LE PHILOSOPHE.

TRADUCTION DE LAGRANGE,

Avec des notes de critique, d'histoire et de littérature.

TOME PREMIER.

A TOURS,

Chez LETOURMI le jeune.

An 3 de la République française.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que l'on donne aujourd'hui au public, est le fruit d'un travail long et assidu. M. La Grange, déja connu si avantageusement par sa belle Traduction de Lucrece, consacra à celle-ci les huit dernières années de sa vie. Il en étoit sans cesse occupé; et l'on ne craint point d'assurer que c'est une des meilleures Traductions qui aient paru dans notre langue. Elle est en même temps fidele, élégante et précise : le style en est clair, facile, naturel, et presque toujours correct. Elle a même sur l'original un avantage assez remarquable; c'est que la construction, le rapport grammatical des mots, l'ordre suivant lequel les idées s'énoncent en Latin et en François, en un mot, le caractère

et le génie de ces deux langues, étant essentiellement divers, les défauts réels qui déparent en général le style de Séneque, et qui rendent la lecture de ses ouvrages, d'ailleurs si pleins de beautés mâles et vraies, moins agréable, et par cela seul moins utile, sont peu sensibles dans cette Traduction, et peut-être même se trouvent réduits à rien (1).

---

(1) M. d'Alembert, dans un très-bel Éloge de M. de Sacy, lu publiquement à l'Académie Françoise, a fait, sur la traduction des Lettres de Pline par cet Auteur, des réflections fines, judicieuses, et qui peuvent servir à confirmer et à éclaircir ce que l'on vient de dire de Séneque, et de ce qu'il doit gagner dans une bonne traduction.

» Les Auteurs latins, dignes d'être traduits, dit ce » Philosophe, peuvent se partager en deux classes; » ceux du siècle d'Auguste, les Cicerons, les Virgiles » et les Horaces, et ceux du siècle suivant, les Plines, les Séneques et les Lucains. Les premiers ont » eu principalement en partage cette pureté de goût, qui » leur assure le suffrage de tous les siècles; les autres, » cette finesse de l'esprit, qui ne plait qu'à certains Lecteurs. Mais, par la raison même que les Auteurs du » siècle d'Auguste sont fort supérieurs, comme Écrivains, » à ceux du siècle suivant, qui le sont peut-être à leur

On ne pense pas plus profondément que Séneque; on n'a ni plus d'esprit, ni plus d'idées, ni plus de finesse: mais ce sont ces qualités mêmes qui le rendent souvent très-difficile à entendre, et sur-tout à traduire. Ces nuances si légères, si délicates, si fugitives de certains mots Latins qui

» tour, comme Penseurs & Philosophes; les Traducteurs » des Plines et des Lucains doivent avoir beaucoup d'a- » vantage sur les Traducteurs des Cicérons et des Virgiles. » Un Auteur qui n'a que le mérite de l'esprit, mais » qui possède éminemment ce mérite, soutient et anime » son Traducteur, toujours assuré de rendre une grande » partie des beautés de son modèle; car l'esprit, au » moins quand il mérite ce nom, peut toujours se » traduire: malheur à celui qui disparoit en passant » d'une langue dans une autre. Le Traducteur d'un » Écrivain plein d'esprit, a de plus une autre ressource; » c'est qu'en conservant les principales beautés de l'Au- » teur, il peut les dégager de la fausse parure qui les » affoiblit dans l'original; il peut ajouter à la finesse » des pensées ce tour naturel qui en fait le charme, » et cette simplicité d'expression qui la rend piquante; » à-peu-près comme un peintre qui, ayant à copier » un portrait plein de physionomie, mais maniéré, » rendroit la copie supérieure à son modèle, en ne don-

paroissent d'abord exciter les mêmes idées dans l'esprit, mais qui, mieux analysées, en réveillent d'assez distinctes, pour n'être pas confondues et négligées ; la difficulté de trouver dans notre langue des termes qui expriment exactement toutes ces nuances ; ces tournures de phrases, qui, bonnes en elles-mêmes lorsqu'on en use avec sobriété, manièrent le style quand elles reparoissent souvent ; cette abon-

» nant à celle-ci que la physionomie et les graces du » portrait, sans grimaces et sans manière... Un homme » de lettres trouve des difficultés bien plus faites pour » le décourager dans la traduction d'un Écrivain dont » le principal mérite est le goût et le style : si le Tra- » ducteur ne rend pas ce style et ce goût, il n'a rien » rendu ; il a anéanti son Auteur, en croyant le faire » revivre. C'est pour cela que Cicéron est si défiguré » dans presque toutes les Traductions qu'on en a faites ; » les femmes qui lisent ces Traductions, demeurent » souvent étonnées de l'admiration que ce grand homme » a obtenue : tant on retrouve peu dans ces froides et » mortes copies, ce qui fait le prix inestimable du » modèle, cette harmonie douce et flexible, cette ron- » deur et cette mollesse d'expression et de cadence,

dance fastueuse, et ce luxe de pensées qui se heurtent, se pressent, et semblent se précipiter les unes sur les autres ; cette affectation non moins vicieuse de représenter une même idée par plusieurs traits détachés ; l'emploi peut-être trop fréquent de ces especes de formules qui embrassent tout, et qui donnent à son style, d'ailleurs vif et serré, un air verbeux, sur-tout aux yeux d'un Lecteur qui veut aller vîte, et qui n'a pas le temps de voir que ces énumérations sont pourtant l'expression d'autant d'idées différentes : tels sont, en partie, les obstacles contre lesquels il a fallu lutter dans cette Traduction. Pour apprécier à

» cette diction toujours noble et facile, élégante et » sonore, qui pénetre et remplit l'oreille avec tout le » charme d'une musique mélodieuse ».

Quoique cet éloge de M. Sacy ne soit pas encore imprimé, M. d'Alembert a bien voulu confier à l'amitié son manuscrit, et permettre à l'Auteur de cet Avertissement d'en extraire le passage qui précede.

cet égard le mérite de M. La Grange, il faut prendre indifféremment une page ou deux de l'original, et essayer ensuite de les traduire: c'est alors qu'on sera effrayé de la hardiesse de l'entreprise de ce Savant; et, plus indulgent pour les fautes qu'il peut avoir commises, et qui sont inévitables (2) dans un ouvrage si étendu, on ne pourra lui refuser du goût, de la sagacité, une critique saine, et surtout une connoissance même approfondie des deux langues.

Quoique M. La Grange travaillât sans cesse à perfectionner sa Traduction, il est mort sans y avoir mis la dernière main, et, ce qui est peut-être plus fâcheux encore, sans avoir fait aucune des notes qu'il se proposoit d'y joindre, soit pour corriger le texte dans les différens endroits où il est

(2) — Opere in longo fas est obrepere somnum.
HORAT. *de Art. poet. vers.* 360.

évidemment altéré, soit pour éclaircir tous les passages où Séneque rappelle d'une manière vague certains faits assez peu connus de l'histoire ancienne, Grecque et Romaine, ou fait allusion aux mœurs, aux usages généraux et particuliers, aux arts, aux loix, à la jurisprudence et à la religion des Romains. On a tâché de suppléer à ces omissions considérables qui répandant nécessairement beaucoup d'obscurité sur cet ouvrage, l'auroient souvent rendu très-difficile à entendre, et d'une utilité moins générale. La Traduction a été presqu'entièrement revue sur le texte des meilleures éditions, comparées entr'elles, et avec l'*editio princeps*, dont on a tiré de très-grands secours. A l'égard des notes, on n'a rien négligé pour les rendre instructives, curieuses, et intéressantes : comme les faits ne se devinent point, et qu'en toute espèce de sciences, ils sont,

sinon les premiers, au moins les plus précieux matériaux de nos connoissances, les Auteurs originaux ont été consultés, lus, discutés avec soin, toutes les fois qu'on l'a jugé absolument nécessaire pour l'intelligence des choses qui pouvoient ou arrêter le Lecteur, ou exciter fortement sa curiosité. On n'a rien avancé sans preuves, et les sources où l'on a puisé, sont indiquées (3) et citées avec une exactitude scrupuleuse. Enfin, si l'on n'a pas fait sur cet ouvrage toutes les notes dont il avoit besoin, et s'il reste encore beaucoup de choses à desirer dans celles qu'on y a jointes, c'est qu'on n'a jamais perdu de vue ce précepte d'un Ancien; qu'il vaut peut-être mieux omettre des choses néces-

(3) On s'est apperçu depuis, en parcourant les notes du premier volume, qu'il y a quelques citations oubliées; mais on peut être sûr que ces cas sont très-rares.

saires, que d'en dire de superflues (4).

Mais une autre espece de notes sur lesquelles on osera prévenir ici le jugement du Lecteur, et qui fixeront sur-tout l'attention de ceux à qui la Physique, l'Histoire naturelle et la Chymie, ne sont ni indifférentes, ni tout-à-fait étrangères, ce sont celles qu'on trouvera sur les *Questions Naturelles*, un des plus beaux ouvrages (5) de Séneque, et celui qui sera peut-être le moins lu, parce qu'il exige pour être entendu, des connoissances que les gens du monde, occupés d'autres objets, ont rarement le temps d'acquérir, et qui semblent uniquement réservées à des hommes de lettres d'un certain ordre. Les notes les plus utiles qui accompagnent ce

(4) Penè magis necesseria prætereunda, quàm supervacua amplectenda. VELL. PATERC. *Hist. lib. 1. cap. 16.*

(5) *Voyez* le jugement qu'on a porté de cet Ouvrage, et les détails où l'on est entré à cet égard, dans l'Avertissement imprimé à la tête du 6.e volume.

beau monument de la Physique des Anciens, sont dues à deux Savans, dont l'un sans cesse occupé de l'étude de la Nature, a rassemblé sur l'organisation intérieure du globe en général, des faits d'autant plus propres à en expliquer les principaux phénomènes, qu'ils ont toujours eu pour base l'expérience et l'observation; et dont l'autre a enrichi la Chymie de plusieurs découvertes (6) importantes, et très-propres à accélérer les progrès de cette science, sans laquelle il ne peut y avoir ni bonne Physique, ni bonne Philosophie.

Voilà ce qu'on avoit à dire sur cet ouvrage, dont M. La Grange faisoit depuis long-temps l'objet de ses soins

(6) C'est à cet habile Chymiste que je dois les éclaircissemens sur le manuel de l'art de la porcelaine, qu'on trouvera dans une longue note, dont l'objet est de déterminer la matière des *vases murrhins*. Voyez les recherches que l'on a faites à ce sujet sur le Traité *des Bienfaits*, l. 7, cha. 9, not. 6, tom. 3.

et de ses études ; auquel il auroit certainement donné un dégré de perfection qu'on ne se flatte pas d'avoir atteint, et qui fera regretter, avec raison, sa perte à tous ceux qui aiment et cultivent les lettres.

Il espéroit justifier par cette Traduction la réputation que celle de Lucrece lui avoit si justement acquise, et son attente ne sera point trompée. Malheureusement il n'entendra pas sous la tombe les éloges qu'il mérite, et qu'on lui accordera peut-être d'autant plus volontiers, qu'en général on n'est guère juste qu'envers les morts : mais ses amis les recueilleront pour lui, et privés de sa présence, ils jouiront au moins de sa gloire et de ses succès.

On finira cet avertissement par dire un mot de M. La Grange. M. le B. d'H. ce Savant si estimable par l'étendue, la profondeur et la variété de ses connoissances ; si cher, si précieux à sa famille et à ses amis, par

la douceur et la simplicité (7) de ses mœurs; en qui la vertu est devenue une habitude, et la bienfaisance un besoin, et dont on peut dire ce que Séneque disoit de son frère, qu'on l'aime encore trop peu, quand on l'aime autant qu'on peut aimer (8), avoit choisi M. La Grange pour Instituteur de ses enfans, sans le connoître et sur le simple récit de quelques anecdotes de sa vie, qui annonçoient en effet du caractère, un esprit droit, et une ame honnête. Ce fut la seule recommandation que le Philosophe, à qui une longue expérience et un tact très-fin avoient appris à connoître les hommes, demanda au jeune Insti-

---

(7) C'est de cet homme respectable que Madame Geoffrin a dit avec autant de finesse que de vérité, qu'*il étoit simplement simple*, mot qu'on a depuis appliqué à un Prince, dont Madame Geoffrin ne l'avoit pas dit.

(8) Quem nemo non parùm amat, etiam qui amare plus non potest. SEN. *N. Quæst.* L. 4, præf.

tuteur ; et dès ce moment il lui assura une pension de douze cents livres, lui donna toute sa confiance, et le traita jusqu'à la fin de sa vie avec les plus grands égards, et même avec une bonté vraiment paternelle. Trop sage, trop éclairé pour ne pas sentir le prix d'un bon Instituteur, que la plupart des Grands et des Riches marchandent comme un meuble, et regardent comme un mercénaire, il apprécia lui-même, avec une générosité aussi rare que bien entendue, le service important que M. La Grange alloit lui rendre, ainsi qu'à ses enfans : bien différent de ce père, dont parle Diogene Laërce (9), qui ayant prié Aristippe d'élever son fils, fut étonné du prix que le Philosophe mettoit à ses leçons : *comment* ! lui dit ce père, si peu digne de l'être, *j'aurois un esclave pour cette somme* ! *Eh bien*, lui répondit froide-

(9) Vie d'Aristippe, *lib.* 2, *segm.* 72.

ment Aristippe, *achete-le, et tu en auras deux.*

M. La Grange justifia la bonne opinion que M. le B. d'H. avoit conçue de ses mœurs et de ses talens. Bientôt il mérita son estime, et s'acquit de même celle de tous ses amis, de ces hommes célebres qui font tant d'honneur à leur siecle, et dont la postérité, sourde à l'amitié comme à la haine, lira un jour les ouvrages, avec autant de plaisir et de reconnoissance, que d'indignation et de mépris pour leurs obscurs détracteurs. M. La Grange perfectionna, dans la société, la conversation et les écrits de ces excellens modèles, son jugement, sa raison et son goût : il prit leurs conseils, s'y conforma, étudia dans le silence et la retraite les meilleurs Auteurs anciens et modernes, et le premier pas qu'il fit dans la carrière, lui mérita le suffrage du public éclairé et le plaça parmi nos plus savans Littérateurs.

Encouragé par le succès de sa Traduction de Lucrece, il entreprit celle de Séneque, de ce Philosophe qu'on ne lit point sans sentir croître son zèle pour la vérité, son respect pour la vertu, son amour pour les gens de bien, sa haine pour les méchans, sans hâter au fond de son cœur le moment de faire une bonne action, en un mot, sans être meilleur, ou sans desirer sincèrement de le devenir. M. La Grange avoit choisi cet Auteur comme le plus moral (10), le plus grave de toute l'antiquité, celui dont la lecture est la plus utile dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie, qui entasse vérités sur vérités, mais qui les entasse quelquefois avec tant d'ordre et de précision, que plus rapprochées, elles

(10) On peut joindre à ces observations générales ce qu'on a dit ailleurs de ce Philosophe, dans une note sur le Traité *de la Clémence*, l. 2, chap. 2, note 1, tom. 4.

n'en sont que plus sensibles et plus évidentes ; qui a, lui seul, plus de connoissances, plus d'idées, plus de profondeur, que Platon et Cicéron réunis et analysés ; enfin qui, souvent avec autant d'éloquence, et des mouvemens oratoires d'un aussi grand (11)

---

(11) On pourroit, s'il en étoit besoin, citer ici mille preuves de cette assertion, mais on se contentera de rapporter le passage suivant, pris indifféremment d'un Ouvrage philosophique, où Séneque occupé des plus grands objets, a su élever son style et ses pensées à la hauteur et à la majesté de son sujet. Après avoir parlé de l'opinion de Callisthènes sur la cause des tremblemens de terre : » Tel est, dit-il, le sentiment de ce » Philosophe, homme d'un esprit supérieur, dont l'ame » fière fut incapable de supporter les outrages d'un Mo- » narque furieux. Sa mort est pour Alexandre un tache » éternelle que n'effaceront jamais ni son courage, ni » ses exploits militaires : quand on dira qu'il a fait périr » des milliers de Perses, on répondra ; mais il a tué » Callisthènes : quand on dira qu'il a vaincu Darius, » le Souverain d'un puissant Empire, on répondra ; mais » il a tué Callisthènes : quand on dira qu'il a tout sou- » mis jusqu'à l'Océan, qu'il a couvert l'Océan même » de nouvelles flottes, qu'il a étendu son empire » depuis un coin obscure de la Thrace, jusqu'aux li- » mites de l'Orient, on répondra ; mais il a tué Cal- » listhènes :

effet qu'aucun de ceux dont leurs écrits offrent le modèle, a plus de nerf, plus de substance et de véritable sève dans cinq ou six pages, que ces Auteurs n'en ont dans cent. Séneque est dans son genre, ce que Tacite, avec lequel il a d'ailleurs beau

» listhènes : quand même il auroit éclipsé la gloire des » Rois et des Héros, ses prédécesseurs, il n'a rien fait » de si grand, que le crime d'avoir tué Callisthènes. « Voici le latin de ce beau passage, dont le style précis, rapide et plein d'énergie, ne le cede peut-être en rien aux plus beaux morceaux de Cicéron.

Hanc etiam Callisthenes probat non contemptus vir. Fuit enim illi nobile ingenium, et furibundi regis impatiens. Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit ; occidit Persarum multa millia, opponetur : et Callisthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penes quem tunc magnum regnum erat, opponetur : et Callisthenem. Quotiens dictum erit, omnia Oceano tenùs vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus, et Imperium ex angulo Thraciæ usque ad Orientis terminos protulit, dicetur : sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua Ducum, Regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quàm scelus Callisthenis. SENECA. *Nat. Quæst.* lib. 6, cap. 23.

coup de conformité, est dans le sien, le premier des Philosophes, comme celui-ci est, sans exception, le premier des Historiens.

On ne peut refuser à Cicéron un très-beau génie : c'est même presque toujours un Écrivain de grand goût : il faut sur-tout le lire pour bien connoître toute la puissance que l'oreille a sur notre ame. Personne en effet n'a porté plus loin que lui la grace, le nombre et l'harmonie du style ; peut-être même ses ouvrages considérés sous ce point de vue, ne laissent-ils rien à desirer ; c'est par ce côté seul qu'il est en général très-supérieur à Séneque : mais il ne peut lui être comparé comme Philosophe ; et l'on ne croit pas qu'il y ait aujourd'hui un seul homme de Lettres, vraiment digne de ce nom, pour qui cette assertion ne soit pas un fait démontré.

Ceux qui ont parlé des différens obstacles qui s'opposent aux progrès

de la vérité, en quelque genre que ce soit, ont oublié de compter parmi les plus grands, la force presque irrésistible des premières impressions reçues, et le pouvoir de l'habitude qui, selon l'expression énergique de Montagne, *endort la vue de notre jugement.* En effet, combien de gens regarderont comme un paradoxe, la préférence que l'on donne ici à Séneque sur Cicéron, par cela seul, que les premières années de leur enfance se sont passées à lire cet Orateur, à l'admirer sur la parole de leurs Maîtres, et à s'extasier avec eux sur la cadence, la rondeur et la chute de ses périodes! Combien, même parmi les Professeurs les plus éclairés, ne s'en trouvera-t-il pas qui penseront comme l'Auteur; sans avoir le courage de le dire, et sans oser presque se l'avouer à eux-mêmes. Rien de plus sensé et de plus judicieux que les réflexions de l'Abbé de S. Pierre sur cette timidité de la

plupart des hommes, pour s'écarter des opinions reçues. M. d'Alembert, dans l'éloge si intéressant et si philosophique qu'il a fait de cet *Homme de bien*, n'a pas oublié de rapporter fidèlement ses pensées à ce sujet. Elles sont d'autant plus importantes, qu'en les généralisant, l'Abbé de S. Pierre les a rendues plus susceptibles d'application.
» Une des causes principales, disoit-
» il, de la lenteur funeste avec laquelle
» les Nations s'éclairent, c'est que
» peu d'hommes ont un avis qui leur
» appartienne, et qu'ils ne font pour
» la plupart, que suivre en imbécilles
» les préjugés reçus : sur ceux mêmes
» qui sont faits pour avoir leur avis,
» il y en a bien peu qui aient le courage
» de l'avoir. Les Sages se traînant à
» regret et par foiblesse dans les routes
» battues, répètent, en la méprisant,
» l'opinion de la multitude, qui s'y
» affermit ensuite elle-même en la répé-
» tant d'après eux, et qui devient à

» son tour leur écho parce qu'ils ont
» été le sien... Combien de fois les Phi-
» losophes n'ont-ils pas été obligés,
» pour hasarder une vérité utile, de
» l'énoncer obscurément, quelquefois
» même de se borner à la faire en-
» tendre, en énonçant foiblement et
» avec restriction l'erreur contraire? Ils
» ont employé à cacher et à déguiser
» leur pensée, tout ce qu'ils auroient
» dû mettre de génie, et de talens à
» l'énoncer avec force et avec courage.
» Comment démêler la vérité sous ce
» masque de ménagemens et de sub-
» terfuges? Il prétendoit, ajoute M.
» d'Alembert, que cette pusillanimité
» s'étoit même étendue sur les objets
» où il est le plus évidemment permis
» d'avoir une opinion, sur les ques-
» tions de littérature et de goût. La
» superstition aveugle que tant d'Écri-
» vains ont témoignée pour l'antiquité,
» n'avoit selon lui d'autre source dans
» la plupart de ces Écrivains, que la

» crainte de s'exposer à la satyre, en
» refusant, non pas d'honorer, comme
» elles le méritent, les productions
» immortelles de Rome et d'Athênes,
» mais de se prosterner aveuglément
» devant elles. Notre Philosophe con-
» venoit cependant, avec cette indul-
» gence qu'il avoit toujours pour la
» foiblesse humaine, que l'amour si
» naturel du repos, pouvoit avec quel-
» que raison fermer la bouche aux
» penseurs sur une infinité d'objets, soit
» purement philosophiques, soit pure-
» ment littéraires : mais il déploroit
» cette foiblesse, à laquelle nous croyons
» pourtant qu'il y auroit un remede.
» Ce seroit que chaque Homme de
» Lettres laissât un testament de mort,
» où il exposât naïvement et librement
» sa pensée sur ces divers objets, et
» demandât pardon à son siecle de
» n'avoir avec lui qu'une sincérité
» posthume. En usant de cette inno-
» cente ressource, les hommes qui, par

» leurs écrits commandent à l'opinion,
» n'auroient plus la douleur d'accré-
» diter les sottises qu'ils devroient dé-
» truire; et leur réclamation, quoique
» timide et tardive, seroit, pour ainsi
» dire, une porte secrette qu'ils ou-
» vriroient à la vérité (12).

Ces réflexions générales sur les causes des erreurs humaines, et sur la manière dont les préjugés, de quelque nature qu'ils soient, s'établissent, se pro-

(12) Cet éloge de l'Abbé de Saint-Pierre, dont M. d'Alembert a bien voulu me confier le manuscrit, a été lu dans une séance publique de l'Académie Françoise, avec des applaudissemens d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient universels, et l'expression pure et vraie du plaisir qu'on éprouvoit. Le passage qu'on vient de rapporter, fut un de ceux qui firent le plus de sensation. On remarqua sur-tout l'endroit où M. d'Alembert parle de l'utilité dont il seroit pour les progrès de la vérité, que chaque homme de lettres laissât un testament de mort; et il faut avouer en effet que ce dernier morceau, dont l'idée est si ingénieuse et si fine, est écrit avec une perfection de style, un choix et une propriété de termes qui en augmentent encore le charme et l'harmonie.

pagent et s'accréditent de siecle en siecle, expliquent très-bien l'origine de cette espece de culte et même d'idolatrie, dont (13) Platon et Cicéron ont été si long-temps l'objet, et qui s'est conservée dans toute sa pureté parmi les modernes : mais dans un siecle tel que le nôtre, où l'on n'a pas moins de lumières que de goût, ces Auteurs doivent nécessairement perdre comme Philosophes, ce qu'ils gagnent

(13) Montagne dit quelque part que Platon *n'est qu'un Poète décousu*, et il a raison : mais, si l'on peut, sans craindre de se tromper, lui refuser le titre de Politique et de Moraliste profond, de Raisonneur exact et précis, et en général, le nom de Philosophe ; on doit l'estimer comme Poète, comme Orateur, comme Conservateur de plusieurs loix, usages, opinions et traditions anciennes assez curieuses, qui seroient ignorées sans lui, et sur-tout comme un Écrivain très-éloquent qui éblouit d'ailleurs plus qu'il n'éclaire, et qui sera toujours l'idole de ceux qui, ayant plus d'imagination que de jugement, plus de finesse que d'étendue d'esprit, et plus d'érudition que de logique, prennent pour de la profondeur, ce qui n'est qu'obscur, pour grand, ce qui n'est que vague, et pour vrai, ce qui n'est qu'ingénieux.

comme Écrivains, et l'on n'a pas prétendu dire autre chose.

Un autre objet de M. La Grange, en traduisant Séneque, étoit d'en donner une idée exacte aux gens du monde, dont la plupart ne connoissent cet Auteur que par la plaisanterie bonne ou mauvaise de Regnard : plaisanterie qui lui a fait peut-être plus de tort dans leur esprit, qu'une satyre personnelle, parce qu'elle lui a donné une sorte de ridicule, et qu'à leurs yeux un ridicule est comme ces signes qu'on apporte quelquefois en naissant, qui croissent, et s'étendent avec l'âge, et dont on reste marqué toute sa vie. Persuadé avec raison que la meilleure apologie de Séneque est dans ses Ouvrages, où il a, pour ainsi dire, déposé l'image fidele de sa vie publique et particulière, de sa force et de sa foiblesse, de ses défauts et de ses vertus, M. La Grange crut forcer désormais ses accusateurs au silence, en

mettant dans tout son jour l'innocence et la pureté de ses mœurs : mais il se trompa sur ce point. Cette maxime infernale d'une *Société* autrefois célebre ; *Calomniez celui que vous voulez perdre, et soyez sûr qu'il en restera toujours quelque chose*, est une vérité d'expérience, et dont Séneque fournit peut-être la plus forte preuve. En effet, les détracteurs modernes de ce Philosophe, ne font que répéter aujourd'hui en d'autres termes, et commenter chacun à sa manière, et selon la tournure de son caractère plus ou moins enclin à la malignité, les impostures, cent fois refutées, de l'infame (14) Suilius, et de l'Historien Dion, dont souvent même ils sont des échos infideles. Tant la calomnie, sur-tout celle qui a pour but de dégrader les grands hommes, et de les

(14) Voyez le portrait que Tacite fait de ce vil délateur, dans le quatrième livre de ses Annales, *chap.* 31.

avilir aux yeux de la postérité, jette de profondes racines dans les esprits; elle ressemble à ces insectes qui se fécondent eux-mêmes, et dont le corps et la tête coupés en morceaux, donnent bientôt naissance à autant d'êtres de la même espece, que l'on hache encore en plusieurs portions, dont chacune devient en peu de jours un animal entier.

Au reste M. La Grange ne se dissimula aucune des difficultés de son entreprise, et son zèle s'accrut même par les obstacles; avide de connoissances, il recueilloit de toutes parts celles qui lui étoient le plus nécessaires. Mais le temps qu'il consacroit à l'étude, ne lui faisoit point négliger les devoirs plus essentiels et plus sacrés que lui imposoit sa fonction d'Instituteur: il connoissoit toute l'étendue de ces devoirs, et jaloux de les remplir avec exactitude, il se délassoit de ces pénibles occupations, en donnant à sa propre

instruction et à ses travaux littéraires, tous les momens dont il pouvoit disposer sans nuire aux deux jeunes éleves dont on lui avoit confié l'éducation. Cette vie studieuse et sédentaire, si funeste aux Gens de Lettres, acheva de détruire sa santé naturellement foible, et déja chancelante. Les maux d'estomac auxquels il étoit fort sujet, et dont les accès étoient même périodiques, devinrent plus fréquens et plus douloureux; peu-à-peu ce viscère se contracta, perdit son ressort; bientôt le malade devint languissant, jusqu'à ce qu'enfin une fievre lente le conduisit au tombeau, âgé de 37 ans, le 18 Octobre 1775.

Il y a dans cette mort prématurée un concours de circonstances qui la rend encore plus fatale. L'éducation des enfans de M. le B. d'H. étoit achevée; M. La Grange alloit jouir du repos après lequel il soupiroit depuis long-temps, et que la foiblesse de sa

santé lui faisoit desirer plus ardemment encore. Libre de tout soin, de toute inquiétude, maître absolu de son temps, et n'ayant plus d'autre occupation que celles qu'il auroit voulu s'imposer à lui-même, il alloit se livrer entiérement à sa passion pour l'étude, et goûter, au sein de la famille respectable de ses éleves, la juste recompense des soins qu'il leur avoit donnés.

M. le B. d'H. lui avoit destiné un logement dans sa maison, et lui conservoit, sa vie durant, le même revenu dont il avoit joui jusqu'alors : M. La Grange s'estimoit d'autant plus heureux, que son sort restoit en tout le même qu'auparavant, avec la liberté de plus ;

> ce bien,
> Sans qui les autres ne sont rien (15):

c'est à ce moment même, où tout sembloit lui assurer une vie délicieuse et

(15) La Fontaine, Fables choisies, *l.* 4. *fab.* 13.

tranquille, que la mort l'enleva à ses amis, mais sur-tout à une sœur qu'il aimoit tendrement, et dont il étoit l'unique appui. Elle a retrouvé un père dans M. le B. d'H. qui depuis ce temps n'a cessé de lui témoigner le même intérêt qu'il prenoit à son frère. Après le plaisir de faire du bien à ceux qu'on aime, quoi de plus doux, en effet, lorsqu'on a le malheur de les perdre, que d'obliger ceux qui leur étoient chers ! M. La Grange avoit laissé à sa sœur le manuscrit de sa Traduction de Séneque. Sans avoir lu une seule ligne de ce manuscrit, sans savoir ce qui restoit, soit à traduire, soit à revoir, M. le B. d'H. en a fixé lui-même le prix à six mille livres, dont il a fait les avances à Madmoiselle La Grange, plus de dix-huit mois avant que l'Ouvrage ait été sous presse, et lorsqu'il ne pouvoit encore, ni prévoir le temps où il seroit imprimé, ni même s'il le seroit un jour. On trouve, il est vrai,

plus de bons Pères que de bons Instituteurs; mais on rencontreroit mille fois plus facilement un Instituteur comme M. La Grange, qu'un Père tel que M. le B. d'H... (16)

---

(16) Il n'a pas tenu à M. le B. d'H. que ces faits ne restassent toujours ignorés; car personne, peut-être, n'a observé plus fidélement que lui ce précepte de la Fontaine:

> Entre la chair et la chemise,
> Il faut cacher le bien qu'on fait.

Mais des circonstances dont il n'a pu disposer, ont révélé quelques-uns des secrets de sa vie, comme elles feront connoître un jour les services d'un autre genre qu'il a rendus à M. La Grange.

LETTRES

LETTRES DE SÉNEQUE.

LETTRE PREMIÈRE.

Sur l'emploi du Temps.

OUI, mon cher Lucilius (1), rendez-vous à vous-même. Le temps qu'on vous enlevoit, qu'on vous déroboit, qui vous échappoit, il faut le recueillir et le garder. N'en doutez pas : on nous ravit le temps, on le surprend, nous le laissons aller : et pourtant, la perte la plus honteuse est celle qui vient de notre négligence. Songez-y bien : une partie de la vie se passe à mal faire ; la plus grande, à ne

(1) Les Historiens et les Commentateurs ne nous apprennent rien sur le compte de Lucilius, à qui les Lettres de Séneque sont adressées, et qui semble avoir été son intime ami et son disciple. Il paroît par ces Lettres mêmes, que, né dans une condition médiocre, il s'étoit élevé par son mérite jusqu'au rang de Chevalier Romain, et avoit obtenu la place d'Intendant de Sicile.

rien faire ; la totalité, à faire autre chose que ce qu'on devroit. Trouvez-moi un homme qui sache apprécier le temps, estimer les jours, et comprendre qu'il meurt à chaque instant. Notre erreur est de ne voir la mort que devant nous : elle est derrière, en grande partie : tout le temps passé, elle le tient. Faites donc, Lucilius, comme vous l'écrivez : ramassez toutes les heures : saisissez-vous du présent ; vous dépendrez moins de l'avenir. La vie se passe à la remettre.

Mon cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est à nous. Cet être fugitif qui s'envole est la seule possession que la Nature nous ait assignée ; encore nous en dépouille qui veut. Hé bien ! telle est la folie des hommes : des objets chétifs, méprisables, dont la perte du moins est réparable ; on se croit obligé pour les avoir obtenus : a-t-on reçu du temps ? on ne croit rien devoir ; c'est cependant la seule dette que la reconnoissance même ne peut acquitter.

Vous me demanderez peut-être comment je me conduis, moi qui donne des leçons. ? Je vous le dirai franchement :

comme un homme magnifique, mais attentif. Je dépense, et je me rends compte : je ne puis dire que je ne perde rien ; mais je sais ce que je perds, et comment, et pourquoi ; je connois les causes de ma pauvreté ; aussi me trouvé-je dans le cas des gens ruinés sans leur faute. Tout le monde les excuse ; personne ne les assiste. Après tout, je n'appelle pas pauvre celui qui se contente du peu qui lui reste. Vous ferez pourtant mieux de ménager votre bien, et de mettre à profit, sans délai, un temps précieux. Suivant un vieux proverbe, l'économie n'est plus de saison, quand le vase est à la fin ; au fond du tonneau, la quantité est moindre, et la qualité pire.

LETTRE II.

Sur les Voyages et sur la Lecture.

Vos lettres et les nouvelles que j'apprends, me font bien espérer de vous : votre repos n'est plus troublé par les voyages, le changement. Tous ces déplacemens ne sont que l'agitation d'un

esprit malade. Le premier signe du calme intérieur, est de savoir se fixer et rester avec soi. Mais, prenez-y garde, la lecture de cette foule d'Auteurs et de volumes de toute espece, pourroit bien tenir un peu de la vie errante et agitée dont nous parlons. Voulez-vous que l'étude laisse dans votre esprit, des traces durables? bornez-vous à quelques Auteurs pleins de génie, et nourrissez-vous de leur substance. Être par-tout, c'est n'être nulle part. Une vie passée en voyages procure beaucoup d'hôtes, et pas un ami. Il en est de même de ces lecteurs précipités qui, sans prédilection pour aucun écrivain, parcourent à la hâte tous les livres. Les alimens ne sauroient profiter ni s'incorporer, quand ils sont rejettés aussi-tôt que reçus (1): rien de si contraire au rétablissement de la santé, que de changer continuellemeet de remedes; une plaie ne se ferme pas, quand on y applique tous les jours de nouveaux

(1) Séneque fait allusion ici à l'usage méprisable des gourmands de Rome qui, à chaque service, sortoient de table, et se faisoient vomir, afin de pouvoir manger de nouveau.

appareils ; un arbre souvent transplanté n'acquiert pas de force : les choses les plus utiles ne peuvent l'être en passant. La multitude des livres est une distraction pour l'esprit : n'en pouvant donc lire autant que vous pouvez vous en procurer, n'en ayez qu'autant que vous en pouvez lire. Mais, dites-vous, j'aime à parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre. Goûter d'une foule de mêts, annonce un estomac blâsé : cette variété d'alimens produit plus de corruption que de nourriture. Que les Écrivains les plus estimés soient donc la base de vos lectures : revenez-y toujours après les diversions que vous vous serez permises : acquérez chaque jour quelque ressource nouvelle contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux : de la foule d'objets que vous aurez parcourus, recueillez une maxime, pour en faire la nourriture de votre journée. Cette méthode est la mienne : je lis beaucoup, et je mets quelque chose en réserve. Voici ma récolte d'aujourd'hui : elle est due à Épicure (1) ; car j'ai l'habitude de passer

(1) Il y eut, dès l'origine de la Secte Stoïcienne,

dans le camp de l'ennemi, mais en espion, plutôt qu'en déserteur : *la pauvreté contente est*, dit-il, *une chose honnête*. Mais elle n'est plus pauvreté, dès qu'elle est contente : s'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche ; l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer davantage. Qu'importe ce qu'enferment vos coffres ou vos greniers, et la multitude de vos troupeaux ou de vos rentes, si vous convoitez le bien d'autrui, si votre avarice calcule moins l'argent acquis, que l'argent à acquérir ? Quelle est donc la borne de la richesse ? c'est d'avoir d'abord ce qu'il faut ; ensuite autant qu'il faut.

---

une inimitié marquée entre elle et les Disciples d'Épicure, dont les maximes ne sembloient guère s'accorder avec la rigidité des principes du Stoïcisme : cependant Séneque a emprunté les plus belles maximes d'Épicure, ainsi qu'on le verra par ces Lettres ; d'ailleurs ce Philosophe si décrié par ses adversaires, comme l'apôtre de la volupté, menoit une vie aussi dure que les Stoïciens les plus sévères. Nous verrons Séneque l'attester lui-même dans quelques-unes des Epitres suivantes.

LETTRE III.

Du choix des Amis.

Vous m'écrivez que l'homme chargé de vos lettres, est votre ami ; et vous me prévenez en même temps de ne pas m'ouvrir à lui sur vos affaires, usant vous-même de cette réserve avec lui : c'est dire dans la même lettre qu'il est votre ami et ne l'est pas. Ainsi le mot d'*ami* n'est dans votre bouche qu'une expression bannale, comme le titre d'*homme de bien*, pour les candidats, et celui de *monsieur*, pour le premier venu dont on ne se rappelle pas le nom. Laissons le mot et parlons de la chose. Regarder quelqu'un comme ami, et n'avoir pas en lui la même confiance qu'en soi ; c'est étrangement s'abuser, c'est ignorer l'étendue de la véritable amitié. Que votre ami soit le confident de toutes vos délibérations ; mais qu'auparavant il en ait été l'objet. De la confiance, après l'amitié formée : du discernement, avant de la former. C'est confondre les devoirs, c'est violer la regle

de Théophraste, que de s'engager sans connoître, pour rompre, quand on connoîtra. Réfléchissez long-temps sur le choix d'un ami : une fois décidé, que toutes les portes de votre ame lui soient ouvertes ; pas plus de réserve avec lui qu'avec vous-même. Vivez, sans doute, de façon à ne rien faire que ne puisse savoir, même un ennemi ; mais il est des choses dont l'usage prescrit le secret. Dans ces cas, vous répandrez tous vos chagrins, toutes vos pensées dans le sein de votre ami. Croyez-le sûr, il le sera : souvent on enseigne à tromper, en craignant de l'être ; la défiance autorise l'infidélité. Quoi ! je retiendrois une confidence qui m'échappe, avec mon ami ! je ne me croirois pas seul en sa présence !

Il y a des hommes qui publient dans les carrefours, ce qui ne doit être confié qu'à un ami, qui se déchargent sur le premier passant du secret qui leur pese ; d'autres craignent de s'ouvrir à leurs amis les plus chers ; ils ensevelissent leur secret au fond de leur ame ; et, s'il étoit possible, ils se le cacheroient à eux-mêmes. Évitez ces deux défauts. Se fier à tout le monde, ne

se fier à personne, sont deux excès : il y a plus d'honnêteté dans l'un, plus de sûreté dans l'autre.

Ainsi vous blâmez, et l'homme toujours en mouvement, et l'homme toujours en repos. Ne se plaire que dans le tumulte, ce n'est point activité, mais délire et convulsion : regarder tout mouvement, comme une fatigue, ce n'est pas du calme, mais de l'assoupissement, de la léthargie. Retenez à ce sujet un passage que j'ai lu dans Pomponius : *Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténebres, qu'ils voient trouble au grand jour.* Il faut combiner ces deux états ; agir en se reposant, et se reposer en agissant. Consultez la nature : elle vous dira qu'elle a fait et le jour et la nuit.

LETTRE IV.

Sur les craintes de la Mort.

MARCHEZ du même pas; hâtez-le, s'il est possible : vous jouirez plus long-temps de la réforme et du bel ordre de votre ame. C'est jouir déja, sans doute, que de rétablir l'ordre et la réforme : mais

attendez-vous à un plaisir d'une autre espece, au plaisir de contempler votre ame sans tache et resplendissante de vertus. Vous vous rappellez, sans doute, les transports de votre joie, quand on vous dépouilla de la toge prétexte (1); quand revêtu de l'habit viril, vous futes conduit en pompe à la place publique. Que sera-ce donc, lorsqu'enfin délivré des vices de la jeunesse, vous serez inscrit par la Philosophie au rang des hommes? Nous ne sommes plus jeunes, mais nos ames le sont; et pour comble de malheur, avec l'air imposant du vieil âge, nous avons les travers de la jeunesse, nous avons même les petitesses de l'enfance: la jeunesse a des craintes frivoles, l'enfance des craintes chimériques, et nous avons toutes les deux. Encore quelques pas, et vous comprendrez qu'il y a

(1) La toge *prétexte* étoit une robe bordée de pourpre, que les jeunes Nobles Romains portoient jusqu'à 17 ans; à cet âge, on leur donnoit la robe virile appellée *pura* ou *libera*. Les Magistrats et les Pontifes portoient la toge *prétexte* ou bordée de pourpre, comme une marque de leurs dignités.

des objets d'autant moins terribles, qu'ils inspirent plus de terreur. Un mal n'est pas grand, quand il est le dernier des maux. La Mort s'avance : elle seroit à craindre, si elle alloit se fixer à vos côtés ; mais il faut, ou qu'elle ne vienne pas jusqu'à vous, ou qu'elle passe outre. Il est difficile, dites-vous, d'amener l'ame jusqu'au mépris de la mort. Eh! ne voyez-vous pas quels sujets futiles la font tous les jours mépriser ? c'est un amant qui se pend à la porte de sa maîtresse ; un esclave qui se précipite du haut d'un toît, pour n'être plus l'objet des emportemens de son maître ; un fugitif qui se perce le sein, de peur d'être ramené dans les fers. Doutez-vous que le courage puisse opérer, ce qu'a fait l'excès de la crainte? Plus de sécurité dans la vie, quand on pense trop à la prolonger ; quand on met au rang des biens un grand nombre de consulats. Pour vous résoudre à mourir de bon gré, représentez-vous cette foule de malheureux qui s'attachent à la vie, qui la tiennent, pour ainsi dire, embrassée, comme on s'accroche dans un naufrage aux racines et aux rochers ; flottant

entre la crainte de la mort et les tourmens de la vie, ils ne veulent pas vivre, et ne savent pas mourir. Rendez-vous donc la vie agréable, en cessant de vous en inquiéter. La possession ne peut plaire, si l'on n'est résigné à la perte : et la perte la moins terrible, est celle qui ne peut être suivie de regrets. Animez donc, endurcissez votre courage contre des coups, dont les Grands de la terre ne sont pas exempts : un enfant et un eunuque disposent de la vie de Pompée ; le Parthe insolent et cruel, de celle de Crassus ; Caïus César livre la tête de Lépidus au glaive du Tribun Décimus ; la sienne tombe sous le fer de Cherea. La fortune a beau élever un homme, elle lui laisse toujours à craindre autant de maux, qu'elle le met à portée d'en faire. Défiez-vous du calme. Un instant voit bouleverser la mer : un jour voit échouer les barques dans la même plage où on les voyoit se jouer. Songez qu'un voleur, qu'un ennemi, peut trancher vos jours : et, sans parler des hommes puissans, il n'y a pas jusqu'au moindre esclave qui n'ait sur vous droit de vie et de mort ;

oui, Lucilius, quiconque méprise sa vie, est maître de la vôtre. Repassez dans votre mémoire les exemples des malheureux égorgés dans leurs maisons, à force ouverte ou par surprise; et vous verrez autant de victimes immolées à la colère des esclaves, qu'à celle des Rois. Que vous importe donc la puissance de votre ennemi? Le pouvoir qui le rend si redoutable, il n'y a personne qui ne l'ait. Mais, si vous tombez entre les mains des ennemis, le vainqueur vous fera conduire . . . . . où? . . . . vous y allez déja. Pourquoi vous être abusé si long temps? pourquoi ne voir que d'aujourd'hui le glaive suspendu sur votre tête? Je le répete, vous allez à la mort; et vous y allez du jour même de votre naissance. Telles sont à peu près les idées dont il faut se nourrir, pour attendre paisiblement cette dernière heure dont la crainte empoisonne toutes les autres.

Mais, pour finir, voici la pensée qui m'occupe aujourd'hui; elle est encore cueillie dans les jardins d'Épicure : *la vraie richesse est la pauvreté reglée sur les besoins de la nature.* Et savez-vous ce

qu'exige la Nature? de n'avoir ni faim, ni soif, ni froid. Pour appaiser la faim et la soif, il n'est pas nécessaire de se morfondre à la porte des Grands, d'essuyer leurs regards dédaigneux, ou leur politesse outrageante; il n'est pas besoin d'exposer sa vie sur les flots ou dans les camps. Ce que la nature demande est à notre portée, on l'acquiert facilement: c'est pour le superflu qu'on se tourmente; c'est le superflu qui nous fait user la toge, vieillir sous des tentes, échouer sur des côtes étrangères. Le nécessaire, nous l'avons sous la main.

LETTRE V.

De la Singularité. De la vraie Philosophie.

VOUS persévérez dans l'étude, vous renoncez à tout pour ne songer qu'à vous rendre meilleur; je loue votre constance, je m'en réjouis: je vous exhorte à continuer, et même je vous en prie. Mais n'allez pas (je vous en préviens), à l'exemple de certains Philosophes moins curieux de faire des progrès que du bruit,

affecter dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Un habillement sauvage, une chevelure hérissée, une barbe en désordre, une aversion déclarée pour toute argenterie, un lit étendu sur la terre, et mille autres voies détournées qui tendent obliquement à la considération, vous devez vous les interdire. Eh! le nom de *Philosophe* n'est déja que trop odieux, avec quelque modestie qu'on le porte. Que sera-ce, si nous allons nous soustraire à l'usage? C'est par l'intérieur, qu'il faut différer du peuple : par les dehors, on peut lui ressembler. Que nos vêtemens n'éblouissent pas, mais aussi qu'ils ne révoltent pas les yeux. N'ayons pas d'argenterie incrustée d'or massif; mais ne plaçons pas la frugalité dans une privation totale d'or et d'argent. N'aspirons pas à contrarier le vulgaire; mais à faire mieux que lui : sans quoi nous rebutons, nous écartons ceux que nous voulons corriger. Ajoutez qu'on ne veut nous imiter en rien, de peur d'être obligé de nous imiter en tout. La Philosophie se propose de lier les hommes par

un commerce d'idées, de bienveillance, de secours mutuels : or la singularité de nôtre extérieur nous séquestre de la société. Au lieu de l'admiration que vous recherchez, prenez garde d'encourir la haine et le ridicule. Sans doute nous prenons pour guide la Nature ; mais la Nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette aversion pour la parure la plus simple, cette amour pour la malpropreté, cette prédilection pour des alimens, je ne dis pas communs, mais dégoûtans. Il n'y a qu'un débauché qui recherche la délicatesse ; mais il n'y a qu'un sot, qui refuse des mêts simples et ordinaires. La Philosophie ne nous ordonne pas de souffrir, mais d'être frugal ; et la frugalité s'accorde avec la propreté : il faut lui prescrire des bornes ; il faut que notre vie soit un mélange des bonnes mœurs et des mœurs publiques ; il faut qu'on l'admire, et qu'on s'y reconnoisse. Quoi ? ferons-nous donc comme les autres ? il n'y aura nulle différence entre eux et nous ? Il y en aura beaucoup : mais je veux qu'on y regarde de près, pour l'appercevoir ; je veux qu'en entrant dans nos maisons,

maisons, on admire plus le maître, que les meubles. Il y a de la grandeur à se servir de vases de terre, comme de vaisselle d'argent ; il n'y en a pas moins à se servir d'argenterie, comme de terre. Ne pouvoir supporter les richesses est la marque d'une ame foible.

Mais, pour partager encore avec vous le gain de ma journée, j'ai trouvé dans Hécaton (1), que l'extinction des desirs est un remede contre la crainte même. *Cessez*, dit-il, *d'espérer, et vous cesserez de craindre.* Quoi, sur la même ligne deux affections si différentes ! Oui, mon cher Lucilius ; elles paroissent opposées, mais elles se tiennent : le soldat et le prisonnier ne sont pas unis plus étroitement par la même chaîne, que ces deux passions si dissemblables ; elles marchent du même pas, mais la crainte vient après l'espérance. N'en soyez pas surpris ; l'une et l'autre naissent de l'irrésolution de l'ame, du trouble où l'avenir la jette. Au lieu de s'accommoder au présent, on

(1) Hécaton étoit un Philosophe Stoïcien, disciple de Panétius.

égare ses pensées dans le lointain : ainsi la prévoyance, le plus grand bien de l'homme, s'est changée en poison. Les bêtes fuient le danger, quand elles le voient ; et sont tranquilles, aussi-tôt qu'il est passé : l'homme est victime, et de l'avenir, et du passé. La multitude de ses facultés fait son supplice : la mémoire ressuscite les craintes, la prévoyance les anticipe, le présent ne suffit pas à nos malheurs.

LETTRE VI.

De la véritable Amitié.

Je sens, Lucilius, que je me réforme, ou plutôt que je me transforme ; non que j'ose me flatter de n'avoir plus de changemens à faire : combien il me reste encore à redresser, à détruire, à élever ! du moins c'est une marque d'amendement de reconnoître en soi des défauts. Que de malades on félicite de sentir leur mal ! Je voudrois partager avec vous le bonheur de ce changement subit : j'en aurois plus de confiance en l'amitié qui nous unit ; cette amitié véri-

table que l'espérance ni la crainte, ni l'intérêt ne peuvent déraciner ; cette amitié avec laquelle on meurt, et pour laquelle on consent à mourir. Combien d'hommes ont manqué d'amitié, plutôt que d'ami ! Mais, quand deux cœurs sont entraînés à s'unir par l'amour du bien, l'amitié ne sauroit leur manquer : et pourquoi ? c'est qu'ils savent qu'entre eux tout est commun, à commencer par l'adversité. Vous ne pouvez concevoir combien chaque jour ajoute à mes progrès. Envoyez-moi donc, dites-vous, le remede qui vous a si bien réussi. Mon ami, je brûle de le verser tout entier dans votre ame : je n'aime à apprendre que pour enseigner ; et la plus belle découverte cesseroit de me plaire, si elle n'étoit que pour moi. Non : je ne voudrois pas de la sagesse même, à condition de la tenir enfermée en moi-même. La possession n'est agréable, qu'autant qu'on la partage. Je vous enverrai donc les livres mêmes ; et, pour vous éviter l'embarras des recherches, quelques indications vous conduiront tout d'un coup aux passages que j'approuve et que j'admire : mais les conversations, le com-

merce de votre ami, vous en apprendront plus que les livres. Transportez-vous sur le lieu même de l'action. Vous le savez; on s'en rapporte plus aux yeux qu'aux oreilles; la route des préceptes est longue, celle des exemples est plus courte et plus sûre. Cléanthe n'eût pas imité si parfaitement Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre (1). Il fut témoin de ses actions, il

(1) Personne n'ignore que Zénon fut le fondateur de la secte Stoïcienne. Il étoit né à Cittium, ville située dans l'isle de Cypre. Il fut disciple de Cratès, Philosophe cynique, qu'il quitta pour suivre Stilpon de Mégare; ensuite il prit des leçons du platonisme, sous Polemon et Xénocrate. Enfin, volant de ses propres ailes, Zénon devint le fondateur du Stoïcisme, ainsi nommé, parce que ses disciples s'assembloient à Athênes, sous des portiques appellés en grec *stoa*. Zénon eut pour successeur dans son école Cléanthe, son disciple, dont Séneque parle en cet endroit. Ce Cléanthe, né dans la pauvreté, avoit été d'abord athlete; il quitta l'arêne, pour prendre les leçons de Cratès le cynique; ensuite il se mit sous la conduite de Zénon. Il suivoit, pendant le jour, ce maître; et la nuit, il se louoit à un jardinier pour tirer l'eau nécessaire à l'arrosement de ses légumes, ou à une boulangère pour moudre son bled. Nonobstant les inconvéniens d'une vie si pénible & si dure, Cléanthe ne voulut jamais

pénétra dans sa retraite, il compara la conduite du maître avec la doctrine. Platon, Aristote et cette foule de Sages qui

sortir de l'indigence; il refusa dix mines que les Juges de l'Aréopage lui avoient assignées sur le trésor public; il n'accepta d'autre bienfait des Athéniens, qu'un habit complet, après avoir perdu le sien. Le Roi Antigone lui ayant envoyé une somme de trois mille mines, le Philosophe les reçut, mais il les distribua sur-le-champ. Sa pauvreté lui étoit devenue chère, et l'enthousiasme de la Philosophie lui tenoit lieu de tout. Son courage lui fit donner le titre de *nouvel Hercule*. En effet il mérita les éloges des plus célebres Ecrivains de l'antiquité; tous se sont accordés à le regarder comme le plus vertueux des Stoïciens. Il montra en mourant le même courage qu'il avoit eu pendant sa vie. Les Médecins lui avoient prescrit un jeûne de deux jours, pour un ulcère à la bouche; guéri au bout de ce terme, il refusa de prendre de la nouriture: *ce n'est pas*, disoit-il, *la peine de revenir sur ses pas, après avoir fait la moitié du chemin.* Cependant, presque mourant, il reçoit une lettre par laquelle un ami lui demande un service; aussitôt il se fait apporter de la nourriture, rend le service, et se remet à mourir. *Voyez* Diogen. Laert. *lib. 7*, §. 168; Suidas, Valer. Max. *lib. 8*, *cap. 7*; Ciceron, *Acad. quæst. lib. 4*, *cap.* 38.

Telles furent les Fondateurs de la Secte des Stoïciens, dont Séneque a si vigoureusement enseigné les maximes austères. Voici les noms des Philosophes les plus dis-

devoient suivre tant de routes diverses, profitèrent plus des mœurs que des discours de Socrate. Les vertus de Métrodore, d'Hermachus, de Polienus, furent moins dûes à l'École d'Épicure, qu'à son commerce familier. Mais ce n'est pas seulement pour vos progrès, mais pour mon intérêt, que je vous presse de venir : nous serons utiles l'un à l'autre.

Cependant, pour vous payer ma taxe journalière ; voici ce qui m'a frappé aujourd'hui dans Hécaton : *vous me demandez quels progrès j'ai faits ? Je commence*

---

tingués qu'on vit sortir de cette école, tant chez les Grecs que chez les Romains.

Zénon de Cittium, Persée, Ariston de Chio, Hérillus, Sphærus, Cléanthe, Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogene le Babylonien, Antipater de Tarse, Panætius, Posidonius, Jason.

A Rome, pendant la République.

Athénodore Cordylion, Q. Lucilius Balbus, Caton d'Utique.

Sous les Empereurs.

Athénodore de Tarse, Annæus Cornutus, C. Musonius Rufus, Chæremon Egyptien, L. Annæus Séneque, le Poëte Perse, Dion de Pruse, Euphrates de Tyr, Epictete Phrygien, Sextus de Chéronée, l'Empereur Marc-Aurele Antonin.

à être l'ami de moi-même. Voilà, sans doute, un grand pas; il ne sera jamais seul. Croyez-m'en, l'ami de soi-même est l'ami de tous les hommes.

LETTRE VII.

Qu'il faut s'éloigner de la foule.

Vous me demandez ce que vous devez le plus éviter. Le monde. Vous ne pouvez encore vous y exposer : moi, du moins, j'avoue ma foiblesse, je n'en rapporte jamais les mœurs que j'y ai portées. J'avois établi un ordre, il est changé; chassé un vice, il est de retour. Il y a des convalescens tellement affoiblis par le mal, qu'ils ne peuvent prendre l'air sans accident. Nous sommes de même, nous dont les ames se remettent à peine d'une longue maladie. Le grand monde est nuisible à notre état : sans le savoir, on en rapporte le goût, l'empreinte, le vernis de quelque vice; et plus la foule est nombreuse, plus le péril est grand.

Mais rien de si préjudiciable aux bonnes mœurs, que la fréquentation des

spectacles. Alors le vice, à l'aide du plaisir, se glisse plus aisément. Me comprenez-vous bien ? Croyez-vous que je n'en revienne que plus avare, plus ambitieux, plus débauché ? Mon ami, je me trouve plus inhumain, pour avoir été parmi les hommes. Le hazard m'a conduit au spectacle de midi : je m'attendois à des jeux, à des plaisanteries, à des amusemens capables de délasser de la vue du sang humain. Tout le contraire. Les combats précédens étoient humains auprès de ceux-là : les jeux ne sont que bagatelles. On veut l'homicide pur. Plus d'armes défensives, nulle partie du corps à l'abri du danger, nuls coups portés à faux. Aussi préfère-t-on ce spectacle aux combats ordinaires ou de faveur (1). Quel plaisir en effet ! Point

---

(1) Le texte porte *postulatitiis*. Les Empereurs entretenoient des Gladiateurs pour leurs propres amusemens, ou pour ceux du peuple; on les appelloit *Fiscales* & *Postulatitii*, à cause qu'ils appartenoient au Prince, & qu'on ne les faisoit paroître, à la prière du Peuple, que par une faveur particulière. *Voyez* Upton, *dans ses notes sur Arrien*, *pag.* 97.

Toute ame sensible est forcée de gémir & de fris-

de casque, point de bouclier. A quoi bon ces armures, cet art de l'escrime ? à rien, qu'à retarder la mort. Le matin les hommes sont exposés aux lions et aux ours ; à midi aux spectateurs. Ils viennent de terrasser un monstre, ils vont l'être par un homme ; vainqueurs dans un combat, ils vont périr dans un autre : le sort de tous

---

sonner au récit des spectacles dont les Romains faisoient leurs amusemens journaliers. Juste Lipse observe que nulle bataille, nulle défaite ne fit jamais verser autant de sang humain, que les plaisirs de ce Peuple féroce.

1 Les hommes, dont le métier étoit de combattre pour réjouir cette populace sanguinaire, se nommoient *Gladiateurs* ; ils étoient sous les ordres d'un chef nommé *Lanista*, qui les avoit achetés pour servir à cet usage abominable ; c'étoient des esclaves ou des prisonniers de guerre, & quelquefois des enfans que l'on dressoit, dès l'âge le plus tendre, à cette affreuse profession. Les esclaves fugitifs étoient condamnés à être égorgés dans les spectacles ; mais peu à peu les personnes les plus distinguées par la naissance ne rougirent pas de servir aux amusemens de leurs barbares concitoyens. On vit des Sénateurs descendre dans l'arêne. Auguste le défendit par une Loi ; mais sous Caligula & sous Néron, cette loi fut supprimée : l'on vit de nouveau des Sénateurs & des Chevaliers combattre, comme de vils Gladiateurs. Bien plus, il y eut des femmes qui eurent le courage ou l'infamie de prendre

les combattans est la mort; l'instrument est le fer et le feu. Voilà comme on remplit les intermedes de l'arêne.

---

part à ces combats cruels. On donnoit des noms divers aux Gladiateurs, suivant leur pays, leur façon de combattre, & les armes dont ils se servoient. On les trouve désignés sous les noms de *Secutores*, *Thraces*, *Myrmillones*, *Hyplomachi*, *Samnites*, *Essedarii* qui combattoient dans des voitures; *Retiarii*, avec des filets; *Laquearii*, avec des lacets; *Andabatæ*, *Dimacharri*; *Catervarii* étoient ceux qui se battoient en troupe. Quelquefois le Peuple intercédoit pour ceux qui avoient été blessés, lorsqu'il s'y intéressoit, à cause de leur courage ou de leur adresse; mais il faisoit impitoyablement égorger ceux qui montroient de la foiblesse ou de la timidité. Le signe par lequel le Peuple exprimoit qu'il vouloit la mort d'un Gladiateur, consistoit à renverser le pouce (*converso pollice*); & on lui crioit *recipe ferrum*, reçois le fer. Alors les plus humains des spectateurs se retiroient, mais la multitude jouissoit de la vue des victimes immolées à ses plaisirs : elle demandoit quelquefois à voir leurs cadavres, dans la crainte qu'ils n'eussent pas été véritablement égorgés. Quelques-uns portoient la main dans leurs blessures; d'autres alloient jusqu'à boire de leur sang, comme un remede dans de certaines maladies. Tels étoient les jeux (*Ludi*) de ces odieux vainqueurs du monde! *Voyez* Justi Lipsii Saturnalia; *lib.* 2.

Un homme a-t-il volé ? qu'on le pende. A-t-il tué son semblable ? qu'on le tue. Mais toi malheureux spectateur, qu'as-tu fait pour subir un tel spectacle ? » Tue, » brûle, frappe. Pourquoi fondre si lâche- » ment sur le fer ? Pourquoi tuer avec » tant de circonspection ? Pourquoi mou- » rir de si mauvaise grace ? » On les pousse au combat à coups de fouets : on les fait courir le sein nu au devant des blessures. Le spectacle est fini ? dans l'intervalle on égorge des hommes, pour ne pas rester oisif. Peuple féroce, ne sais-tu pas que les mauvais exemples retombent sur celui qui les donne ? Rends graces aux Dieux : tu enseignes la cruauté à un Prince qui ne peut heureusement l'apprendre (1).

Il faut éloigner de la foule une ame tendre et chancelante dans le bien : on se range aisément du parti le plus nombreux. La vertu des Socrate, des Caton, des Lelius, n'eût peut-être pas tenu con-

(1) Il paroît que Séneque parle ici de Néron qui, au commencement de son règne, avoit donné des marques de clémence et de sensibilité.

tre une multitude corrompue; et nous, qui travaillons encore à régler nos penchans, nous soutiendrions le choc du vice escorté de la foule? Un seul exemple de luxe ou d'avarice fait beaucoup de mal : le commerce d'un homme de plaisir nous énerve et nous amollit peu-à-peu : le voisinage d'un riche irrite notre cupidité; la compagnie d'un méchant ternit l'ame la plus pure. Que sera-ce donc, si tout un peuple vous livre un assaut général? il faut ou l'imiter, ou le haïr : mais ce sont deux extrémités vicieuses, d'imiter les méchans, parceque c'est le grand nombre; ou de haïr le grand nombre, parce qu'il ne nous ressemble pas.

Retirez-vous, tant que vous pourrez, en vous-même : recherchez ceux qui peuvent vous rendre meilleur; recevez ceux que vous pouvez rendre meilleurs. Ce sont deux choses réciproques, l'on apprend en enseignant. Que l'envie de produire vos talens ne vous conduise donc pas dans les assemblées, pour lire ou disserter. Vous le pourriez, si les ames du peuple étoient au ton de la vôtre : mais on ne vous en-

tendroit pas, si ce n'est peut-être une ou deux personnes ; encore seriez-vous obligé de les former, de les élever jusqu'à vous comprendre. Pourquoi donc ai-je tant appris, me dites-vous ? Soyez sans inquiétude : votre peine n'est pas perdue, vous avez appris pour vous.

Mais comme je ne veux pas avoir appris pour moi seul, partageons ensemble trois beaux passages relatifs au sujet même de cette lettre. Le premier m'acquittera ; les deux autres seront des avances. Démocrite (1) dit : *un seul homme est pour moi le peuple, et le peuple un seul homme.* J'admire encore cette réponse ; l'auteur est inconnu : on lui demandoit pourquoi tant soigner un ouvrage fait pour très-peu de personnes : *je veux*, dit-il, *peu de lecteurs, un seul, point du tout.* Le

(1) Démocrite étoit d'Abdere ; il fut disciple de Leucippe, & devint un des plus illustres Philosophes de la Grece ; son grand savoir, sa vie retirée, et ses maximes très-opposées à celles de ses concitoyens, le firent passer dans son pays pour un insensé ; sort ordinaire de ceux qui osent s'écarter des idées de la multitude. *Voyez* Brucher, *Histor. Philosoph.* et Diogen. Laert.

mot d'Épicure n'est pas moins remarquable : il écrivoit à un de ses compagnons d'étude : *ceci est pour nous, et non pour la multitude : nous sommes un assez grand théatre l'un pour l'autre.* Voilà, mon cher Lucilius, les maximes dont il faut vous pénétrer, pour vous mettre au-dessus du plaisir qu'inspire l'approbation générale. Le peuple vous loue? beau sujet de vanité, qu'un mérite senti par le peuple! votre mérite, c'est en vous-même qu'on doit le trouver.

LETTRE VIII.

De l'activité du Sage.

JE vous prescris d'éviter la foule, de chérir la retraite, de vous borner au témoignage de votre conscience. Et que devient, dites-vous, la maxime des Stoïciens : que *le Sage doit mourir en action.* Ce qu'elle devient! Suis-je donc oisif, à votre avis? Si je m'enferme, si ma porte est interdite, c'est pour être utile à plus de monde. Aucun de mes jours ne s'écoule sans travail; une partie même de mes

nuits est consacrée à l'étude. Je ne m'abandonne point au sommeil, j'y succombe, je retiens opiniâtrement sur l'ouvrage mes yeux fatigués et défaillans. J'ai renoncé aux personnes; j'ai renoncé même aux affaires, à commencer par les miennes. Les affaires de la postérité sont mes seules affaires : c'est pour elle que j'écris; c'est pour elle que je recueille des avertissemens salutaires, des recettes utiles, dont j'ai senti l'efficacité sur mes propres infirmités qui, sans être entièrement guéries, ne font plus de progrès. La route du bonheur, que j'ai connue tard, et las de m'égarer, je la montre aux autres; je leur crie : » Fuyez tous les goûts du » vulgaire, tous les dons du hasard. A » l'aspect d'un bien fortuit, arrêtez-vous » avec crainte et défiance. Les poissons » et le gibier sont, comme vous, séduits » par un appas. Des présens de la for» tune! on vous trompe, ce sont des » pieges. Voulez-vous mener une vie tran» quille? défendez-vous de ces bienfaits » captieux : sans quoi (funeste erreur!) » vous croirez prendre, et serez pris. » Malheureux, cette course rapide vous

» conduit au précipice ; et la fin de votre
» élévation ne peut être qu'une chute.
» D'ailleurs une fois abandonné au tor-
» rent de la fortune, plus de moyens de
» s'arrêter. Jouissez donc de ses faveurs,
» ou à leur défaut, de vous-même : en
» se conduisant ainsi, on peut être cour-
» bé ou froissé par elle, mais non ren-
» versé.

» N'ayez donc pour le corps que les
» égards prescrits par la santé : c'est le
» régime le plus sage, c'est le plus salu-
» taire. Le corps, s'il n'est traité dure-
» ment, se révolte contre l'esprit. Les
» alimens se borneront à appaiser la faim,
» les breuvages à étancher la soif, les
» vêtemens à écarter le froid, les maisons
» à repousser les attaques nuisibles ; il im-
» porte très-peu qu'elles soient de simple
» gazon, ou d'un marbre étranger de
» diverses couleurs. Sachez que l'homme
» n'est pas moins à couvert sous le chaume,
» que sous un toît doré. Dédaignez ces
» pénibles superfluités introduites pour la
» décoration : songez qu'il n'y a rien en
» vous d'admirable que l'ame. Est-elle
» grande ? rien ne sera grand pour elle. «

N'est ce

N'est-ce donc rien que d'adresser de pareils discours à moi-même, à la postérité ? Serois-je, à votre avis, plus utile, si je répondois comme Avocat à un cautionnement, si je plaçois mon cachet au bas d'un testament, si j'appuyois un Candidat et du geste et de la voix en plein Sénat ? Croyez-moi ; personne de plus occupé, que les hommes oisifs en apparence ; ils sont les agens du ciel et de la terre.

Mais il faut finir, et à mon ordinaire payer pour ma lettre : c'est encore aux frais d'Epicure, il me fournit aujourd'hui cette maxime. *Rendez-vous l'esclave de la philosophie, et vous serez vraiment libre.* En se soumettant, en asservissant à cette maîtresse, on n'attend pas ; on est affranchi sur-le-champ, ou plutôt la servitude même est la liberté. Vous me demandez pourquoi cette affectation de préférer les maximes d'Epicure à celles de nos philosophes ; mais pourquoi dites-vous qu'elles sont à Epicure, et non pas au public ? Combien de mots dans les Poëtes, que les Philosophes ont dits, ou ont dû dire ! Sans parler de nos tragédies,

ni de nos drames mixtes, dont le ton est grave, et le genre moyen entre le comique et le tragique ; combien de vers sublimes prostitués à des Farceurs ! combien dans Publius, de sentences, plus dignes du cothurne que du brodequin ! Je ne citerai de lui qu'un vers philosophique, et relatif au sujet de cette lettre. Il dit que les biens fortuits ne nous appartiennent pas. *Les biens accordés à nos souhaits nous sont étrangers.* Je me rappelle que vous avez rendu cette pensée avec plus d'énergie et de précision. *Ce que la fortune vous a donné, n'est point à vous.* Je n'ai point oublié non plus cette autre tournure encore plus saillante : *tous les biens qu'on nous donne, on peut nous les ôter.* Je ne prétends pas m'acquitter, c'est votre bien que je vous rends.

LETTRE IX.

De l'amitié du Sage.

VOUS demandez si dans une de ses lettres, Épicure a raison de blâmer ceux qui prétendent que le sage, content de

lui-même, n'a pas besoin d'amis. Il est vrai qu'Épicure fait ce reproche à Stilpon (1) et aux autres Philosophes qui placent le souverain bien dans l'apathie. Mais nous différons en un point, des Philosophes de Mégare. Leur sage est insensible à la douleur; le nôtre en triomphe, mais la sent. Nous reconnoissons, comme eux, que le Sage se suffit; néanmoins il veut un ami, un voisin, un convive; et jugez à quel point il se suffit. Quelquefois il se contente d'une partie de lui-même : la maladie ou l'ennemi le privent-ils de ses mains, le hasard lui ravit-il un œil; les restes de sa machine lui suffisent, et dans un corps mutilé, il ne sera pas moins heureux qu'avec tous ses membres. Il ne desire pas ce qui lui manque, mais il aimeroit

(1) Stilpon de Mégare est regardé comme le chef d'une Secte appellée *Mégarienne*. Séneque en parlera par la suite d'une façon très-avantageuse. Ce Philosophe étoit si estimé de son temps, que, lorsqu'il vint à Athenes, tous les Artisans sortirent de leur boutique pour le voir. Son éloquence attira beaucoup d'adhérens à sa Secte. Il eut un fils nommé *Bryson*, qui fut le maître de Pyrron. *Voyez* Brucker, *Histor. Philos.*

mieux qu'il ne lui manquât rien. Si donc il se suffit, ce n'est pas qu'il veuille se passer d'amis, c'est qu'il le peut. En doutez vous? voyez avec quelle fermeté il en soutient la perte : c'est qu'il n'en manquera jamais, il a des moyens pour en refaire sur-le-champ. Phidias perd une statue? bientôt une autre la remplace. Aussi habile dans l'art de faire des amis, le Sage ne tardera pas à remplir les places vacantes. Quel est donc son secret? Je vous l'apprendrai à une condition : cette confidence me tiendra lieu de paiement, et nous serons quittes pour cette lettre. *Voici*, dit Hécaton, *un charme sans plante, sans drogues, sans enchantement: Aimez, on vous aimera.* L'habitude d'une liaison ancienne et solide a des douceurs : les premiers momens d'une amitié naissante n'en ont pas moins. Semer et moissonner sont deux plaisirs pour le Laboureur : acquérir et posséder un ami, sont aussi deux jouissances pour le Sage. Le Philosophe Attalus préféroit *l'ami à faire, à l'ami déja fait* : comme un Peintre aime mieux composer, qu'avoir composé son tableau.

L'inquiétude et les soins de la composition inspirent une douce joie, au fort même du travail. Le plaisir n'est plus le même, quand l'ouvrage a reçu la dernière main ; on ne jouit que des fruits de l'art : en peignant on jouissoit de l'art même. Dans un fils, l'adolescence offre plus d'utilité, l'enfance plus d'agrémens.

Je reviens à mon sujet. Bien que le Sage se suffise, il veut un ami, ne fût-ce que pour cultiver l'amitié, pour ne pas laisser en friche une si belle vertu. Il ne cherche pas, comme le dit Épicure dans cette même lettre, quelqu'un qui l'assiste dans la maladie, qui le secoure dans les fers ou dans la pauvreté ; mais quelqu'un à consoler dans la maladie, à délivrer d'une garde ennemie. Ne voir que soi, ne se lier que par intérêt, c'est calculer très-mal : on finira comme on a commencé. L'on a pris un ami, pour en être secouru dans les fers : au premier bruit des chaînes, il fuira. Ce sont-là des amitiés du moment ; formées par l'intérêt, elles ne durent qu'autant qu'il y trouve son compte. Autour des hom-

mes opulens, on voit une foule d'amis; autour des gens ruinés, une vaste solitude. Les amis se dispersent au moment de l'épreuve; de là tant d'amis, devenus par la crainte ou traîtres, ou déserteurs. Il faut que la fin réponde au commencement. Lié par intérêt, on trouvera quelques motifs pour rompre, comme on en a trouvé d'autres que l'amitié même, pour s'engager. Quel est donc mon but en prenant un ami? C'est d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de mes jours. C'est un trafic et non une amitié, que vos associations intéressées et calculées sur le profit. Sans doute l'amour ressemble à l'amitié; il en est, pour ainsi dire, la folie: mais a-t-on jamais été amoureux pour de l'argent, des places, de la gloire? Concentré en lui-même, insensible à tout le reste, l'amour n'excite dans les ames qu'un desir, celui de la jouissance; qu'un espoir, celui d'un retour de tendresse: et d'une cause plus honnête, resulteroit une affection honteuse? Nous n'examinons pas, dites-vous, si l'amitié doit être desirée pour elle-même ou pour d'autres

motifs ; mais si, en la supposant desirable par elle-même, le Sage qui se suffit, doit la rechercher. Eh ! comment la recherche-t-il ? comme une belle chose, sans nul espoir de gain, sans nulle crainte de la fortune. C'est ôter à l'amitié toute sa grandeur, que de s'en pourvoir contre les événemens. Mais le Sage se suffit : cette maxime, mon cher Lucilius, est faussement interprétée ; on s'en prévaut, pour bannir le Sage du monde entier, pour le concentrer en lui seul. Apprécions le sens et l'étendue de cet axiome. Le Sage se suffit, pour vivre heureux, mais non pour vivre. Il a besoin pour vivre, d'un grand nombre de ressources ; pour vivre heureux, il ne lui faut qu'une ame saine, droite, supérieure à la fortune. Apprenez encore la distinction de Chrysippe. Il dit que le Sage ne manque de rien ; mais qu'il a des besoins : au contraire l'insensé n'a pas de besoins, ne sachant user de rien ; mais il manque de tout. Le sage a besoin de mains, d'yeux, de mille autres choses nécessaires à ses besoins journaliers ; mais il ne manque de rien : manquer, suppose une con-

trainte ; le sage n'en connoît point. Voilà dans quel sens il a besoin d'amis, quoiqu'il sache se suffire : il en veut le plus grand nombre possible, mais non pour être heureux, il le seroit même sans amis. Le souverain bien n'emprunte rien du dehors : il trouve dans l'ame toutes ses ressources, il ne vit que de lui-même, et s'assujettiroit à la fortune, en s'incorporant aux objets extérieurs. Mais si le Sage, sans amis qui le consolent, est enfermé dans un cachot, délaissé dans une région inconnue, retenu par une longue navigation, jetté sur une côte déserte ; quelle sera sa vie ! Celle de Jupiter après la dissolution du monde : tous les Dieux sont alors confondus en une seule masse, et la marche de la Nature demeure quelque temps suspendue : le Dieu se repose en lui-même et s'entretient avec ses propres pensées. Comme lui, le Sage se renferme dans son ame, habite avec lui-même. S'il peut disposer des circonstances, il se suffit, et prend une femme ; il se suffit, et donne le jour à des enfans ; il se suffit, et ne vivroit pas plutôt que de vivre seul. Ce n'est pas l'intérêt, c'est

une pente naturelle qui le porte à l'amitié. Le besoin d'aimer, comme les autres besoins, est inhérent à l'homme ; il fuit la solitude, il trouve des charmes dans la société ; sa bienveillance naturelle pour ses semblables est l'aiguillon qui l'excite à l'amitié. Le Sage est donc très attaché à ses amis : il les égale, souvent il les préfère à lui-même ; mais son bonheur n'en sera pas moins borné à son ame. Il parlera comme Stilpon, l'objet des reproches d'Epicure : après la chute de sa patrie, la perte de sa femme et de ses enfans, au milieu de l'incendie général, il partoit seul, et pourtant heureux. Démétrius surnommé *Poliorcetes*, ou le *destructeur des villes*, demande au Philosophe s'il n'a rien perdu : *Tous mes biens*, dit-il, *sont avec moi.* Voilà un homme ferme et courageux ; il a triomphé de la victoire même de l'ennemi. *Je n'ai rien perdu!* C'étoit réduire Démétrius à douter de sa victoire. *Tous mes biens sont avec moi!* ma justice, mon courage, ma tempérance, ma prudence, et sur-tout l'avantage de ne pas regarder comme des biens tout ce qu'on peut m'enlever. On admire certains

animaux qui passent impunément à travers les flammes : combien plus étonnant est l'homme, qui, du milieu des armes, des débris et des feux, s'échappe sans blessure et sans dommage ! Vous voyez donc qu'il est bien plus facile de vaincre un peuple entier qu'un seul homme.

Ce mot de Stilpon lui est commun avec les Stoïciens. Notre Sage sauve aussi ses biens de l'incendie des villes. Il se suffit, c'est le terme qu'il prescrit à sa félicité. Mais, nous ne sommes pas les seuls dont le langage soit fier ; Épicure lui-même a dit un mot semblable : et quoique payé pour aujourd'hui, vous ne refuserez pas ce surcroît. *Quiconque ne se trouve pas assez riche, fût-il maître du monde, est pourtant malheureux*. Ou si vous le trouvez mieux énoncé de cette autre manière, (car il faut moins nous asservir aux mots qu'aux idées) : *Quand on ne se croit pas fortuné, l'on est malheureux, fût-on Souverain du monde* ; et pour vous prouver que c'est une maxime commune, dictée par la Nature même, vous trouverez dans un Poète comique qu'

On n'est jamais heureux, quand on ne croit pas l'être.

Qu'importe, en effet, la splendeur de votre état, s'il vous paroît fâcheux? Quoi! dites-vous, cet homme enrichi par le crime; ce Grand qui a moins d'esclaves que de maîtres, à votre avis, s'il se croit heureux, le sera donc? Ne vous en rapportez pas à ce qu'il dit, mais à ce qu'il éprouve, à ce qu'il sent, non pas un jour, mais habituellement. Ne craignez rien: une chose aussi importante que le bonheur n'entre pas dans une ame qui en est indigne. Le Sage seul est content de son sort, la folie se dégoûte d'elle-même: c'est-là son châtiment.

LETTRE X.

Utilité de la Retraite.

OUI, Lucilius, je ne me retracte point: fuyez les assemblées, fuyez les cercles, fuyez jusqu'aux tête-à-tête. Je ne vois personne dont je vous permette le commerce: voyez l'idée que j'ai de vous; j'ose vous confier à vous-même. Le disciple de ce même Stilpon dont j'ai parlé dans

ma lettre précédente, Cratès (1) voyoit un jeune homme se promener à l'écart, il lui demanda ce qu'il faisoit ainsi tout seul. Je m'entretiens avec moi-même, repondit-il. *Prenez-y bien garde*, repartit le Philosophe, *vous pourriez bien vous entretenir avec un méchant homme*. On surveille les gens affligés ou peureux, de crainte qu'ils n'abusent de la solitude. On ne doit pas non plus abandonner à eux-mêmes les insensés : c'est alors qu'ils méditent leurs desseins pervers; c'est alors qu'ils trament leur propre ruine ou celle d'autrui; c'est alors qu'ils concertent les desseins criminels que la crainte ou la honte les forçoit à dissimuler : leur ame se montre à nud, ils s'animent à l'audace, ils s'excitent à la débauche, ils s'aiguillonnent à la vengeance. Enfin l'unique avantage de la solitude, de n'avoir ni confidence à faire, ni délateurs à craindre, est perdu pour l'insensé : il se trahit lui-même. Voyez donc ce que j'espère, ou plutôt ce que je me promets de vous, (car l'espé-

(1) Cratès, célebre Philosophe cynique; il fut le disciple de Stilpon, et le premier maître de Zénon.

rance ne désigne qu'un bien incertain) : je ne connois personne avec qui je vous trouve mieux qu'avec vous-même. Je me rappelle avec quelle noblesse vous lançates quelques mots pleins d'énergie. Sur-le-champ je me félicitai ; je dis : voilà qui vient de plus loin que les levres ; voilà des paroles qui ont une base : ce n'est pas là un homme ordinaire ; il voit le but, il y touche. C'est ainsi qu'il faut penser, c'est ainsi qu'il faut vivre. N'allez pas déchoir de cette hauteur de sentimens. Rétractez vos vœux passés, formez-en de nouveaux : demandez aux Dieux un jugement droit, un esprit et un corps sains. Pourquoi ne leur adresseriez-vous pas souvent ces vœux ? Demandez hardiment, vous ne demanderez jamais le bien d'autrui.

Mais pour accompagner à l'ordinaire cette lettre d'un présent, j'ai trouvé dans Athénodore (1) une pensée bien vraie :

(1) Athenodore de Tarse étoit un Philosophe Stoïcien, qui vivoit du temps d'Auguste ; ce Prince l'aimoit beaucoup, à cause des conseils pleins de douceur qu'il lui donnoit. A la prière de ce Philosophe,

On est vraiment délivré des passions, quand on est parvenu à ne demander aux Dieux, que ce qu'on peut leur demander tout haut. Aujourd'hui quelle est la folie des hommes ! ils murmurent à voix basse, des vœux infames à l'oreille des Dieux. Dès qu'on les écoute, ils se taisent ; ils n'oseroient dire aux hommes ce qu'ils disent aux Dieux. Puissiez-vous donc, mon ami, n'avoir jamais besoin de ce conseil : *vivez avec les hommes, comme si Dieu vous voyoit : parlez à Dieu, comme si les hommes vous entendoient.*

LETTRE XI.

Des effets de la sagesse sur les défauts et les vices.

J'AI conversé avec votre vertueux ami. Notre première entrevue m'a donné la plus haute idée de son ame, de son esprit, et même de ses progrès : enfin il m'a

---

il diminua les impôts que la ville de Tarse étoit obligée de payer. Les vrais philosophes ne flattent point les princes, mais ils leur mettent les malheurs des peuples sous les yeux. *Voyez* Brucker, *Histor. Philos.*

fait concevoir des espérances qu'il réalisera. Il n'étoit pas préparé : pris au dépourvu, il se recueillit, mais ne put vaincre sa timidité, présage heureux dans un jeune homme. La sienne vient du fond de l'ame : je me trompe, ou elle l'accompagnera toujours, lors même qu'il sera plus affermi dans la vertu, plus dégagé de vices, plus consommé dans la sagesse. La sagesse ne peut pas plus détruire les défauts naturels de l'ame, que ceux du corps. Ces affections profondes et innées, l'art les corrige, mais ne les déracine pas. Il y a même des hommes pleins d'assurance, que la vue d'un peuple assemblé met en sueur, comme pourroit faire la fatigue ou le soleil. A quelques-uns, au moment de parler en public, les genoux tremblent, à d'autres les dents se mêlent, la langue s'embarasse, les levres se resserrent. La raison ni l'habitude ne peuvent rien contre de pareilles émotions : c'est la nature qui fait sentir à l'homme son pouvoir, qui avertit même les plus forts, de leur foiblesse. Il est une rougeur qui s'empare tout-à-coup des personnages les plus imposans : la flamme, la chaleur

du sang, la finesse de la peau la rendent plus sensible dans les jeunes gens; elle agit néanmoins sur les vieillards et sur les hommes les plus consommés. Quelques-uns ne sont jamais si redoutables, qu'après avoir rougi, comme si la honte étoit partie avec la rougeur. Sylla ne se possédoit plus, lorsque le sang lui étoit monté au visage. Rien n'étoit plus susceptible que la physionomie de Pompée : il rougissoit dans un cercle, à plus forte raison dans une assemblée. Quand Fabianus entra comme témoin dans le Sénat, je me souviens de l'avoir vu rougir; et cette marque de candeur étoit convenable à un Philosophe. La rougeur vient, non de la foiblesse de l'ame, mais de la nouveauté des objets, et du défaut d'expérience. Elle produit dans l'homme, sinon un ébranlement total, au moins une émotion passagère : elle est aidée par la disposition naturelle du corps. Le sang dans les uns est calme, dans les autres bouillant, mobile, prompt à se porter au visage. La sagesse, comme je l'ai dit, n'y peut rien : elle auroit la nature à ses ordres, si elle extirpoit tous les vices. Ceux qui

qui dépendent du tempéramment et du mélange des humeurs, subsisteront malgré les plus longs efforts de l'ame sur elle-même : on ne peut ni se les donner, ni se les ôter. Voyez les pantomimes, ils savent imiter les passions, exprimer la crainte, l'effroi, la tristesse : pour la honte, ils ne peuvent que l'indiquer ; une voix basse, des yeux fixés en terre, voilà toutes leurs ressources : en vain ils tâcheroient de produire la rougeur sur leur visage, il est aussi impossible de se la procurer que de s'en garantir. La sagesse ne promet pas de secours contre ces sortes d'émotions, elle n'en fournit aucun ; indépendantes de l'homme, elles viennent sans qu'il les appelle, elles s'en vont sans qu'il les chasse.

Mais ma lettre demande à finir, je la termine par une maxime utile et salutaire : *Il faut choisir un homme de bien ; ne le perdre jamais de vue ; toujours vivre comme en sa présence ; toujours agir, comme sous ses yeux.* Mon cher Lucilius ce précepte est d'Épicure ; c'est lui qui nous donne un gardien, un surveillant. Il a bien raison ; on feroit peu de fautes, si,

au moment d'en commettre, on avoit un témoin. Il faut à l'ame quelqu'un qui lui en impose, et dont l'autorité sanctifie jusqu'à ses pensées les plus secretes. Heureux encore celui qui respecte assez un autre homme, pour rentrer dans l'ordre, à son souvenir! Avec un pareil respect, on sera bientot respectable. Choisissez Caton : s'il vous paroît trop rigide, prenez un Sage d'une vertu plus indulgente, un Lélius, ou tel autre dont la conduite et la doctrine vous conviennent. Ayez toujours sous les yeux son ame et son image : qu'il vous serve tantôt de gardien et tantôt de modele. Je le repete, il nous faut un objet de comparaison, une regle sûre, pour rectifier nos travers.

LETTRE XII.

Sur les avantages de la Vieillesse. De la Mort. Du Suicide.

Je ne puis faire un pas, sans trouver des preuves de ma vieillesse. J'étois à ma campagne, je me plaignois des frais qu'elle me coûte en réparations. Mon

fermier me répondit que ce n'étoit pas faute de soins; qu'il faisoit l'impossible: mais que l'édifice étoit vieux. Il s'est élevé entre mes mains: que sera-ce de moi, si des pierres de mon âge sont déja usées? Piqué au vif, je saisis la première occasion de quereller. Voilà des platanes bien mal tenus! point de feuilles! Pourquoi ces branches noueuses et tortues? ces troncs ridés et difformes? en coûteroit-il beaucoup de les déchausser, de les arroser? Mon homme jure qu'il ne néglige rien (1); qu'il ne prend point de repos: mais que les arbres ne sont plus jeunes. Entre nous, c'est moi qui les ai plantés, moi qui en ai vu le premier feuillage. Je me tourne vers la porte: Quel est donc ce vieillard qu'on a posté ici, et qu'on ne tardera pas d'y exposer? Où a-t-on trouvé ce squelette? Le beau plaisir de

(1) Le texte porte: *jurat per Genium meum*, il jure par mon Génie. On juroit par la Fortune et par le Génie des Empereurs; c'étoit le serment le plus sacré. Tertullien reproche aux Payens qu'ils se parjuroient plus aisément, lorsqu'ils avoient juré par tous les Dieux, que quand ils avoient juré par le Génie de César. *Voyez* Tertull. *Apolog.* ch. 28.

m'apporter ici les morts du voisinage ! Les morts, Monsieur ! me repondit-on : vous ne reconnoissez plus Votre Félicion, à qui vous donniez tant de petits jouets, le fils de votre fermier Philositus, votre favori ? En vérité il perd l'esprit ! Le pauvre enfant ! mon favori ! après tout il n'y a rien d'impossible ; car les dents lui tombent. J'ai cette obligation à ma campagne : par-tout elle m'a retracé ma vieillesse.

Eh bien ! chérissons la vieillesse ; jettons-nous dans ses bras : elle a des douceurs pour qui sait en user. Les fruits sont plus recherchés, quand ils se passent ; et l'enfance plus belle, quand elle se termine : les buveurs trouvent plus de charmes aux derniers coups de vin, à ceux qui les achevent, qui consomment leur ivresse : ce que le plaisir a de plus piquant, il le garde pour la fin. Oui, la vieillesse a des charmes, lorsqu'elle ne va pas jusqu'à la caducité. Je crois même qu'au bord de la tombe, il y a des plaisirs à goûter ; ou du moins (ce qui tient lieu de plaisirs), on n'en a plus besoin. Quel bonheur d'avoir lassé les passions, de les

voir au loin derrière soi! Mais la mort devant les yeux .... Eh! n'est-elle pas faite pour la jeunesse, comme pour la vieillesse? La mort suit-elle, comme les censeurs, l'ordre des âges? Ajoutez qu'on n'est jamais assez vieux pour n'avoir pas droit de se promettre un jour: or un jour c'est un degré de la vie. Représentez-vous les différentes portions de la vie humaine, sous l'image de cercles concentriques; un de ces cercles embrasse tous les autres; il renferme l'espace depuis la naissance jusqu'à la mort: un autre termine les années de l'adolescence: l'enfance est resserrée dans le troisième: vient ensuite l'année; elle comprend tous les espaces de temps, qui, multipliés, composent le produit de la vie. Le mois est circonscrit par un cercle moins grand. La circonférence du jour est la plus petite: c'est néanmoins un tout qui a son commencement et sa fin, du lever au coucher du soleil. Voilà pourquoi Héraclite (1), surnommé *Scotinos*, le téné-

(1) Héraclite étoit d'Ephèses; il fut le fondateur d'une Secte de Philosophes. Son humeur mélancolique

breux, pour son obscurité, dit que *tous les jours sont pareils*; maxime diversement interprétée. Les uns entendent cette parité, du nombre des heures : sans doute si les jours sont des espaces de vingt-quatre heures, ils sont tous pareils, la nuit gagnant ce que perd le jour. D'autres l'appliquent à la ressemblance des jours : le plus long espace de temps n'offre, disent-ils, que ce qu'on trouve en une seule journée, la lumière et les ténebres. Quant à la longueur des jours, plus ou moins grande selon les saisons, elle change les sommes, et non la qualité. Il faut donc régler chaque jour, comme s'il devoit consommer notre vie, fermer, pour ainsi dire, la marche de nos jours. C. Pacuvius, qui s'appropria la Syrie à titre de prescription, célébroit tous les soirs ses obseques par des flots de vin et des repas funéraires : de la salle du festin, ses

---

a fait dire qu'il ne cessoit de pleurer sur les vices et les malheurs de l'humanité. Il avoit, dit-on, écrit un Livre *de la Nature*, dans lequel il s'étoit fort enveloppé, dans la crainte d'armer la superstition de ses concitoyens. *Voyez* Brucker, *Hist. Philosoph.*

compagnons de débauche le portoient en pompe dans sa chambre ; et un chœur de mille voix, chantoit autour de lui : *Il a vécu, il a vécu.* Il ne passoit pas un seul jour sans cette cérémonie funebre. Ce qu'il faisoit par dépravation, faisons-le par principe : et prêts à nous livrer au sommeil, disons avec allégresse :

J'ai vécu, de mon sort j'ai fourni la carrière. (1)

Recevons avec joie le lendemain, si Dieu nous l'accorde. On est heureux, on jouit sans trouble de soi-même, lorsqu'on attend le lendemain sans inquiétude. Qui s'est dit le soir, *j'ai vécu*; dira, le matin, *je gagne un jour*. Mais il est temps de fermer cette Lettre. Quoi, direz-vous, sans le tribut ordinaire? Ne craignez rien : vous recevrez, et même beaucoup. Rien de plus riche que la maxime dont ma Lettre est chargée : *Il est dur de vivre sous la nécessité; mais il n'y a pas de nécessité d'y vivre.* Et pourquoi? c'est qu'on peut s'en affranchir; mille routes menent à la liberté : elles sont courtes,

(1) *Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi.*

elles sont faciles. Rendons graces aux Dieux, qui ne retiennent personne de force dans la vie : on peut fouler aux pieds la nécessité même. Encore de l'Epicure, direz-vous ! toujours le bien d'autrui ! Ce qui est vrai m'appartient. Je ne me lasserai pas de vous citer Epicure. Je veux que ces hommes accoutumés à jurer sur parole, à considérer moins le mot, que l'Auteur, apprennent enfin que ce qui est bon appartient à tout le monde.

LETTRE XIII.

Du courage que demande la vertu. Ne point s'inquiéter de l'avenir.

Vous avez du courage, je le sais. Avant même d'être armé de ces préceptes salutaires qui surmontent la fortune, vous étiez déja plein d'assurance contre ses coups : aujourd'hui que sera-ce, après vous être mesuré avec elle, après tant d'essais de vos forces ? On ne peut les connoître ses forces, qu'en voyant les périls en foule autour de soi, en les voyant même près de soi. Voilà l'épreuve des ames

nobles et nées pour l'indépendance; voilà le creuset du courage. Un athlete apporte au combat moins de confiance, quand jamais il n'a reçu de meurtrissures : celui qui a vu couler son sang, celui dont les dents ont craqué sous le poing, celui dont la poitrine a gémi sous le poids du vainqueur, mais sans perdre courage, mais se relevant chaque fois plus intrépide; voilà l'homme qui descend plein d'espoir dans l'arêne. Vous êtes cet homme. La fortune vous a terrassé; elle vous a foulé aux pieds : vous n'avez pas rendu les armes; vous vous êtes élancé de dessous votre ennemie, et présenté fièrement à de nouveaux combats : tant la vertu gagne à être attaquée!

Souffrez pourtant que votre ami vous offre encore de nouvelles armes. Nous avons, mon cher Lucilius, plus de peur que de maux : et la réalité nous tourmente moins que l'imagination. Vous le voyez, ce n'est point ici le langage Stoïcien, je prends un ton moins sévère; car notre Sage, où les autres pleurent et crient, ne voit que chimères et bagatelles. Mais laissons-les, ces maximes si fières, et

néanmoins si vraies. Je vous recommande une seule chose : ne soyez point malheureux d'avance. Ces maux que vous redoutez comme imminens, peut-être ne viendront pas, du moins ils ne sont pas encore venus. Ainsi l'on se tourmente, ou trop, ou trop tôt, ou sans raison. On aggrave la douleur, on la suppose, on la prévient. De ces trois points, laissons-là le premier ; il est encore indécis, on le conteste. Ce qui n'est rien à mes yeux, est un malheur pour-vous : l'un rit sous le fouet, l'autre gémit d'un soufflet. Nous verrons dans la suite si ces maux prétendus ne tirent pas toute leur force de notre foiblesse. En attendant, promettez-moi, quand on voudra vous persuader que vous êtes malheureux, d'en croire moins ce qu'on vous dit, que ce que vous sentez ; de ne vous décider que d'après vos souffrances ; de ne consulter que vous qui êtes le meilleur Juge de votre état. » Pourquoi ces pleurs autour de moi ? Pourquoi » ces allarmes ? On craint de m'approcher, » comme si mon infortume étoit contagieuse ! S'agit-il d'un vrai malheur ? n'y » auroit-il pas ici plus d'opinion que de

» réalité « ? Puis rentrant en vous-même, demandez-vous : » Mon affliction, mes » angoisses ont-elles une cause ? n'est-ce » pas moi qui crée des maux où il n'y » en a pas « ?

Mais comment distinguer si les objets de nos allarmes sont réels ou chimériques ? Voici la regle. C'est le présent qui nous tourmente, ou c'est l'avenir, ou tous deux à la fois. Pour le présent, nul embarras. Avez-vous la liberté de vos membres, la santé ? n'éprouvez-vous aucune injustice ? la suite deviendra ce qu'elle pourra : il n'en est pas question aujourd'hui. Mais les maux à venir ! Arriveront-ils ? où sont vos preuves ? c'est par-là qu'il faudroit commencer. Au contraire, nous sommes les victimes du moindre soupçon, les jouets de la renommée. La renommée décide le sort des guerres mêmes ; que ne peut-elle pas sur l'homme ? Oui, Lucilius, nous volons au-devant de l'opinion. Jamais nos craintes ne sont pesées : nous tremblons trop pour tenir la balance. On a vu des armées fuir à l'aspect d'un nuage de poussière élevé par des troupeaux ; on les a vues saisies de terreur sur un bruit

sans fondement. Cette image est la nôtre.
Je ne sais comment ce sont les chimères
qui nous causent le plus de trouble. La
réalité porte sa mesure avec elle : un
malheur vague ouvre un champ plus
vaste aux égaremens de la peur. Aussi de
toutes les terreurs, la plus funeste et la
plus incurable est la terreur panique :
les autres sont l'absence de la raison ;
celle-ci, l'absence même de l'ame.

Sachons donc raisonner la crainte. Un
malheur est-il vraisemblable ; il n'est
pas vrai pour cela. Combien d'événe-
mens imprévus qui arrivent ; combien
d'attendus, qui n'arrivent pas. Mais en
supposant même que le mal soit inévi-
table, pourquoi prévenir la douleur ?
vous serez à temps de souffrir, quand elle
viendra. En attendant, espérez mieux.
Qu'y gagnerez-vous ? du temps. Lors-même
que le péril est prochain, prêt à fondre
sur vous, mille causes peuvent l'arrêter,
le dissiper, le détourner. Il se peut qu'un
incendie facilite votre évasion, qu'une
planche qui fond sous vos pieds, vous
pose doucement à terre. On a vu le glai-
ve prêt à frapper, revenir en arrière ;

on a vu le patient survivre à son bourreau. La mauvaise fortune elle-même, a son inconstance. Le malheur peut arriver; il peut ne pas arriver : tant qu'il n'existe pas, promettez-vous un meilleur sort. Quelquefois, sans aucun indice de mal réel, l'ame se forge mille fantômes : c'est un mot équivoque qu'elle interprete à son désavantage; c'est un homme puissant qu'elle suppose plus irrité qu'il ne l'est; elle considère moins la réalité, que le danger de son ressentiment. Plus de raison de vivre, plus de terme à la misère, s'il faut craindre tout ce qui peut arriver. C'est à la prudence à discerner, au courage à rejetter les craintes même les plus fondées : du moins pouvez-vous corriger un vice par un autre, la crainte par l'espoir. Ce que vous redoutez a beau être certain; il est encore plus certain que souvent l'homme est abusé par la crainte et l'espérance. Pesez l'une et l'autre dans l'équilibre, penchez en votre faveur, croyez ce que vous préférez. La pluralité des vraisemblances estelle pour la crainte? inclinez toujours vers l'espoir; cessez de vous troubler,

Considérez la plupart des hommes : sans aucun mal, ni présent, ni futur, voyez comme ils se tourmentent ! comme ils s'agitent ! C'est que la première impulsion donnée, on ne s'arrête plus : on ne réduit pas ses craintes à leur juste valeur : on ne se dit pas, voilà une autorité suspecte, un délateur fourbe ou crédule ; on se livre tout entier aux rapports : une fois les bornes franchies, le doute se change en certitude, et les soupçons en terreurs.

Je rougis de vous tenir un pareil langage, de vous ranimer par de si foibles confortatifs. Laissez dire au vulgaire, peut-être cela n'arrivera pas. Vous devez dire : Hé bien ! quand la chose arriveroit? nous verrions : peut-être y gagnerois-je : peut-être que ma mort feroit l'honneur de ma vie. Socrate dut sa grandeur à la ciguë. Arracher à Caton le poignard qui l'affranchit, c'est lui ravir son immortalité. Voilà trop d'exhortations pour un homme qui n'a besoin que d'avis : la route où je vous mene est votre pente naturelle ; et ce que je dis, vous êtes né pour le faire. Nouveau motif de

cultiver, de renforcer même votre heureux caractère.

Mais il est temps de finir ma Lettre, et d'y imprimer son cachet, c'est-à-dire quelque pensée sublime. Entre autres maux, *la folie a cela de particulier : elle en est toujours à commencer à vivre.* O Lucilius, mon vertueux ami, pénétrez-vous de cette maxime, et vous rougirez de la légèreté des hommes, qui changent tous les jours la base de leur vie, et qui, prêts à la quitter, ébauchent encore des projets. De toutes parts, que voyez-vous ? des vieillards encore occupés d'intrigues, de voyages, de commerce ? Et pourtant est-il rien de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre ? Je n'ajouterois pas l'Auteur de cette maxime, si, connue comme les autres, elle se trouvoit parmi les Apophtegmes d'Épicure, que je me suis permis de citer et d'adopter.

LETTRE XIV.

Des soins qu'il faut donner au corps.

J'EN conviens, l'homme chérit naturellement son corps : j'en conviens, il en est

le tuteur : mais qu'il l'assiste, et ne le serve pas. Combien on se fait de maîtres, lorsqu'on s'asservit au corps, lorsqu'on tremble pour lui, lorsqu'on lui rapporte tout! Traitons-le, comme ne pouvant vivre sans lui, et non comme devant vivre pour lui. L'aimez-vous trop ? plus de calme, plus de repos, plus de sûreté; toujours des craintes, des soucis, des souffrances. La vertu n'a plus de prix, pour qui le corps en a trop. Donnons des soins au corps; mais sans balancer à le jetter dans les flammes, au premier signal de la raison, de l'honneur, du devoir. Néanmoins, autant qu'il est en nous, sauvons-le même du mal-aise, à plus forte raison du péril. Pour le mettre en sûreté, songeons quelquefois aux moyens de repousser les attaques nuisibles. Elles se réduisent à trois especes : on craint la pauvreté, on craint les maladies, on craint la violence : de ces trois craintes, c'est la dernière qui donne à l'ame les plus fortes secousses; parce que la tyrannie s'annonce avec bruit et fracas. Les maux naturels dont je parlois, l'indigence et les maladies, se glissent

glissent en silence, ne frappent d'effroi ni les oreilles ni les regards. L'appareil de la tyrannie est plus redoutable ; elle marche environnée de fers, de feux, de chaînes, de bêtes féroces prêtes à vous déchirer les entrailles. Ici représentez-vous, et les cachots, et les croix, et les chevalets, et les ongles de fer, et ces pieux qui transpercent un homme en lui sortant par la bouche, et ces chars qui, poussés en sens contraire, lui arrachent les membres, et ces tuniques enduites ou plutôt tissues de matières inflammables : représentez-vous, en un mot, toutes les autres inventions de la barbarie, et vous serez moins étonné qu'avec des supplices si variés, avec un extérieur si terrible, la tyrannie cause tant d'effroi. Si la question est d'autant plus efficace, qu'elle étale plus d'instrumens de tortures, si l'homme le plus invincible à la douleur, se laisse vaincre par les yeux ; aussi de tous les objets de nos terreurs, le plus puissant est celui qui a le plus de tableaux à montrer. La faim, la soif, la pulmonie, la fievre chaude, sont des maux aussi graves ; mais on ne les voit pas,

ils n'ont point de cortege, point d'escorte : les autres sont comme ces grandes armées, dont la seule vue décide de la victoire.

Gardons-nous donc d'offenser. Craignons le peuple dans les Démocraties ; les Sénateurs les plus en crédit, lorsque la souveraineté réside dans un Sénat, ou chacun de ceux qui sont chargés d'exercer l'autorité du peuple sur le peuple même. Se faire ami de tant de monde, est difficile sans doute : il suffit de ne pas les avoir pour ennemis. Aussi le Sage ne provoquera jamais le courroux des Grands ; il saura, comme en pleine mer, parer les vents et les écueils. Pour aller en Sicile, vous avez passé le détroit. Un pilote imprudent brave les menaces de l'Autan qui souleve les ondes, qui refoule la mer, et la creuse en abîmes : au lieu de dériver à gauche, il côtoie le rivage où Charybde forme ses gouffres. Au contraire un sage Pilote consulte les gens instruits, sur la direction des courans, sur les pronostics des nuages, et vogue loin de cette région décriée par ses naufrages. Tel est le Sage : il s'éloigne de

ceux dont la puissance lui nuiroit ; mais avec la précaution importante de ne paroître pas s'éloigner. Une partie de la sûreté consiste à ne pas montrer sa fuite ; fuir, c'est désapprouver.

Passons des Grands, au Peuple. Comment vous garantir de ses attaques? Rien de plus simple. Ne desirez pas les choses qui brouillent deux concurrens : ne possédez pas celles qui enrichissent un ravisseur : faites espérer peu de dépouilles. On ne verse pas le sang humain pour le plaisir de le verser ; du moins cela est-il fort rare : l'on a moins à craindre la haine que l'avidité. Un voleur laisse passer l'homme qui n'a rien : le pauvre est en paix sur un grand chemin. D'ailleurs il y a trois passions qu'un ancien précepte nous défend d'exciter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réussir ? la sagesse peut seule vous l'apprendre. Le milieu n'est pas facile à tenir : souvent la crainte de l'envie nous expose au mépris ; et pour ne vouloir écraser personne, on paroît fait pour être écrasé soi-même. Souvent aussi l'on trouve des sujets de crainte dans le pouvoir même

de se faire craindre. Garantissons-nous de toutes parts : craignons également d'exciter le mépris et l'admiration. Que la philosophie nous serve de refuge. La philosophie est une espece de sacerdoce, respecté des gens de bien, respecté même de ceux qui ne sont méchans qu'à demi. L'éloquence du barreau, les autres talens faits pour émouvoir le peuple, engendrent des rivalités. Au sein du repos, toute entière à son objet, la philosophie n'a pas à craindre le mépris : tous les arts, tous les hommes, même les pervers, lui rendent hommage. Non, jamais la dépravation ne sera assez forte, ni la ligue contre les vertus assez puissante, pour empêcher la philosophie d'être vénérable et sacrée.

Mais la philosophie même a ses bornes, qu'elle ne franchira pas. Des bornes ! et Caton, dites vous, en a-t-il connu, lui qui, par des harangues, prétendoit réprimer la guerre civile ; lui qui se jettoit entre les glaives de deux furieux, et, tandis que les uns se déclaroient contre Pompée, les autres contre César, attaquoit l'un et l'autre à la fois ?

Il faudroit examiner si, en de telles circonstances, un Sage devoit se mêler des affaires publiques. O Caton ! quel est ton but ? La liberté ! il n'en est plus question : c'est fait d'elle depuis long temps. César et Pompée se disputent la conquête de l'Etat : qu'a de commun avec toi cette contestation ? tu n'as que faire ici : l'on se bat pour un Maître. Que t'importe la décision de la victoire ? le vaincu sera peut-être le plus méchant : mais à coup sûr le vainqueur ne sera pas le plus vertueux. Je ne parle que du dernier rôle de Caton. Dans les années précédentes, l'administration d'une République, livrée à des brigands, n'étoit pas plus digne d'un Sage. Que fit Caton alors ? sinon perdre des paroles et des cris ; tantôt conspué, honni, arraché de la place publique par les mains du Peuple, tantôt traîné du Senat dans les fers ? Mais dans la suite nous verrons si le Sage doit perdre ses peines : en attendant, je vous renvoie à ces grands hommes, qui, exclus des affaires publiques, ont embrassé la retraite, pour y cultiver l'art de vivre, pour y tracer des loix au genre humain,

sans armer contre eux le couroux des Grands. Ainsi le Sage est aussi loin de heurter les mœurs publiques, que d'attirer les regards par la singularité de sa vie.

Vous me demandez si, avec ce plan de conduite, on sera toujours en sûreté. Je ne vous le promets pas plus que la santé à un homme tempérant, et pourtant la santé est le fruit de la tempérance. S'il périt des vaisseaux dans le port, que sera-ce en pleine mer? Qu'attendre de l'agitation des affaires, si le repos même n'est pas une sauve-garde! On voit périr des innocens! oui; mais encore plus de coupables: le plus habile maître d'escrime est-il à l'abri de tous les coups? En un mot, le Sage considère en tout le commencement, et non la fin. Entreprendre, dépend de nous; réussir, de la fortune: je ne la laisse pas arbitre de mon sort. Mais les traverses, mais les tourmens... Eh bien! un voleur qui m'assassine, est-il un Juge qui me condamne?

Je vois déja votre main s'ouvrir pour sa recette journalière? elle sera d'or, ou plutôt elle vous apprendra l'usage et la

jouissance la plus agréable de l'or. *On ne jouit bien des richesses, qu'en sachant s'en passer.* L'Auteur de cette maxime? Admirez ma bienfaisance ; j'emprunte pour vous donner. Elle est d'Épicure, de Métrodore, de je ne sais quel Épicurien. Et qu'importe l'Auteur? Il a parlé pour tout le monde. Qui a besoin des richesses, craint pour elles ; et la crainte est la mort de la jouissance. Occupé d'accroître ses biens, on oublie d'en faire usage ; à force de recevoir des comptes, de fréquenter la place, de feuilleter des registres, de maître on devient homme d'affaires.

LETTRE XV.

Des exercices du corps.

C'EST une coutume ancienne, perpétuée jusqu'à nos jours, d'ajouter aux premiers mots des lettres, *si vales, bene est* : si vous vous portez bien, j'en suis charmé, nous pouvons dire aussi : *si philosopharis, bene est* : si vous philosophez bien, j'en suis ravi. En effet, la sagesse est la vraie santé : sans sagesse l'ame est malade.

Quelque force que le corps puisse avoir, c'est la force d'un furieux et d'un frénétique. Occupez-vous donc d'abord de la première santé, puis de la seconde, qui coûte peu, quand on ne veut que se bien porter. Quelle folie, quelle indécence pour un homme lettré, d'exercer ses bras, d'épaissir son encolure, de fortifier ses flancs! Quand vous serez *gras à souhait*, quand vos épaules auront une largeur démesurée, jamais vous n'égalerez ni la force, ni le poids d'un bœuf. Ajoutez que l'ame perd son activité, qu'elle succombe sous le faix de l'embonpoint. Donnez moins d'étendue à votre corps et plus d'espace à votre ame. Que d'inconvéniens à la suite des exercices gymnastiques! D'abord la fatigue : elle épuise les esprits vitaux, les rend incapables de contention, et par conséquent d'études pénibles. Ensuite l'abondance des alimens, elle émousse la pointe de l'esprit : enfin ces maîtres dépravés, ces esclaves de la plus vile espece, partagés entre l'huile et le vin, contens de leur journée quand ils ont bien transpiré, quand, à la place du fluide perdu par la sueur, ils ont abreu-

vé leur gosier avide des flots de quelque liqueur. Boire et suer n'est-ce pas le régime d'un Cardiaque ? Il est des exercices courts et faciles, propres à ouvrir les pores, et surtout à ménager le temps. Le balancement des bras chargés de quelque fardeau, la course, les sauts en hauteur ou en étendue, et celui qu'on pourroit appeller *salien* (1), ou moins noblement *saut de foulon*; voilà des exercices entre lesquels vous pouvez choisir, et que la pratique rend aisés. Mais quelque soit votre choix, revenez promptement du corqs à l'ame ; exercez-la nuit et jour : elle se nourrit à peu de frais. Le froid, le chaud, la vieillesse même n'intetrompront pas ces exercices. Donnez donc tous vos soins à un bien qui s'améliore en vieillissant.

Ce n'est pas que je vous prescrive d'être toujours courbé sur un livre ou des tablettes. Il faut du relâche à l'esprit, mais pour le détendre, et non jusqu'à le dé-

(1) Les Prêtres Sa iens formoient des danses ; en portant des *anciles* ou boucliers sacrés, ils frappoient alternativement la terre avec leurs pieds, ils sembloient la fouler.

monter. La gestation secoue le corps, et s'allie à l'étude : elle permet de lire, de dicter, de parler, d'entendre : ces occupations sont encore compatibles avec la promenade. Vous ne négligerez pas non plus de fortifier votre voix, mais sans l'élever et l'abaisser par dégrés et par des modulations régulières. Il ne vous manqueroit plus que d'apprendre aussi à marcher, que d'ouvrir votre porte à ces inventeurs faméliques d'une science nouvelle, qui régleroient votre allure, qui étudieroient les mouvemens de vos mâchoires en mangeant, et dont l'effronterie gagneroit autant de terrein que votre patiente crédulité leur en laisseroit prendre. Quoi, dites-vous, débuterai-je par les tons les plus hauts, par des cris ? Il est si naturel de graduer la progression de la voix, que les querelles mêmes commencent par le ton de la conversation, et ne s'élevent que par dégrés, jusqu'aux clameurs. Ce n'est pas dès l'exorde, qu'un Avocat apostrophe le peuple. Suivez l'impulsion de votre ame, la portée de votre voix et de vos poumons, et vous saurez prendre contre le vice, tantôt le ton vé-

hément de la colère, tantôt le ton insinuant de la persuasion. Songez seulement, en ramenant la voix de l'aigu au grave, qu'elle doit descendre, et non tomber; être réglée, comme l'ame du Sage, et non fougueuse comme celle d'un Rustre ignorant: car il s'agit moins d'exercer la voix, que de s'exercer par elle.

Je vous délivre d'un fardeau qui n'est pas léger; à ce bienfait, je joins en présent, un précepte mémorable : *la vie de l'insensé est insipide, inquiete, toute jettée dans l'avenir.* L'Auteur de cette maxime? est celui des précédentes. Eh! quels sont les hommos dont il parle; est-ce Baba, ou Ixion? Non, mon ami, c'est nous-mêmes; nous, que d'aveugles desirs peuvent conduire à la ruine, et jamais au bonheur; nous qui serions rassasiés, si nous pouvions l'être; nous qui ne sentons pas le plaisir qu'il y a de ne rien demander : quelle grandeur de n'avoir plus de vuide, d'être indépendant de la fortune! Songez donc de temps en temps, mon cher Lucilius, aux avantages que vous avez reçus. Ne regardez jamais le nombre qui vous

précede, sans penser à la foule qui vous suit. Voulez-vous être content des Dieux et de votre sort? représentez-vous la multitude que vous avez dévancée. Eh, pourquoi vous comparer aux autres? vous vous êtes dévancé vous-même. Fixez-vous une borne que vous ne puissiez franchir. Ils s'évanouiront ces biens illusoires, meilleurs à espérer qu'à posséder. S'ils avoient quelque solidité, ils rempliroient l'ame à la longue : ils ne font qu'irriter la soif de qui s'en abreuve ; qu'attirer les desirs de qui les regarde. Quoi! ces biens emportés par le courant d'un avenir incertain, aimerois-je mieux gagner sur la fortune de me les accorder, que sur moi de ne les pas demander! Ai-je oublié la fragilité de l'homme? Amasser? et pourquoi? Travailler? eh! voici le dernier jour ; ou du moins, il n'est pas éloigné.

LETTRE XVI.

Sur l'utilité de la Philosophie.

Vous êtes convaincu, Lucilius, que, sans Philosophie, il n'est point de vie

heureuse, pas même de vie supportable: que la vie heureuse est le fruit d'une sagesse consommée; la vie supportable, d'une sagesse commencée: vous en êtes convaincu, je le sais : mais cette conviction, vous devez la fortifier. Vous devez, à force de méditations, la graver chaque jour plus avant dans votre ame. Il en coûte moins pour former un projet honnête, que pour l'exécuter. Ne vous lassez pas d'étudier, d'accroître vos forces; et vous changerez en habitude, ce qui n'est encore que disposition en vous. Pourquoi tant de paroles, tant de protestations! vous avez fait des progrès; je m'en apperçois; vos Lettres me le prouvent, je sais d'où elles partent : point de fard, point d'apprêt; c'est le langage de la Nature : et, cependant, pour parler à cœur ouvert, j'ai de l'espérance, mais je n'ai pas encore de confiance en vous. Faites comme moi : point trop de promptitude et de facilité à compter sur vous-même. Éprouvez, sondez, épiez votre cœur. Est-ce dans la Philosophie, est-ce dans l'art de vivre que vous êtes avancé? commencez par cet examen. La Philosophie

n'est pas un art populaire, une science de parade. Elle consiste dans les choses, et non pas dans les mots : sa fonction n'est pas d'aider à passer agréablement les jours, de corriger la fadeur de l'oisiveté : c'est de forger et de façonner les ames, de diriger la conduite, de régler les actions, d'enseigner à l'homme ce qu'il doit faire ou omettre, d'être son propre pilote, de se guider au milieu des écueils de sa navigation. Sans Philosophie, point de sûreté. Combien, à chaque heure, d'incidens qui exigent des conseils? c'est d'elle qu'il en faut recevoir.

Mais, dit-on, que sert la Philosophie, s'il y a une destinée fatale ? Que sert-elle, si Dieu est le maître ? Que sert-elle, si le hasard nous gouverne? Je ne puis changer des événemens nécessaires, quand Dieu, par ses décrets, prévient mes déterminations : je ne puis m'armer contre des événemens fortuits, quand le hasard se joue de la prudence humaine. De ces opinions, quelque soit la vraie, le fussent-elles toutes, il n'en faut pas moins philosopher. Soit que le destin nous plie sous son joug inflexible, soit qu'un Dieu com-

mande en maître à l'univers, soit que le hasard en seme les événemens à l'aventure, couvrez-vous du bouclier de la Philosophie. Elle vous dira d'obéir à Dieu, de résister à la fortune, de vous résigner aux décrets de la Divinité, de supporter les coups du sort. Mais ce n'est point ici le lieu d'examiner quels sont les droits de la liberté humaine, tant sous l'empire d'une providence, que dans les chaînes du destin, ou la brusque anarchie du hasard. Je reviens à vous. Mon ami, ne laissez point amortir votre ardeur. Sachez guider et contenir les mouvemens de votre ame : et ce qui n'est qu'un élan, deviendra votre marche ordinaire.

Je vous connois mal, ou dès les premières lignes de ma lettre, vous regardez si elle n'est chargée d'aucun présent. Cherchez bien, et vous le trouverez. Mais point de remerciemens : je ne suis encore aujourd'hui libéral que du bien d'autrui. Du bien d'autrui ! Eh ! tout ce qui est vrai, ne m'appartient-il pas? Oui, la maxime d'Épicure est à moi. La voici : *On n'est jamais pauvre, quand on se regle sur la Nature ; on n'est jamais riche, quand*

on se regle sur l'opinion. La Nature desire peu ; l'opinion desire tout. Qu'on enferme dans vos coffres les trésors accumulés d'une foule de riches, que vos possessions excédent la mesure des fortunes particulières, soyez couvert de dorures, orné de pourpre, magnifique au point de cacher la terre sous vos marbres, et non seulement de posséder de l'or, mais de le fouler aux pieds, ayez de plus des statues, des tableaux, tous les chefs-d'œuvre des arts de luxe : tant de biens ne vous apprendront qu'à desirer davantage. Les desirs de la Nature sont bornés ; ceux de l'opinion ne s'arrêtent jamais : le faux ne connoît aucunes limites ; un chemin conduit à un but ; les fausses routes ne menent à rien. Sortez donc de l'illusion : et pour savoir si vos desirs sont factices ou naturels, voyez s'ils ont un terme. Après une longue route, vous reste-t-il encore à marcher ? n'en doutez pas, vous êtes hors du chemin de la Nature.

LETTRE

LETTRE XVII.

Qu'il faut embrasser la Philosophie sans délai. La pauvreté est un bien.

LOIN de vous tous ces biens, si vous êtes sage, ou plutôt pour l'être. Marchez, courez de toutes vos forces vers la perfection. Si quelque lien vous arrête, dénouez, tranchez l'un ou l'autre. Mais ma fortune me retient : je voudrois l'arranger de manière qu'elle me nourrît sans travail ; je voudrois n'être, ni gêné par la pauvreté, ni gênant pour les autres. Quand vous parlez ainsi, que vous semblez peu connoître l'excellence du bien auquel vous aspirez ! un coup d'œil superficiel vous montre l'utilité générale de la philosophie ; vous ne pénétrez pas les détails de ses bienfaits : vous ignorez encore à quel point elle nous sert dans tous les cas ; à quel point (pour parler avec Cicéron) elle sait, et nous assister dans les grandes occasions, et s'abaisser à nos moindres besoins. Croyez-moi, implorez ses conseils ; elle vous dissuadera de rester assis devant

un comptoir. Quel est votre but, quel est le motif de vos délais? De n'avoir plus à craindre la pauvreté? Mais, si elle est desirable! Oh, combien d'hommes auroient été Philosophes, sans l'obstacle des richesses! Le pauvre n'a nuls soins, nulle entrave. La trompette sonne? Il sait qu'on n'en veut pas à lui. L'alarme se répand? Il songe à s'évader, et point à déménager. Va-t-il se mettre en mer? Le port n'est pas frappé de cris : le cortege d'un seul homme ne trouble pas le repos des rivages. Point d'esclaves en foule autour du Philosophe : peu lui importe la fertilité des régions d'outre-mer; sans peine, il peut rassasier quelques valets sobres par habitude, et dont l'unique desir est d'en avoir assez. La faim est peu coûteuse; c'est l'appétit blasé qui ruine. Il suffit à la pauvreté d'appaiser les besoins urgens. Et vous refuseriez une compagne, dont les mœurs sont le modele du riche, s'il est sage? voulez-vous cultiver votre ame? vivez pauvre, ou comme si vous l'étiez. Sans frugalité, l'étude est un poison : la frugalité est une pauvreté volontaire. Laissez donc ces vaines excuses : ma fortune

est incomplette : encore telle somme, et je me livre tout entier à la Philosophie. Eh ! mon ami, ce que vous différez, ce que vous réservez pour la fin ; c'est précisément par où il faut commencer. Vous voulez amasser de quoi vivre ! Apprenez donc en même temps à amasser. Eh ! si vous n'avez pas le moyen de vivre, vous aurez celui de mourir. La pauvreté ne doit pas nous détourner de la Philosophie, pas même l'indigence. La sagesse vaut bien que vous enduriez la faim : on la brave quelque fois dans un siege ; et pourquoi ? pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur. La Philosophie vous assure à jamais la liberté, vous ôte toute crainte des hommes et des Dieux : même en souffrant la faim, on peut se procurer ces avantages. On a vu des légions manquer de tout, vivre de racines sauvages, souffrir la famine la plus horrible ; et cela, le croirez-vous, pour un Royaume qui leur étoit étranger : et quand il s'agit de s'affranchir de la folie, on craindroit la pauvreté !

Ne commencez donc point par acquérir ; courez à la sagesse ; pour cette route,

vous n'avez pas besoin de provisions?
Mais, j'entends. Quand vous aurez tout, vous voudrez aussi la sagesse : elle sera pour vous un surcroît, une espece de *pis-aller*. Mon ami, si vous avez quelque bien, étudiez sur-le-champ : qui vous a dit que vous n'en avez pas déja trop ? Si vous n'avez rien, la sagesse est ce qu'il faut acquérir avant tout. Mais je manquerai du nécessaire ! Non, vous dis-je ; la Nature demande si peu ! et le Sage se regle sur la Nature. S'il se trouve dans l'extrême misère, d'un élan, il sera hors de la vie, quitte d'une existence onéreuse. Si la fortune, bien que modique, lui suffit pour vivre, il s'en contentera ; borné au nécessaire, sans trouble, sans inquiétude, il s'acquittera envers son corps ; il se rira de l'embarras des riches, des mouvemens de ceux qui aspirent à l'être : au sein du calme et de la joie, il dira : insensé, pourquoi remettre ainsi ton bonheur ? attendre l'intérêt de ton argent, le profit de ton commerce, le testament d'un vieillard opulent, quand tu peux t'enrichir en un moment ! La Philosophie est la représentation des richesses : elle

les donne, en les rendant inutiles. Mais ce discours est pour les autres : votre fortune approche de l'opulence. Vous seriez trop riche dans certains siecles, et vous l'êtes assez dans tous.

Je finirois ma lettre sans la mauvaise habitude que je vous ai laissé prendre. On ne peut aborder les Rois des Parthes, sans présent, ni vous écrire sans débourser. N'importe, j'emprunterai d'Épicure : *souvent l'acquisition des richesses est le changement et non le terme de la misère.* Je n'en suis pas surpris. Le vice n'est pas dans la chose, mais dans la personne : il rendoit la pauvreté à charge, il rend la richesse onéreuse. Il n'importe guère qu'un malade soit couché dans un lit d'or ou de bois : par-tout où on le transporte, il emmene son mal avec lui. Ainsi, une ame corrompue ne se trouve pas mieux de la richesse que de l'indigence : son mal la suit par-tout.

LETTRE XVIII.

Des amusemens du Sage.

Voici le mois de Décembre : toute la ville est en mouvement : les loix autorisent

la débauche : par-tout des apprêts et des cris d'allégresse, comme s'il y avoit aujourd'hui quelque différence entre les Saturnales et les jours de travail : comme si l'on n'avoit pas dit avec raison que Décembre étoit autrefois un mois et maintenant une année. Si vous étiez ici, j'aimerois à m'entretenir avec vous sur la conduite que vous jugez la plus convenable : devons-nous nous en tenir au genre de vie ordinaire? pouvons-nous, pour ne pas heurter un usage public, égayer un peu nos soupers, et déposer la toge pour quelque temps? car le changement d'habit, réservé jadis pour les temps d'alarmes et de calamités, est maintenant le signe du plaisir et des réjouissances. Je vous connois mal, ou si vous aviez à décider la question, vous nous diriez de ne point nous distinguer en tout du peuple, comme de ne lui point ressembler en tout : à moins que vous ne choisissiez ces jours de préférence, pour dompter vos sens, et résister seul au plaisir, quand tout un peuple s'y *plonge immodérément*. Il y a plus de sûreté à ne se laisser ni aller, ni entraîner vers les

attraits de la volupté : il y a plus de courage à rester à jeun au milieu d'une foule ivre et crapuleuse ; plus de sagesse à ne se point séquestrer ni singulariser, à se mêler avec le peuple pour faire les mêmes choses, mais d'une autre manière : on peut, sans se livrer à la débauche, célébrer une fête.

Au reste, j'aime à mettre votre courage à l'épreuve : en voici une prescrite par les plus grands hommes. Prenez des intervalles de quelques jours, où, borné à la nourriture la plus modique et la plus commune, revêtu d'une étoffe rude et grossière, vous disiez en vous-même : voilà donc ce qui fait tant de peur ! C'est dans le calme, qu'il faut se préparer à l'orage ; c'est dans la prospérité, qu'il faut s'armer contre les coups du sort. En pleine paix, sans ennemi en présence, le soldat fait des évolutions, plante des palissades, se fatigue par des travaux superflus, pour suffire un jour aux nécessaires. Voulez-vous qu'un homme ne perde pas la tête dans l'action : préparez-le d'avance. Tel étoit le but de ces Sages, qui tous les mois s'exerçoient à la pau-

vreté, se réduisoient presqu'à la misère, pour n'avoir plus *peur*, après tant d'épreuves. Ne croyez pas que je vous invite à ces *tables frugales*, à ces *cabanes du pauvre*, à toutes ces vaines simagrées par où le luxe cherche à s'étourdir sur l'ennui des richesses. Je parle d'un vrai grabat, d'une haire, d'un pain dur et moisi : voilà la vie qu'il faut soutenir trois, quatre jours, et même plus ; que ce ne soit pas un jeu, mais une épreuve. Comme vous tressaillerez de joie, quand un repas de deux *as*, vous apprendra que, pour être rassasié, l'on n'a pas besoin de la fortune : le nécessaire, elle n'oseroit le refuser, même dans son courroux. N'allez pourtant pas après cela trop vous glorifier : vous n'aurez fait que ce que font tous les jours des milliers d'esclaves, des milliers de mendians : votre gloire sera de n'avoir pas été contraint. Ensuite l'habitude ne vous coûtera pas plus que ces épreuves périodiques. Voilà, mon ami, le genre d'escrime qui vous convient : ainsi familiarisé avec l'indigence, le sort ne vous prendra jamais au dépourvu ; le soin de vos richesses ne vous causera plus

de soucis, quand vous saurez que la pauvreté n'est pas un mal. Le panégyriste de la volupté, Épicure lui-même, avoit des jours marqués où il imposoit à sa faim la diette la plus austère, curieux de voir si la plénitude de son bonheur y perdroit quelque chose, et combien, et si cette perte étoit comparable aux peines de la débauche. Voilà, du moins, comme il parle dans les lettres adressées à Polyene, sous la magistrature de Charinus. Il se vante même de ne pas dépenser un *as* pour sa nourriture; tandis qu'à Métrodore moins avancé que lui, l'*as* entier est nécessaire. Ce régime qui ne vous paroît pas suffire à la subsistance, suffit même à la volupté: je n'entends pas cette volupté passagère et fugitive qui demande sans cesse à être reproduite; je parle d'une volupté fixe et durable. Sans doute de la farine délayée, de l'eau, du pain d'orge, ne sont pas des mets exquis; mais le comble du bonheur est de savoir y trouver du plaisir, de s'être restreint à des alimens dont toutes les rigueurs de la fortune ne peuvent pas nous priver: car la nourriture même des prisonniers

est plus copieuse, et le geolier traite avec moins d'épargne les criminels destinés à la mort. Quelle force d'ame, de se réduire volontairement à un état qui n'a pas à redouter la plus extrême indigence! C'est arracher à la fortune tous ses traits. Commencez donc, mon cher Lucilius, par suivre cette louable pratique, par vous prescrire des jours fixes pour vous dérober à votre fortune, et vous familiariser avec la privation, entrez en correspondance avec la pauvreté.

Ose mépriser l'or, et marche égal aux Dieux.

Oui, pour être égal aux Dieux, il faut s'être mis au-dessus des richesses. Je ne vous défends pas d'en avoir; mais je veux que vous les ayez sans crainte: et le seul moyen, c'est de croire qu'on peut vivre heureux sans elles, c'est de les voir toujours prêtes à échapper. Mais il est temps de plier ma lettre. Et l'acquit de votre dette? Épicure s'en charge: vous serez payé de ses fonds. *L'excès de la colère engendre la folie.* Pour sentir cette vérité, il suffit d'avoir eu un esclave ou un ennemi. La colère s'enflamme contre toute sorte de personnes: elle naît de

l'amour comme de la haine ; dans le sérieux des affaires, comme dans la gaieté des jeux. Ses progrès dépendent moins de la cause qui la produit, que de l'ame qui la reçoit : comme l'*ignition* tient moins à la quantité du feu, qu'aux matières auxquelles il se combine. Il est des corps solides qui résistent à toute sa violence : les corps secs et inflammables, d'une étincelle peuvent former un incendie. Je le répete, Lucilius, l'extrémité de la colère, est la folie : mettez-vous donc en garde contre elle, non par modération, mais par intérêt pour la santé.

LETTRE XIX.

Des avantages du repos.

Je tressaille de joie, toutes les fois que je reçois de vos lettres : elles me remplissent d'espoir ; ce ne sont plus des promesses, mais des assurances. Ah ! continuez, je vous en prie, je vous en conjure. Eh ! quelle prière plus honnête adresser à mon ami, que celle dont il est l'objet ? S'il est possible, dérobez-vous à vos af-

faires, arrachez-vous-y, s'il le faut. Voilà trop de temps de dissipé : du moins recueillons-en les débris dans notre vieillesse. Qu'a-t-on à se plaindre ? Las de vivre en pleine mer, ne pouvons-nous mourir dans le port ? Non que je vous propose la retraite comme un moyen de célébrité ; vous ne devez, ni cacher la vôtre, ni en faire ostentation. En accusant de folie le genre humain, je ne prétends pas vous bannir de la société, vous reléguer dans un antre, vous condamner à l'oubli. N'indiquez pas votre retraite, mais souffrez qu'on l'apperçoive. Ceux qui n'ont pas encore de projet fixe ou formé, n'ont qu'à voir s'ils veulent, ou non, couler des jours obscurs : pour vous vous n'êtes plus libre. La vigueur de votre génie, l'élégance de vos écrits, l'éclat de vos liaisons vous ont mis au grand jour ; de toute part la Renommée vous assiege : au bout du monde, au sein même de la terre, votre vie passée vous décéleroit : les ténebres ne sont plus faites pour Lucilius ; il ne pourroit fuir sans laisser derrière lui une longue traînée de lumière. vous pouvez du moins vous pro-

curer le repos, sans craindre ni blâme de la part de personne, ni regrets ou remords de la vôtre. Et que laisseriez-vous, dont le sacrifice vous doive paroître coûteux? Des cliens? ils n'aiment pas votre personne, mais les avantages qu'ils en espèrent. Des amis? on vouloit autrefois des amis, on ne veut plus que des dupes. Les vieillards délaissés changeront-ils leurs testamens? Ceux qui vous faisoient la cour, iront-ils frapper à d'autres portes? Et ne faut-il pas qu'il en coûte pour obtenir un grand bien? Choisissez de renoncer à vous-même, ou à quelques avantages. Que n'avez-vous pu vieillir entre les bornes où la naissance vous avoit placé! Que le sort ne vous a-t-il élevé moins haut! Dans la rapidité de son cours, la prospérité vous a fait perdre de vue le bonheur : elle vous a conduit des Commissions aux Gouvernemens, aux honneurs qui en sont la suite; à ces places en succéderont de plus importantes, et de nouvelles encore à celles là. Où s'arrêtera votre ambition? Attend-elle que vous n'ayez plus de vœux à former? Jamais vous n'en serez là. Cet enchaînement nécessaire, cette succession

éternelle, d'où résulte la fatalité, c'est l'emblême de nos desirs : la fin de l'un est la naissance de l'autre. Vous voilà jetté dans une vie qui jamais n'offrira d'elle-même un terme à votre servitude : il ne vous reste qu'à rompre vos liens ; plutôt perdre une fois votre tête, que toujours la plier sous le joug : revenu à la vie privée, vous aurez moins, mais vous aurez assez. Aujourd'hui la multitude et la variété des jouissances ne remplissent pas le vuide de votre ame : aimez-vous mieux être rassasié, mais pauvre ; que riche, et toujours affamé ? La prospérité rend avide et nous expose à l'avidité des autres ; tant que rien ne pourra suffire à vous-même, vous n'en aurez pas assez pour eux. Comment donc sortir de ce dédale ? Comme vous pourrez ; mais il faut en sortir. Rappellez-vous combien de tentatives périlleuses pour vous enrichir, fatigantes pour monter aux honneurs ! osez aussi quelque chose en faveur du repos ; ou dans cet embarras continuel de fonctions à remplir, de devoirs à rendre, attendez-vous à une vieillesse agitée, sur une mer orageuse : alors, vous appellerez

en vain la modération et *la paix* de l'ame. Vous voulez vous reposer? Eh! qu'importe? votre fortune ne le veut pas. Laissez-la croître: encore pis; ses progrès ne seront pour vous qu'un surcroît d'inquiétudes. Apprenez ici un mot de Mecène, une vérité que la torture des grandeurs arracha de sa bouche. *La hauteur même nous expose à la foudre.* Ce passage est tiré du livre intitulé, *Promethée*, il veut dire, *attonita habet summa.* Y a-t-il grandeur au monde qui autorise une telle ivresse de style! Sans doute, Mecène avoit du génie: il eût servi de modele à nos Orateurs, si la prospérité ne lui eût ôté sa force, et, pour ainsi dire, sa virilité. Tel sera votre sort, si vous ne pliez dès-à-présent les voiles, pour regagner le rivage moins tard que lui.

Cette pensée de Mecène pourroit m'acquitter; mais je vous connois mal, ou vous me chicannerez: il ne vous faut que des especes bien frappées et de bon alloi. Je prends donc encore Épicure pour mon Trésorier. *Avant de chercher de quoi boire et manger, cherchez avec qui boire*

et manger. Déchirer des viandes sans les partager avec un ami, c'est la vie des lions et des loups : ce sera la vôtre, si vous n'embrassez la retraite. Dans le monde, vous aurez des convives choisis par un nomenclateur dans la foule qui vous fait la cour. Quelle folie de chercher des amis dans un vestibule, de les éprouver dans un festin ! Le plus grand malheur du riche, est de se croire aimé des gens qu'il n'aime pas : assiégé de ses biens, préocupé de leur excélence, il regarde les bienfaits comme un moyen sûr d'acquérir des amis. Souvent on hait à proportion qu'on reçoit : prêtez une petite somme, vous aurez un débiteur ; une plus grande vous fait un ennemi. Quoi, les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ? ils le peuvent, si le discernement les dirige, si on les place au lieu de les *semer*. Ainsi dans ces premiers momens de votre réforme, usez du conseil des Sages : considérez moins la chose à donner, que la personne à qui vous donnerez.

LETTRE

LETTRE XX.

De l'inconstance des hommes.

Si votre ame jouit de la santé, si elle se juge enfin digne de l'indépendance, quelle joie pour votre ami ! Ma gloire la plus chère sera de vous avoir tiré d'un océan où vous flottiez sans espoir. Mais encore une prière, Lucilius, encore une exhortation. Que la philosophie pénetre au fond de votre cœur : ne jugez pas de vos progrès par vos discours et vos écrits, mais par la fermeté de votre ame et la diminution de vos desirs. Vos paroles, prouvez-les par vos actions. Que les autres recherchent les applaudissemens d'une assemblée par leurs dissertations, ou l'attention d'une jeunesse oisive par la variété, la volubilité de leurs déclamations : la Philosophie n'enseigne pas à parler, mais à faire ; elle exige que chacun se conforme à sa regle, que les actions ne démentent pas les discours, que l'ensemble de la vie soit d'un même ton et sans nulle discordance. Le plus grand effort, la plus grande preuve de la sa-

gesse, est de monter sa conduite à l'unisson du langage, de faire de l'homme un tout uniforme. Qui pourra y parvenir? peu de gens, mais quelques-uns, sans doute avec peine : aussi n'ai-je pas dit que le Sage marcheroit toujours du même pas, mais dans la même route. Observez donc si votre toge ne contredit pas votre maison; si, libéral pour vous-même, vous n'êtes pas avare pour les autres; si, avec une table frugale, vous n'habitez pas un palais. Tenez-vous à une seule regle, et qu'elle soit la mesure de toutes vos actions. On voit des gens borner la dépense dans leurs maisons, et n'y mettre aucun frein en public : disparates vicieuses qui décelent une ame chancelante et sans tenue. Quelle est la source de cette inconséquence, de ces combats perpétuels entre les principes de l'homme et ses actions? C'est que nos volontés n'ont pas de but, ou si elles en ont, on le manque : non seulement on se détourne, mais encore on rétrograde, on retombe dans les vices qu'on avoit fuis et condamnés. Laissons donc les anciennes définitions de la sagesse, et bor-

tions-nous à celle-ci, qui embrasse tout le systême de la conduite humaine : Qu'est-ce que la sagesse ? C'est la science de toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Que l'objet de nos volontés doive être la vertu, c'est une restriction inutile, puisque la vertu seule peut fixer constammment nos desirs. On ne sait donc ce qu'on veut, qu'au moment où l'on veut : nul n'est décidé d'avance à vouloir ou ne pas vouloir. D'un jour à l'autre les jugemens changent et contrarient, et, pour la plupart des hommes, la vie n'est qu'un jeu de hasard. Hâtez-vous donc, et vous arriverez au sommet, ou du moins au terme que vous seul saurez ne l'être pas. Mais que deviendra cette foule d'amis ? ce qu'elle deviendra ? Elle songera à se nourrir elle-même, quand vous n'y songerez plus pour elle ; ou plutôt, ce que par vous-même vous n'auriez jamais découvert, la pauvreté vous l'apprendra : elle saura trier vos vrais amis, et dissiper ceux qui cherchoient en vous autre chose que vous même. Eh ! n'est-ce pas assez pour aimer la pauvreté, que d'apprendre d'elle à distinguer ceux qui nous aiment ?

Oh ! quand viendra le jour où l'on ne mentira plus en votre honneur ! Que toutes vos pensées, tous vos soins, tous vos desirs, se réduisent à vivre content de vous même et des biens qui naissent de vous. Ce vœu seul excepté, dégagez les Dieux de tous les autres. Quel état plus voisin de la félicité divine ? Descendez si bas, que vous n'ayez plus de chûte à craindre. Un motif de plus pour vous y exciter, sera le tribut même de cette lettre ; je le paie sur-le-champ. Vous avez beau murmurer, Epicure se fait encore un plaisir d'acquitter ma dette. *Croyez-moi*, dit-il, *un grabat, des haillons, donnent aux discours une grandeur plus imposante.* En cet état, on fait plus que parler, on prouve. Pour moi les paroles de notre Demetrius (1) me font

(1) Séneque parle ici de Demetrius le Cynique, Philosophe intrépide, qui poussa le courrage jusqu'à faire de vives reprimandes à Néron. Il fut lié d'amitié avec Apollonius de Tyane. Vespasien l'envoya en exil ; il eut la liberté de revenir à Rome sous Titus ; mais il fut exilé de nouveau par Domitien. Il vécut pauvre, & inviolablement attaché à la vertu la plus sévère. *Voyez* Brucker, *Histor. Philosoph.*

une toute autre impression : depuis que j'ai vu ce grand homme nud, étendu sur la paille, il n'est plus à mes yeux l'interprete, c'est le martyr de la vérité. Quoi ! dites-vous, est-il défendu d'avoir des richesses, quand on les méprise ? Non, sans doute, et j'admire le Sage qui, tout surpris de la fortune qui l'environne, rit de la peine qu'elle s'est donnée, et ne sauroit pas qu'elle lui appartient, si on ne le lui apprenoit. C'est beaucoup de n'être pas gâté par la contagion de l'opulence ; c'est beaucoup d'être pauvre au sein des richesses : mais il est encore plus sûr de n'en pas avoir. Ce riche, s'il tombe dans la pauvreté, saura-t-il la soutenir ? Et ce pauvre, s'il tombe dans l'opulence, saura-t-il la mépriser ? Ce sont les ames qu'il faut examiner, il faut savoir si l'une se complaît dans la pauvreté, si l'autre ne se complaît pas trop dans les richesses : sans quoi un grabat et des haillons sont des signes équivoques, s'il n'est prouvé qu'on s'y est réduit par choix et non par contrainte. Au reste, le Sage ne court pas à la pauvreté comme au plus grand bien, mais

s'y prépare comme à un état supportable.
Rien de moins pénible en effet, Lucilius. On y trouve même des charmes, quand on s'y présente bien préparé : on y trouve du moins le sel de toutes les jouissances, la sécurité. Voilà pourquoi je vous recommande encore la méthode consacrée par les Sages, de prendre quelques jours d'intervalle, pour s'exercer à à la pauvreté par son image : pratique d'autant plus indispensable, qu'enivrés par la molesse, nous trouvons tout dur et pénible. Sans cesse il faut réveiller nos ames, les aiguillonner, leur rappeller quel fonds modique la Nature assigne à l'homme. On ne naît pas riche : quiconque vient au monde a reçu l'ordre de se contenter de lait et de langes. On commence par là : on finit par n'être pas content d'un Empire.

LETTRE XXI.

Sur la vraie gloire du Philosophe.

Vous croyez n'avoir affaire qu'aux personnes dont parle votre lettre : mon ami, votre principale affaire est avec vous.

même. Le plus grand obstacle à vos progrès, c'est vous. Indécis, irrésolu, vous vous entendez mieux à louer la vertu, qu'à la pratiquer. Vous savez où réside le bonheur, et vous n'osez y atteindre. Quel empêchement vous retient? Puisque vous ne savez pas encore le démêler, je vais vous l'indiquer. Les sacrifices qu'il faudra faire effraient votre courage : vous aspirez au bien-être qui vous attend, mais vous tenez à l'éclat qui vous environne; il vous semble que vous allez tomber dans les ténebres, dans la fange. Vous vous trompez, Lucilius; de votre vie à celle du Sage, on ne tombe pas, on s'éleve. Elles diffèrent comme la lumière et la réverbération, dont l'une a sa source en elle-même, l'autre ne renvoie qu'un éclat étranger. Aussi votre lumière d'emprunt est offusquée par le moindre nuage : la splendeur dont brille la sagesse lui est inhérente, elle ne s'éclipse jamais. Vous voulez de la célébrité ! l'étude ne vous en laissera pas manquer. Ecoutez Epicure; il écrivoit à Idoménée : il vouloit rappeller d'une vie de parade, à la gloire solide et vraie,

ce Ministre d'un Despote inflexible, alors occupé des plus grandes affaires. » Si la » gloire vous touche, lui dit-il, mes let- » tres vous feront plus connoître que » tous ces biens que vous recherchez, et » qu'on recherche en vous ». N'a-t-il pas dit la vérité ? Qui connoîtroit maintenant cet Idoménée, si Epicure n'eût conservé son nom dans ses lettres ? Ces Grands, ces Satrapes, ce Roi même dont l'éclat rejaillissoit sur Idoménée, nous sont tous inconnus, un oubli profond a effacé jusqu'à leurs moindres traces. Les Epîtres de Ciceron ne laisseront point périr la mémoire d'Atticus : en vain il auroit eu pour gendre Aggripa, pour descendans Tibère et Brutus. Parmi ces noms illustres le sien ne seroit pas cité, si le Prince des Orateurs ne l'eût mis en évidence. Ainsi le torrent des siecles viendra fondre sur nos têtes : quelques génies surnageront, sans doute, mais l'oubli finira par les engloutir tôt ou tard ; au moins auparavant ils auront su se débattre et se soutenir quelque temps. La promesse d'Epicure à Idoménée, j'ose la faire à mon cher Lucilius. J'ai aussi

quelques droits sur les races futures, je puis sauver quelques noms avec le mien, et partager avec un ami mon immortalité. Virgile a promis et assuré une gloire immortelle à deux Héros. » Heu- » reux, dit-il, tous deux ! si mes vers » ont quelque pouvoir, jamais le temps » n'effacera votre mémoire, tant que les » descendans d'Énée occuperont l'iné- » branlable rocher du Capitole ; tant que » Rome conservera son Empire (1) ».

Tous les hommes que la Fortune a produits sur la scène, dont elle a fait les suppôts et les instrumens du pouvoir d'autrui, tous ont eu de leur vivant du crédit et des flatteurs. Ils sont morts, et leur mémoire après eux s'est bientôt évanouie. Mais des hommes de génie, la gloire va toujours en croissant ; les hommages de la postérité ne se bornent pas à eux seuls : ils rejaillissent sur tous les noms attachés à leur mémoire.

Puisqu'Idoménée s'est offert sous ma

---

(1) *Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt,*
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo :
Dum Domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, Imperiumque Pater Romanus habebit.

plume, il acquittera le tribut de cette lettre. Épicure lui adresse une célebre maxime, pour le détourner d'enrichir Pithoclès par la route périlleuse et battue. *Voulez-vous*, lui dit-il, *rendre riche Pithoclès, ? sans lui donner de l'argent, ôtez-lui des desirs.* Cette pensée n'a pas besoin de commentaire, elle est trop claire; ni d'addition, elle est trop positive. Mais ne la restreignez pas aux richesses; elle est applicable à tout. Voulez-vous élever Pithoclès aux honneurs? sans lui donner des places, ôtez-lui des desirs. Voulez-vous lui assurer un bonheur durable? sans lui procurer des voluptés, ôtez-lui des desirs. Voulez-vous le conduire à la vieillesse et combler la mesure de sa vie? sans lui donner des années, ôtez-lui des desirs.

Ne regardez-pas ces maximes comme propres à Épicure : elles appartiennent à tout le monde. Et pourquoi les philosophes n'auroient-il pas le même droit que les Sénateurs? Si quelqu'un dans le Sénat ouvre un avis, dont une partie me convienne, je le somme de la détacher du reste, et j'y adhère. Mais un

autre motif me porte encore à citer les adages d'Épicure : ces hommes qui n'adoptent sa philosophie que par des vues criminelles, qui la regardent comme un manteau propre à couvrir leurs vices, apprendront par là, que dans toutes les Sectes, ils seront réduits à vivre honnêtement. Arrivés à la porte des jardins, ils liront avec transport cette inscription ; *Passant, tu peux rester ici, la Volupté seule y donne des loix*. Bientôt le gardien de ces lieux les aborde avec l'air affable de l'hospitalité ; il leur sert de la farine détrempée, il leur verse de l'eau en abondance. N'êtes-vous pas bien traités? leur dit-il : vous le voyez ; ici les mêts n'irritent pas la faim, mais ils l'appaisent ; les boissons n'augmentent pas la soif, mais elles l'éteignent de la manière la plus naturelle et la moins coûteuse. Voilà les voluptés où j'ai vieilli. Voilà nos remedes contre les besoins qui ne donnent pas de prise à la raison, et qu'on ne fait taire, qu'en leur accordant quelque chose. Quant aux besoins qui ne sont pas dans l'ordre, qu'on peut ou différer à satisfaire, ou réprimer, ou étouffer ;

ne les regardez pas comme naturels et indispensables ; vous ne leur devez rien ; vos dépenses, si vous en faites, sont volontaires. Au lieu que l'estomac n'entend pas la morale, il demande, il crie ; et cependant c'est un créancier peu exigeant : on s'en débarrasse à peu de frais, pourvu qu'on lui paie ce qu'on lui doit, et non pas tout ce qu'on peut.

LETTRE XXII.

Des conseils. Des affaires, etc.

Vous sentez enfin qu'il faut vous tirer de vos brillantes et dangereuses occupations : mais vous me consultez sur les moyens d'y réussir. Mon ami, il est des conseils qu'on ne peut donner que de bouche. Le Médecin ne prescrit point par lettres les heures du repas et du bain, mais il se regle sur le pouls. Un vieux proverbe dit que les Gladiateurs se décident sur l'arêne : les regards d'un adversaire, le mouvemens de ses mains, les diverses attitudes de son corps, sont autant d'avertissemens pour des yeux attentifs. Sur les mœurs et les devoirs, on

peut donner par écrit des conseils généraux ; tels sont ceux qu'on adresse aux absens, à la postérité : mais sur le temps et la manière d'agir, on ne peut rien statuer de loin ; il faut prendre conseil des circonstances, épier l'occasion fugitive, ce qui suppose qu'on est présent, et de plus, attentif. Soyez donc toujours aux aguets ; le moment venu, saisissez-le : que tous vos pas, tous vos efforts ne tendent qu'à vous affranchir : écoutez bien votre arrêt. Je vous condamne à quitter ou votre genre de vie, ou la vie ; mais en même temps prenez la voie la plus douce : les liens où vous êtes malheureusement engagé, il vaut mieux les dénouer que les rompre ; mais avec la résolution de les rompre, s'il n'y a pas d'autre moyen. Nul homme n'est assez lâche, pour ne pas aimer mieux tomber une fois, que se retenir toujours. En attendant, le point essentiel est de ne pas vous embarasser de nouveaux soins : ténez-vous-en à ceux auxquels vous êtes descendu, ou dans lesquels vous dites que vous vous êtes trouvé fortuitement engagé. Encore un pas, et vous n'avez plus d'ex-

cuse, votre servitude sera visiblement volontaire. Fausseté manifeste que ces discours sans cesse rebattus, « je ne pou- » vois faire autrement ; quand je n'au- » rois pas voulu, j'étois forcé ». Jamais on n'est forcé de courir après la fortune : fussiez-vous trop foible pour la combattre, c'est du moins quelque chose de l'arrêter, de ne pas seconder ses efforts. Puis-je, sans vous offenser, joindre à mes conseils, une consultation d'Avocats plus éclairés que moi, accoutumés à diriger toutes mes délibérations. J'ai lu une Lettre d'Epicure, relative au sujet de la mienne. Il écrit à Idoménée : il le conjure de fuir au plutôt, avant qu'une force supérieure lui en ôte le pouvoir ; néanmoins, il lui conseille de ne rien brusquer, d'attendre l'instant favorable, de l'épier, de le saisir, de s'élancer : il ne veut pas qu'on s'endorme au moment de la fuite ; et du pas le plus difficile, il promet une sortie heureuse, à qui sait ne pas dévancer l'occasion, et ne pas la manquer.

Sans doute vous voudrez encore avoir l'avis des Stoïciens. Sûrement on ne les

taxera pas de témérité ; ils ont encore plus de prudence, que de courage. Vous croyez qu'ils vous diront : *Quelle honte de succomber sous le faix ? Une fois aux prises avec des devoirs pénibles, sachez vous débattre. L'homme brave ne doit pas fuir la peine : son ardeur s'accroît avec les obstacles.*

Sans doute ils vous tiendroient ce langage, si votre persévérance avoit un but louable, si elle ne vous exposoit à faire et à souffrir des choses indignes d'un homme de bien. Le Sage ne s'use point par des travaux sordides et avilissans ; il veut aux affaires d'autres motifs que les affaires. Il n'aura pas même la fausse gloire que vous lui supposez : engagé sur la mer de l'ambition, il ne se croira pas obligé d'en souffrir éternellement les tourmentes : quand il ne verra que des bancs de sable, des écueils, des abîmes devant lui, il retournera en arrière, et, sans fuir ouvertement, il se rapprochera peu-à-peu du rivage.

Rien de plus aisé, mon cher Lucilius, que de se dérober aux occupations, quand on en méprise le salaire. C'est ce salaire qui

nous retient et nous arrête. *Quoi ! renoncer à de si grandes espérances ! partir au moment de la récolte ! Plus de cliens à mes côtés ! plus de cortege autour de ma litière ! mes portiques déserts !* voilà ce que l'homme quitte à regret. S'il déteste les peines, il en chérit les fruits. L'ambition est une maîtresse qu'il querelle. N'en soyez pas la dupe ; c'est de l'humeur, et non de la haine. Tous ces hommes qui gémissent du sort qu'ils ont le plus desiré, qui parlent de fuir les objets dont ils ne peuvent se passer ; approfondissez leurs vrais sentimens, et vous verrez qu'ils restent volontairement sous une charge dont, à les entendre, le poids leur est insupportable. Oui, Lucilius, ce n'est pas la servitude qui nous retient ; pour l'ordinaire, c'est nous qui retenons la servitude. Mais vous êtes de bonne foi : votre parti est pris, vous voulez vous affranchir : la liberté vous est chère ; vous souhaitez seulement qu'elle ne soit pas accompagnée du mal-aise : voilà l'objet de votre consultation. N'en doutez pas, toute la secte des Stoïciens vous applaudira : les Zénons, les Chrysippes ne

ne vous conseilleront jamais qu'un parti sage, honnête, raisonnable. Mais si le but de vos délais est de chercher autour de vous des sommes à emporter, des provisions pour votre retraite, jamais vous n'arriverez au terme. On ne nage pas loin avec bien du bagage. Puisse bientôt la faveur des Dieux vous conduire au port : non pas cette faveur terrible, qui, sous un air de bienveillance, n'envoie aux hommes que des malheurs brillans : excusable peut-être de n'accorder qu'à leurs vœux ces poisons qui les brûlent.

Je fermois ma Lettre ; il faut la dénouer et la charger pour vous du présent ordinaire, d'une sentence sublime. Je préviens vos demandes : elle sera d'Epicure ; je me pare encore des dépouilles d'autrui. *On sort de la vie, dit-il, comme si l'on ne faisoit que d'y entrer.* Prenez le premier venu, jeune, vieux, entre deux âges ; vous les trouverez tous également effrayés de la mort, et peu au fait de la vie. L'on n'a rien d'achevé, parce qu'on ne bâtit que sur l'avenir. Ce qui me plaît sur-tout de cette pensée,

c'est le reproche d'enfance fait aux vieillards. Du reste, elle est fausse : on ne sort pas de la vie comme on y est entré : nous mourons plus mauvais que nous ne sommes nés. La faute en est à nous, et non à la Nature. C'est elle qui peut se plaindre des hommes, et leur dire : *Eh quoi ! je vous ai engendrés sans desirs, sans craintes, sans superstition, sans perfidie, sans aucun vice : retournez comme vous êtes venus.* Le vrai sage est celui qui montre en mourant la même sécurité qu'il avoit en naissant. Mais que d'alarmes à l'approche du péril ? On tremble, on pâlit ; d'inutiles pleurs coulent de nos yeux. Quelle honte d'être inquiet sur le seuil même de la sécurité ! Et pourquoi ? C'est que de tous les biens dont le regret nous tourmente à la mort, nous en sommes dénués : l'ame n'en conserve pas la moindre portion : ils sont passés au travers, ils se sont écoulés jusqu'à la dernière goutte. On songe moins à vivre bien, que long-temps ; et cependant tout le monde est maître de bien vivre, et personne ne l'est de vivre long-tems.

LETTRE XXIII.

Que la Philosophie procure les vrais plaisirs.

Vous croyez que je vais vous entretenir de la douceur de l'hiver, qui a été court et modéré ; des rigueurs du printems, dont les froids viennent après coup ; de mille autres pareilles futilités qu'on n'écrit que pour écrire. Mon cher Lucilius, je ne vous parlerai que d'objets utiles et pour vous et pour moi. Que sera-ce ? Des exhortations à la sagesse. Quelle en est la base ? De ne pas se réjouir sans sujet. Je dis *la base* ; c'en est même le faîte. Oui, l'on est au faîte de la *perfection*, quand on sait de quoi l'on doit se réjouir : quand on ne remet pas son bonheur au pouvoir d'autrui. Au contraire, toujours des soucis, jamais d'état fixe, pour qui se livre à l'espoir, l'objet en fût-il sous la main, et facile à obtenir, n'eût-on jamais été déçu dans ses espérances. Avant tout, Lucilius, apprenez à vous réjouir. Mais écartez de vous les biens fortuits ; vous interdire le doux appas de l'espoir, n'est-ce pas vous ôter

des plaisirs? Au contraire, je veux que vous n'en manquiez jamais : je prétends naturaliser en vous la joie, la faire éclore de votre propre fonds. La gaieté n'a que des accès passagers, qui dérident le front, sans pénétrer le cœur. L'homme heureux n'est pas l'homme qui rit, mais celui dont l'ame pleine d'allégresse et de confiance est supérieure aux événemens. Croyez-moi, c'est une chose sérieuse que la véritable joie. Ce n'est pas avec un front épanoui, ni des yeux rians, qu'on méprise la mort, qu'on ouvre sa porte à la pauvreté, qu'on retient ses passions sous le joug, qu'on s'anime à supporter les douleurs. Occupé de ces soins pénibles, on ressent beaucoup de joie, quoiqu'on en témoigne peu. C'est de cette joie que je prétends vous mettre en possession. Jamais elle ne tarira, quand vous en aurez découvert la source. On trouve les métaux les plus vils à la surface de la terre; les filons des mines précieuses sont enfoncés plus avant, et n'enrichissent le mineur qu'après des fouilles profondes. Ainsi les joies du vulgaire sont légères et superficielles : venues du dehors, elles

manquent de base. La joie dont je parle, à laquelle je voudrois vous conduire, a plus encore de solidité que de surface. Prenez donc, Lucilius, le seul parti qui vous assure la félicité. Tous les biens dont l'éclat est extérieur, tous ceux qu'un autre homme peut vous promettre, osez les rejetter, les fouler aux pieds : n'envisagez que le bonheur véritable; ne soyez heureux que de vos propres biens, que dis-je, de vous-même, de la plus noble partie de votre être. Ce corps chétif, sans lequel on ne peut agir, est une chose plus nécessaire qu'importante. Les plaisirs qu'il procure, frivoles, passagers, suivis de remords, sont même l'opposé du plaisir, quand la sagesse n'en regle pas le cours. Oui, mon ami, la volupté est sur les bords de la douleur; elle y tombe, sans la plus grande justesse d'équilibre. Et comment garder l'équilibre dans ce qu'on présume être un bien : au lieu que du vrai bonheur les excès mêmes sont sans danger. Quels en sont les élémens? une bonne conscience, de l'honnêteté dans les projets, de la droiture dans les actions, du mépris pour les biens fortuits;

de la liaison, de l'ensemble, de l'uniformité dans la conduite. Ces hommes qui toujours s'élancent, ou plutôt sont poussés de projets en projets par le choc imprévu des événemens, toujours égarés, toujours en suspens, connoissent-ils un bonheur fixe et durable ? Quelques Sages disposent d'eux-mêmes et de leurs actions, les autres ne vont pas, mais sont entraînés. Ainsi les objets qui flottent sur une eau courante, sont les uns, portés lentement par une onde paisible, les autres, poussés par des vagues impétueuses; ceux-ci déposés doucement près du rivage, ceux-là rapidement lancés jusqu'à la mer. Commencez donc, avant tout, par fixer votre but, et sachez vous y tenir.

Voici le moment de payer ma dette. Un passage d'Epicure pourra me libérer, *Il est fâcheux*, dit-il, *de ne faire qu'ébaucher la vie*. Ou si l'idée vous paroît mieux exprimée de cette manière : *Ce n'est pas vivre, que de commencer toujours à vivre*. Pourquoi ? dites-vous : ce mot a besoin d'être expliqué. C'est qu'une pareille vie est toujours imparfaite. Jamais on n'est prêt à mourir, quand tou-

jours on commence à vivre. Travaillons pour faire ensorte d'avoir assez vécu. Et comment le croire, quand on en reste toujours à la trame de la vie? Ne pensez pas que peu de gens soient dans ce cas; c'est celui de presque tous les hommes: quelques-uns ne commencent à vivre qu'au moment où il faut cesser. Vous êtes surpris! sans doute; vous le serez encore plus: quelques-autres cessent de vivre avant même d'avoir commencé.

LETTRE XXIV.

Des craintes de l'avenir et de la mort.

Vous me marquez votre inquiétude. Un ennemi furieux vous menace d'un procès. Quelle en sera l'issue? Vous ne doutez pas que je ne vous donne des espérances plus flatteuses et plus consolantes; que je ne vous dise: *Quel besoin d'aller chercher le malheur? C'est assez de le souffrir quand il est venu, sans le devancer, et par la crainte de l'avenir empoisonner le présent.* Mon ami, quoiqu'il y ait de la folie, parce qu'un jour on sera malheureux, à l'être dès aujourd'hui;

c'est par une autre voie que je prétends vous mener à la sécurité. Voulez-vous déposer toute inquiétude ? Les événemens que vous craignez, supposez-les arrivés : mesurez dans toute son étendue le malheur qui en résulte ; appréciez vos craintes. Vous verrez que ces maux si redoutés ; ou se réduisent à peu de chose, ou sont de peu de durée. Bientôt des exemples sans nombre fortifieront votre courage. Tous les siecles en ont fourni. Sur quelque partie de l'Histoire, soit Romaine, soit étrangère, militaire ou civile, que se porte votre mémoire, par-tout vous trouverez des traits d'héroïsme dus à la philosophie ou à l'intrépidité naturelle. Si vous êtes condamné, que vous arrivera-t-il de plus que l'exil, que la prison, que de périr ; que d'être brûlé ? A chacun de ces maux, opposez quelque grand homme qui les ait bravés. Votre peine sera de choisir, et non pas de trouver. La condamnation de Rutilius (1) ne lui

(1) P. Rutilius Rufus, homme consulaire, et l'un des plus vertueux Citoyens de Rome ayant reprimé les extorsions des Financiers en Asie, fut accusé lui-même d'avoir pillé cette contrée, et condamné à l'exil et à la confis-

causa d'autre chagrin que de voir un jugement injuste. Métellus supporta sans peine l'exil ; Rutilius en fit ses délices. L'un accorda son retour à la République ; l'autre refusa le sien à Sylla peu fait alors aux refus. Socrate philosophoit dans son cachot. Des amis s'engagent à le sauver : il reste prisonnier, pour ôter aux hommes la crainte des deux maux les plus redoutés, la prison et la mort. Mucius tint sa main sur un brasier ardent. Est-il une douleur plus vive que celle de la brûlure ? mais quel tourment plus fort que de se brûler soi-même ! Voilà donc un homme sans instruction, sans préceptes contre la douleur ou la mort, qui, par la seule impulsion d'une bravouve militaire, se punit d'une entreprise manquée ! sa main découloit goutte à goutte sur les charbons ; il la regardoit froidement : et lorsque ses chairs fondues eurent laissé tous les os à découvert, ce ne fut pas lui qui retira sa main, ce fut l'ennemi qui re-

cation de ses biens. Rappellé par Sylla, il refusa de revenir, à cause de la haine qu'il portoit à la tyrannie de ce Dictateur.

tira le feu. O Mucius, tu pouvois, dans le camp de Porsenna, être mieux secondé par la fortune; tu ne pouvois l'être mieux par ta valeur. Voyez combien le courage a plus d'ardeur pour voler au-devant des supplices, que la cruauté pour les décerner! Il en coûta moins à Porsenna pour pardonner à Mucius de l'avoir voulu tuer, qu'à Mucius pour se pardonner de ne l'avoir pas tué. Lieux communs, direz-vous, rebattus dans les Écoles; bientôt quand nous en serons au mépris de la mort, vous nous citerez l'exemple de Caton. Eh pourquoi non? Pourquoi ne peindrois-je pas la dernière nuit de ce grand homme, le traité de Platon dans ses mains, sous son chevet le fatal glaive, deux ressources qu'il s'étoit réserveés, pour trouver au besoin et le courage et les moyens de mourir. Après avoir réglé, autant qu'il put, les affaires d'un parti ruiné, il ne s'occupa que d'ôter au Vainqueur le pouvoir de faire périr Caton, ou la gloire de le sauver. Il tire ce fer, que le sang humain n'avoit pas encore souillé: *O Fortune, dit-il, que t'a servi de t'opposer à tous mes efforts? J'ai com-*

battu pour la liberté de ma Patrie, et non pour la mienne. L'objet de ma résistance n'étoit pas de vivre libre, mais parmi des hommes libres. Puisqu'il faut désespérer du genre humain, mettons du moins Caton en sûreté. En même temps il se porte le coup mortel. On s'empresse, la blessure est bandée : il avoit perdu son sang, perdu ses forces ; mais son courage lui restoit tout entier. Devenu furieux, non plus contre César, mais contre lui-même ; il plonge ses mains désarmées jusqu'au fond de la plaie ; et sa grande ame, cette fière ennemie du pouvoir tyrannique, sortit moins de son corps, qu'elle n'en fut chassée.

En accumulant ces exemples, je ne prétends pas excercer mon esprit ; mais fortifier votre cœur contre les objets en apparence les plus terribles : le moyen d'y réussir est de vous montrer qu'il ne faut pas tant d'intrépidité pour braver cette minute du dernier soupir. On a vu des hommes pusillanimes dans tout le reste, en ce seul point égaler les plus grands courages. Témoin Scipion, le beau-pere de Pompée. Un vent contraire l'avoit

repoussé en Afrique ; son navire étoit presque au pouvoir de l'ennemi : il se perce de son épée ; et comme on demandoit autour de lui où étoit le Général : *Votre Général*, dit-il, *se porte bien*. Par ce mot il égala ses Ancêtres, et ne permit pas que la gloire fatale aux Scipions en Afrique, fût interrompue. C'étoit beaucoup de triompher de Carthage ; mais triompher de la mort fut encore plus. *Votre Général se porte bien*. Voilà comment devoit mourir un Général, et sur-tout celui de Caton (1).

Je ne veux pas vous renvoyer à l'Histoire, ni recueillir dans les temps passés la foule de ceux qui ont méprisé la mort. Jettez les yeux sur notre siecle même, ce siecle dont la langueur et la molesse excitent nos plaintes : tous les rangs, toutes les fortunes, tous les âges vous offriront des hommes qui, par une mort volontaire, ont tranché la trame de leurs maux. Croyez-moi, Lucilius, la

(1) Dans cette guerre malheureuse des partisans de la République, Scipion commandoit en Afrique, Caton étoit l'un de ses Lieutenans.

mort, bien loin d'être tant à craindre, procure le plus grand des bienfaits. Que les menaces d'un ennemi ne troublent donc pas votre sécurité. Votre conscience doit vous rassurer ; mais comme les jugemens sont déterminés quelque fois par des considérations étrangères, en espérant un arrêt équitable, préparez-vous aux plus grandes injustices. N'oubliez pas, surtout, d'ôter aux choses leur appareil, de les voir comme elles sont, et vous trouverez qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précede. Nous sommes de grands enfans, presque en tout semblables aux petits ; ils ont peur de leurs parens, de leurs connoissances, de leurs camarades, lorsqu'ils les voient masqués. Sachons ôter le masque aux choses comme aux personnes ; contemplons-les sous leurs traits naturels. Pourquoi me montrer ces glaives, ces feux, cette troupe de bourreaux qui frémissent autour de toi : écarte ce cortege dont tu t'environnes pour effrayer les foibles ! tu n'es que la mort : ma servante, mon esclave, te bravoient il y a quelques jours. Que veulent dire ces fouets, ces chevalets éta-

lés avec tant d'appareil ! cette foule d'instrumens pour disséquer chaque fibre, chaque partie du corps humain ? laisse-là ces vains épouvantails. Fais taire les gémissemens, les cris, les accens plaintifs qu'arrache la torture : ce n'est que la douleur ; et j'ai vu les goutteux la mépriser, le libertin épuisé la soutenir malgré sa mollesse, de jeunes femmes lui résister dans l'enfantement. Si je puis la supporter, elle n'est rien ; sinon elle dure peu.

Méditez ces maximes : vous les avez souvent entendues, et souvent répétées : mais écoutiez-vous, parliez-vous de bonne foi ? C'est aux effets à le prouver. Rien de plus honteux que le reproche qu'on nous fait d'adopter le langage, et non les mœurs de la philosophie. Mais vous, Lucilius, apprenez-vous d'aujourd'hui que vous êtes menacé de la mort, de l'exil, de la douleur ? c'est pour cela que vous êtes né. Tout ce qui peut arriver, croyez qu'il arrivera. Ces principes sont les vôtres, je le sais : et pourtant je vous avertis de ne pas abandonner votre ame aux inquiétudes ; elles en émousseroient la

vigueur ; elles lui ôteroient le ressort nécessaire pour se relever. Oubliez votre cause pour celle du genre humain. Dites : nous avons un corps fragile et mortel : pour lui la violence et l'injustice ne sont pas les seules causes de souffrance : pour lui, les voluptés mêmes se changent en douleurs ; la bonne chère est suivie d'indigestions ; l'ivresse, de la torpeur et du tremblement des nerfs ; la débauche, de douleurs aiguës dans les jambes, dans les bras, dans les jointures. Je deviendrai pauvre ? Eh bien, je ressemblerai au plus grand nombre. On m'exilera ? je me croirai né au lieu de mon exil. On m'enchaînera ? A votre avis, suis-je donc libre à présent ? la Nature ne m'a-t-elle pas courbé sous le joug de ce corps pesant ? Je mourrai ? c'est-à-dire, je cesserai d'être sujet aux maladies, sujet aux emprisonnemens, sujet à la mort. Je ne suis pas assez simple pour vous étourdir de cet éternel refrein d'Epicure, que la crainte des enfers est une crainte chimérique ; qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne sur sa roue, point de Sysiphe, dont les bras poussent un rocher énorme ;

point d'entrailles capables d'être chaque jour et rongées et reproduites. Quel enfant a peur aujourd'hui de Cerbère, du séjour ténébreux, et de ces larves, assemblage bizarre d'ossemens décharnés? Le trépas anéantit l'ame ou la délivre : si elle abandonne le corps, nous sommes quittes d'un fardeau, et rendus à la meilleure partie de nous-mêmes : si elle est anéantie, c'en est fait, les biens et les maux n'existent plus pour nous. Permettez-moi de citer ici un de vos vers, en vous rappellant que, de votre aveu même, il peut vous être appliqué comme à d'autres. Quelle honte de parler, à plus forte raison, d'écrire autrement qu'on ne pense! Vous développiez cette maxime si vraie, que l'homme ne tombe pas tout-à-coup dans la mort; mais qu'il s'avance vers elle pas à pas. Chaque jour, disiez-vous, nous mourons; chaque jour nous enleve une partie de notre vie, et notre croissance même n'est qu'un décroissement de la vie. D'abord on perd l'enfance, puis l'adolescence, ensuite la jeunesse. Tout le temps écoulé jusqu'à ce jour, est perdu pour nous : le jour présent

sent même, nous le partageons avec la mort. Ce n'est pas l'écoulement de la dernière goutte, mais des précédentes, qui vuide une clepsydre : ainsi le jour où l'on cesse de vivre, ne fait pas la mort, mais la consomme ; on arrive au terme, mais on étoit en route déja depuis longtemps. Après ces détails, écrits de votre style ordinaire, toujours grand et sublime, mais encore plus exalté quand il peint des idées vraies, vous ajoutiez :

Il y a donc plus d'une mort, celle qui nous enleve n'est que la dernière.

Lisez vos écrits plutôt que ma Lettre : apprenez d'eux que cette mort si redoutée est la dernière, et non pas la seule.

Je vous vois déja chercher des yeux, si ma Lettre contient quelque sentence vigoureuse, quelque précepte salutaire. Voici des maximes sur l'objet même que nous traitons. Épicure condamne également et la crainte et le desir immodéré de la mort. *Quelle folie*, dit-il, *de courir au trépas par l'ennui de vivre, tandis que c'est votre manière de vivre qui vous réduit à courir au trépas ?* Et ailleurs : *Quel ridicule, d'invoquer la mort,*

quand c'est la crainte même de la mort qui a troublé votre vie ? Ajoutez cet autre mot frappé au même coin : *Telle est l'imprudence ou plutôt la démence des hommes : plusieurs sont réduits à mourir par la crainte même de la mort.* Chacun de ces passages, quel que soit celui que vous méditiez, peut vous résoudre à souffrir et la mort et la vie. En effet, nous avons besoin d'être retenus dans notre aversion comme dans notre amour pour la vie. Lors même que la raison prescrit d'y mettre fin, il ne faut pas s'échapper d'un élan brusque et rapide. L'homme sage et courageux doit se retirer, et non prendre la fuite. Préservons, sur-tout, nos cœurs d'une passion trop commune, celle de la mort. Le croirez-vous, Lucilius ? Oui, la mort peut exciter une passion inconsidérée. Quelque fois elle s'empare des ames les plus fortes et les plus généreuses : quelque fois elle saisit des hommes foibles et pusillanimes. Les uns méprisent la vie, les autres en sont fatigués : quelques-uns sont las de toujours voir et faire les mêmes choses ; ils ne sont pas mécontens,

mais dégoûtés de la vie. La philosophie même conduit l'homme à cet état. Elle lui répete : *Quoi ? toujours les mêmes objets ? toujours se reveiller ou dormir, suer ou trembler, appaiser ou ressentir la faim. Rien ne finit : toujours le même cercle de choses : la nuit succede au jour, et le jour à la nuit : l'été est remplacé par l'automne, l'automne par l'hiver, qui ne finit qu'au retour du printemps ; tout ne fait que passer et revenir. Rien de nouveau à faire ni à voir.* De cette uniformité naît le dégoût. Et vivre est, pour bien des gens, une chose, sinon douloureuse, au moins fort ennuyeuse.

LETTRE XXV.

Des dangers de la solitude. Avantage de la vieillesse.

Parlons d'abord de nos deux amis. Ils demandent des traitemens divers : dans l'un il suffit de corriger le caractère ; dans l'autre, il faut le rompre. Avec celui-ci j'userai d'une liberté entière, ne pas le heurter, c'est ne pas l'aimer. Quoi ? *tenir en tutele un pupille de quarante*

ans? A cet âge l'ame n'est plus souple ni maniable : elle a trop de consistance pour être pétrie de nouveau. J'ignore si je réussirai : mais j'aime mieux manquer de succès, que de zèle. Les maladies même les plus incurables ne sont pas désespérées, si l'on s'oppose à l'intempérance des malades, si on les contraint à faire ou à souffrir ce qui leur déplaît. Quant à l'autre, je n'ai pas encore grande confiance en lui, si ce n'est que jusqu'à présent il rougit de mal faire. Cette honte, il faut l'entretenir : qu'il la garde, et nous aurons lieu d'espérer. Avec notre vétéran quadragénaire, les ménagemens sont indispensables : il tomberoit dans le désespoir. Le temps le plus propre à l'attaquer, c'est dans ses momens de relâche, dans ceux où il paroît corrigé. Ces intervalles en imposent aux autres, mais je n'en suis pas la dupe : ils ne m'annoncent qu'un surcroît de vices; en lui le vice quelque fois sommeille, et ne meurt pas tout à fait. Je consacrerai quelques jours à sa réforme : j'éprouverai si l'on peut y réussir ou non.

Parlons de vous à présent. Mon ami,

persistez dans votre courageuse entreprise : continuez à réduire tout cet attirail de superfluités. De tous les objets que vous possédez, nul ne vous est nécessaire. Rentrons sous les loix de la Nature, et nous voilà très-opulens. Nos besoins ne coûtent rien, ou peu de chose. Que demande la Nature? Du pain et de l'eau. Pour s'en procurer, on est toujours assez riche : *s'y restreindre, c'est le disputer en bonheur à Jupiter lui-même.* Ce mot est d'Épicure : cet autre du même auteur acquittera ma lettre. *Agissez toujours*, dit-il, *comme si Épicure vous regardoit.* N'en doutez pas : rien de plus utile, que se donner un surveillant, dont on consulte les regards, qui nous semble assister à toutes nos pensées. Sans doute, il y auroit plus de grandeur à se croire toujours sous les yeux d'un homme de bien ; mais c'est assez d'un spectateur quelconque : la source de tout mal, c'est la solitude. Quand vos progrès vous auront conduit au point de vous respecter vous-même, vous pourrez vous défaire de votre surveillant. Jusques-là, que l'autorité d'autrui soit votre égide.

Prenez Caton, ou Lelius, ou Scipion, ou quelqu'un de ces grands hommes dont l'aspect fait rentrer le méchant dans le devoir. Mais travaillez en même temps à vous rendre tel, que vous n'osiez pécher en votre propre présence. Quand vous en serez là ; quand vous commencerez à vous honorer vous-même, je vous abandonnerai à votre conduite. Suivant le conseil du même Épicure, *le moment de rentrer en vous-même, c'est quand vous êtes obligé d'aller dans le monde.* Quelle différence entre vous et la multitude : vous ne pouvez vous quitter sans risque : et parmi les autres hommes, il n'en est pas un qui ne soit mieux avec tout autre qu'avec lui-même. *Au milieu de la foule, rentrez en vous-même*, si vous êtes vertueux, modéré, sans passion. Autrement vivez dans le monde, vous en serez du moins plus éloigné d'un méchant.

LETTRE XXVI.

Éloge de la vieillesse.

Je vous disois dernièrement que j'avois la vieillesse sous les yeux : je crains bien

aujourd'hui de l'avoir laissée derrière moi. Le mot de *vieillesse* ne convient plus ni à mon âge, ni à ma constitution : il désigne l'affoiblissement de la machine, et non pas sa dissolution totale. Mettez-moi dans la classe des gens décrépits, des moribonds ; et pourtant (je m'en félicite auprès de vous) les injures de l'âge ne se font pas en moi sentir à l'ame comme au corps. Je ne trouve de vieilli que les vices et leurs organes : mon ame a plus de vigueur que jamais ; elle triomphe de n'avoir rien de commun avec le corps. Quitte en partie de ce fardeau, elle s'éleve, elle s'élance, elle me fait presque douter de ma vieillesse. A l'entendre, c'est la fleur de son âge. Il faut l'en croire ; laissons-la jouir de son bonheur. Pour moi, dans ce calme entier de mes sens, dans cette diminution de mes desirs, je voudrois démêler ce qu'a fait l'âge, ce qu'a fait la sagesse ; ne pas confondre les effets de l'impuissance avec ceux de la tempérance ; distinguer s'il y a des choses que je puisse et ne veuille pas faire. Quant à celles que m'interdit la vieillesse, au lieu d'en murmurer, je m'en applaudis. Eh ! qu'ai-je

à me plaindre ? quel tort me fait la Nature, en m'ôtant par degrés ce qu'il faudra perdre un jour ? *C'est un grand malheur*, dites-vous, *de se sentir décomposer, dépérir, ou plutôt fondre à chaque instant : car le trépas ne terrasse pas l'homme d'un seul coup : il le mine peu-à-peu, il lui emporte chaque jour une partie de ses forces.* Eh ! mon ami, quelle mort plus heureuse, que d'être conduit pas à pas vers le terme par une dissolution naturelle ? Sans doute, une destruction violante, un trépas subit, ne sont point des maux ; mais la route la plus longue, est aussi la plus douce.

Je reviens à moi. Persuadé que je touche au moment de l'épreuve, que le jour approche qui va juger de tous mes jours : je m'étudie, je me tiens ce langage. » Jusqu'ici tes paroles, tes actions n'ont » rien prouvé ; ce ne sont pas là de surs » interpretes de l'ame. La mort seule » peut t'éclairer sur tes progrès. Dispose-» toi donc avec courage pour cet instant » fatal, où sans fard, et le masque bas, » tu prononceras, toi-même, si le cou-» rage étoit dans ton cœur ou sur tes

» levres, si tant de mots lancés fièrement
» contre la fortune, n'étoient dans ta
» bouche que le rôle d'un Comédien. Ne
» t'en rapporte pas à l'estime des hom-
» mes; accordée au vice comme à la
» vertu, elle ne prouve rien : laisse-là
» ces études cultivées pendant ta vie en-
» tière; la mort, la mort seule, voilà
» ton vrai Juge. Je le répete, ces dis-
» putes savantes, ces entretiens philoso-
» phiques, ces maximes puisées dans les
» livres des Sages, ces doctes entretiens
» ne prouvent point le courage. Combien
» de lâches qui parlent en héros! Le
» chemin que tu as parcouru, ne sera
» connu qu'au bout de ta carrière. Eh
» bien! Acceptes-tu cet appel? ne crains-
» tu pas le tribunal de la mort ». Ces
discours que je me tiens, regardez-les
comme s'ils vous étoient adressés. Vous
êtes plus jeune : et qu'importe? la mort
ne compte pas les années : vous ignorez
en quel lieu elle vous attend; attendez-là
donc en tout lieu.

J'allois finir ma lettre, j'étois prêt à
la fermer; il ne faut pas la frustrer de son
tribut, ni la mettre en route sans pro-

visions. Quand je ne dirois pas d'où j'emprunte, vous savez dans quel coffre j'ai coutume de puiser. Encore quelque temps, et vous serez payé de mes fonds, en attendant, voici la pensée que me prête Épicure. *A votre avis, lequel vaut le mieux d'aller vers la mort, ou d'attendre qu'elle vienne ?* Cette pensée est claire ; la sagesse veut qu'on apprenne à mourir. Peut-être trouverez-vous inutile d'étudier si long-temps ce qu'on ne pratique qu'une seule fois ; et voilà précisément pourquoi nous devons nous exercer à la mort. Il faut toujours apprendre, quand on n'est jamais sûr de savoir. Vous dire, *pensez à la mort*, c'est vous dire, *pensez à la liberté*. En apprenant à mourir, on désapprend à servir. On se met au-dessus, ou du moins à l'abri du pouvoir des tyrans (1). Qu'importent les prisons, les satellites, les ver-

(1) On peut rapporter ici la belle et forte pensée d'Arrien dans son Commentaire sur Epictete, qui dit que *la crainte de la mort est une anse par laquelle l'homme peut être saisi et forcé d'obéir au plus fort.* Voyez *Arrian.* ex edit. *Uptoni*, *p. 239.*

voux? on a toujours une porte ouverte: la seule chaîne qui nous lie, c'est l'amour de la vie; sans la détruire, sachons au moins en modérer le poids. Ainsi dans le besoin, nul obstacle n'arrêtera notre courage : ce qu'il faut faire tôt ou tard, nous serons prêts à le faire à l'instant.

LETTRE XXVII.

Qu'il n'y a de vrai plaisir que dans la vertu.

Vous me donnez, direz-vous, des avis; sans doute, que vous vous en êtes déja donnés à vous même, que vous vous êtes corrigé. Voilà pourquoi il vous reste du temps pour corriger les autres. Mon cher Lucilius, je suis un malade qui n'ai pas la folle prétention de guérir personne. Couché dans la même infirmerie, je m'entretiens avec vous de nos souffrances communes : je vous fais part des remedes que je sais; et les discours que vous entendez, c'est à moi-même qu'ils s'adressent. Je vous introduis au fond de ma conscience; et là, devant vous, je fais la guerre à mes vices; je m'écrie :

» Calcule tes années, et tu rougiras d'a-
» voir encore les goûts et les projets de
» ton enfance. Avant de mourir, fais
» mourir tes vices. Laisse-là ces plaisirs
» tumultueux, qui coûtent si cher, qui
» font autant de mal après qu'avant la
» jouisance. De même que l'inquiétude
» ne finit pas avec le crime, eût-il été
» commis en secret; ainsi les voluptés
» passent, et le repentir nous reste. Elles
» n'ont pas de solidité, de consistance,
» et quand elles ne nuisent pas, elles
» s'évanouissent. Aspire plutôt à un bon-
» heur durable : or, il n'en est pas, si
» l'ame ne le tire d'elle même. La vertu
» seule produit une joie pure et constante :
» les obstacles, s'il en survient, sont des
» nuages formés au-dessous d'elle, qui
» n'éclipsent pas sa lumière. Quand par-
» viendras-tu donc à cette joie? tu mar-
» ches, mais tu ne cours pas; il reste
» encore bien de l'ouvrage, et tu ne l'a-
» cheveras, qu'en payant ta part de veilles
» et de sueurs. En vain chargerois-tu quel-
» qu'autre de ta procuration : les Substituts
» n'ont pas lieu dans la sagesse, comme
» dans certains genres de littérature ».

Nous avons connu le riche Calvisius Sabinus. Avec les biens d'un affranchi, il en avoit le caractère. Je n'ai pas vu d'homme, en qui la fortune eût plus mauvaise grace. Sa mémoire étoit infidelle, au point d'oublier les noms d'*Ulisse*, d'*Achille*, de *Priam*, d'autres noms aussi familiers pour lui, que pour nous ceux de nos pédagogues. Ces vieux nomenclateurs qui font les noms au lieu de les dire, n'ont jamais estropié ceux des passans, comme Sabinus ceux des Troyens et des Grecs ; et pourtant il avoit la manie d'être savant. Voici l'expédient qu'il imagina. Il achete à grands frais des esclaves, pour retenir l'un Homere, et l'autre Hésiode. Les Poètes lyriques étoient autant de départemens assignés à neuf esclaves. J'ai dit qu'il les avoit payés fort cher : rien de plus simple : il ne les avoit pas trouvés tous faits, il les avoit commandés. Avec cette recrue, il se met à harceler ses convives. Vouloit-il citer un vers ? il trouvoit à ses pieds à qui le demander. Mais le malheur, c'est qu'au milieu de la citation, souvent la mémoire lui manquoit. Satellius Quadratus, un de ces

hommes qui vivent aux dépens des riches stupides, qui leur sourient et se moquent d'eux, lui conseilla d'acheter encore des esclaves pour ramasser les miettes de sa mémoire. Un jour Sabinus disoit que ces esclaves lui revenoient chacun à cent mille sesterces : les manuscrits vous auroient moins coûté, répondit le parasite. Néanmoins notre riche croyoit de bonne foi savoir tout ce qu'on savoit dans sa maison. Il étoit maigre, pâle, infirme : Satellius lui conseilla de s'exercer à la lutte. — Et le moyen ! à peine ai-je la force de vivre. — Ne dites pas cela : regardez cette foule d'esclaves bien portant qui sont à vous.

La sagesse ne peut s'emprunter ni s'acheter ; et si elle étoit à vendre, je doute qu'elle trouvât des acheteurs : le débit de la folie est bien plus sûr. Mais j'acquitte ma lettre et la finis. *Les richesses ne sont que la pauvreté réglée sur la Nature.* Épicure le dit souvent et de mille manières ; mais on ne peut assez répéter, ce qu'on ne peut assez apprendre. A quelques malades, il suffit d'indiquer les remedes ; à d'autres, il faut les entonner de force.

LETTRE XXVIII.

De l'inutilité des voyages.

VOTRE long voyage, la vue de tant de lieux divers, n'a pu dissiper la tristesse, ni ranimer la langueur de votre ame : et vous en êtes surpris comme d'une chose étrange, comme d'un de ces malheurs qui n'arrivent qu'à vous. Ce n'est pas de climat, c'est d'ame qu'il faut changer. En vain auriez-vous traversé la vaste mer; en vain les *villes et les rivages*, comme dit Virgile, *auroient fui loin de vos yeux* (1); par-tout où vous aborderiez, vos vices vous suivroient. Un homme faisoit les mêmes plaintes que vous; Socrate lui dit : *Est-il surprenant que les voyages ne vous guérissent pas? c'est toujours vous que vous transportez.* La même cause qui vous a mis en route, s'attache à tous vos pas. Qu'importe la nouveauté des objets, le spectacle des villes et des campagnes? tous ces voyages se réduisent à de vains déplacemens. Pour-

(1) Terræque Urbesque recedunt.

quoi la fuite ne vous guérit-elle pas? c'est que vous fuyez avec vous. Délivrez votre ame de son fardeau, ou jamais aucun pays n'aura pour vous de charmes. Votre situation est celle que décrit Virgile, quand la Prêtresse inspirée, hors d'elle-même, *se débat et s'efforce de chasser de son cœur le Dieu puissant qui l'obsede* (1). Vous courez çà et là, pour rejetter le poids qui vous gêne; mais l'agitation même le rend plus incommode. Ainsi, dans un navire, les fardeaux immobiles sont moins pesans : ballottés inégalement, ils submergent plus vîte la partie du vaisseau qui les supporte. Tous vos efforts se tournent contre vous-même : le mouvement est nuisible à votre état; ce sont des secousses données à un malade. Mais, après la guérison, tout changement de lieu deviendra pour vous agréable. Les extrémités du globe, les contrées les plus sauvages vous offriront l'asyle de l'hospitalité. Le bonheur ne tient pas au lieu, mais à la personne : voilà pourquoi je condamne tout attachement exclusif à

(1) Bacchatur vates, magnum si pectore possit excussisse Deum.

un

un endroit particulier. Il faut penser et dire : *je ne suis pas né pour tel coin de la terre ; ma patrie , c'est le monde entier.* N'en doutez pas , et vous ne serez plus surpris de l'inutilité de vos voyages. C'est l'ennui qui vous promene sans cesse de régions en régions : regardez-les toutes comme votre patrie , tout endroit saura vous plaire. Mon ami , vous ne voyagez pas , vous errez , vous êtes emporté d'un lieu dans un autre. Et pourquoi ? le bonheur que vous cherchez , se trouve partout. Quoi de plus orageux que la place publique ? cependant, s'il le faut , on y peut vivre en paix ; mais , s'il dépend de moi , j'en fuirai la vue même et le voisinage. Il y a des lieux mal sains pour les corps même les plus robustes , et des professions nuisibles aux ames honnêtes , mais encore chancelantes. Aussi n'approuve-je pas ces Philosophes qui , passionnés pour une vie tumultueuse , passent leurs jours à lutter contre les obstacles. Le Sage endure les traverses , mais ne va pas les chercher ; il aime mieux vivre dans un état de paix , que de guerre : et que lui serviroit d'être débarassé de ses

vices, s'il a ceux des autres à combattre ? Trente tyrans, dites-vous, ont environné Socrate, et n'ont pu vaincre sa grande ame. Qu'importe le nombre des maîtres ! il n'y a pas, pour cela, plus d'une servitude : et quand on la brave, quelle que soit la foule des tyrans, on est libre.

Finissons cette Lettre, mais auparavant payons-en le port. *Le premier pas vers le bien, c'est la connoissance du mal.* Épicure a raison. Quand on ignore ses fautes, on ne cherche pas à les corriger. Découvrez d'abord le mal, puis vous songerez au remede. Quelques-uns se glorifient de leurs vices : on est bien loin de penser à se guérir, quand on met ses maux au nombre des vertus. Tâchez donc de vous prendre sur le fait ; informez contre vous-même, faites les fonctions d'abord d'accusateur, puis de juge, enfin d'intercesseur, et quelque fois même punissez-vous.

LETTRE XXIX.

Des avis indiscrets.

Vous me demandez des nouvelles de notre ami Marcellinus : il me vient rarement voir, sans autre cause que la crainte d'entendre ses vérités. Il peut se rassurer : on ne doit la vérité qu'à ceux qui la veulent entendre. Aussi je doute qu'on puisse approuver la liberté indéfinie que s'arrogeoient Diogène et les autres Cyniques, de remontrer indistinctement à tous les passans. Ne ririez-vous pas d'un homme qui se mettroit à réprimander les sourds et les muets de naissance ou d'accident? —Mais, pourquoi se rendre avare de paroles? elles ne coûtent rien. J'ignore, il est vrai, si mes conseils profiteront à tel homme; mais je sais qu'infailliblement, sur un grand nombre d'avis, quelques-uns germeront : il n'y a qu'à toujours semer; et, à force de tentatives, il faut qu'on obtienne un succès. —Mon cher Lucilius, je ne trouve pas cette conduite convenable au grand homme; ainsi prodiguée, son autorité perd de son poids;

plus ménagée, elle auroit eu plus d'effet. L'habile tireur d'arc n'est pas celui qui tantôt frappe, et tantôt manque son but. Où il y a du hasard, il n'y a plus d'adresse ou d'art. Or la sagesse est un art : elle doit donc porter à coup sûr, choisir des sujets heureusement nés, renoncer à ceux dont elle désespère ; mais ne pas se décourager trop tôt, et même en désespérant, tenter un dernier remede.

Quant à Marcellinus, je n'en désespère point encore, on peut le sauver ; mais c'est en lui tendant promptement la main : néanmoins il est à craindre qu'il n'entraîne son libérateur avec lui. Toutes les forces de son génie (et il en a beaucoup) sont dirigées vers le mal : cependant j'en courrai les risques ; j'oserai lui dévoiler tous ses vices. Il aura, selon sa coutume, recours à ces plaisanteries qui feroient rire la douleur même : il commencera par se moquer de lui, et ensuite de nous : il préviendra toutes mes remontrances, en fouillant les archives de nos Écoles, en reprochant aux Philosophes leurs salaires, leurs maîtresses, leurs festins. Il me citera celui-ci surpris

en adultère, celui-là dans la taverne, cet autre à la Cour. Il n'oubliera pas ce plaisant Philosophe, Ariston, qui dissertoit en litière, le temps de la promenade étant le seul qu'il eut réservé pour l'exercice de sa profession. On demandoit à Scaurus, de quelle Secte étoit ce Philosophe ? Tout ce que j'en sais, répondit-il, c'est qu'il n'est pas Péripatéticien (1). Pour moi, disoit Julius Græcinus, j'ignore de quoi il est capable, ne l'ayant jamais vu à pied : comme s'il eût été question d'un Essedaire (2). En un mot, il m'accablera de cette foule de Charlatans qui auroient mieux fait de laisser la Philosophie, que d'en faire un trafic. Mais je suis résolu à souffrir même ses sarcasmes. Qu'il me fasse rire ; peut-être le ferai-je pleurer : ou, s'il persiste à rire, malheur pour malheur, j'aimerai mieux lui voir une folie gaie,

(1) Les Disciples d'Aristote furent nommés *Péripatéticiens* ou *Promeneurs*, parceque ce Philosophe donnoit ses leçons en se promenant.

(2) On nommoit *Essedaires*, des Gladiateurs qui combattoient dans un charriot à deux roues, appellé *essedum*, dont l'usage étoit emprunté des Belges.

Mais ces accès de gaiété durent peu : regardez-y de près, et vous verrez le même homme passer en un moment des convulsions du rire à celles de la fureur. Je veux donc lui livrer un assaut, lui montrer qu'il vaudroit plus, en se faisant moins valoir aux yeux de la multitude. Si je ne déracine pas ses vices, du moins j'en arrêterai la sève ; ils ne seront pas détruits, mais ils cesseront de croître : peut-être même finiront-ils par mourir, s'ils discontinuent de repousser. Ce n'est pas un avantage à dédaigner : dans les maladies graves, quelques bons intervalles tiennent lieu de santé.

Tandis que je garde mes soins pour Marcellinus, vous, qui n'en avez plus besoin, qui connoissez, et le terme d'où vous êtes parti, et le point où vous êtes parvenu, et l'espace que vous pouvez encore franchir ; réglez vos mœurs, relevez votre courage, montrez-vous invincible à la terreur ; ne comptez pas le nombre des ennemis qui vous menacent. Quelle folie de craindre la foule, dans un défilé, où ne peut passer qu'un seul homme à la fois. Ce défilé, c'est votre

vie : plusieurs peuvent y attenter ; un seul peut la trancher. Telle est la loi de la Nature : il n'a fallu qu'un homme pour vous donner le jour ; il n'en faut qu'un pour vous l'ôter.

Si vous aviez un peu de retenue, vous me feriez grace du reste de mon paiement. Mais, de mon côté, je ne veux pas me rendre avare à la fin de mes comptes. Prenez donc ce qui vous est dû. *Jamais je n'ai voulu plaire au Peuple : car ce que je sais n'est pas de son goût ; et ce qui est de son goût, je ne le sais pas.* De qui est cette maxime ? comme si vous ne connoissiez plus mon Intendant. Elle est d'Épicure ; mais toutes les Ecoles en retentissent. Peripatéticiens, Académiciens, Stoïciens, Cyniques, tous les Philosophes vous la répéteront. Peut-on être aimé du grand nombre, quand on aime la vertu ? C'est par de mauvaises voies qu'on obtient la faveur du Peuple : il ne peut vous l'accorder, si vous n'êtes comme lui ; ni vous approuver, s'il ne se reconnoît en vous. Le vrai juge de vos actions, ce n'est pas le Peuple ; c'est vous-même. On n'acquiert l'amitié des hommes corrompus,

qu'à force de corruption. Quel avantage procure donc cette Philosophie si vantée, et cet art supérieur à tous les arts? l'avantage de préférer son jugement à celui du Peuple, de peser les suffrages, au lieu de les compter, de fouler aux pieds la crainte, et des hommes, et des Dieux, en un mot, de vaincre la douleur, ou de la terminer. Si donc j'entendois frémir autour de vous les acclamations de la populace; si votre vue excitoit le même tumulte, les mêmes applaudissemens, que l'entrée d'un Bâteleur; si, dans la ville entière, les femmes et les enfans s'empressoient à chanter vos louanges; j'aurois pitié de vous. Et pourquoi? c'est que je connois la route qui mene à cette faveur.

LETTRE XXX.

Qu'il faut attendre la mort de pied ferme. Exemple de Bassus.

J'AI vu Bassus Aufidius secoué par les années, et luttant contre la vieillesse; mais la charge est trop forte pour que jamais il s'en releve. Le fardeau tout entier de

la décrépitude s'est appesanti sur lui. Vous savez qu'il a toujours été maigre et d'une constitution délicate ; il a tâché long-temps d'en étayer la foiblesse, ou plutôt de composer avec elle. Aujourd'hui tous les ressorts manquent à la fois. Dans un navire qui fait eau, l'on peut boucher une ou deux ouvertures ; mais quand il s'ouvre de toutes parts, nul moyen de le sauver. Ainsi l'on peut jusqu'à certain point soutenir la caducité du vieil âge : mais si le corps est entièrement usé, si dans l'édifice toutes les poutres se séparent, s'il s'écroule d'un côté, pendant qu'on répare de l'autre ; il ne reste plus qu'un parti, c'est de déloger promptement. Cependant notre ami Bassus est plein d'assurance. Voilà l'effet de la philosophie. Elle donne à l'homme, du courage dans les maladies les plus désespérées, de l'allégresse à l'aspect de la mort même, de la force malgré l'affaissement de la machine. Un habile Pilote navige avec une voile déchirée ; il expose à de nouveaux orages les restes d'un vaisseau sans agrêts. Bassus en fait autant : il envisage son terme avec des yeux, avec une fermeté qu'on taxeroit

d'insensibilité, s'il s'agissoit de la mort d'un autre. Ce n'est pas une chose indifférente, ni qui s'apprenne en un moment, que de partir sans murmurer, quand arrive l'heure qu'on ne peut éviter. Les autres genres de mort laissent du moins quelque espoir : une maladie peut finir, un incendie s'éteindre, une chûte peut vous étendre doucement à terre, sans vous écraser ; on a vu le même flot engloutir un malheureux, et le rejetter plein de vie sur la côte ; on a vu le soldat retirer tout à coup le glaive prêt à frapper. Mais quand c'est la vieillesse qui conduit au trépas, il n'est plus d'espérance : elle seule est sourde aux prières : c'est la manière de mourir la plus douce ; mais c'est aussi la plus longue. Pour moi, je crois voir Bassus notre ami suivre ses propres funérailles, déposer son corps dans la tombe, et se survivre à lui même : tant il supporte courageusement l'idée de sa destruction ! Il aime à parler de la mort, et nous persuade sans cesse que les souffrances et les sujets d'effroi, s'il en est dans ce moment, ne viennent que des mourans, et non pas de la mort. L'heure

qui la précede, dit-il, n'est pas plus douloureuse que celles qui la suivent. Ainsi, craindre ce qu'on ne doit pas sentir, c'est comme si l'on craignoit ce qu'on ne doit pas souffrir. Est-il vraisemblable qu'on sente un état qui nous rend insensibles ? La mort est donc si loin d'être un mal, qu'elle en ôte jusqu'à la crainte.

Ces maximes, je le sais, ont été souvent répétées, et le seront encore souvent ; mais elles ne m'ont pas fait la même impression, ni dans les livres, ni dans la bouche des Philosophes. Ils étoient trop loin du péril qu'ils me disoient de ne pas craindre. Bassus a bien un autre poids sur mon esprit : il parle de la mort, et la voit devant lui. Peut-être ai-je tort : mais il me semble que le moment du trépas rend plus courageux que son approche. La présence de la mort, l'impossibilité de s'y soustraire, sont, pour le vulgaire même, des motifs de résignation. Ainsi le gladiateur le plus lâche pendant le combat, tend la gorge au vainqueur, et conduit lui-même le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas lent et inévitable exige un courage soutenu, bien plus rare,

dont le Sage seul est capable. C'étoit donc pour moi le plus grand plaisir, de l'entendre, en quelque manière, opiner sur la mort, en décrire la nature, comme l'ayant examinée de près. Si un mort ressuscitoit, si, d'après sa propre expérience, il vous assuroit que la mort ne fait aucun mal; vous faudroit-il encore un témoignage plus authentique? Hé bien! sur les alarmes qu'excitent les approches de la mort, qui peut mieux vous éclairer, que les hommes qui l'ont approchée, qui l'ont vu venir, chez qui, pour ainsi-dire, elle a été domiciliée? Dans ce nombre, comptez Aufidius. Il n'a pas voulu nous tromper. Suivant lui, craindre la mort, c'est comme si l'on craignoit la vieillesse; puisque la mort suit la vieillesse, comme celle-ci vient après l'âge mûr. Vous refusez de mourir! Il falloit donc refuser de vivre : la mort est la condition à laquelle vous êtes né : c'est le terme où chaque pas vous conduit : la craindre est une folie; parce qu'on ne craint que les événemens incertains : ceux qui sont sûrs, on les attend. Mourir est une nécessité générale, inévitable. Qui

osera se plaindre d'un sort dont nul n'est exempté ? Le premier point de l'équité, n'est-ce pas l'égalité ? Mais ne plaidons pas la cause de la Nature ; elle-même se soumet à la loi qu'elle prescrit : ce qu'elle a fait, elle le défait ; et ce qu'elle a défait, elle le refait encore. Si votre bonheur veut que la vieillesse vous conduise à pas lents hors du monde, vous sépare doucement de la vie, au lieu de vous en arracher avec effort ; quelles actions de graces ne devez-vous pas à tous les Dieux de vous accorder au bout d'une carrière si longue, un repos nécessaire à l'homme, agréable après la fatigue. Quelques-uns desirent la mort avec plus d'ardeur que d'autres ne souhaitent la vie. J'ignore lequel est le plus propre à nous encourager, ou l'homme qui vole au devant du trépas, ou celui qui l'attend paisiblement et sans trouble. L'audace du premier n'est quelque fois qu'un mouvement de frénésie, un coup de désespoir : la tranquillité de l'autre suppose des principes fermes et inébranlables. La colère suffit pour pousser un homme au devant de la mort : pour l'introduire avec joie,

quand elle vient, il faut s'être préparé de longue main à la recevoir.

Je l'avouerai donc ; sans parler de l'amitié qui m'unit à Bassus, mes assiduités auprès de lui avoient d'autres motifs. Je voulois savoir si je le trouverois le même à chaque visite ; si la vigueur de son ame ne diminueroit pas avec les forces de son corps : au contraire, je l'ai vu croître de jour en jour. Ainsi dans les combats des chars la joie éclate plus sensiblement, quand au septième espace on voit la palme de plus près. Fidele aux dogmes d'Epicure, il se flattoit d'abord que le dernier soupir n'avoit rien de douloureux ; que sa briéveté, du moins, étoit une consolation : parce que la douleur, quand elle est forte, n'est jamais durable. Il ajoutoit qu'au moment de la séparation du corps et de l'ame, si la crise étoit pénible, il songeroit qu'à cette douleur passagère, succéderoit une éternelle insensibilité : que du reste, l'ame d'un vieillard devoit être au bord des levres, et s'en aller sans efforts : c'est quand l'incendie a trouvé beaucoup d'alimens durables, qu'on prodigue l'eau, qu'on

démolit même quelque fois; si la nourriture lui manque, le feu meurt de lui-même.

Tels sont les discours que je me plais tous les jours à entendre. Ce n'est pas une morale nouvelle, mais une morale mise en action sous mes yeux. Quoi! n'ai-je donc jamais vu de mort volontaire? J'en ai vu, Lucilius, et plus d'une. Mais que je suis autrement ému, à l'aspect d'un homme qui se présente au trépas sans haïr la vie, qui laisse entrer la mort au lieu de l'attirer chez lui! Toutes nos angoisses, disoit-il, viennent de nous-mêmes; la peur nous prend, lorsque nous croyons la mort près de nous: et quand ne l'est-elle pas? en tout temps, en tous lieux elle a le bras levé. Lors même qu'une cause de destruction paroît nous menacer, combien d'autres plus imminentes, que nous ne craignons pas! Le vainqueur alloit-il immoler son ennemi? une indigestion l'a prévenu. Sachons donc démêler les motifs de nos alarmes, et nous les trouverons tout autres qu'ils ne paroissent. Ce n'est pas la mort que l'on craint, c'est son idée; vu qu'on

est toujours aussi prêt de la mort. Si donc elle est à craindre, on doit trembler à chaque instant, puisqu'il n'est pas d'instant où l'on en soit garanti. Mais j'ai peur que mes longues Epîtres ne soient pour vous plus ennuyeuses que la mort : je finis donc, en vous avertissant de songer toujours à la mort, afin de ne la craindre jamais.

LETTRE XXXI.

Du mépris pour les jugemens publics.

ENFIN je reconnois Lucilius; j'entrevois en lui le Sage qu'il m'avoit fait espérer. Dans votre noble ardeur, foulant aux pieds les biens vulgaires, vous couriez vers la perfection : suivez cet enthousiasme. Je ne vous veux ni meilleur ni plus grand que vous n'aspiriez à l'être. Les fondemens de votre sagesse occupent assez de terrein : bâtissez sur cette base, et d'après le plan que votre esprit s'est formé. Toute la sagesse, mon ami, se réduit presqu'à un seul point, de se boucher les oreilles; mais non pas avec de

la

la cire : Ulysse pouvoit l'employer pour ses compagnons ; elle ne vous suffiroit pas. Les voix qu'il craignoit, sans doute étoient séduisantes ; celles que vous devez craindre ne partent pas d'un seul écueil, mais de tous les points de la terre. Cotoyez donc rapidement, je ne dis pas un endroit unique, où sont tendus les pieges de la volupté, mais toutes les villes sans exception. Soyez sourd même à la voix de ceux qui vous aiment le plus : avec de bonnes intentions, ils ne vous souhaitent que du mal. Si le bonheur vous est cher, priez la Divinité de n'exaucer aucun de leurs vœux. Tous ces biens qu'ils voudroient voir accumulés sur votre tête, n'en sont pas : le seul bien, l'unique appui de la félicité humaine, c'est d'être sûr de soi ; et l'on n'y parvient qu'en bravant la fatigue, en la mettant au nombre des choses indifférentes. Si elle n'étoit indifférente, la même chose seroit donc tantôt bonne et tantôt mauvaise, tantôt légère et supportable, tantôt propre à causer de l'effroi. Si la fatigue n'est pas un bien, où donc est le bien? Dans le mépris de la peine. Aussi je blâme

ces hommes qui consument leurs forces en travaux superflus : au contraire, celui dont l'ardeur se propose un but honnête, dont les efforts infatigables ne connoissent ni les obstacles ni le repos ; je l'admire, je lui crie de toute ma force : *Courage, homme intrépide ! leve la tête ; reprends haleine ; ou plutôt, sans la reprendre, franchis d'une course la montagne entière. La fatigue est l'aliment des ames fortes.* Ne réglez donc pas sur les premiers vœux de vos parens, les objets de vos desirs et de vos prières : ou plutôt, à votre âge, si avancé dans la carrière, rougissez d'invoquer encore le Ciel. Pourquoi tous ces vœux ? Vous voulez être heureux ! soyez-le par vous-même. Et comment ? en comprenant qu'il n'y a de bien qu'avec la vertu, de mal qu'avec la méchanceté. Comme le blanc n'existe pas sans un mélange de lumière, ni le noir sans l'intervention des ténebres ou d'une matière obscure ; comme la chaleur est due au feu, et le froid à l'air : de même la honte et l'honnêteté ne proviennent que de l'association du vice et de la vertu. Quel est donc le bien réel ? C'est la science. Et le

vrai mal ? C'est l'ignorance. L'homme instruit et consommé, rejette ou préfère les objets, suivant les circonstances : mais s'il a l'ame grande et invincible, ce n'est point par crainte, qu'il rejette les uns, ni par admiration, qu'il préfère les autres.

Mon cher Lucilius, il ne vous est plus permis de rétrograder, ni de perdre courage. Ne pas refuser la peine, c'est trop peu, il faut la desirer. Vous demandez quels travaux on doit nommer frivoles et superflus ? ce sont ceux dont l'objet est méprisable. Mais ils ne sont pas blâmables pour cela ; non plus que louables, quand ils tendent à une fin honnête. Ces deux titres appartiennent à l'ame seule qui s'y applique. Elle même s'excite à surmonter les obstacles ; elle se dit : *Pourquoi cette langueur ? La fatigue est-elle faite pour effrayer un grand cœur ?* Ajoutez que la perfection de la vertu consiste dans l'uniformité, la tenue, l'harmonie de la conduite ; ce qui suppose la connoissance de la Nature, c'est-à-dire des choses divines et humaines. Voilà le bien suprême. Parvenu à ce point, vous n'avez plus à supplier les Dieux ; vous êtes leur associé.

Mais comment y parvenir ? Mon ami, vous n'aurez point à franchir les Alpes Grecques et Pennines, à traverser les déserts de la Candavie (1), à braver les Syrtes, ni Scylla, ni Charybde, périls que vous avez pourtant affrontés pour l'appas d'un chétif Gouvernement. Ici le chemin est sûr, il est agréable ; vos provisions sont prêtes ; la Nature s'en est chargée : conservez ces dons, et vous marcherez égal aux Dieux. Mais qui vous rendra l'égal des Dieux ? Sera-ce l'argent ? Dieu n'a rien. La toge prétexte ? Il est nud. La renommée, la représentation, l'immense étendue de votre célébrité ? Dieu n'est connu de personne. Plusieurs en ont des idées fausses, et ils les ont impunément. Sera-ce cette foule d'esclaves qui portent votre litière, et dans les rues, et dans les grands chemins ? Mais ce Dieu, le plus grand et le plus puissant des êtres, porte lui-même le monde entier. Ne fondez pas non plus votre bonheur sur la

(1) La Candavie étoit la partie montueuse et déserte de la Macédoine, qui commençoit à Dyrrachium. *Voyez* Plin. *lib.* 3, *cap.* 23.

force et la beauté du corps : elles ne soutiennent pas l'épreuve des ans. Il vous faut un bien qui jamais ne dégénère ; un bien invincible à tous les obstacles, supérieur à tous les biens. Que sera-ce ? Votre ame ; mais une ame droite, grande, vertueuse. Une telle ame n'est que Dieu même placé dans un corps humain : elle peut être le partage d'un esclave, d'un affranchi, comme d'un Chevalier Romain. Qu'est-ce que ces noms de *Chevalier Romain*, d'*esclave*, d'*affranchi ?* des titres inventés pour enorgueillir quelques hommes, et pour dégrader les autres. Il n'est pas de coin sur la terre, d'où l'on ne puisse s'élancer vers le ciel. Prenez seulement votre essor, et rendez-vous digne des Dieux. Ce ne sera point au moyen de l'or et de l'argent ; les métaux ne peuvent représenter les traits de la Divinité. Vous le savez, les Dieux étoient d'argille, au temps où ils exauçoient les mortels.

LETTRE XXXII.

Exhortation à la Philosophie.

Je m'informe de vous. Il ne vient personne de votre Province, que je n'interroge sur votre conduite, sur les lieux, les gens que vous fréquentez. N'espérez pas m'en faire accroire : je suis sans cesse à vos côtés. Toutes vos démarches me sont connues ; je les vois : réglez-les en conséquence. Savez-vous ce que j'aime le mieux de tous les rapports qu'on me fait ? c'est qu'on ne m'en fait aucun : c'est que les gens que je questionne, ignorent presque tous à quoi vous employez votre temps. Rien de plus sage : fuyez un monde dont les principes et les inclinations diffèrent tant des vôtres. Sans doute, ils ne vous détourneront pas de la route : le nombre des séducteurs, quel qu'il soit, n'ébranlera pas la fermeté de vos résolutions. Je ne crains pas qu'on vous fasse reculer, mais qu'on ne vous empêche d'avancer. C'est déja trop pour vous d'être arrêté. La vie est si courte ! et notre inconstance l'abrege encore ; on la recom-

mence tous les jours; on la morcelle, on la hache, pour ainsi dire. Hâtez-vous donc, mon cher Lucilius; songez à quel point vous doubleriez le pas, si l'ennemi vous poursuivoit, si le vainqueur s'avançoit au galop sur vos traces. Eh bien! on vous poursuit; courez, sauvez-vous. Parvenu dans un lieu sûr, pensez de temps en temps au bonheur du Sage qui, avant de mourir, a consommé sa vie : il laisse alors venir en paix le reste de ses jours. Assuré d'une vie heureuse, peu lui en importe la durée; Oh! quand viendra le jour, où vous saurez que la longueur du temps ne fait rien au bonheur; où tranquille et paisible, indifférent sur le lendemain, vous vivrez pleinement *rassasié* de votre existence! Savez-vous ce qui rend les hommes si affamés de la vie? C'est que nul d'entre eux n'a su jouir de lui-même. Que mon amitié ressemble mal à celle de vos parens! Les biens dont ils vous ont souhaité l'abondance, je vous en souhaite le mépris. Leurs vœux insensés ruinoient les autres pour vous enrichir; ils ne vous revêtissoient que de la dépouille d'autrui : la seule

possession que je vous souhaite, est celle de vous-même. Puisse votre ame, après a longue agitation, revenir enfin au centre du repos, s'y fixer, se complaire en elle-même ; et, par la connoissance du vrai bonheur, dont on jouit dès qu'on se connoît, n'avoir plus besoin d'un surcroît d'années. On est vraiement au-dessus des besoins, vraiement *libre et affranchi*, quand on a su fournir sa carrière, avant sa mort.

LETTRE XXXIII.

Des Sentences ou Maximes Philosophiques.

Vous desirez que mes lettres soient terminées, comme autrefois, par quelques sentences mémorables de nos maîtres. Mon ami, ces grands hommes ne songeoient guère aux fleurs de l'éloquence. Leurs ouvrages sont des tissus de beautés mâles. Des pensées remarquables et saillantes, annoncent une composition inégale. Le plus grand arbre ne cause point d'admiration, quand tous ceux de la même forêt lui sont égaux. Toutes les histoires,

tous les poëmes sont pleins de ces sortes de maximes. Voilà pourquoi je ne veux pas qu'on les attribue à Épicure ; elles appartiennent à tout le monde, et principalement à nous. Si dans Épicure elles frappent d'avantage ; c'est qu'elles sont plus rares, c'est qu'on les attend moins : c'est que des mots vigoureux sont plus étonnans dans un homme qui prêche la volupté. Telle est, du moins, l'idée qu'on se fait d'Épicure ; car, selon moi, c'est un héros sous l'habit d'une femme : le courage, la patience, l'activité militaire peuvent être le partage des Perses, comme des peuples les plus aguerris. N'exigez donc pas un extrait, un choix de pensées brillantes. Ce qui n'est qu'épars dans les autres ouvrages, dans les nôtres forme un tout continu. Nous n'avons point de marchandises pour la montre ; nous n'étalons pas à nos portes des effets précieux, pour attirer l'acheteur qui ne trouveroit rien plus dans nos magasins. Chez nous on peut choisir des échantillons : et quand nous pourrions, dans ce nombre infini de pensées frappantes, en trier quelques-unes ; à qui les attri-

buer? à Zénon? à Cléanthe? à Chrysippe? à Panetius? à Posidonius? Nous n'avons point de maîtres : nous sommes tous propriétaires. Chez les Épicuriens, au contraire, les mots de Métrodore, ceux d'Hermachus appartiennent au seul Épicure. Dans ce camp on n'ouvre la bouche, que sous les auspices du Général. Je le répete, dans cette foule de beautés égales, quels que soient nos efforts, il est impossible de faire un choix. *C'est au pauvre qu'il convient de compter son troupeau.* Quelque part que se portent vos yeux, vous trouverez des maximes qui sembleroient transcendantes, si toutes les autres n'étoient pas du même ordre. Renoncez donc à l'espoir de connoître par extrait les chefs-d'œuvre des grands hommes ; il faut les envisager, les méditer sous toutes leurs faces. L'empreinte du génie est gravée sur ses ouvrages : les parties s'y tiennent ; en ôter une seule, c'est ruiner le tout. Non, que je vous défende d'examiner chaque membre à part, mais sans les détacher du tronc. Une femme n'est pas belle, pour avoir les bras ou la jambe

bien tournés : il faut qu'en elle la beauté de l'ensemble empêche d'admirer les détails. Si vous l'exigez pourtant, je n'agirai point en avare ; vous serez servi à pleines mains ; par tout nous avons d'immenses amas d'apophthegmes, il n'y a qu'à puiser, le réservoir est plein, et l'eau ne coule pas goutte à goutte, mais à grands flots et sans interruption. Je ne doute pas qu'un pareil recueil ne puisse être fort utile aux commençans. Les pensées se retiennent plus aisément, quand elles ont les bornes, et, pour ainsi dire, la tournure mésurée du vers. Voilà pourquoi l'on fait apprendre aux enfans ces maximes célebres chez les Grecs sous le nom de *Chries*. A cet âge l'esprit ne sauroit embrasser plus d'étendue, ni marcher à plus grands pas : mais un homme fait doit rougir de s'amuser autour des fleurs, de n'avoir pour science qu'un petit nombre d'adages connus, et pour appui que sa mémoire. Qu'il la soutienne sur lui même : qu'il parle, au lieu de citer. Quelle honte pour un homme déja vieux, ou prêt à l'être, de n'être sage que par ses livres? *c'est Zénon*

qui l'a dit. Et vous ? *c'est Cléanthe....*
Et vous ? jusqu'à quand recevrez-vous des leçons? Donnez-en vous-même : dites à votre tour des mots à retenir : tirez quelque chose de votre fonds. En vérité ces hommes, toujours interpretes et jamais auteurs, cachés sans cesse à l'ombre d'un grand Écrivain, ont bien peu de ressort, pour n'oser jamais faire ce qu'ils ont appris si long-temps ! Le beau métier, d'exercer sa mémoire sur les productions d'autrui ! Se ressouvenir, n'est pas savoir. On se ressouvient, quand on garde les choses dans sa mémoire : on les sait, quand on se les approprie. Faut-il rester toujours attaché devant un modele, toujours les yeux fixés sur un maître ? Zénon dit ceci, Cléanthe dit cela. Eh ! mon ami, n'y aura-t-il jamais de différence entre un livre et vous ? Quoi : toujours disciple ! il est temps d'être maître. Qu'ai-je besoin d'écouter ce que je peux lire ! Mais, dira-t-on, la voix donne de la vie aux pensées ? Non, si elle ne fait que répéter les paroles d'autrui ; si elle ne fait que la fonction d'un écho. Ajoutez que ces gens, toujours en tutele, suivent

les Anciens dans une carrière, où les les Anciens n'avoient garde de se suivre les uns les autres : dans une carrière qui n'est pas encore connue. S'en tenir aux découvertes antérieures, c'est le moyen de n'en jamais faire. De plus, qui suit un autre, marche sans but ; et comment trouver, quand on ne cherche pas ? Quoi ? je ne marcherai pas sur les traces des Anciens ! Sans doute, je prendrai la route frayée : mais si je trouve un alignement plus droit, je le suivrai. Ceux qui nous ont devancés, étoient nos guides, et non nos maîtres. La vérité luit pour tout le monde ; mais elle n'est pas découverte : il reste encore beaucoup à faire aux races futures.

LETTRE XXXIV.

Il encourage son ami, et le félicite sur ses progrès.

JE tressaille de joie, je me trouve plus grand, mes rides s'effacent, mon sang se réchauffe, toutes les fois que vos actions ou vos écrits m'apprennent à quel point vous êtes au-dessus de vous-même ;

pour les autres, depuis long-temps vous les avez surpassés. Si la vue d'un arbre en fruits réjouit le Cultivateur ; si le Berger regarde avec plaisir les petits de son troupeau ; si aux yeux d'une Nourrice, l'accroissement de son éleve ne diffère pas du sien propre ; quelle doit être la jouissance d'un Instituteur, quand il voit mûrir tout-à-coup un ame dont il a long-tems cultivé l'enfance ! Je vous réclame, Lucilius : vous êtes mon ouvrage. A peine avois-je remarqué vos dispositions, que je mis la main sur vous, je vous exhortai, je vous aiguillonnai. Votre ardeur se ralentissoit-elle ? je la ranimois de temps en temps, et je le fais encore ; mais aujourd'hui vous courez, et m'excitez à votre tour : que me faut-il de plus ? Mon ami, c'est déja beaucoup : l'ouvrage est à moitié fait, quand il est commencé : cette maxime est vraie, même en morale. Vouloir devenir bon, c'est l'être en grande partie. Je parle de cette bonté parfaite et accomplie, que la violence ni la contrainte ne peuvent corrompre ; de cette bonté dont je vois en vous la perspective. Mais il faut persister, redoubler d'efforts, et tâcher

sur-tout que vos paroles et vos actions s'accordent, se répondent, forment un même tissu. L'ame est mal gouvernée, quand ses actions sont discordantes.

LETTRE XXXV.

Qu'il n'y a d'amitié qu'entre les gens de bien.

QUAND je vous prie instamment d'étudier, je parle pour moi. Il me faut un ami ; et cette espérance m'est interdite, si vous ne persistez à travailler sur vous-même. A présent vous ne faites que m'aimer ; mais vous n'êtes pas mon ami. Quoi ! sont-ce deux choses distinctes ? Oui, Lucilius, et même dissemblables. On aime, quand on est ami ; mais quand on aime, on n'est pas un ami pour cela. L'ami est toujours utile ; celui qui aime peut quelquefois nuire. Travaillez donc ; ne fût-ce que pour apprendre à être ami. Mais hâtez-vous : j'en puis encore profiter ; plus tard, vous apprendriez pour un autre. Il est vrai que je jouis d'avance, en songeant que nous formerons une seule ame ; que, malgré le peu de différence de nos

âges, à la caducité du mien, supléera la vigueur du vôtre. Mais je veux un bonheur plus réel. Sans doute un ami, quoiqu'absent, cause de la joie, mais une joie foible et passagère. La vue, la présence, le commerce, donnent plus de vie à la jouissance : sur-tout si l'ami qu'on desire, on le voit tel qu'on le desire. Apportez-moi donc le plus beau des présens, votre personne ; et pour être plus diligent, songez que je suis vieux, que vous êtes mortel. Rendez-vous à moi, mais auparavant à vous-même. Profitez, et sur-tout dans la science de vous mettre d'accord avec vous. L'épreuve la plus sûre de vos progrès, la voici : examinez si vous voulez aujourd'hui ce que vous vouliez hier : le changement de volontés annonce une ame flottante, portée çà et là au gré des vents. Elle seroit immobile, si elle avoit une base fixe et assurée ; mais un tel bonheur n'appartient qu'au Sage, ou à celui qui va l'être. Quelle est donc entre eux la différence ? le second reçoit une secousse, mais sans être déplacé ; il ne vacille que sur lui-même : le premier n'éprouve pas même cette secousse.

LETTRE

LETTRE XXXVI.

Des avantages du repos. Des vœux du vulgaire. Du mépris de la mort.

On blâme votre ami d'avoir embrassé le repos et la solitude, abandonné ses places, préféré la retraite aux nouveaux honneurs qui l'attendoient. Exhortez-le à se mettre au-dessus de l'opinion. Chaque jour il fera sentir à ses censeurs, qu'il a pris le parti le plus avantageux. Tous ces hommes qu'on regarde avec envie, ne feront que passer. Ils périront, l'un étouffé dans la foule, l'autre écrasé par une chûte. Rien de plus agité que la prospérité : sans cesse elle se tourmente : elle trouble les esprits de mille manières : elle allume dans les cœurs mille desirs ; elle excite l'un à l'ambition, et l'autre à la débauche ; elle gonfle celui-ci, elle amollit celui-là. Cependant on voit des gens la soutenir ? Oui, comme on en voit qui portent le vin. N'allez donc pas juger un homme heureux pour avoir une cour nombreuse. On se rassemble autour du riche, comme au bord d'un lac, pour y puiser et

le troubler. On taxe votre ami de légéreté et de paresse. Ignorez-vous qu'on abuse du langage, qu'on prend les mots dans une fausse acception ? Ne lui donnoit-on pas autrefois le nom d'heureux ? et vous savez s'il l'étoit. Je ne suis pas fâché, non plus, qu'on lui trouve un caractère sauvage et farouche. Ariston préféroit dans les jeunes-gens une humeur sombre, à cette gaiété qui plaît tant au commun des hommes. Le vin, disoit-il, acquiert de la qualité, quand il est âpre et rude au commencement; il n'est pas de garde, quand il est potable de trop bonne heure. Qu'on le traite d'homme triste et ennemi de ses intérêts; en vieillissant, il se trouvera bien de cette tristesse, pourvu, toutefois, qu'il persiste à cultiver la vertu, à s'abreuver des arts honnêtes : mais qu'il ne se borne pas à une teinture légère; que son ame entière en soit imprégnée. Il est en âge d'apprendre. Quoi donc ? en est-il un, où l'on ne doive point apprendre ? Mon ami, l'on peut étudier à tout âge, mais non pas à tout âge être étudiant. Rien de plus honteux et de plus ridicule, qu'un

vieillard abécédaire (1). On doit amasser dans la jeunesse, et jouir dans la vieillesse. Vous ne pouvez donc rien faire de plus utile pour vous-même, que de rendre votre ami aussi vertueux qu'il se peut. Les bienfaits qu'on doit rechercher et répandre, et qui tiennent, sans contredit, le premier rang, ce sont ceux où l'on gagne autant à donner qu'à recevoir. En un mot, votre ami n'est plus libre, sa parole est engagée, et il est moins honteux de manquer à une dette qu'à une promesse de vertu. Pour acquitter une dette pécuniaire, il faut au Commerçant une heureuse navigation, au Laboureur un sol fertile et une saison favorable : pour payer l'autre espece de dette, il suffit de vouloir. La Fortune n'a nul droit sur les mœurs : qu'il regle lui-même les siennes. Dans le calme de sa retraite, qu'il éleve son ame à ce faîte de la perfection, où l'on ne sent ni le gain, ni

(1) Cette expression hardie et énergique est de Montaigne. Je la conserve, parce qu'elle rend, d'une manière aussi heureuse que précise, le *senex elementarius* de Séneque. *Voyez* Montaigne, *Essais*, *liv.* 2, *chap.* 28, vers la fin.

la perte : où l'on reste le même, quelles que soient les circonstances ; au-dessus des richesses, quand le sort les prodigue ; toujours grand, quand il les diminue ou les retranche. Dans son enfance, il eût appris chez les Parthes à tendre un arc ; en Germanie, à lancer un dard ; au temps de nos ancêtres, à dresser un coursier, à frapper de près l'ennemi : telles sont les exercices que chaque nation prescrit à sa jeunesse. Que doit apprendre votre ami ? une science qui fait parer tous les coups, qui résiste à toutes les especes d'ennemis ; le mépris de la mort. Que la mort ait quelque chose en soi d'effrayant ; qu'elle répugne à la nature de l'homme, à son amour inné pour lui-même : c'est un fait incontestable. Et pourquoi tant nous préparer, nous armer de courage, si une pente naturelle nous portoit à mourir comme à nous conserver ? Il ne faut pas de leçons pour se résoudre à coucher, s'il est besoin, sur un lit de roses : il en faut pour apprendre à ne pas trahir sa foi dans les tortures, à veiller au bord des retranchemens, debout, quelque fois blessé, sans même s'appuyer sur sa pique,

parce qu'ainsi reposé, l'on peut être surpris par le sommeil. La mort ne fait point de mal; pour le sentir, il faudroit vivre encore. Si pourtant une longue vie a pour vous tant de charmes ; songez que, de cette foule de substances qui disparoissent à nos yeux, pour rentrer dans le sein de la Nature d'où elles sont sorties et sortiront encore, nulle n'est anéantie. Tout cesse, rien ne périt : et cette mort que nous repoussons avec effroi, n'ôte pas la vie, elle ne fait que la suspendre. Un jour viendra qui ramenera l'homme à la lumière; jour fatal, qu'on refuseroit, peut-être, s'il n'étoit accompagné d'un profond oubli. Mais par la suite, je prouverai plus en détail, que ces destructions apparentes ne sont que des changemens de formes ; ainsi l'on doit partir sans chagrin, quand on est sûr de revenir. Regardez le cercle éternel de la Nature, et vous verrez que dans ce monde, les êtres ne meurent point, mais descendent et remontent tour-à-tour. L'été se passe, l'année suivante le ramene. L'hiver finit, il reviendra dans son temps. La nuit voile le soleil, et bientôt sera chassée par l'au-

rore. Dans leurs constantes révolutions, les astres regagnent le terme qu'ils ont franchi; sans cesse une partie du Ciel s'éleve, et l'autre s'abaisse. Je finis en ajoutant que, ni les enfans, ni les imbécilles ne craignent la mort. Quelle honte, si la raison ne pouvoit nous conduire à une sécurité que donne l'absence de la raison.

LETTRE XXXVII.

Du courage que donne la Philosophie.

Vous êtes lié par le plus solemnel des engagemens. Vous m'avez promis un homme de bien : c'est vous être enrôlé sous serment. Si l'on vous dit que cette milice est douce et facile, on vous trompe, mon ami; je ne vous laisserai pas dans l'erreur. Le serment des Gladiateurs et le vôtre, l'un honteux, et l'autre honnête, sont conçus dans les mêmes termes, de périr sous les lanières, par le fer et les flammes. Mais les malheureux qui se louent pour les combats de l'arêne, qui boivent et mangent pour avoir plus de sang à répandre, sont contrains d'endu-

rer la douleur contre leur gré : mais vous, vous devez souffrir volontairement et avec joie. Ils peuvent rendre les armes, essayer d'attendrir le peuple : vous ne devez, ni mettre bas les vôtres, ni demander la vie; mais mourir debout, et ne jamais céder. Eh! que vous serviroit de gagner quelques jours, quelques années? La nature ne donne pas de congé absolu. Comment donc me dégager de ces liens? Mon ami, vous ne pouvez vous soustraire à la nécessité, mais vous pouvez la vaincre. Ouvrez-vous une route, la Philosophie saura vous l'indiquer : suivez-la, si vous aimez la paix, la sécurité, le bonheur, en un mot la liberté qui est le plus grand des biens; nul autre moyen d'y parvenir. La folie est abjecte, sordide, et servile; elle obéit à mille passions cruelles, maîtresses impérieuses, qui commandent quelque fois tour-à-tour, et quelque fois en même-temps : la sagesse vous en affranchira; c'est l'unique liberté. Un seul chemin y conduit, il est droit, point d'écarts à craindre, marchez d'un pas assuré. Voulez-vous que la Nature entière vous obéisse? obéissez à la raison : vous gouvernerez

les autres, si elle vous gouverne. Elle vous apprendra ce que vous devez entreprendre, et comment; vous ne serez plus étranger à vos actions. Citez-moi un homme qui puisse retrouver le fil de ses volontés : c'est qu'on n'est pas déterminé par des motifs, mais poussé au hasard. La Fortune vient à nous en aveugle, aussi souvent que nous allons vers elle. Ainsi, (quelle honte!) au lieu de marcher, on est emporté : et dans le tourbillon des événemens, on se demande avec surprise : *comment suis-je venu ici?*

LETTRE XXXVIII.

Utilité des Sentences ou Maximes.

VOUS avez raison d'exiger que nos lettres soient fréquentes. La morale profite plus, quand elle s'insinue dans l'ame par pensées détachées : ces discours d'appareil, débités en présence d'un peuple nombreux, font plus de bruit et moins d'effet. La philosophie est le conseil de l'homme, et ce n'est pas à haute voix qu'on donne des conseils. Sans doute, il est des cas où l'on peut haranguer; s'il

s'agit, par exemple, de déterminer un homme irrésolu. Quand il n'est question que de l'instruire, et non pas de le rendre docile, prenons un ton plus modéré. Ainsi les conseils pénetrent mieux, et restent plus long-temps. Qu'importe le nombre des paroles, pourvu qu'elles soient efficaces : il faut en user comme des semences. La plus petite graine reçue dans un terrein favorable, se développe, et d'imperceptible, devient un très-grand arbre. De même, un précepte, qui n'est rien en apparence, s'il germe, produit bientôt. Ce n'est qu'un mot : mais dans un cœur bien disposé, ce mot prend racine et s'étend. Je le répete, entre les semences et les préceptes, nulle différence ; la briéveté n'empêche pas l'effet. Il ne faut qu'une ame propre à s'en saisir et les entretenir ; ils fructifieront à leur tour et rendront au centuple.

LETTRE XXXIX.

Des inconvéniens de la prospérité.

LES analyses que vous desirez, mon cher Lucilius, je les ferai, n'en doutez

pas, avec le soin, l'ordre et la précision, dont je suis capable. Mais prenez-y garde : un ouvrage développé seroit peut-être plus utile que ces extraits appellés aujourd'hui *abrégés*, et *sommaires* dans les siecles de la bonne latinité. Les abrégés sont plus nécessaires aux Commençans, parce qu'ils instruisent ; les sommaires sont plus commodes pour les Savans, parce qu'ils rappelent. Mais je travaillerai dans les deux genres ; n'exigez pas de citations, il n'y a que les inconnus qui donnent des répondans. Je suivrai votre plan, mais à ma manière. En attendant, consultez les autres abréviateurs, ils sont en grand nombre, mais leurs écrits peut méthodiques. Ouvrez le catalogue des Philosophes, il n'en faut pas davantage pour réveiller votre ardeur, en voyant quelle foule d'hommes ont travaillé pour vous ; sûrement vous desirerez d'en accroître le nombre. Le propre d'un homme généreux, est de s'enflammer pour les choses honnêtes ; une ame haute se passionne rarement pour des objets vils et communs : l'idée d'une grande entreprise l'exalte et l'entraîne. Si la flamme qui

s'éleve en ligne droite, ne peut, ni descendre, ni s'arrêter; de même, toujours en mouvement, l'ame humaine est d'autant plus active, qu'elle a plus de vigueur. Heureux l'homme qui dirige cet élan vers le bien; jamais il ne dépendra du sort. La prospérité ne pourra l'enorgueillir, ni l'adversité l'abattre. Ce qu'on admire, il le dédaigne. Il sait qu'une ame grande est au-dessus des grandeurs, et que la médiocrité est préférable à l'opulence. La médiocrité rend l'homme heureux; l'opulence nuit par son excès même. Ainsi les épis trop pressés se renversent : ainsi les branches rompent sous le poids des fruits, et l'excessive fécondité nuit à la maturité. L'ame succombe de même sous le faix du bonheur : elle en abuse contre les autres, et sur-tout, contre elle-même. Point d'ennemi si cruel, que la volupté pour bien des hommes : et si l'on supporte leurs passions, c'est parce qu'ils se rendent tous les maux qu'ils font aux autres. Il faut bien qu'ils soient victimes de leur frénésie. Les bornes de la Nature une fois franchies, il n'est plus de frein qui arrête la cupidité : la Nature

a ses bornes ; la fantaisie et la cupidité n'en connoissent aucunes. La mesure du nécessaire ; c'est le besoin : mais le superflu, où l'arrêter ? Ainsi l'on se plonge dans les plaisirs ; l'habitude se contracte, on ne peut plus s'en passer, et l'on parvient à ce dernier terme du malheur, où le superflu ne diffère plus du nécessaire. On ne jouit plus des voluptés, on en est l'esclave, et l'on chérit son infortune, ce qui en est le comble. Oui, l'on est au comble de l'infortune, quand on ne se livre plus à la débauche par penchant, mais par réflexion. Le mal est sans remede, quand les vices se sont changés en mœurs.

LETTRE XL.

De l'éloquence qui convient au Philosophe.

Je vous rends grace de m'écrire souvent : c'est vous montrer à mes yeux de la seule manière qui dépende de vous. Jamais il ne me vient de vos lettres, qu'aussi-tôt nous ne soyons ensemble. Si les portraits de nos amis absens ont pour nous des charmes,

en nous rappellant leur souvenir, en adoucissant par une agréable illusion, l'amertume de l'absence ; quelle joie de contempler dans un écrit et l'empreinte et les traits véritables d'un ami trop éloigné ! Ce que la présence a de plus doux, la main de notre ami le reproduit dans une lettre.

Le Philosophe Sérapion est donc arrivé dans votre isle ? Il y disserte, vous a-t-on dit, avec la plus grande volubilité. Ses paroles ne se succedent pas; elles débondent, elles se pressent, elles se poussent : le flux en est tel, qu'une seule voix n'y peut suffire. Je n'approuve point cet excès ; le débit d'un Philosophe doit être ordonné comme sa conduite, et l'ordre n'est pas compatible avec la précipitation. Ces harangues impétueuses, qui tombent comme la neige sans interruption, Homère les met dans la bouche d'un Orateur : les paroles du vieux Nestor ont la douceur du miel, et coulent aussi lentement. Ainsi, n'en doutez pas, cette rapidité, cette redondance convient mieux à un Charlatan qui veut séduire, qu'à un Philosophe qui veut instruire, et qui

traite des objets sérieux. Je ne veux pas que ses mots coulent goutte à goutte ni à grands flots, qu'il fasse languir les oreilles, ni qu'il les accable. Une élocution seche et décharnée, par sa lenteur et ses repos continuels, ennuie l'auditeur, fatigue son attention. Néanmoins la pensée qu'il faut attendre, est plus sûre d'entrer, que celle qui ne fait qu'effleurer les oreilles. Enfin on se rassemble autour d'un Philosophe pour prendre ses leçons : et ce n'est plus les prendre, c'est courir après. Ajoutez que les discours consacrés à la vérité, doivent être simples et sans apprêts ; une harangue populaire n'a pas le vrai pour base : elle ne veut qu'émouvoir la multitude, qu'entraîner dans son cours impétueux, le suffrage des ignorans : c'est un coursier qu'on ne peut manier, qui s'échappe et s'emporte : et comment régler les autres, quand on n'est pas réglé soi-même ? En un mot un discours destiné à la guérison des ames, doit les pénétrer : les remedes ne profitent, qu'autant qu'ils séjournent dans le corps. Sous cet amas de paroles, je ne vois qu'un grand vuide, beaucoup de

bruit et nul effet. Quoi ? vous avez à dissiper mes craintes, à réprimer mes desirs, à combattre mes préjugés, à m'affranchir du luxe, de l'avarice, et vous comptez le faire en courant ? un Médecin peut-il en passant guérir ses malades ? Et quel plaisir cause donc ce fracas de paroles jettées à l'aventure ? Les choses qui n'ont de mérite que la difficulté, il suffit de les voir une fois : ces discoureurs si versés dans la science des mots, les entendre une fois, c'est peut-être trop. Qu'y trouve-t-on à retenir, à imiter ? et que penser de l'ame, quand le langage est confus, en désordre, sans frein ? Si l'on court sur une pente, on ne s'arrête pas où l'on veut, l'on est emporté plus loin par l'impulsion de sa vîtesse : de même on n'est plus maître de cette excessive rapidité. Elle est donc indigne d'un Philosophe, qui ne doit pas laisser aller ses paroles, mais les régler, les conduire avec mesure. Quoi ! ne peut-il quelquefois s'élever ? Il le peut, mais sans compromettre la dignité de son caractère : elle est perdue par ces tours de force, par cette véhémence outrée. Qu'il ait de

l'énergie, mais qu'il la modère, qu'il ressemble à un fleuve plutôt qu'à un torrent. Cette vélocité, cette fougue, cet emportement, je ne les passerois pas même à un Orateur. Entraîné par la vanité de briller, ou par un mouvement dont il n'est pas le maître, comment des Juges, quelque fois ignorans, le suivroient-ils? il ne doit hâter et presser ses idées, que suivant la portée de son auditoire. Vous ferez donc bien de ne jamais fréquenter ces hommes plus curieux de beaucoup dire, que de bien dire : et s'il falloit opter, je vous conseillerois plutôt l'excès de P. Vinicius, dont Asellius disoit qu'il traînoit ses mots. Geminus ne concevoit pas qu'on pût trouver éloquent un homme, qui ne pouvoit jamais assembler trois paroles : et pourtant j'aimerois mieux en vous ce défaut ; dût un mauvais plaisant, en vous voyant tirer chaque syllabe l'une après l'autre, comme si vous dictiez, vous dire comme à Vinicius, *parlez, de grace, ou taisez-vous.* L'homme sensé s'interdira donc à jamais le débit précipité de Q. Haterius, Orateur célèbre en son temps. On ne l'a jamais vu s'arrêter

ni

ni hésiter : il commençoit et finissoit d'une seule traite. Je n'ignore pas qu'il y a des convenances de langage. La licence que je blâme, on la souffre chez les Grecs : pour nous, même en écrivant nous séparons nos mots. Le fondateur de l'éloquence Romaine, Cicéron, avoit une marche réglée. Notre langue est circonspecte ; elle sent sa dignité, et veut la faire sentir. Fabianus estimé pour ses mœurs, sa science, et son éloquence qui ne tient que le troisième rang, dissertoit sans embarras, mais sans précipitation ; on admiroit dans son débit plutôt la facilité que la vîtesse. Cette aisance me plaît dans un Sage, mais je ne l'exige pas. Heureux si ses paroles coulent sans obstacle : mais j'aime encore mieux qu'il s'arrête, que de le voir s'emporter. Si je fais tant d'efforts pour vous préserver de cette maladie, c'est qu'elle suppose peu de modestie, et qu'on n'y tombe qu'après avoir cessé de rougir et de s'écouter. Un cours si rapide entraîne mille inadvertances qu'on voudroit corriger. Je le répete, cette impétuosité n'est pas compatible avec la décence : elle exige qu'on l'exerce tous les jours, qu'on sacrifie

l'étude des choses à celle des mots. Et, quand ils se présenteroient d'eux-mêmes, quand ils couleroient sans peine, encore faudroit-il se modérer. Les discours du Sage doivent être comme sa démarche, soutenus et retenus. Tous mes préceptes se réduisent donc à vous dire de parler avec lenteur et gravité.

LETTRE XLI.

Que la Divinité réside en nous.

Vous continuez, dites-vous, à marcher vers la perfection. Mon ami, rien de mieux pour les autres, rien de plus salutaire pour vous. Quelle folie de demander la sagesse, quand on peut se la donner? En vain éleverez-vous les mains vers le Ciel; en vain obtiendrez-vous du Gardien des Autels, qu'il vous approche de l'oreille du Simulacre, pour être mieux entendu : ce Dieu que vous implorez est près de vous; il est avec vous, il est en vous. Oui, Lucilius, un Esprit saint réside dans nos ames; il observe nos vices, il surveille nos vertus, et il nous traite comme nous le traitons. Point d'homme

de bien, qui n'ait au-dedans de lui un Dieu. Sans son assistance, quel mortel s'éleveroit au-dessus de la fortune? De lui nous viennent les résolutions grandes et fortes. Dans le sein de tout homme vertueux, j'ignore quel Dieu, mais il habite un Dieu. S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques, dont les cimes montent jusqu'aux nues, et dont les rameaux pressés vous cachent l'aspect du Ciel; cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombre qui de loin forment continuité, tant de signes ne vous annoncent-ils pas la présence d'un Dieu? Sur un antre formé dans le roc, s'il s'éleve une haute montagne, cette immense cavité, creusée par la Nature, et non par la main des hommes, ne frappera-t-elle pas votre ame d'une terreur religieuse? On vénère les sources des grandes rivières; l'éruption soudaine d'un fleuve souterrain fait dresser des Autels; les fontaines des eaux thermales ont un culte, et l'opacité, la profondeur de certains lacs les a rendus sacrés : et, si vous rencontrez un homme intrépide dans le péril, inaccessible aux desirs, heureux dans l'ad-

versité, tranquille au sein des orages, qui voit les autres hommes sous ses pieds, et les Dieux sur sa ligne, votre ame ne sera-t-elle pas pénétrée de vénération? Ne direz-vous pas qu'il se trouve en lui quelque chose de trop grand, de trop élevé, pour ressembler à ce corps chétif qui lui sert d'enveloppe? Ici le souffle divin se manifeste : cette ame supérieure et si bien réglée, qui dédaigne les biens périssables comme au-dessous d'elle, qui se rit de nos desirs et de nos craintes, sans doute elle est mue par une impulsion divine : sans l'appui d'un Dieu, ce bel édifice ne pourroit se soutenir. Le Sage ne quitte pas le Ciel, pour en descendre. De même que les rayons du soleil touchent à la terre, et tiennent au globe lumineux d'où ils émanent : ainsi l'ame sacrée du grand homme, envoyée d'en haut, pour nous montrer la Divinité de plus près, séjourne avec nous, mais sans abandonner le lieu de son origine; elle y reste attachée, elle le regarde, elle y aspire, et ne vient un moment sur la terre, que comme un être d'un ordre supérieur : en quoi? en ce qu'elle ne brille que de son propre

éclat. Quelle folie de louer dans l'homme ce qui lui est étranger, d'admirer en lui ce qui peut en un moment passer à un autre ! Un coursier n'en vaut pas mieux, pour avoir un frein d'or. Le lion aux crins tressés, dompté par un maître, au point d'endurer les caresses et la parure, et le lion, dont la servitude n'a point énervé les esprits, ne se présentent pas du même air sur l'arène : l'un bouillant et impétueux, comme le veut sa nature, majestueusement hérissé, fier et beau de la terreur qu'il inspire, le comparerez-vous à ce quadrupede languissant que vous voyez orné de lames et de feuilles d'or ? On ne doit se glorifier que de ses biens. Quand les sarmens d'une vigne sont chargés de grappes, quand ses appuis mêmes succombent sous le faix ; on l'admire, on la préfère à une vigne dont les feuilles et les fruits seroient d'or. Pourquoi ? c'est que, dans une vigne, le premier mérite est la fertilité. Louez donc aussi dans l'homme, ce qui lui appartient. Il a de beaux esclaves, un riche palais, des moissons abondantes, un ample revenu ; tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui.

Réservez vos éloges pour les biens qu'on ne peut ni ravir, ni donner, qui sont propres à l'homme, c'est-à-dire son ame, et dans son ame la sagesse.

Puisque l'homme est un animal doué de la raison, c'est-là son bien, il n'y parvient qu'en remplissant sa tâche. Quelle est-elle ? De se conformer à la Nature. Rien de plus facile, et pourtant de plus rare, grace à la folie universelle. Les hommes se poussent l'un l'autre dans le vice. Et comment revenir à la raison ? Personne ne nous retient, et la foule nous entraîne.

LETTRE XLII.

Rareté des gens de bien.

QUOI ! votre ami vous a déja persuadé qu'il est un homme de bien ! Ce n'est pourtant pas en un moment qu'on peut le devenir, ni le paroître. Je parle de l'homme de bien de la seconde classe : quant à l'autre, c'est un phénix qui naît une fois en cinq cents ans. N'en soyons pas surpris; il faut du temps pour enfanter des pro-

diges; la Nature est prodigue des productions médiocres ou communes; l'excellent a toujours le mérite de la rareté. Mais votre ami est bien loin du terme où il se croit arrivé. S'il savoit ce que c'est qu'un homme de bien, il ne se flatteroit pas de l'être; il désespéreroit même de jamais le devenir. Mais, direz-vous, il pense mal des méchans. Et les méchans aussi: le plus grand supplice de la méchanceté, c'est d'être odieuse à elle-meme et aux siens. Mais il hait ceux qu'un pouvoir subit et illimité rend insolens. Il feroit ce qu'ils font, s'il pouvoit ce qu'ils peuvent. Combien d'hommes ne sont retenus que par l'impuissance de mal faire! Donnez-leur des forces; le vice ne tardera pas à se produire; la prospérité lui ouvre la porte; et, pour développer leur méchanceté, il ne faut qu'une occasion. L'on manie, sans danger, les serpens les plus vénimeux, quand le froid les engourdit; mais, pour être gelé, leur poison n'est point épuisé. La cruauté, l'ambition, la débauche, pour égaler certains hommes aux plus grands scélérats, n'attendent souvent que les faveurs de la

fortune. Voulez-vous connoître leurs dispositions? proportionnez-y leur puissance.

Vous rappelez-vous un certain homme que vous croyiez avoir subjugué? Je le trouvois léger et frivole : je vous disois que vous ne le teniez que par l'aîle, et non par les pieds : je me trompois, vous ne teniez qu'une plume; il vous la laissa dans la main, et s'envola. Vous savez quelles scènes il vous donna depuis, et quelles entreprises le conduisirent enfin à sa ruine : il ne voyoit pas qu'en exposant les autres, il s'exposoit lui-même; et que ces biens qu'il convoitoit, sont onéreux, ou du moins superflus. Oui, Lucilius, tous les objets pour lesquels on s'empresse, on se tourmente, ne font pas de bien, ou font encore plus de mal. Les uns sont superflus, les autres ne valent pas la fatigue qu'ils donnent. Mais on ne la sent pas; et, ce qui coûte le plus, nous semble gratuit. Oh! que l'homme est stupide! Il ne croit acheter, que lorsqu'il compte de l'argent; il croit que ce n'est rien payer, que de se donner soi-même en paiement. Ce qu'on ne voudroit pas ache-

ter, s'il falloit, en échange, renoncer à une maison, à une terre agréable ou utile ; on y sacrifie son repos, sa sûreté, l'honneur, le temps, la liberté. Ainsi, ce que l'homme prise le moins, c'est lui-même. On devroit donc, à l'égard des actions et des choses, se conduire, comme avec un marchand, comparer la marchandise et le prix. Souvent ce qui coûte le plus, est ce qui vaut le moins. Combien de choses, dont l'acquisition nous a ravi la liberté ! Nous l'aurions encore, si nous ne les avions pas. Rappellez-vous ces maximes, avant d'acquérir ; rappellez-vous les, après la perte : car ces biens s'en iront, puisqu'ils sont venus. Mais vous avez su vous en passer, vous le saurez encore. Si vous en avez joui longtemps, vous en êtes rassasié, sinon l'habitude n'est pas encore formée. Vous aurez moins d'argent ? partant moins d'embarras. Peu de faveur, et peu d'envieux. Considérez de près tous ces objets qui troublent la raison, qu'on ne quitte qu'avec larmes ; vous verrez que ce n'est pas leur perte qui chagrine, mais l'opinion qu'on en a. Quand ils nous manquent,

c'est la réflexion, et non le sentiment qui nous l'apprend. L'on n'a rien perdu, quand on se possede encore. Mais qu'il est peu de gens qui se possedent!

LETTRE XLIII.

Qu'il faut agir à découvert. De la conscience.

Vous me demandez qui m'a si bien instruit; de qui je tiens un secret que vous n'avez dit à personne. C'est de la Renommée qui sait tant de choses. Quoi! direz-vous, suis-je assez important, pour occuper la Renommée? Mon ami, ne vous mesurez pas sur le lieu où je suis, mais sur celui que vous habitez. Quand on est plus grand que ses voisins, on est grand où on vit. La grandeur n'est jamais absolue; elle ne croît et décroît que par comparaison. Le même bâtiment sur un fleuve est un vaisseau; sur la mer, il n'est plus qu'une barque. Le même gouvernail est trop grand pour un navire, et trop petit pour un autre. Vous avez beau vous déprimer; dans votre Province, vous

êtes un homme considérable. La manière dont vous agissez, dont vous soupez, dont vous dormez, on la sait, on s'en informe : nouveau motif pour vous observer vous-même. Ne vous croyez heureux, que du moment où vous pourrez vivre en public, où les murs de votre maison vous couvriront, sans vous cacher. Ces murs, dont nous sommes entourés, servent communément bien moins à nous garantir, qu'à nous mettre à portée de pécher en secret. Je vais vous dire une chose qui vous donnera une idée de nos mœurs. Nul homme ne consentiroit à vivre, sa porte ouverte. Ce fut moins l'orgueil que la honte qui inventa les portiers; et de la manière dont on vit; entrer chez quelqu'un, sans être annoncé, c'est le prendre sur le fait. Eh! que sert de se cacher, de fuir l'œil et l'oreille des hommes? La bonne conscience veut des témoins; la mauvaise, dans un désert, auroit encore des alarmes. Si vos actions sont honnêtes, qu'on les sache : sinon, que vous importe qu'on les ignore? Vous les savez; et malheur à vous, si vous bravez un pareil témoin.

LETTRE XLIV.

Que la Philosophie procure la vraie Noblesse.

Vous vous rabaissez encore : vous reprochez d'abord à la Nature, puis à la Fortune, de vous avoir maltraité, quand l'une et l'autre vous permettent de vous élever au-dessus du vulgaire, et de parvenir à la suprême félicité. Ce que la Philosophie a de plus grand, c'est de ne point regarder à la naissance. Elle sait que tous les hommes, si l'on remonte à leur origine, viennent des Dieux. Vous êtes Chevalier Romain : ce grade où vous a conduit votre mérite, est interdit à bien d'autres : le Sénat ne s'ouvre pas à tout le monde; et la milice même se rend difficile sur le choix de ceux qu'elle destine aux travaux et aux dangers. Mais la sagesse tend les bras à tous les hommes : pour elle, on est toujours assez noble. La Philosophie ne préfère, ne refuse personne ; son flambeau luit pour tout le monde. Socrate n'étoit point Patricien : Cléanthes louoit ses bras pour arroser un

jardin : et la noblesse de Platon, il la dut à la Philosophie. Vous est-il impossible d'égaler ces grands hommes ? Ils seront vos ancêtres, si vous en êtes digne ; vous le serez, en croyant dès aujourd'hui que personne n'est plus noble que vous. Chacun de nous est précédé du même nombre d'aïeux ; l'origine de tous les hommes remonte au-delà des temps connus. Il n'est pas de Roi, dit Platon, qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un Roi. La fortune, avec le temps, a confondu les rangs, et croisé toutes les races. Quel est donc le vrai Noble ? C'est celui que la Nature a formé pour la vertu. Si vous me renvoyez aux anciens temps, chacun date d'une époque, avant laquelle il n'y eut rien. Une suite d'aïeux, alternativement illustres et obscurs, menée des commencemens du monde au siecle présent : voilà la généalogie de tous les hommes. Un vestibule rempli de portraits enfumés, ne fait pas la noblesse. Nul n'a vêcu pour notre gloire ; et ce qui fut, avant nous, n'est pas à nous. L'ame seule ennoblit l'homme : elle peut, de tous

les états, s'élever au-dessus de la fortune? Quand vous ne seriez pas un Chevalier Romain, mais un Affranchi, vous pourriez parvenir à être le seul homme libre. Eh! comment? en ne jugeant pas des biens et des maux à la commune façon du peuple; en considérant moins d'où ils viennent, qu'où ils vont. Ce qui rend la vie heureuse, est le vrai bien, puisqu'il ne peut se corrompre. Où donc est l'erreur? On veut être heureux; mais on prend le moyen pour la fin : et, pour courir après le bonheur, on lui tourne le dos. Au lieu de cette paix solide, de cette assurance inébranlable, qui constituent la félicité; on ne recueille que des sujets d'inquiétude : dans la route si pénible de la vie, ce n'est pas assez pour l'homme de porter son fardeau, il le traîne; de plus en plus il s'éloigne du but. Tous ses efforts resserrent ses liens, tous ses pas le reculent. Ainsi, dans un labyrinthe, on s'égare d'autant plus, qu'on court plus promptement.

LETTRE XLV.

Inutilité des chicanes de la Dialectique.

Vous vous plaignez de la disette des livres dans votre Province. Il n'est pas question d'en avoir beaucoup, mais de bons. En fait de lectures, la continuité seule est profitable; la variété n'est qu'amusante. Qui veut arriver, ne doit pas errer de route en route, mais suivre son chemin : autrement il s'égare, au lieu d'avancer. Vous aimeriez mieux des livres que des conseils. Mon ami, je suis prêt à dégarnir pour vous, toutes mes tablettes; je me transporterois même avec mes livres, s'il étoit possible. Oui, Lucilius, sans l'espoir de la fin prochaine de votre gouvernement, j'imposerois cette tâche à ma vieillesse : ni Charybde, ni Sylla, ni cette mer décriée par la fable, n'arrêteroient pas mon ardeur; je la passerois même à la nage, pour embrasser mon ami, pour juger par moi-même des progrès de son ame. Quant à votre empressement pour mes Ouvrages, il ne m'aveugle pas plus sur mes talens, que la demande

de mon portrait ne m'abuseroit sur ma figure. C'est plutôt l'effet de votre amitié que de votre goût ; ou du moins, le goût a été séduit par l'amitié. Du reste, quels que soient mes Ouvrages, songez, en lisant, que je ne prétends pas connoître la vérité, mais la chercher, et même sans guide. Je ne m'asservis à personne : je ne porte l'attache d'aucun maître ; et je respecte les jugemens des grands hommes, sans renoncer aux miens. Les anciens nous ont laissé des découvertes à faire, plutôt que celles qu'ils ont faites. Peut-être même que bien des questions importantes seroient éclaircies, s'ils ne se fussent arrêtés aux superflues. Que de temps on a perdu en des chicanes de mots, dans des disputes captieuses qui n'exercent qu'une vaine subtilité ! Nous faisons des nœuds pour les défaire ; nous attachons aux mots un sens douteux, pour démêler le véritable. Nous avons donc bien du temps à perdre ! Savons-nous vivre, savons-nous mourir ? Eh ! mon ami, laissons les erreurs de mots, prenons garde aux erreurs de choses. Pourquoi ces futiles distinctions ? L'équivoque de mots ne trompe qu'un

moment

moment dans les disputes : ce sont les choses qui trompent toujours, et qu'il faut savoir distinguer. Nous prenons le mal pour le bien ; nous changeons de desirs ; nos volontés se combattent ; nos projets se détruisent : la flatterie ressemble à l'amitié ; que dis-je ? elle la surpasse, elle va plus loin : une oreille favorable lui est toujours ouverte, elle pénetre au fond des cœurs, et son poison même est agréable. Comment me tirer de ces ressemblances ? Un ennemi carressant vient à moi comme ami ; le vice emprunte le masque des vertus ; la témérité veut passer pour courage ; la lâcheté prend le nom de *modération*, et la timidité de *prudence*. Voilà des cas où l'erreur est dangereuse, où des marques distinctives seroient très-nécessaires. Quant à l'homme, à qui l'on demande s'il a des cornes, il n'est pas assez simple pour se tâter le front ; ni assez stupide, pour ignorer qu'il n'a pas un trésor, quand vos subtilités l'ont forcé d'en convenir. Ainsi elles trompent sans conséquence : elles ressemblent aux tours des Escamoteurs ; l'illusion en fait tout le charme ; plus de plaisir, quand

le secret est découvert. De même toutes vos arguties ; et quel autre nom donner aux sophismes ! ne font ni bien, quand on les possede, ni mal, quand on les ignore. Si pourtant vous avez tant d'envie de fixer le sens des mots ; dites-nous que celui d'*heureux* est mal appliqué par le Peuple ; qu'il ne convient pas au riche qui nage dans l'abondance, mais au Sage qui trouve en lui-même ses trésors ; qui, fier et magnanime, foule aux pieds ce qu'on admire ; qui ne voit personne contre qui il voulut se changer ; qui ne juge l'homme que par les qualités qui le font homme ; qui prend pour guide la Nature, suit ses lois, obéit à ses leçons, ne laisse point ravir son bonheur, et sait convertir le mal en bien. Ferme dans ses principes, intrépide, inébranlable, la violence peut l'émouvoir, mais non le renverser. Si la Fortune, dans son couroux, lance contre lui le plus acéré de ses traits, elle ne le blesse pas, elle l'effleure, encore bien rarement. Quant à ses autres fleches qui triomphent du genre humain, elles ne font sur lui que rejaillir, comme la grêle qui bat les toîts, retentit et se fond, sans

qu'on en souffre dans la maison. Pourquoi me retenir sur cet argument que vous même traitez de *menteur* (1), et sur lequel on a tant écrit ? Ma vie, d'un bout à l'autre, n'est que mensonge : toute votre subtilité, employez-la pour me ramener au vrai. J'attache trop de prix à des objets superflus, ou du moins indifférens au bonheur : car une chose n'est pas bonne pour être nécessaire ; c'est prostituer le nom de *bien*, que d'en revêtir le pain,

---

(1) Ce sophisme est l'un des plus renommés et des plus absurdes qu'Eubulide, successeur d'Euclide de Mégare, ait inventés. Il consistoit en certains termes qui semblent se détruire eux-mêmes. Par exemple : on supposoit un homme qui disoit, *je mens*, et puis on argumentoit de telle manière que, de ce qu'il disoit vrai, on concluoit qu'il mentoit; et de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il disoit vrai. *Si dicis, te mentiri, verumque dicis, mentiris : dicis autem te mentiri, verumque dicis : mentiris igitur.* Cicero, *Academ. lib.* 2, *cap.* 30, *edit.* Davis, *Cantabrig.* 1736. Eubulide est encore l'inventeur de divers autres sophismes, dont voici les noms : le *Trompeur*, l'*Electre*, le *Voilé*, le *Sorite*, le *Cornu*, le *Chauve*. Ces argumens sont tous aussi utiles et aussi solides que le *Menteur*. On est fâché de voir des Philosophes graves, tels que les Stoïciens, donner du poids et de l'importance à ces subtilités pué-

la farine, les autres matières, sans lesquelles on ne peut vivre. Ce qui est bon sans doute, est nécessaire : mais ce qui est nécessaire, n'est pas bon pour cela : et souvent la même chose est nécessaire et sans valeur. Qui peut assez méconnoître l'excellence du bien, pour le ravaler à des objets d'un usage momentané ? Quelle est donc votre profession ? d'enseigner à tous les hommes, qu'ils perdent le temps

---

riles de la secte de Mégare, et s'occuper sérieusement à les introduire dans la morale. L'habitude de disputer indistinctement sur toutes sortes de sujets, les rendoit plus propres à embrouiller une question qu'à l'éclaircir. Sans cesse occupés des subtilités de la Dialectique, dont un des effets les plus funestes et les plus ordinaires, est de fausser l'esprit et le jugement, ils négligeoient l'étude des choses, et ne voyoient que les mots, source intarissable de disputes et d'erreurs. *Habet hoc ingenium humanum*, dit judicieusement le Chancelier Bacon, *ut cum ad solida non suffecerit, in futilibus atteratur*. Quand on n'a plus rien de réel et de solide à dire, on s'attache à des formalités, et les arguties de la Logique prennent la place de la saine raison. C'est ce qui arrive aux Stoïciens et aux Scholastiques anciens et modernes qui suivirent leur exemple : à force de rafiner sur tout, ils perdirent la trace et même le goût de la vérité. *Voyez* la Lettre 49.

à la recherche du superflu ; que la vie se passe à chercher les moyens de vivre. Regardez les individus, contemplez l'espece entière : nul ne songe au présent. Quel mal y a-t-il à cela ? Le plus grand : on ne jouit pas de la vie, on s'y prépare, on la diffère. Avec tous nos efforts, elle nous gagneroit de vîtesse ; au milieu de nos délais, elle s'enfuit à grands pas. Elle est passée le dernier jour, chaque jour elle se passe. Mais, songeons qu'une lettre ne doit occuper que la main droite du Lecteur : je termine celle-ci, et remets à un autre temps le procès des Dialecticiens, ces Philosophes trop subtils, trop occupés de la forme, et pas assez du fond.

LETTRE XLVI.

Eloge d'un Ouvrage de Lucilius.

Vous m'aviez promis votre ouvrage ; je l'ai reçu. Je voulois le lire à mon aise ; je l'ouvris, pour n'en prendre qu'une idée : peu à peu le charme de l'ouvrage m'a mené plus loin. Rien de plus éloquent, et ma preuve, c'est qu'il m'a semblé

court; quoiqu'à son volume, on l'eût plutôt cru de Tite-Live ou d'Épicure, que de vous ou de moi. J'étois si attaché, si doucement entraîné, que je l'ai franchi d'un bout à l'autre sans interruption. En vain le soleil m'avertissoit, la faim me pressoit, la nuit s'approchoit : je l'ai dévoré, non pas avec plaisir, mais avec transport. Quel génie ! quelle sensibilité ! je dirois quel enthousiasme, s'il y avoit des repos, si le style ne s'élevoit que par intervalles. Mais il ne bondit pas, sa marche est soutenue ; elle est toujours mâle, toujours sévère, et pourtant la douceur et la délicatesse y sont mêlées à propos. Mon ami, vous avez l'ame haute et ferme : continuez, marchez du même pas. Le sujet vous a secondé : il faut en choisir de féconds, qui embrassent votre génie, qui excitent son ardeur ; je vous écrirai plus au long sur votre livre ; quand je l'aurai repris. Aujourd'hui mon jugement n'est pas plus arrêté que si j'en avois entendu la lecture, au lieu de la faire. Laissez-moi le temps de l'examen : ne craignez pas, vous saurez la vérité. Que vous êtes heureux de n'être pas

assez puissant, pour intéresser personne à vous mentir de si loin! après tout, au défaut de motifs, on ment par habitude.

LETTRE XLVII.

Comment il faut traiter les domestiques.

Tous ceux qui viennent de votre isle me disent que vous vivez en famille avec vos esclaves. Je m'en réjouis; je reconnois-là vos mœurs et vos principes. Ce sont des esclaves! mais ils sont hommes, mais ils logent sous votre toît. Des esclaves! dites plutôt des amis dans la peine, des compagnons d'esclavage, puisque vous obéissez à la Fortune comme eux. Aussi je ris de ces hommes hautains, qui rougiroient de manger avec leur esclave. Et pourquoi? parce qu'un usage insolent veut que le maître, quand il soupe, voie une foule d'esclaves debout autour de lui. Il mange plus qu'il ne peut en porter; sa gourmandise insatiable surcharge un estomac déja plein et déshabitué de ses fonctions; il avale avec peine,

pour digérer avec plus de peine encore : et cependant les malheureux esclaves ne peuvent ouvrir la bouche, pas même pour parler. Le moindre bruit est puni du fouet ; le hasard n'est pas pour eux une excuse. Un accès de toux, un éternument, un hoquet, un souffle, sont autant de crimes, suivis du châtiment. Il faut passer la nuit entière, debout, à jeun, en silence. Qu'arrive-t-il ? si l'on n'ose parler en présence du maître, on parle de lui en arrière. Mais les esclaves dont les levres n'étoient pas cousues, ceux qui pouvoient converser devant le maître, et avec lui, savoient mourir pour son service, et s'exposer au danger qui le menaçoit. Ils parloient à table, mais ils se taisoient à la torture. De notre arrogance dérive encore ce proverbe, autant d'ennemis que de valets. Ils ne le sont pas : c'est nous qui en faisons des ennemis. Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie : je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les fonctions des bêtes de somme ; qu'à table on occupe l'un à essuyer les ordures, l'autre à recueillir les miettes sous les pieds des

convives enivrés ; un autre découpe les oiseaux les plus rares ; en un moment sa main habile a fait le tour de la piece, et détaché d'un seul coup l'aîle et la cuisse. Quel métier, de vivre pour dépecer adroitement des volailles ! Après tout il vaut encore mieux l'apprendre par besoin, que l'enseigner par plaisir. Parlerai-je de cet Echanson, qui, paré comme une femme, semble contrarier son âge ? Il va sortir de l'enfance, on l'y ramene de force : on arrache, on déracine tous les poils de son corps : avec la taille d'un guerrier et la peau lisse d'un enfant, il veille la nuit entière, servant tour-à-tour l'ivrognerie et l'impudicité de son maître : Hercule au lit et Ganymede à table. Celui-ci chargé de la censure du repas, reste en faction tant qu'il dure ; observant ceux des convives, dont les flatteries, dont les excès de gourmandise ou de langue, mériteront une invitation pour le lendemain. Ajoutez ces pourvoyeurs qui connoissent avec précision tous les goûts du maître ; les mets dont la saveur le réveille, dont la vue le réjouit, dont la nouveauté peut vaincre ses dégoûts, ceux dont il est déja

las, ceux dont tel jour il aura envie de manger. Et voilà les convives qu'on dédaigne! on se croiroit déshonoré de s'asseoir à table avec eux. Mais, graces aux Dieux, dans cette foule d'esclaves, on trouve souvent des maîtres. J'ai vu à la porte de Calliste se morfondre son ancien maître : j'ai vu l'homme qui lui avoit mis l'écriteau, qui l'avoit exposé parmi les esclaves de rebut, exclus seul, quand tout le monde entroit. La vengeance étoit juste. Calliste avoit été rejetté dans la première décurie, par où prélude le Crieur : il rejetta de même son maître, et lui refusa l'entrée de sa maison. Il avoit commencé par être vendu; il finit par vendre tout à son maître.

Cet homme que vous appellez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes élémens que vous? qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme vous? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous, le voir libre. A la défaite de Varus (1),

---

(1) L'*Editio princeps*, et celle *cum notis variorum*, portent *Mariani clade*; mais Juste Lipse veut, avec

combien de Romains d'une illustre naissance furent emmenés en esclavage! La milice les eut élevés au rang de Sénateurs; la fortune les réduisit, l'un à paître les troupeaux, l'autre à garder une chaumière. Osez donc mépriser des hommes, dont l'état, nonobstant vos mépris, peut devenir le vôtre. Je ne veux pas me perdre dans les détails, ni gémir de l'orgueil, de la cruauté, des outrages dont notre service est accompagné : mes préceptes se bornent à un seul. Traitez votre inférieur, comme vous le voudriez être par votre supérieur. Ne pensez jamais à vos droits sur un esclave, sans songer à ceux qu'un maître auroit sur vous. Mais je n'ai pas de maître. Vous êtes jeune, vous pourrez en avoir. Ignorez-vous à quel âge Hecube, Crésus, Sisygambis, Platon, Diogenes, sont devenus esclaves? Traitez les vôtres avec douceur : poussez même l'affabilité jusqu'à les admettre à votre conversation, à vos secrets, à votre

raison, qu'on lise *Varianâ*; parce que Marius ne fut point défait par les Barbares.

table. J'entends ici la foule de nos voluptueux s'écrier, quelle honte, quelle bassesse ! cependant ces mêmes hommes, je les surprendrai baisant la main des esclaves d'un autre.

Ne voyez-vous pas encore la précaution de nos ancêtres, pour sauver aux maîtres, l'odieux, aux esclaves, l'humiliant de la servitude ? Ils ont donné aux premiers, le nom de *Peres de famille*, aux seconds, celui de *familiers*, qu'ils portent encore sur nos théâtres. Une fête même fut instituée, dans laquelle les esclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la justice, dans l'intérieur de la maison, qui ressembloit pour lors à une petite République. Quoi donc ? recevrai-je tous mes esclaves à ma table ? Pas plus que tous les gens libres. Mais la bassesse des fonctions ne me rendra pas dédaigneux. Et le muletier, ni le bouvier n'en seront point exclus. Je me déciderai sur les mœurs, et non sur les offices. Les mœurs, on se les donne ; des emplois, la fortune en dispose. Faites manger avec vous celui-ci, parce qu'il en est digne ; celui-là, pour

qu'il le soit. Les sentimens qu'ils auroient pris dans le commerce des esclaves, une société plus honnête les effacera.

Mon cher Lucilius, pourquoi ne chercher un ami qu'au Sénat ou dans la place publique? On peut en trouver sans sortir de chez soi. Souvent les meilleurs matériaux se perdent faute d'ouvriers, il ne s'agit que de tenter. Que penseriez-vous d'un homme qui, voulant acheter un cheval, ne regarderoit que la housse et le frein sans penser à l'animal? Il y a plus encore de folie, à ne juger un homme que par les vêtemens, ou par la profession, qui est, pour ainsi dire, l'habit de l'homme moral. Il est esclave? mais peut-être a-t-il une ame libre. Il est esclave? et pourquoi lui en faire un crime : tous les hommes ne le sont-ils pas? l'un de la débauche, l'autre de l'avarice, un autre de l'ambition, tous de la crainte. Je vous citerois un Consulaire asservi à une vieille femme; un riche à une servante; des jeunes gens de la première qualité à des Comédiennes : l'esclavage le plus honteux, c'est l'esclavage volontaire.

Ainsi l'insolence de nos riches ne vous empêchera pas de vous dérider avec vos esclaves, et d'exercer l'autorité sans morgue. Faites-vous plutôt respecter que craindre. On m'accuse d'affranchir les esclavess, de dégrader les maîtres, en recommandant de substituer le respect à la crainte. Quoi! dira-t-on, les esclaves ne différeront plus des cliens ou des protégés? Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu même, qui se contente de respect et d'amour? Or, l'amour est incompatible avec la crainte. Vous avez donc raison de ne vouloir pas être redouté de vos esclaves, de ne les châtier qu'en parole; les coups sont faits pour les bêtes. D'ailleurs les fautes d'un esclave peuvent-elles nous blesser? C'est la mollesse qui nous rend furieux; les moindres contrariétés excitent notre colère; nous prenons des sentimens de despote; sans égard pour sa propre force, et pour la foiblesse des autres, le despote s'irrite, s'emporte, comme s'il avoit essuyé quelque outrage, quoique sa puissance dût s'élever au-dessus. Il le sait bien : mais ses plaintes sont un prétexte pour nuire;

il suppose une injure, afin de la rendre. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous n'avez pas besoin d'exhortations : c'est un avantage de la vertu de faire qu'on s'y complaise. Le vice est inconstant, il change à tout instant, non pour être mieux, mais pour être autrement.

LETTRE XLVIII.

Devoirs de l'amitié. Futilité de la Dialectique.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite en route, et qui n'est guère moins longue que la route même; mais je diffère d'y répondre. Pour vous conseiller, il me faut de la retraite et des réflexions. Vous-même, avant de me consulter, vous y avez regardé de près ; à plus forte raison ai-je le même droit : il faut plus de temps pour résoudre une question, que pour la proposer, et d'ailleurs vos intérêts ne sont pas les miens. Vous le voyez, je parle encore en Épicurien : car au fond nos intérêts sont les mêmes, je ne serois pas votre ami, si les affaires qui vous con-

cernent, ne me regardoient pas. L'amitié rend tout commun entre nous, les chagrins, les plaisirs ne sont plus à l'un des deux, nous vivons solidaires. Eh! peut-on être heureux, quand on n'envisage que soi, quand on rapporte tout à son propre intérêt? on ne vit pour soi, qu'en vivant pour un autre. Sans doute la bienveillance générale mérite nos premiers hommages, parce qu'elle unit tous les hommes entre eux, parce qu'elle établit une même morale pour tout le genre humain; mais sur-tout, parce qu'elle conduit à cette association plus intime dont je parle, à la sainte amitié. Oui, Lucilius, ayez beaucoup de rapport avec l'homme, et vous les aurez tous avec votre ami.

Tels sont les préceptes que je demanderois à nos Sophistes. Qu'ils m'enseignent mes devoirs envers les hommes, envers mes amis; et non les divers acceptions des mots d'*homme* et d'*ami*. Voilà deux routes opposées; dans l'une est la sagesse; et dans l'autre la folie: suis-je dans la bonne? par où dois-je prendre? L'un regarde tous les hommes

comme

comme ses amis ; l'autre ne regarde pas même ses amis comme des hommes : l'un prend un ami pour être aimé, l'autre pour aimer. Et vous épluchez des syllabes, vous donnez des entorses aux mots ! Si je ne puis construire un argument captieux, et par une fausse conséquence, appuyer le mensonge sur un principe vrai ; je ne saurai donc pas distinguer le bien du mal ? J'en rougis : badiner à notre âge sur des matières aussi graves !

> Un rat est une syllabe :
> Or, un rat ronge du fromage :
> Donc, une syllabe ronge du fromage.

Où seroit l'inconvénient quand je ne pourrois me tirer de ce sophisme ? sans doute que j'aurai peur qu'un jour des syllabes ne viennent se prendre dans mes ratières ; ou, si je n'y veille de près, qu'un de mes livres ne me mange un fromage : à moins que je ne me rassure par cette ingénieuse rétorsion.

> Un rat est une syllabe :
> Or, une syllabe ne ronge pas du fromage :
> Donc, un rat ne ronge pas du fromage.

Quelles puérilités ! Et voilà pourquoi nous fronçons les sourcils, nous laissons croître nos barbes ! Voilà les vérités que des vi-

sages austères et blêmes promettent au genre humain !

Voulez-vous savoir à quoi s'engage la Philosophie ? à conseiller les hommes. L'un est desséché par l'indigence, l'autre tourmenté par les richesses qu'il possede ou qu'il convoite ; celui-ci craint les coups de la fortune adverse, celui-là les pieges de la bonne ; l'un est persécuté par les hommes, et l'autre l'est par les Dieux. Qu'ai-je affaire de vos futilités ? il ne s'agit pas de plaisanteries : des malheureux vous ont invoqué, vous leur avez promis du secours. Le naufrage, la captivité, la maladie, l'indigence, la hache prête à frapper, menacent leurs jours, et vous pirouetez. Quel est votre but ? vous jouez, tandis que je meurs d'effroi ! Homme éloquent, qui que tu sois, soulage les angoisses de ces mourans : regarde cette foule qui tend les bras vers toi ; dans leur affliction, dans leur désespoir, ils implorent ton assistance ; tu es leur unique espérance, toi seul es leur appui. Ils roulent dans le précipice, tu peux les en tirer ; ils sont errans et dispersés, montre-leur le flam-

beau de la vérité, fais-leur distinguer le superflu, du nécessaire. Dis-leur que les loix de la Nature sont d'une exécution facile; que la vie est douce et simple, quand on les suit; amère et embarrassée, quand on s'en rapporte plus à l'opinion qu'à la Nature. Qu'ils apprennent de toi à détruire leurs passions, ou du moins, à les modérer.

Eh! plût aux Dieux que vos sophismes ne fussent qu'inutiles! ils sont dangereux. Je pourrois démontrer que ces subtilités énervent et rappetissent les plus beaux génies. Quelles armes offensives et défensives nous donnez-vous pour combattre la fortune! Voilà donc la route du bien suprême! Vôtre philosophie n'est qu'un dédale de chicanes ténébreuses, malhonnêtes, avilissantes pour ceux-mêmes qui vivent de procès. Quand, à force d'arguties, vous induisiez sciemment en erreur les gens de bonne foi, quel est votre dessein? de les perdre par la forme. Mais la philosophie, comme un Préteur équitable, saura les réhabiliter. Pourquoi manquer à vos magnifiques promesses? A vous entendre, l'éclat de l'or et du glaive

ne devoit plus éblouir mes yeux; animé par vos leçons, je devois fouler aux pieds tout ce qu'on desire et tout ce qu'on redoute : et vous me ravalez aux élémens de la grammaire ! Répondez : est-ce par là qu'on s'éleve jusqu'aux cieux? car la prétention de la Philosophie, est de rendre l'homme semblable aux Dieux; c'est sur cette annonce que je vais à vos écoles : remplissez vos engagemens. Tirez-vous donc le plutôt possible, mon cher Lucilius, de ces filets d'une philosophie trompeuse. La clarté, la simplicité, sont les ornemens de la vertu. Quand nous aurions du temps de reste, encore faudroit-il le ménager pour nos besoins. Mais avec une vie si courte, pourquoi s'occuper d'études si frivoles et si superflues?

LETTRE XLIX.

De la mort. De la briéveté de la vie. Remarques sur les Dialecticiens.

C'EST être indifférent et peu sensible, mon cher Lucilius, que d'avoir besoin de la vue des lieux pour se rappeller un ami absent : mais il peut se faire que les pays

où il se plaisoit, réveillent en nous le besoin de sa présence, et que toujours vivante, mais tranquille au fond du cœur, sa mémoire nous remue plus fortement en ces lieux. Ainsi, après la mort d'un objet chéri, la douleur, quoiqu'adoucie par le temps, se renouvelle à la vue de son esclave, de sa maison, d'un habit qu'il portoit. Cette Campanie, et sur-tout cette ville de Naples (1), qui est à la vue de votre terre de Pompeies, tous ces objets me ramenent au moment de notre séparation. Ce n'est plus votre image, c'est vous-même que j'apperçois. Je m'arrache encore une fois des bras de mon ami : je le vois retenir (2) ses larmes, et résis-

---

(1) *Ecce Campania, et maximè Neapolis, Pompeiorum tuorum conspectum, incredibile est, quam recens desiderium tui fecerit.* Ce texte, qui est celui de l'Édition *Varior.* est tout-à-fait inintelligible ; mais il est très-clair dans l'*Editio princeps* où l'on trouve AD *Pompeiorum tuorum conspectum.* J'ai suivi cette leçon qui est évidemment la bonne ; car, si on retranche la préposition *ad*, il faut lire alors *conspectus* et non pas *conspectum.*

(2) J'avois d'abord traduit ce passage sur le texte de l'Edition *Varior.*; mais en l'examinant avec plus d'attention, j'ai cru devoir m'écarter de la leçon ordinaire,

ter foiblement à la douleur qui perce à travers ses efforts. Il me semble que c'est

Je lis donc *cohibentem lacrimas* au lieu de *combibentem.* Cette correction, que le bon sens et les regles du goût, non moins sévères que celles de la Logique, m'avoient suggérée, auroit paru téméraire, pour ne rien dire de plus, à ces Critiques obscurs qui, pour me servir de l'expression de Séneque, usent leur vie à éplucher des syllabes; mais elle est d'autant plus sûre, et si je l'ose dire, plus heureuse, que c'est exactement la leçon de l'Edition *princeps.* En la consultant plutôt, je me serois épargné, il est vrai, la peine de deviner, et le temps qu'exige nécessairement la restitution d'un passage corrompu : mais j'ai fini, ainsi que cela arrive dans la plupart des circonstances de la vie, par où j'aurois dû commencer.

Puisque l'occasion s'en présente, je dirai ici que ceux qui étudient les Auteurs anciens, soit pour en donner des éditions correctes, soit pour les traduire dans une autre langue, doivent avoir sans cesse, sous les yeux, les premières éditions de ces Auteurs. Elles peuvent, dans une infinité d'occasions, tenir lieu de manuscrits, et sont utiles, lors même qu'elles ne levent pas entièrement la difficulté. En effet, comme dans les passages les plus désespérés, elles different presque toujours des éditions postérieures, elles mettent alors sur la voie de la vérité, en donnant lieu à des conjectures qui ne se seroient jamais présentées à l'esprit, si on n'eût pas consulté ces anciens textes. Combien ne reste-t-il pas encore, même dans les meilleures

d'hier que je vous perdis ! Eh tout le passé n'est-il pas d'hier ? Hier j'étois un enfant à l'école chez Sotion (1) : hier

éditions connues des Auteurs Grecs et Latins, des passages obscurs, difficiles, inintelligibles même, qui sont très-clairs dans les *editio princeps* ? Combien la collation exacte des variantes de ces éditions, n'auroit-elle pas épargné de temps, de peines et d'ennui aux gens de goût qui étudient les Anciens, et de fausses conjectures aux savans Critiques qui les commentent ? Je sais qu'on regarde assez généralement ces premières éditions comme une affaire de luxe ; on prétend même que la rareté en fait tout le mérite ; mais c'est une erreur dont ceux qui les examineront, seront aisément désabusés. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais consulté l'*editio princeps* de Séneque (imprimée à Naples en 1475), sans y trouver la solution des difficultés qui m'arrêtoient ; et je ne puis trop m'étonner que Juste Lipse qui, en général, a travaillé utilement sur cet Auteur, et Gronovius qui l'a publié avec les remarques de différens Commentateurs, ne citent jamais cette précieuse édition qui, dans une infinité d'endroits où leurs notes n'expliquent rien, auroit été pour eux un guide plus sûr, que leur habileté réelle ou supposée dans l'art de conjecturer.

(1) Sotion étoit un Philosophe Pytagoricien : Séneque avoit pris, dans sa jeunesse, des leçons de ce maître, on en trouve des vestiges dans ses Ouvrages. *Voyez* la Lettre 108, et la chronique d'Eusebe, sur la fin du regne d'Auguste.

j'ai plaidé ma première cause : hier j'ai cessé de vouloir plaider : hier j'ai cessé de le pouvoir. La rapidité du temps est incroyable ; mais pour la sentir, il faut regarder en arrière : elle échappe à l'œil, s'il se borne au présent, parce qu'une fuite si légère ne laisse point de traces. Mon ami, tous les temps passés sont concentrés en un même espace, confondus en un seul amas, apperçus du même coup d'œil. Voilà le dépôt de la mémoire : au-delà, c'est un abîme où tout s'engloutit. Quand le tout est si court, les parties peuvent-elles être bien longues ? notre vie n'est qu'un point, et moins encore ; mais ce point, la Nature l'a divisé pour lui donner une apparence d'étendue ; elle y distingue l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Que de parties dans un atôme ! il n'y a qu'un moment que je vous reconduisois ; et ce moment est une grande portion de notre vie qui ne tardera pas à finir. Le temps me sembloit jadis moins rapide. Aujourd'hui sa course me confond, ou parce que mon terme s'approche, ou parce que je commence à voir, à calculer mes

pertes : et voilà ce qui m'indigne contre certains Philosophes. Un temps, qui, bien ménagé, ne pourroit suffire au nécessaire, l'employer presque tout en futilités ! Cicéron disoit que, quand on lui donneroit le double du temps, il n'en trouveroit pas pour la lecture des lyriques. J'en dis autant des Dialecticiens ; ce ne sont que des fous plus tristes : du moins les Lyriques perdent le temps de bonne foi ; mais ceux-là ont la manie de se croire importans. Non que j'empêche de les regarder un moment, mais de loin, sans entrer ; uniquement pour n'être pas leur dupe, et se convaincre une fois pour toutes, qu'il n'y a dans tout leur art, ni utilité, ni vertu secrete. Pourquoi vous tourmenter et vous dessécher sur des questions, qu'il y auroit plus d'esprit à laisser qu'à résoudre ? Lorsqu'on déménage à son aise et sans alarmes, on peut emballer jusqu'aux moindres effets : mais quand l'ennemi s'avance, quand le signal est donné de décamper à la hâte ; la nécessité fait que le soldat jette ce qu'il avoit recueilli dans le loisir de la paix. Je n'ai pas le temps de chercher des mots à double sens,

ni de mettre à l'épreuve ma subtilité. *Voyez*, a dit le Poëte, *ces peuples conjurés, ces remparts, ces portes fermées, ce fer qu'on aiguise* (1). Je n'ai besoin dans ce moment, que de courage, pour entendre sans effroi le tumulte des combats. Tandis que les femmes et les vieillards portent des pierres sur les retranchemens, tandis que les guerriers en armes dans la ville, attendent ou demandent le signal d'une sortie, tandis qu'on voit déja briller le fer de l'ennemi, que le sol miné chancelle sous les pas des habitans; ne faudroit-il pas être fou, pour se mettre, les bras croisés, à proposer des questions qui ne sont que des délires subtils, telle que celle-ci.

Vous avez ce que vous n'avez pas perdu:
Or, vous n'avez pas perdu de cornes;
Donc, vous avez des cornes.

Eh bien! ce fou, ce seroit moi, si je me livrois à ces vaines études. On m'assiege à présent, et le péril ne vient pas

(1) Aspice qui coëant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis. VIRG. *Æneid. lib. 8, vers* 385, 386.

du dehors : un mur ne me sépare pas de l'ennemi : je porte en moi-même le trait de la mort. Eh ! laissez là vos sophismes. J'ai sur les bras une grande affaire ; la mort me poursuit, la vie m'échappe : conseillez-moi. Comment m'y prendre, pour ne point fuir le trépas, ni laisser fuir la vie ! Apprenez-moi à résister aux obstacles, à me soumettre au destin. Reculez pour moi les limites du temps ; ne cessez de me répéter que ce n'est pas la longueur, mais l'emploi de la vie, qui en fait le bonheur ; qu'il est possible et même ordinaire d'avoir vécu peu, quoique longtemps. Dites-moi, quand je vais dormir ; tu peux ne plus te réveiller : et quand je me réveille ; tu peux ne plus dormir : quand je sors, tu peux ne pas rentrer ; et quand je rentre, tu peux ne plus sortir. Sur mer, la vie n'est séparée de la mort que par une planche. Mon ami, nulle part, l'intervalle n'est plus grand. La mort ne se montre pas toujours aussi près, mais elle l'est toujours. Commencez par dissiper mes ténebres. Ainsi préparé, j'en recevrai mieux vos leçons. L'homme est naturellement docile ; sa raison est

imparfaite mais perfectible. Enseignez-moi la justice, la piété, la frugalité, la double continence, celle qui n'attaque pas, et celle qui fait résister : point de détours, j'arriverai plus vîte au terme; car suivant un Poëte tragique, *le langage de la vérité est simple* (1). Gardez-vous de l'embrouiller, et songez que ces subtilités de paroles sont incompatibles avec l'enthousiasme des grandes choses.

LETTRE L.

Eloge de Lucilius. Histoire d'une folle.

Je n'ai reçu votre lettre, qu'au bout de plusieurs mois, et je me suis cru par là dispensé d'interroger le porteur sur votre façon de vivre : il lui faudroit bien de la mémoire pour s'en souvenir. Mais sûrement, votre conduite est telle, que partout où vous êtes, je sais, sans qu'on me le dise, à quoi vous passez le temps. Je sais que vous travaillez chaque jour à devenir plus vertueux, à réformer quelque erreur. Vous sentez de plus en plus, que

(1) Euripide, dans les Phœniciennes.

les vices ne viennent pas des choses, mais des personnes. On a beau s'en prendre aux temps, aux lieux ; les années et les voyages sont des remedes impuissans.

Vous savez que j'ai gardé chez moi la folle de ma femme, comme une des charges de sa succession : j'ai peu de goûts pour les monstres de cette espece ; et si je veux m'amuser d'un fou, je ne vais pas le chercher bien loin, je n'ai qu'à rire de moi. Elle a perdu la vue subitement; je vais vous dire une chose incroyable, mais très-vraie. Elle ne sait pas qu'elle est aveugle, et demande à son conducteur de la faire déménager, parce qu'on ne voit goute dans la maison.

Nous rions d'elle, et nous faisons comme elle tous les jours. Nul de nous ne convient que c'est lui qui est avare, qui est ambitieux. Les aveugles, du moins, prennent un conducteur : au lieu que nous errons sans guide, et nous disons : je ne suis point ambitieux, on ne peut vivre autrement à Rome ; je ne suis point prodigue, une grande ville exige de grandes dépenses : si je suis emporté, si ma conduite n'est pas réglée, ce n'est pas ma

faute, c'est celle de ma jeunesse. Pourquoi nous abuser? notre mal n'est pas au-dehors, il est en nous-mêmes, il est au fond de nos cœurs : s'il est difficile à guérir, c'est que nous ne le connoissons pas. Quand on l'entreprendroit sans délai; sait-on combien dureroit la cure de tant de maladies? Mais on n'appelle pas même le Médecin, qui dans les commencemens, auroit bien moins à faire. La jeunesse est docile, parce qu'elle est privée d'expérience : elle suivroit les pas d'un guide éclairé. On ne ramene difficilement à la Nature, que l'homme soulevé contre elle. Vous rougissez d'apprendre la vertu! Pour un art de cette importance, est-il donc humiliant de prendre un maître? espérez-vous que le hasard la fera descendre en pluie dans votre ame? Il y faut de la peine; mais véritablement elle ne sera pas grande, si la réforme commence avant que l'ame soit endurcie dans le vice : encore ne désespérerai-je pas même de l'endurcissement; il n'est rien qu'on ne surmonte avec des efforts, du soin, de la persévérance. Les bois tortus peuvent être redressés, les

poutres les plus courbes, ramollies au feu, perdent leur forme naturelle, et deviennent propres à tel usage qu'on se propose. L'ame est bien autrement facile à pétrir, sa substance est plus flexible et plus souple que les corps les plus mous. Qu'est-ce en effet que l'ame? un air modifié : or, vous le savez, l'air est le plus subtil, et par conséquent le plus souple de tous les corps. Ainsi, quoiqu'un homme soit dès long-temps livré à la dépravation, n'en désespérez pas pour cela : la sagesse ne vient jamais qu'après la folie, elle trouve toujours les ames préoccupées ; apprendre la vertu, c'est désapprendre le vice. Mais ce qui doit exciter notre ardeur, c'est que la sagesse une fois acquise, l'est pour toujours. La vertu ne se désapprend pas. Le vice est dans l'ame une plante étrangère qui périt aisément ; la vertu s'y trouve dans son terrein, et s'enracine de plus en plus : elle est dans l'ordre de la Nature ; le vice en est l'ennemi. Mais si la vertu une fois entrée, ne sort plus, et ne coûte pas à retenir, le premier pas vers elle, est le plus pénible ; parce que le premier sentiment

de la foiblesse, est de craindre ce qu'elle ne connoît pas. Il faut faire violence à l'ame, pour la mettre en marche, après quoi la médecine n'a plus d'amertume : elle plaît, dès qu'elle opère. Les autres remedes ne font plaisir, qu'après la guérison; la Philosophie est à la fois agréable et salutaire.

LETTRE LI.

Description des Bains de Baies.

Chacun fait comme il peut, mon cher Lucilius : vous avez à deux pas l'Etna, cette montagne célebre de Sicile, que Valgius et Messala regardent comme unique; je ne sais pourquoi : les volcans de cette espece ne sont pas rares, on en trouve même dans les plaines; à plus forte raison, sur les hauteurs, qui en sont les foyers ordinaires, par la tendance naturelle de la flamme à s'élever. Pour moi, je ne suis pas si bien partagé. J'ai quitté Baies le lendemain de mon arrivée. Malgré ses avantages physiques, c'est un lieu qu'on doit fuir, la débauche en a fait son théâtre. Qoi ! faut-il prendre les lieux en aversion ? non, sans doute : mais

mais si tous les vêtemens ne conviennent pas également à l'homme de bien; si, quoiqu'indifférent au choix des couleurs, quelques-unes lui semblent incompatibles avec une vie frugale; il est aussi des régions que l'homme sage, ou qui veut l'être, évitera, comme funestes aux bonnes mœurs. Songe-t-il à la retraite ? il ne choisira pas Canope, quoiqu'aucune loi n'y défende la frugalité; ni Baies qui commence à devenir le rendez-vous des vices : nulle part la débauche n'est plus entreprenante, ne se met plus à l'aise : comme si la licence étoit en ces lieux une dette indispensable ! Dans le choix des pays, n'ayons pas seulement égard à la santé, mais aux mœurs. Je ne voudrois demeurer ni sur une place d'exécutions, ni dans une taverne. Qu'ai-je besoin de voir des ivrognes chanceler sur le rivage, et des repas sur l'eau, et des concerts dont le lac entier retentit, et mille autres excès que, comme s'il n'y avoit plus de loix pour elle, la débauche n'ose pas seulement commettre, mais afficher ? Il faut les fuir, ces amorces du vice, au lieu de les aller chercher. Fortifions nos cœurs,

arrachons-les aux appas de la volupté. Un seul quartier d'hiver suffit pour amollir Annibal : ce héros, invincible aux neiges des Alpes, fut énervé par les délices de la Campanie; après avoir triomphé des Romains, il succomba sous les vices. Comme lui, nous avons une guerre à soutenir, mais une guerre qui ne nous laisse ni relâche, ni repos. Commençons par mettre la volupté hors de combat : vous le voyez, elle asservit les cœurs même les plus farouches. Comprenez bien toute l'étendue de votre tâche, et vous sentirez que la langueur et la mollesse vous sont interdites. Que m'importe ces bains d'eau chaude, où une vapeur brûlante épuise les corps par une transpiration forcée? le vrai sudorifique, c'est l'exercice. Si, comme Annibal, nous interrompions le cours de nos campagnes, si, renonçant à la guerre, nous ne songions qu'à prendre soin de nos corps, n'auroit-on pas raison de blâmer cette nonchalanche déplacée, si dangereuse après la victoire, et à plus forte raison, quand on aspire à vaincre? Eh bien! nous avons moins de loisir encore, que

les soldats de Carthage ; plus de risque à reculer, plus de peine à marcher en avant. Je suis en guerre avec la fortune, et bien résolu de ne pas me soumettre : je ne reçois pas son joug ; je fais plus, j'ose le secouer. Suis-je dans le cas de me laisser ammollir ? Si je cede au plaisir, il faudra céder à la douleur, à la fatigue, à l'indigence : l'ambition et la colère ne tarderont pas à prétendre les mêmes droits. Entre toutes ces passions, je serai partagé, ou plutôt, déchiré. Je peux être libre, j'y travaille. Vous me demandez ce que c'est qu'être libre ? C'est de ne dépendre ni des choses, ni du destin, ni des événemens, ni de la fortune. Au moment même où je sentirai qu'elle est la plus forte, elle n'aura plus de force : souffrirois-je ses caprices, quand la mort est dans mes mains ? Occupé de ces grands objets, choisissez un pays aussi pur, aussi sérieux que vos pensées. Une habitation trop délicieuse nous rend trop délicats : les lieux mêmes, n'en doutez pas, influent sur les hommes. Les bêtes de charge s'accommodent de tous les chemins, quand leur sabot s'est endurci sur

un sol raboteux : s'il n'a foulé que l'herbe tendre des marécages, il s'use en peu de temps. Les guerriers robustes viennent des pays montueux ; la ville ne fournit que des soldats efféminés. Le Villageois qui laisse le soc pour l'épée, n'est rebuté d'aucune fatigue ; le Citadin, luisant d'essences et de parfums, succombe dès la première marche. Un climat rude et sauvage affermit l'ame, la rend propre aux grands efforts. Literne étoit, pour Scipion, un exil plus convenable que Baies. Un tel homme ne devoit pas faire une chûte si molle. Marius, Pompée, César, les premiers Romains que la Fortune revêtit du pouvoir suprême, se bâtirent, il est vrai, des maisons à Baies, mais sur la cime des montagnes. Il y avoit quelque chose de plus militaire à dominer ainsi sur une vaste étendue de terrein. A voir la position, le site, la forme de ces édifices, on les eût moins pris pour des maisons de plaisance, que pour des forteresses. Pensez-vous que jamais Caton se fût établi à Utique, pour y voir des femmes adultères naviger sous ses yeux ? pour admirer des barques de toute espece et de

toute couleur, sur un lac parsemé de roses? pour entendre, pendant la nuit, des concerts bruiants, et des chansons lubriques? N'eût-il pas mieux aimé passer le reste de sa vie dans un retranchement (1), qu'une seule nuit en pareille société? N'en doutons pas : il vaut mieux, pour un homme, être éveillé par la trompette, que par une symphonie.

En voilà assez contre Baies; mais jamais assez contre les vices. Je vous en conjure, mon cher Lucilius, poursuivez les vôtres sans mesure et sans fin, attendu qu'ils ne connoissent ni fin, ni mesure. Arrachez ces vautours qui rongent votre

(1) Je lis ici, conformément à l'Editio princeps, *quàm unam noctem inter talia duxisse?* Cette leçon est infiniment meilleure que celle de l'Édition *Varior.* où l'on trouve *vallum, quod in unam noctem manu suâ duxisset?* Juste Lipse, qui avoit plus d'érudition que de goût, ne s'est pas apperçu que le texte étoit corrompu dans cet endroit, et il a fait une note pour expliquer l'usage auquel il prétend que Séneque fait allusion dans ce passage; mais la léçon de l'*Editio princ.* rend cette note absolument inutile : la pensée de Séneque devient alors aussi claire, qu'elle étoit froide et déplacée dans toutes les éditions qui ont suivi la premiere.

cœur ; et, s'il n'y a pas d'autre moyen, arrachez plutôt votre cœur avec eux : mais sur-tout chassez les voluptés, vos plus cruelles ennemies ; semblables à ces brigands que les Egyptiens appellent *Philetes*, elles n'embrassent que pour étouffer.

LETTRE LII.

Des différentes especes de Sages.

QUEL est donc, mon cher Lucilius, cet ennemi secret qui nous force de revenir sur nos pas, quand nous allons ; d'avancer, quand nous reculons ; qui toujours aux prises avec notre ame, n'y souffre pas de volonté fixe ? L'homme flotte sans cesse de projets en projets : il ne veut jamais librement, jamais absolument, jamais constamment. C'est, dites-vous, la folie, dont tous les goûts sont contradictoires ou passagers. Mais, quand donc ? mais, comment nous détacher de la folie ? Le pouvons-nous par nous-mêmes ? Hélas ! nous sommes trop foibles. Il nous faut un bras secourable qui nous tire de l'abîme. Épicure parle de quelques Sages qui, sans aide, sont

parvenus à la sagesse, en ont trouvé la route. Ces Génies originaux, capables de se soutenir, de se produire eux-mêmes, sont les premiers objets de ses éloges. D'autres ont besoin de secours : ils n'iroient pas, si l'on ne marchoit devant eux ; mais ils sont en état de suivre un guide : tel étoit Métrodore. Cette classe a son mérite, mais elle n'occupe que le second rang : n'aspirons pas à la première ; trop heureux, si l'ôn nous reçoit dans celle-ci. Ce n'est pas un chétif avantage de pouvoir être sauvé par un bienfaiteur ; c'est déja beaucoup de le vouloir. Il est encore une autre classe, c'est la troisieme, qui n'est pas non plus à dédaigner : ce sont les hommes qu'on ne pousse à la vertu, que par contrainte et par violence. Dans cette classe, il ne suffit pas d'un guide ni d'un bras, il faut un aiguillon. Voulez-vous un exemple? Épicure cite Hermachus. Il félicite Métrodore ; mais Hermachus l'étonne. Quoique, parvenus tous deux au même but, il est plus glorieux d'avoir pu réussir avec une matière plus rébelle. Supposons deux édifices, pareils en hauteur, en grandeur,

en magnificence : l'un établi sur un sol ferme, s'est élevé promptement : les fondations de l'autre, dénuées d'appui, s'écrouloient dans un terrein mobile et fangeux; c'est à force de peines qu'on a gagné le tuf. Le travail de l'Architecte se montre à découvert dans le premier; dans le second, il est en partie caché sous terre. Voilà les hommes. Certains caractères s'élevent aisément à la perfection; d'autres exigent des préparatifs, des efforts, des fondations profondes. Il est plus heureux d'avoir moins à lutter; mais plus méritoire de vaincre un naturel indocile, et d'entraîner son ame, plutôt que de la mener à la perfection. Cet état de peine et de fatigue, n'en doutez pas, mon ami, c'est le nôtre : nous marchons d'obstacle en obstacle; il faut combattre, chercher du secours. A qui le demander ? A qui vous pourrez. Adressez-vous, même aux Anciens : ils ont du loisir, et les morts peuvent aussi bien vous aider que les vivans. Mais, parmi ceux qui vivent, ne choisissez pas ces charlatans qui débitent rapidement de grands mots, qui rebattent des lieux com-

muns, et dressent des tréteaux dans une école. Choisissez le Sage, dont la conduite est une leçon ; qui dit ce qu'il faut faire, et le prouve en le faisant ; ce qu'il faut fuir, et n'est jamais surpris dans les fautes qu'il a comdamnées. Prenez un guide qui gagne plus à être vu qu'entendu. Non que je vous empêche d'écouter ceux-mêmes dont la porte est ouverte, et qui font métier de parler en public ; pourvu toutes fois qu'il se proposent, non pas de capter une vaine célébrité, mais de former des Sages, et de le devenir. Quelle honte pour la Philosophie, de mendier les acclamations ! Le malade loue-t-il son Chirurgien dans l'amputation ? Qu'on sache se taire, écouter, se prêter au traitement. Des cris ! Je ne veux entendre que ceux de la douleur, quand je presserai vos vices. Voulez-vous témoigner, par vos acclamations, que vous êtes attentif et touché de la grandeur des objets ? A la bonne heure. Mais que vous ayez la prétention de juger, d'applaudir à qui vaut mieux que vous, jamais je ne le souffrirai. Les disciples de Pythagore étoient tenus à

cinq ans de silence. Pensez-vous qu'avec le droit de parler, ils obtenoient celui de louer ? Que je plains un insensé qui sortiroit mécontent de son école, s'il n'étoit reconduit par les acclamations d'une multitude ignorante. Le beau triomphe, d'être loué par des gens qu'on ne daigneroit pas estimer ! Fabianus parloit en public; mais on l'écoutoit avec décence. Quelquefois une acclamation s'élevoit, mais produite par la grandeur des idées, et non par les charmes d'une période habilement terminée par une chûte mélodieuse. Sachons mettre de la différence entre les applaudissemens de l'école et ceux du théâtre : sachons que la louange même a sa licence. En Physique, tous les phénomenes, pour un œil observateur, sont signes les uns des autres : en Morale aussi, la moindre indication suffit pour juger des caractères. La démarche, le geste, quelquefois une réponse, un doigt porté à la tête, un coup d'œil, annoncent un débauché. L'homme caustique se décele par son ris; le fou, par son air et sa contenance : chaque vice a ses traits et sa physionomie. Voulez-

vous connoître un homme? regardez comment on le loue. Mille bras s'agitent autour d'un Philosophe, mille mains se heurtent à sa droite, à sa gauche, au-dessus de sa tête : prenez-y garde, ce n'est pas là un panégyrique, c'est une oraison funebre. Eh! gardez toutes ces démonstrations pour les arts qui cherchent des suffrages : la Philosophie ne veut que des respects. Si nous permettons aux jeunes gens un moment d'enthousiasme, qu'il soit involontaire : qu'ils ne rompent le silence, que parce qu'ils ne peuvent plus le garder. Une pareille louange est un aiguillon pour eux, et une exhortation pour l'auditoire. Je suppose toujours qu'ils sont émus par les choses, et non par l'arrangement des mots. L'éloquence est nuisible, quand elle abandonne les intérêts de la vertu pour les siens. J'en reste là pour le présent. Il faudroit un traité à part, pour enseigner l'art de parler au Peuple; les libertés qu'on peut lui permettre, ou se permettre avec lui. Il en résulteroit que la Philosophie a beaucoup perdu à s'être trop familiarisée. Non qu'elle ne puisse se montrer : mais il

lui faudroit un Sançtuaire, au lieu d'une place ; des Prêtres, au lieu de vils courtiers.

LETTRE LIII.

Que peu de gens connoissent leurs défauts. Le Sage, égal aux Dieux.

Que ne me persuadera-t-on pas? on m'a persuadé de m'embarquer. En partant, la mer étoit calme : il est vrai qu'au ciel des nuages noirs annonçoient du vent ou de la pluie : mais je crus, malgré ces menaces, pouvoir dérober à la tempête un trajet aussi court, que celui de Naples à Pouzolle. Pour arriver plus vîte, au lieu de suivre les détours de la côte, je cinglai vers Nesis, par la haute mer : j'étois si avancé, qu'il me devenoit égal d'aller ou de revenir. Tout-à-coup le calme qui m'avoit séduit disparoît. La tempête n'étoit pas encore formée, elle se préparoit, et les flots rouloient plus pressés. Je priai le pilote de mouiller à la première côte : il me dit qu'elles étoient toutes escarpées, inabordables, et que dans la tempête il ne craignoit rien tant que la terre ; mais

j'étois trop malade, pour songer au péril. Des nausées lentes et sans effet, qui me remuoient la bile, sans la chasser, rendirent mes sollicitations plus pressantes, et je forçai le pilote bon gré malgré, de gagner le rivage. Enfin nous y touchons, j'oublie les préceptes de Virgile; et sans attendre qu'on tourne la proue vers la mer, qu'on jette l'ancre du haut de la pouppe, je me rappelle mon ancien métier, et m'élance dans la mer, comme un brave nageur, sans quitter mon manteau. Imaginez ce que j'ai souffert, pour gravir les rochers, pour trouver une route, pour m'en frayer une. J'ai senti que les Marins n'ont pas autant de tort de craindre la terre. On ne croiroit pas toutes les fatigues que j'ai eu à soutenir, et je ne pouvois me soutenir moi-même. Non, mon ami, cet Ulysse, malgré tous ses naufrages, n'étoit pas si mal que moi avec Neptune. Je ne sais s'il éprouvoit des nausées : mais du moins, ses voyages ne durèrent que dix ans; il m'en faudroit plus de vingt pour la moindre traversée.

Quand le mal de mer m'eut enfin quitté,

dort. Mais un sommeil profond anéantit jusqu'aux songes, interdit à l'ame tout usage de son intelligence. Pourquoi donc ne convient-on point de ses vices ? C'est qu'on les a. Il faut être éveillé, pour raconter ses songes; et guéri de ses vices pour les avouer. Éveillons-nous donc, si nous voulons condamner nos erreurs. C'est la Philosophie qui nous réveillera, elle seule peut dissiper un sommeil léthargique. Dévouez-vous tout entier à son service; vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous : volez dans les bras l'un de l'autre; renoncez à toute autre affaire, mais renoncez-y fortement, avec éclat. N'allez pas philosopher à demi. Si vous étiez malade, vous renonceriez à toute affaire, publique ou domestique; nul accusé ne vous toucheroit assez, pour obtenir votre assistance; vous n'auriez d'autre soin que de vous guérir au plutôt. Eh bien, mon ami ! n'en ferez-vous pas autant pour la sagesse ? Rompez vos liens; que tous vos momens soient pour elle : vous la manquez, si vous êtes préoccupé. La Philosophie est impérieuse, elle donne l'heure, et ne la prend pas; elle ne veut

pas être en second, mais l'objet principal, mais la souveraine : elle paroît, et veut qu'on obéisse. Les habitans d'une ville offroient à Alexandre une partie de leur territoire et la moitié de leurs biens. Je ne suis pas venu en Asie, leur dit-il, pour recevoir ce que vous me donnerez, mais pour vous laisser la part qu'il me plaira. La Philosophie, comme Alexandre, vous dit : je ne prétends pas recevoir le temps que vons aurez de trop; contentez-vous de la part que je vous ferai.

Que la Philosophie soit donc l'unique objet de votre pensée, votre unique amie, votre soutien; bientôt un intervalle immense vous séparera des autres hommes; vous devancerez tous les mortels, et les Dieux vous devanceront de fort peu. Quelle sera donc la différence entre eux et vous? Ils dureront plus longtemps que vous. Mais qu'il faut d'habileté, pour renfermer tout dans un point! Un petit nombre d'années est autant pour le Sage, que l'éternité pour les Dieux : il a même un mérite de plus; la sagesse des Dieux est due à leur nature, et non à leurs efforts. Le sublime alliage! rencontrer dans le

même

même sujet, la foiblesse de l'homme, et la sécurité d'un Dieu ! Que la Philosophie a de force contre les attaques du sort ! invulnérable, armée de toute piece, impénétrable comme un rocher, elle ne fait que secouer sa robe, et les fleches tombent sans force à ses pieds : d'un souffle, elle repousse le trait contre l'ennemi qui l'a lancé.

LETTRE LIV.

Maladie de l'Auteur. Le Sage ne craint point la mort.

Au bout d'un intervalle assez long, mon mal vient de me reprendre. Lequel ? direz-vous. Vous avez raison de le demander : car tous les maux me sont connus. Il en est un pourtant dont je suis plus particulièrement affecté : son nom est grec ; je ne sais pourquoi : notre mot latin *suspirium* le désigneroit assez bien (1).

(1) Si la maladie dont Séneque se plaint ici, est l'*asthme*, ou celle que les Grecs désignoient sous le nom d'*orthopnée*, dont les accès étoient plus courts que ceux de l'asthme, il paroît que ce mal est ce qu'on appelle *étouffemens*.

Ce mal est violent comme une orage, et passe de même; sa durée n'est guère que d'une heure, car on n'expire pas longuement. J'ai essuyé toutes les maladies, incommodes et dangereuses, mais je n'en connois pas de plus insupportable. Pourquoi? c'est que les autres ne sont que des maladies, au lieu que celle-là est une véritable agonie. Aussi les Médecins l'appellent-ils la *méditation*, ou le prélude de la mort : et souvent dans ces efforts, la vie peut s'en aller. Vous me croyez bien content d'être échappé; si je regardois la cessation du mal comme de la bonne santé, je serois aussi ridicule qu'un plaideur qui, pour avoir obtenu un délai, croiroit son procès gagné. Mon ami, au fort même de l'étouffement, je n'ai pas cessé de me fortifier de pensées courageuses et consolantes. Eh, quoi donc! me disois-je; la mort revient tant de fois à la charge! qu'elle se décide : je l'ai déja éprouvée plus d'une fois. Quand cela? me direz-vous : avant de naître. La mort, c'est n'être pas ce qu'on étoit auparavant. Je connois cet état : après moi, ce sera comme avant. Si l'on souffre après la

mort, on auroit souffert avant de naître : mais nous ne sentions point de mal. Dites-moi, ne faudroit-il pas être insensé, pour trouver plus malheureuse une lampe quand elle est éteinte, que lorsqu'elle n'étoit pas allumée. Eh bien ! nous sommes des lampes : la Nature nous allume et nous souffle. Dans l'intervalle, il y a quelques maux à souffrir ; en deçà et au-delà, une sécurité profonde. Notre erreur, mon cher Lucilius, c'est de ne voir le trépas qu'à la suite de la vie : il est avant comme après. Qu'importe de ne pas commencer, ou de finir ? L'effet est toujours le même ; il consiste à n'être pas. Voilà les exhortations que je m'adressois intérieurement : car la parole m'étoit interdite. Peu à peu je ne me sentis plus oppressé, mais haletant ; la maladie me laissa de plus longs repos, et cessa tout-à-fait : mais l'impression dure encore. Ma respiration n'est pas aussi libre qu'à l'ordinaire : je sens toujours de l'embarras et de la gêne. La maladie fera comme elle voudra, pourvu qu'elle ne se jette pas sur mon ame. En attendant, recevez ma protestation. L'heure fatale

ne me causera pas d'effroi : j'y suis tout préparé : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Sans doute, il seroit plus beau de ne pas craindre la mort, dans un temps où l'on trouve de l'agrément à vivre. Quel mérite y a-t-il à sortir, quand on vous chasse ? Il y en a pourtant. On me chasse ; mais je m'en vais de bon gré : ou plutôt, on ne chasse point le Sage. Etre chassé, c'est partir malgré soi : et le Sage ne fait rien malgré lui. Il se dérobe à la nécessité, parce qu'il veut ce qu'elle le forceroit de faire.

LETTRE LV.

Description de Baies et de la maison de Vatia.

Je descends de litière, aussi las que si j'avois fait à pied tout le chemin que j'ai fait assis. Il est fatiguant de se faire long-temps porter, et d'autant plus fatiguant, que la Nature y répugne : elle nous a donné des jambes pour marcher, comme des yeux pour voir. C'est la mollesse qui nous affoiblit ; à force de ne pas vouloir, on finit par ne pas pouvoir. Cependant j'a-

vois besoin de me secouer, pour faire couler la bile, si c'est elle qui me suffoque; ou pour raréfier l'air de mes poumons, s'il est devenu trop dense par quelque cause que j'ignore. Je me suis bien trouvé de la voiture, j'ai continué: le lieu m'invitoit. Entre Cumes et la campagne de Servilius Vatia, le rivage se courbe en un chemin étroit, resserré d'un côté par la mer, et de l'autre, par le lac. Une tempête récente en avoit raffermi le sol: car, vous le savez, la tempête, par ses flots pressés et continus, applanit le terrein; un trop long calme le désunit, en privant les sables de l'humidité qui leur sert de lien. Cependant je me mis, suivant mon usage, à chercher autour de moi quelques sujets d'instruction: et mes yeux se portèrent sur la maison de campagne que possédoit autrefois Vatia. Là vieillissoit ce riche Prétorien, qui ne fut célebre que par son oisiveté, pour laquelle on l'estimoit heureux. Quand l'amitié d'Asinius Gallus perdoit quelque Romain: quand les ennemis de Séjan, et ensuite ses partisans, étoient immolés; à chaque victime on

s'écrioit : *O Vatia tu possedes seul l'art de vivre.* Il ne savoit que se cacher : et la différence est grande entre le repos et l'indolence. Pour moi, du vivant de Vatia, je ne passois jamais devant cette maison, sans dire : *cy gît Vatia.* Mais la Philosophie, mon cher Lucilius, a quelque chose de si sacré, de si vénérable, qu'on chérit jusqu'à l'imposture qui lui ressemble. L'homme oisif aux yeux du peuple, est un Philosophe retiré du monde, libre de soins, satisfait de lui-même, ne vivant que pour lui, avantages qui ne conviennent à personne qu'au vrai Sage. C'est lui qui n'est troublé d'aucune inquiétude, et qui sait vivre pour lui-même ; car il sait vivre et c'est le point essentiel. Mais fuir les personnes et les choses, mais s'exiler pour le mauvais succès de ses passions, se dérober au spectacle du bonheur d'autrui, se cacher de peur, comme un animal foible et timide : ce n'est pas là vivre pour soi ; c'est vivre pour la crapule, pour le sommeil, pour la débauche. On ne vit pas pour soi, dès qu'on ne vit pour personne. Et pourtant la constance, la persévérance sont des vertus si

belles, que la paresse même en impose, quand elle est soutenue. Pour la maison, je n'en puis rien dire de positif : je ne connois que la façade et les dehors, que peut voir comme moi le premier passant. J'ai remarqué deux cavernes, d'un travail immense, d'une grandeur considérable, d'une structure pareille, l'une impénétrable au soleil, l'autre brûlée de ses rayons jusqu'au soir. Un bois de platanes est traversé par un ruisseau ; une espece d'Euripe qui communique, d'un côté, à la mer, de l'autre, au lac Acheruse, et que j'ai trouvé poissonneux, malgré les pêches qu'on y fait de tems en tems. Néanmoins, on le ménage, quand la mer est tenable : si la tempête laisse du loisir aux pêcheurs, ils tendent leurs filets à la proie qui s'y présente. Le principal mérite de la maison, c'est le voisinage de Baies : elle en a les avantages, sans les inconvéniens. Telles sont les qualités que je lui connois. Ajoutons que c'est une campagne de toutes les saisons. Exposée au zéphir, elle n'en reçoit pas seulement le souffle, elle le garde, et en prive la ville de Baies. Je trouve que

Vatia n'étoit pas si mal avisé de choisir cette retraite : elle convenoit à l'indolence de sa vieillesse. Quoiqu'après tout, le lieu ne contribue guère au bonheur : c'est l'ame qui donne du prix à tout. J'ai vu le chagrin habiter des campagnes délicieuses ; j'ai vu le trouble des affaires au sein de la solitude. Soyez-en donc sûr, mon ami : le mal-aise que vous sentez, ne vient pas de ce que vous n'êtes pas en Campanie. Et pourquoi n'y êtes-vous pas ? Envoyez vers moi vos pensées ; on peut voir ses amis, quoiqu'absens, et les voir aussi souvent, aussi long-temps qu'on le veut. Ce plaisir, le plus grand de tous, on le goûte encore mieux quand on est éloigné. La présence nous rassasie : après avoir quelquefois conversé ensemble, assis ou en se promenant, une fois séparé, l'on se croit dispensé de songer à l'ami qu'on vient de quitter. Ce qui doit nous faire supporter l'absence avec moins de regret ; c'est que, pour être absens, deux amis n'ont pas besoin d'être éloignés. Comptez d'abord les nuits pendant lesquelles ils sont séparés, ensuite les occupations qui les appellent,

chacun de son côté, puis les études solitaires, les voyages à la campagne ; et vous verrez que l'éloignement nous prive de peu de choses.

C'est dans le cœur qu'il faut posséder son ami : là, jamais d'absence ; l'ami qu'on desire, on peut le voir tous les jours. Ainsi, étudiez avec moi, soupez avec moi, promenez vous avec moi. Nous vivrions trop à l'étroit, sans l'imagination à qui rien n'est fermé. Mon ami, je vous vois, je vous entends, je vous quitte si peu, qu'à présent même, ce que je vous écris, je doute si c'est une lettre ou un billet.

LETTRE LVI.

Séjour de l'Auteur à Baies. Que l'on peut étudier, même au sein du tumulte.

Je vous proteste que le silence n'est pas aussi nécessaire qu'on le croit, pour la méditation. Mille cris confus retentissent autour de moi. Je loge au-dessus d'un bain. Figurez-vous toutes les especes de bruits qui peuvent importuner les oreilles. Ce sont des Athletes qui s'exercent, qui

balancent leurs bras chargés de masses de plomb : qui poussent des gémissemens, quand ils succombent à la fatigue, ou feignent d'y succomber ; des sifflemens et des soupirs profonds, quand ils laissent échapper leur haleine long-tems retenue. Si le hasard y amene un de ces baigneurs vulgaires, qui se borne à l'onction la plus commune; j'entends le bruit du frottement; et le son varie, suivant que sa main frappe ou du creux ou du plat. C'est bien pis encore, s'il survient un joueur de paulme, qui commence une partie réglée : ajoutez les ivrognes, les filous pris sur le fait, et les chanteurs qui ne trouvent leur voix belle que dans le bain ; le bruit de l'onde agitée, toutes les fois qu'on entre dans la cuve. Au milieu de ce vacarme, qui seroit insupportable, n'eût-il que l'inconvénient d'être enfermé; représentez-vous un épileur qui, pour se faire mieux remarquer, tire de son gosier un sifflement grêle, et ne cesse pas, qu'il n'ait trouvé des aisselles à épiler, un patient à faire crier en sa place. Représentez-vous enfin tous les marchands des tavernes, pâtissiers, charcuitiers,

confiseurs, qui chacun, ont leur modulation particulière, pour crier leur marchandise. Il faut, direz-vous, que je sois sourd ou de fer, pour n'être pas distrait par tant de sons confus et discordans, tandis que notre ami Crispus mouroit d'impatience, au seul bruit de ses cliens dans son vestibule. Pour moi, tous ces bruits ne me font guère plus d'impression, que celle d'une eau qui roule ou qui tombe. L'on nous dit cependant qu'une ville fut déplacée (1), pour la seule raison que les habitans ne pouvoient soutenir le fracas des cataractes du Nil. Les discours me causent plus de distraction, que les bruits : ils attirent la pensée, tandis que les bruits ne font que remplir et frapper l'oreille. Entre ces bruits qui m'étourdissent, sans me détourner, je compte ceux des charriots roulans, d'un forgeron logé chez moi, du serrurier voisin, d'un acteur qui répete et déclame au son de la flûte. Les sons intermittens m'incommodent encore plus que les sons continus. Mais je me suis tellement en-

(1) *Voyez* Séneque; *Natural, Quart, l. 4, c. 2.*

durci, que j'entendrois, même sans émo tion, le chef des rameurs, de sa voix de tonnère, leur prescrire la mesure. Je force mon esprit à se fixer sur lui-même, sans se porter au dehors. La Nature entière peut retentir autour de moi, pourvu que dans mon ame il n'y ait point de tumulte, point de querelle entre le desir et la crainte, point de discorde entre l'avarice et la débauche, point de combats entre tant d'intérêts divers. Un profond silence regne dans toute la région : que m'importe? si mes passions sont en tumulte. Le Poëte a tort de dire que *la nuit a répandu le calme dans la Nature* (1). Il n'y a point de calme, s'il n'est le fruit de la raison. La nuit n'ôte pas les inquiétudes; elle ne fait que les suspendre, ou plutôt les changer. Pour les méchans, les nuits sont orageuses comme les jours. Le vrai calme est celui de la bonne conscience. Voyez ce riche qui cherche le sommeil dans le silence de son vaste Palais : ses oreilles ne sont frap-

(1) Omnia noctis erant placidâ composta quiete.
VARRON.

pées d'aucun bruit : la foule de ses esclaves est muette ; et si l'on approche de son lit, ce n'est que sur la pointe du pied : néanmoins il s'agite, il se retourne, il cherche à attrapper un moment du sommeil le plus léger : il n'a rien entendu, et se plaint qu'on l'étourdit. C'est son ame qui bourdonne à ses oreilles : voilà les cris à étouffer, la révolte à réprimer. Ne croyez pas l'ame tranquille, parce que le corps repose : souvent le sommeil n'est qu'un trouble d'une autre espece. Quand on sent le mal-aise, l'ennui de soi-même, inséparables de l'oisiveté ; le seul remede, c'est l'action, c'est la secousse que procure un travail honnête. Les habiles Généraux n'en connoissent pas d'autre contre la désobéissance des troupes : ils ne les contiennent qu'à force de fatigues, d'expéditions militaires : ainsi en haleine, elles n'ont pas le tems de se débaucher : et la maxime la plus incontestable, c'est que tous les vices du désœuvrement, l'occupation les dissipe. Quelquefois l'ennui des affaires, les dégoûts d'un poste infructueux et pénible, nous jettent dans la retraite : nous croyons alors l'aimer ;

mais, dans cet exil où la peur et la fatigue nous avoient relégués, l'ambition vient rouvrir toutes nos plaies : c'est qu'elle n'étoit pas anéantie ; elle étoit seulement fatiguée, rebutée par les mauvais succès. J'en dis autant de la débauche. On la croiroit cessée ; notre table est plus frugale, nos dépenses mieux réglées : c'est alors qu'elle nous sollicite ; les plaisirs qu'elle avoit quittés, sans y renoncer, elle les convoite, et plus fort que jamais, parce qu'elle se cache mieux. En effet, les vices déclarés sont moins graves ; de même que les maladies qui touchent à la guérison, quand elles causent des éruptions, quand elles manifestent leur violence.

Ainsi, n'en doutez pas, l'avarice, l'ambition, les autres maladies de l'ame ne sont jamais plus funestes, que dans le calme apparent d'une fausse guérison : on se croit hors d'affaire ; on en est loin. Si nous sommes de bonne foi, si la retraite est sonnée, si l'apparence ne séduit plus nos cœurs ; je le répete, rien ne pourra nous distraire : la voix des hommes, le chant des oiseaux, n'inter-

rompront point nos pensées honnêtes : elles auront trop de consistance, trop de solidité. Tant que les bruits du dehors intéressent l'ame, c'est qu'elle n'est pas assez ferme, assez retirée en elle-même ; il lui reste quelque inquiétude, quelque vieille peur qui entretient sa curiosité. Ecoutons Virgile qui fait dire à son héros : *moi, que ni les traits, ni les bataillons des Grecs ne pouvoient effrayer, maintenant le moindre soufle m'épouvante, tout bruit m'allarme et me fait trembler pour celui qui m'accompagne, et pour le fardeau que je porte* (1).

Dans ces vers, vous voyez d'abord la peinture d'un Sage que rien n'émeut ; ni les traits qui brillent dans l'air, ni les armes entrechoquées du plus épais bataillon, ni le fracas des villes qui s'écroulent. Vient ensuite un homme sans expérience : il craint pour sa fortune,

---

(1) Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Virg. Æneid. vers. 726 et seq.

le moindre bruit l'épouvante ; les paroles sont pour lui des menaces, un mouvement léger le glace d'effroi : c'est son bagage qui le rend timide. Choisissez un de ces hommes fortunés, qui traînent à leur suite tant de riches effets ; vous le verrez, comme le héros de Virgile, craindre *pour son fardeau.* (1).

Mon ami, l'ordre regnera dans votre ame, quand vous serez sourd à tous les cris ; quand nulle voix ne vous tirera de vous-même, ni celle de la flatterie, ni celle de la menace, ni un mélange confus de vaines clameurs. Mais, dites-vous, ne seroit-il pas plus simple de s'éloigner du tumulte ? oui, sans doute : aussi je vais déloger ; mais je voulois m'éprouver et m'exercer. Pourquoi rester plus long-temps à la torture ? le remede d'Ulysse est si facile ! et il garantit ses compagnons du chant même des Sirenes.

---

(1) *Comitique onerique timentem.*

Enée portoit son père Anchise sur ses épaules, et menoit son fils Ascagne par la main.

LETTRE

LETTRE LVII.

Qu'on n'est pas maître de ses premiers mouvemens.

OBLIGÉ de retourner de Baies à Naples, je me laissai persuader sans peine que la mer étoit orageuse, pour n'en pas faire une seconde épreuve; mais la pluie avoit tellement inondé les chemins, que j'étois en litière comme en bateau. La destinée des Athletes fut la mienne pendant tout le jour : d'abord un enduit de fange, puis la poussière dans la route souterraine de Naples. Rien de plus ennuyeux, que ce long tuyau ; rien de plus sombre, que cette entrée qui éclaire moins que les ténebres ; et quand le jour y pénétreroit, la poussière l'auroit bientôt éclipsé : elle est incommode, même dans les lieux découverts : là, renfermé, sans issue, elle roule en tourbillons, et retombe sur le voyageur qui la fait voler. Nous avons essuié les deux contraires dans la même route, en un même jour, la boue et la poussière. Néanmoins ces ténebres me donnèrent à penser. Je me sentis frappé intérieurement : ce n'étoit

pas de l'effroi, mais une altération causée par la nouveauté du spectacle et par l'horreur du lieu. Je ne parle plus de moi, qui, loin d'être parfait, suis à peine supportable; le Sage même sur qui la fortune n'a plus de prise, est ébranlé, change de couleur comme les autres. Il y a des émotions, dont, avec toute sa vertu, il ne peut se garantir : c'est la nature qui lui rappelle sa mortalité. Ainsi un spectacle douloureux lui allonge les traits, une apparition subite le fait frissonner; et sur le bord d'un précipice, s'il regarde en bas, sa vue se trouble : je le répete, ce n'est pas de la peur, mais des mouvemens naturels invincibles à la raison. Souvent un homme brave et prêt à répandre son sang, ne peut voir couler celui d'un autre : quelques-uns s'évanouissent à la vue d'une plaie récente ou purulente : d'autres aimeroient mieux recevoir un coup d'épée, que le voir donner. Je vous disois donc que, d'abord j'éprouvai de l'altération plutôt que du trouble; ensuitè une allégresse involontaire, quand le jour me fut rendu. Je me mis à réfléchir sur l'inconséquence des

hommes, de craindre plus ou moins des causes, dont l'effet est le même. Qu'importe qu'on soit tué par la chûte d'une tuile ou d'une montagne ? Cependant on craint plus celle-ci ; quoique l'autre soit également mortelle. C'est que la peur considère moins l'effet que la cause. Je ne parle pas des Stoïciens ; suivant eux, il est vrai, quand un homme est écrasé par une grosse masse, son ame ne peut sortir, et faute d'issue, elle se disperse dans le corps : mais je crois qu'ils se trompent. La flamme ne peut être écrasée ; elle s'échappe au tour du corps qui la comprime. L'air ne peut être, ni endommagé par le choc, ni divisé par un tranchant, il cede à l'obstacle, et s'écoule à l'entour. Les élémens de l'ame sont encore plus déliés : elle ne peut donc, ni se trouver prise, ni périr étouffée; grace à sa ténuité, tous les pores sont perméables pour elle. Quand la foudre a porté au loin sa lumière et ses ravages, la moindre ouverture lui suffit pour s'en aller. L'ame, plus subtile que le feu même, trouve des issues par tous les membres : il ne s'agit que de savoir si elle peut

être immortelle. S'il est démontré qu'elle survit au corps; la même cause qui l'empêche de périr, la défend contre toutes les attaques. L'immortalité ne souffre pas d'exceptions, et rien ne peut nuire à ce qui est éternel.

LETTRE LVIII.

De la division des êtres suivant Platon.

Je n'ai jamais senti, comme aujourd'hui, la disette, ou plutôt la stérilité de notre langue. Nous parlions du système de Platon; mille idées se sont offertes, les unes qui manquent de nom, et en demandent; les autres qui en ont eu, mais l'ont perdu par notre fausse délicatesse. L'*œstrum* des Grecs, cette espece de frénésie qui s'empare des troupeaux et les disperse dans les bois; nous l'appellions autrefois *asilum* : Virgile est mon garant : *cui nomen asilo Romanum est.* Ai-je besoin d'ajouter que ce mot n'est plus d'usage? Pour ne pas vous tenir trop longtemps, certains verbes étoient usités au simple, comme *cernere ferro inter se* : Virgile est encore ma preuve : *inter se coiisse viros et cernere ferro.* Aujourd'hui

l'on n'emploie que le composé *decernere*. Les Anciens disoient encore *si jusso* pour *si jussero* : ne m'en croyez pas, mais Virgile : *cætera, quà jusso, mecum manus inferat arma.* Mon but, par tous ces exemples, n'est pas de vous prouver combien j'ai perdu de temps chez les Grammairiens ; mais combien de mots d'Ennius et d'Attius doivent être tombés en désuétude ; puisque dans un poëte même, qu'on a tous les jours entre les mains, quelques expressions sont déja surannées.

Que signifie, direz-vous, ce préambule ? où voulez-vous en venir ? Je ne vous le cacherai pas : je voudrois, sans choquer votre oreille, ou même en la choquant, user du mot *essentia*, essence. Cicéron l'emploie ; son autorité est je crois, décisive. En voulez-vous une plus récente ? Je vous citerai Fabianus, écrivain correct, élégant, brillant même en dépit de notre délicatesse. Je vous en fais juge, mon cher Lucilius : comment rendre en latin l'*ousia* des Grecs, cette chose nécessaire, qui comprend la Nature et sert de base à tout. Permettez-moi donc le mot *essentia* : j'userai sobrement de mon

droit, et peut-être me suffira-t-il de l'avoir. Mais que me sert votre complaisance? je ne puis exprimer en latin la chose même pour laquelle j'outrage notre langue; et admirez son indigence : ce mot intraduisible est un monosyllabe, c'est le *to ôn* des Grecs (1). Pourquoi cet embarras, dites-vous? l'équivalent est sous la main : mettez *quod est*. Ce n'est pas la même chose : j'emploie un verbe au lieu d'un nom; s'il le faut néanmoins, j'y consens. Notre ami, avec son érudition ordinaire, nous disoit que Platon divise l'être en six classes. Je les parcourrai toutes; mais après avoir donné quelques notions préliminaires sur le *genre*, il s'agit de ce genre *primitif*, d'où dérivent toutes les especes : principe de toute division, il embrasse la Nature entière. Comment le trouver? rien de plus simple. Parcourez en retrogradant toutes les especes, vous remonterez à la première. Suivant Aristote, l'homme, le cheval, le

---

(1) Les Scholastiques qui sont venus depuis Séneque, ont rendu le mot ΩΝ des Grecs, par *ens*, qui étoit inconnu de l'ancienne latinité.

chien sont des especes : mais un lien commun les unit. Quel est ce lien ? l'*animalité*. Ainsi, l'homme, le cheval et le chien sont des especes, dont l'*animal* est le genre. Mais, sans être animal, on peut avoir une ame : nous en reconnoissons dans les plantes, dans les arbres ; nous disons des végétaux, qu'ils vivent et qu'ils meurent. Les *êtres animés* seront donc au-dessus des animaux ; puisqu'outre les animaux, ils embrassent encore les végétaux. Allons plus loin. Quelques êtres sont privés d'ame, comme les pierres. Il y a donc quelque chose d'antérieur aux êtres animés : c'est le *corps*. Ainsi nouvelle division. Tous les corps sont ou animés ou inanimés ; mais le corps ne tient pas le premier rang, puisqu'il y a des choses corporelles et incorporelles. Quel est donc le genre commun de ces deux especes ? celui que je désignois tout-à-l'heure par l'expression assez impropre de *quod est*.

Reprenons ses divisions. L'être est corporel ou incorporel : voilà le premier genre, le plus ancien, le plus étendu ; les autres sont des genres, mais partiels. C'est dans

ce sens, que l'homme est genre, parce qu'il comprend les hommes de toute nation, Grecs, Romains, Parthes; de toute couleur, blancs, noirs, olivâtres; enfin les individus, Caton, Cicéron, Lucrece. Il est donc genre, comme contenant des especes; mais il est espece, comme contenu dans un genre. Au lieu que l'être est le genre le plus général; il n'a rien au-dessus de lui, il est le principe des choses, la source des divisions.

Les Stoïciens placent au-dessus de l'être, un autre genre, qu'ils regardent comme plus universel : j'en parlerai par la suite. Mais établissons d'abord que celui de Platon embrasse toute la Nature, et mérite par conséquent d'occuper la première place. L'être se divise en corporel et en incorporel : point de milieu. Et le corps? en animé et inanimé. Parmi les corps animés les uns ont de l'intelligence, les autres n'ont qu'une ame : ou, si vous l'aimez mieux, les uns ont un mouvement spontané, ils marchent et se déplacent; les autres tiennent à la terre, se nourrissent et s'accroissent par des racines. Et les animaux, comment les diviser? en

mortels et immortels. Quelques Stoïciens établissent pour premier genre le *quoi* : leur raison, c'est que dans la Nature, il y a des choses qui existent, et il y en a, qui n'existent pas : celles-ci, quoique non existantes, n'en font pas moins partie de la Nature, puisqu'elles frappent nos esprits ; tels sont les Centaures, les Géans, et les autres idées chimériques, qui ont une forme, quoique dénuées de réalité.

Je reviens à ce que je vous ai promis : je vais suivre les six classes d'êtres, suivant Platon. La première n'en contient qu'un, et cet être n'est perceptible, ni à la vue, ni au toucher, ni à aucun de nos sens ; il n'est qu'intelligible, parce qu'il n'existe qu'en abstraction. Ainsi l'homme abstrait ne frappe point la vue ; mais il la frappe, s'il est individualisé, comme Cicéron et Caton. L'animal abstrait ne se voit pas non plus, mais se conçoit ; les individus sont visibles, comme tel cheval, tel chien, etc.

L'être de la seconde classe surpasse tous les autres : c'est l'être par excellence. Ainsi la qualité de poëte, commune à tous les faiseurs de vers, peut n'en désigner qu'un seul : et quand on dit *le Poëte* chez les

Grecs, il n'y a personne qui n'entende Homère. Cet être, par excellence, c'est Dieu, le plus grand et le plus puissant des êtres.

La troisième classe est celle des êtres qui ont une existence qui leur est propre ; leur nombre est infini, et leur vue interdite à nos regards. Quels sont donc ces êtres ? ils sont proprement de la fabrique de Platon ; il les appelle *idées* immortelles, immuables, inaltérables, elles servent de modeles à tous les corps. En voulez-vous la définition ? l'idée, suivant notre Philosophe, est l'Archetype éternel de toutes les œuvres de la Nature. Un exemple rendra la chose plus sensible. Je veux faire votre portrait, vous en êtes le modele : c'est de vous que j'emprunte les traits qui passeront dans mon ouvrage. Eh bien : ce visage que j'étudie, qui dirige mon pinceau, dont je cherche à saisir la ressemblance : c'est ce que Platon appelle l'*idée*. La Nature est remplie d'une infinité de semblables modeles, d'après lesquels elle forme tous ses ouvrages.

Dans la quatrième classe est l'*eidos*. Redoublez ici d'attention, et si la ma-

tière est abstraite, c'est moins à moi, qu'à Platon, qu'il faut s'en prendre : les idées subtiles sont toujours difficiles. J'employois tout-à-l'heure la comparaison d'un Peintre. Pour faire le portrait de Virgile, il le regardoit ; le visage de Virgile étoit l'*idée*, c'est-à-dire, le modele du tableau. Eh bien ! les traits que l'artiste fait passer du modele sur la toile, c'est l'*eidos*. Quelle est donc la différence entre l'*idée* et l'*eidos* ? l'une est le modele, l'autre est ce qui passe du modele dans la copie. L'artiste imite l'une, et fait l'autre. Une statue a des traits ; voilà l'*eidos* : le modele a une physionomie dont l'inspection a guidé le ciseau du Statuaire ; voilà l'idée. Autre différence : l'*eidos* est dans l'ouvrage, l'*idée* hors de l'ouvrage, et même antérieure à lui.

La cinquième classe comprend les êtres qui n'ont qu'une existence commune : nous sommes dans cette classe ; elle embrasse les hommes, les bêtes, tous les corps.

La sixième est composée des êtres qui n'ont qu'une ombre d'existence, comme le vuide et le temps. Toutes les choses que nous voyons, que nous touchons,

Platon ne les met pas au rang des êtres qu'il suppose doués d'une existence propre ; leurs émanations continuelles, sans cesse les accroissent ou les diminuent. Nul n'est le même dans la vieillesse et dans l'âge tendre ; ou plutôt nul n'est au matin ce qu'il étoit la veille : nos corps sont des fleuves qui s'écoulent ; le temps fuit, et les objets sensibles avec lui : rien ne demeure, tout change : et en disant que tout change, je suis déja changé. Voilà dans quel sens Héraclite a dit qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve : il ne reste que son nom, l'eau s'est écoulée. Ce changement est plus sensible dans une rivière, que dans un homme, mais le courant qui nous emporte, n'est pas moins rapide, et je ne puis concevoir notre folie, de tant aimer un corps si fugitif, et de craindre le trépas, tandis que chaque instant est la mort de notre état précédent. Ce que vous éprouvez tous les jours, avez-vous donc peur de l'éprouver une fois? Je n'ai parlé que de l'homme, composé, périssable, fragile, exposé à mille attaques ; mais, le monde lui-même, cet assemblage éternel et indestructible, le monde change et n'est jamais le même ;

il possede toujours autant de matière, mais autrement disposée, sous des formes nouvelles.

A quoi bon ces subtilités, demanderez-vous? à rien, puisqu'il faut vous le dire. Mais, quand une attention trop longue a fatigué les yeux du Ciseleur, il les délasse et les refait, pour ainsi-dire, par un repos salutaire : nous pouvons l'imiter, et donner, comme lui, du relâche à nos esprits, en réparer les forces par quelques amusemens. Mais l'amusement même doit être un travail, et l'on peut, avec de l'attention, en tirer du profit. C'est ma pratique, mon cher Lucilius; de tous mes amusemens, quelque étrangers qu'ils soient à la Philosophie, je tâche de recueillir quelque réflexion utile aux mœurs. Mais quel rapport le sujet présenta-t-il avec les mœurs? quelle instruction en tirer? les *idées* de Platon peuvent-elles me rendre plus vertueux, réprimer la fougue de mes passions? elles le peuvent; ne fut-ce que par ce principe sublime, que tous les objets destinés à servir, à flatter, à irriter les sens, n'ont pas, suivant Platon, d'existence

réelle : ce ne sont que des images momentanées, des formes passagères, sans tenue ni solidité; néanmoins nous les désirons, comme s'ils étoient indestructibles, comme si nous étions immortels. Machines foibles et fragiles, nous n'avons qu'un moment de consistance : employons ce moment à nous élever aux objets éternels. Admirons ces formes de toutes choses, qui voltigent dans l'espace; au milieu d'elles, un Dieu bienfaisant, qui, par sa prudence, corrige le vice de la matière, et sauve du trépas un monde qu'il n'a pu faire immortel. Car l'univers n'est pas indestructible par lui-même; s'il subsiste et se conserve, c'est par les soins d'un surveillant : s'il étoit éternel, il n'auroit pas besoin de gardien; mais il faut que le même bras qui l'a formé, le soutienne, et qu'à la foiblesse de l'ouvrage, supplée la puissance de l'ouvrier. Méprisons donc ces vains objets, dont la valeur est nulle, et l'existence même contestée. Songeons encore que si le monde, aussi mortel que nous, est préservé des périls par la prévoyance d'un Dieu; la nôtre pourroit aussi prolonger de quelques instans, la

durée de ce foible corps : et le moyen, c'est de régler nos passions, de réprimer la volupté qui tue la plupart des hommes. Platon lui même, ne parvint à la vieillesse, qu'à force de soins. La Nature, il est vrai, l'avoit doué d'un corps sain et robuste, et son nom lui venoit de la largeur de sa poitrine : mais cette force avoit été bien diminuée par les voyages et les périls de mer. Cependant la frugalité, la fuite des excès, une attention continuelle sur lui-même, le menèrent, malgré ces obstacles, à un âge avancé ; car vous le savez, grace à son régime, Platon mourut à pareil jour qu'il étoit né, après une vie de quatre-vingt-un ans précis. Aussi des Mages, qui se trouvoient pour lors à Athenes, lui offrirent des sacrifices funebres, regardant comme une destinée surnaturelle, d'avoir rempli le plus parfait des nombres, le produit de neuf par neuf. Je crois bien qu'il eût de bon cœur cédé quelque jours de cette somme, et par conséquent eût renoncé aux honneurs du sacrifice : mais toujours est-il vrai que la vieillesse est le fruit de la sobriété ; et si la vieillesse ne vaut

pas un desir, elle ne mérite pas non plus un refus. Il est agréable de rester long-temps avec soi, quand on s'est rendu une jouissance digne de soi. Aussi n'est-il pas décidé qu'on doive renoncer aux dernières années de la vieillesse, et se donner la mort au lieu de l'attendre. Sans doute on est bien près de la peur, quand on laisse venir le destin sans faire un pas vers lui ; il faut bien aimer le vin, pour épuiser le tonneau jusqu'à la lie. Mais la dernière partie de notre âge en est-elle vraiment la lie ? n'en est-ce pas, au contraire, la portion la plus limpide et la plus pure, quand l'ame a conservé toute sa force, quand des organes sains lui prêtent leurs secours ? Voilà ce qu'il fau-droit examiner, avant de prendre un parti : c'est la vie qu'on veut prolonger, et non le trépas. Mais si le corps est inhabile à ses fonctions, pourquoi lui laisser une ame qu'il ne peut plus servir ? Peut-être même seroit-il bon de s'y prendre avant d'y être forcé, de peur de n'être plus en état, quand il faudroit. Comme le risque est plus grand, à vivre malheureux, qu'à mourir trop tôt ; ce seroit

être

être fou, que de ne pas se délivrer d'un péril, au prix de quelques jours. Rien de plus rare, que d'arriver, sans accident, de la décrépitude à la mort; mais rien de plus commun, que de gémir sous le faix d'une existence inutile : malheur bien plus grand, que de sacrifier quelques jours d'une vie qui ne peut durer long-temps. Mon ami, l'arrêt que je vais porter, ne doit pas vous affliger; il ne vous regarde pas encore : cependant faites-y attention. Je ne quitterai point la vieillesse, si elle me laisse tout entier à moi; je parle de la meilleure partie de mon être; mais, si elle se met à ébranler mon ame, à troubler ses fonctions; si je ne suis plus un homme vivant, mais une machine animée, je m'élancerai, pour sortir d'un édifice prêt à s'écrouler. Je n'attenterai pas sur moi, dans la maladie, à moins qu'elle ne soit incurable et nuisible à mon ame : ni dans la douleur; se tuer, c'est y succomber. Mais, si j'étois sûr qu'elle ne dût jamais finir; je m'en irois, non pas à cause d'elle, mais parce que je ne pourrois plus remplir les devoirs pour lesquels je vis. Si c'est une foiblesse de mou-

rir, parce qu'on souffre ; c'est une folie de vivre pour souffrir (1).

Mais je suis trop long, et j'en aurois encore pour un jour. Comment finir sa vie, quand on ne sait pas terminer une lettre? Recevez donc un adieu, moins triste que l'éternel adieu.

LETTRE LIX.

Différence entre la joie et la volupté.

VOTRE lettre m'a fait le plus grand plaisir : permettez-moi le langage ordinaire, et ne le prenez pas dans le sens des Stoïciens. Le plaisir, suivant nous, est un mal ; mais c'est la chose : le mot ne signifie dans l'usage commun, que le contentement intérieur de l'ame. Je le répete, le plaisir, en pesant les mots dans notre balance, se prend en mauvaise part : la joie n'appartient qu'au Sage ; parce que c'est l'élan d'une ame pénétrée de son bonheur, et sûre de ses forces.

(1) Il est inutile de prémunir le Lecteur contre ces raisonnemens : on sait assez que les maximes des Stoïciens sur le suicide, sont entièrement opposées à l'esprit du Christianisme.

Néanmoins, on dit tous les jours, qu'on a eu beaucoup de joie du Consulat d'un ami, de son mariage, de l'accouchement de sa femme, de mille autres événemens qui, loin de causer de la joie, ne font bien souvent qu'annoncer la tristesse. L'essence de la joie; c'est de ne jamais cesser ni dégénérer. Aussi, quand Virgile dit : *les mauvaises joies de l'ame* (1); son expression est élégante, mais impropre. Il n'y a pas de fausse joie, mais il y a de faux plaisirs : et voilà ce qu'il entend; il désigne les insensés qui s'applaudissent de leur malheur. Quant à moi, j'avois raison de dire que votre lettre m'a fait le plus grand plaisir : La joie de l'ignorant, eût-elle un motif légitime, ne mérite que le nom de plaisir; parce qu'elle est toujours déréglée, toujours voisine du chagrin : comme elle naît du préjugé, la raison ne peut la modérer ni la contenir.

Mais, pour revenir à votre lettre, voici pourquoi j'en suis charmé. Vous êtes maître de votre style; jamais il ne

(1) Mala mentis gaudia, *Æneid. l. 6, vers. 278.*

vous emporte au-delà de votre idée. Combien d'écrivains se laissent débaucher par l'attrait d'une expression ! Les vôtres sont précises; elle naissent du sujet : vous n'en mettez qu'autant qu'il vous plaît, et vous exprimez plus que vous ne dites. Cette qualité en annonce une bien plus grande : elle prouve que, dans votre ame, comme dans votre style, il n'y a point de redondance, point d'enflure. Cependant je rencontre, en vous lisant, des métaphores qui, sans être hasardées, ont le mérite de la hardiesse : je rencontre des images ; et nous les interdire, pour les accorder exclusivement aux Poëtes, c'est n'avoir pas lu nos anciens Prosateurs : ils ne songeoient guère à l'effet ; simples et naïfs, ils n'avoient d'autre but, que de convaincre et d'instruire. Néanmoins leurs Ecrits sont pleins de figures ? c'est que le philosophe en a besoin, comme le Poëte : mais par un autre motif ; pour prêter un appui à notre foiblesse, pour rendre les idées plus sensibles au Lecteur ou à l'Auditeur. Je lis maintenant Sextius, Philosophe nerveux, qui écrit en grec, mais pense en Ro-

main. Nous parlions de figures : il en emploie une bien frappante, celle d'un corps de troupes, qu'on range en bataillon quarré, quand on craint l'ennemi de toutes parts. Le Sage, dit-il, doit faire de même, déployer ses vertus dans tous les sens, afin qu'en cas d'attaque, il y ait par-tout des troupes, et que, sans confusion, elles obéissent au moindre signe du Commandant : c'est une précaution des habiles Généraux ; toute l'armée reçoit à la fois l'ordre du chef, parce que la disposition est telle, que le signal donné par un seul, se communique en un moment aux cavaliers et aux fantassins. Cette harmonie, suivant Sextius, nous est encore plus nécessaire qu'aux guerriers. Souvent ils craignent l'ennemi sans fondement ; souvent le chemin le plus suspect se trouve le plus sûr : mais, pour la folie, jamais de paix ; le front est attaqué comme l'arrière garde, l'aile droite assaillie comme la gauche ; le péril se montre et devant et derrière : elle a peur de tout, n'est prête à rien, et redoute jusqu'aux secours qui lui viennent. Mais le Sage toujours sur ses gardes

est fortifié contre tous les assauts : la pauvreté, le deuil, l'ignominie, la douleur auront beau fondre sur lui, jamais il ne reculera ; plein d'assurance, il marchera contre ses ennemis, et se mêlera parmi eux. Mais nous, que de liens nous retiennent ! et point de force pour les rompre ! Depuis si long-temps que nous croupissons dans le vice, quel moyen de purifier nos ames ? elles sont non-seulement tachées, mais encore imprégnées.

Sans quitter l'allégorie de Sextius, tâchons de résoudre un problême qui m'a souvent occupé. Pourquoi la folie nous retient-elle avec tant d'acharnement ? C'est que d'abord on la repousse foiblement, on ne marche qu'à pas lents à la vertu. Ensuite les préceptes des Sages inspirent trop peu de confiance ; on n'en abreuve pas son ame entière ; on parcourt trop légèrement des objets de cette importance. Et comment apprendre à triompher des vices, quand on n'étudie que dans les intervalles qu'ils nous laissent ? Nul n'approfondit la sagesse ; on ne fait que l'effleurer : donner quelques instans à la philosophie, paroît encore trop pour

des gens affairés. Mais le principal obstacle, c'est la facilité que nous avons à être contens de nous-mêmes. Qu'un seul homme nous trouve honnêtes, prudens, integres; nous croyons l'être. Un mince éloge ne suffit pas à notre vanité : tous ceux dont la flatterie la plus impudente, accable ses dupes, nous les recevons comme une dette. On vante notre sagesse, notre vertu; nous ne contredirons point ces louanges, quoique sûrs qu'elles sont fausses. La complaisance pour soi va si loin, qu'on veut être loué d'une vertu, même quand on a le vice contraire. Un tyran voudroit passer pour humain; un brigand pour généreux; un ivrogne, un débauché, pour tempérans. Ainsi, comme on se croit parfait, on n'a garde de se réformer.

Alexandre, dans sa folle expédition de l'Inde, portoit la guerre chez un peuple à peine connu de ses voisins. Au siege de je ne sais quelle ville, en faisant le tour des murailles pour reconnoître l'endroit foible de la place, il reçoit un coup de fleche; mais il n'en reste pas moins à cheval, et continue sa tournée. Peu à

peu le sang s'arrête, la plaie se ferme, et devient douloureuse : la jambe trop long-temps suspendue, s'enfle et s'engourdit ; il ne peut aller plus loin. *Tout le monde m'assure*, dit-il, *que je suis fils de Jupiter; mais ma douleur me crie que je ne suis qu'un homme.*

Faisons de même. Quand la flatterie viendra nous enivrer ; chacun à notre manière, disons-lui : tu m'assures que je suis sage ; mais je vois tout ce que je desire encore d'inutile et de nuisible. Je ne sais pas même ce que la satiété apprend aux bêtes, quelles sont les limites du boire et du manger : j'ignore jusqu'à la portée de mon estomac. On vous dit que vous êtes sage ! Et moi, je vais vous apprendre à n'en rien croire. Qu'est-ce que le sage ? C'est un homme plein de ioie et d'allégresse, qui dans un calme inébranlable, vit égal aux Dieux. Eh bien ! rentrez en vous-même. Êtes-vous inaccessible à la tristesse ? l'espoir ne vous a-t-il jamais fait sentir les tourmens de l'attente ? votre ame se maintient-elle nuit et jour dans une égalité parfaite, toujours élevée, toujours contente d'elle-même ?

Dans ce cas, vous avez atteint le faîte du bonheur humain. Mais, si vous cherchez le plaisir par-tout, et quel qu'il soit; sachez qu'il vous manque en sagesse, tout ce qui vous manque en bonheur. Vous aspirez au bien-être : mais les richesses n'y menent pas; les honneurs n'engendrent que des soucis; tous ces biens qui vous promettent du plaisir, ne sont que des germes de douleur. Tous les hommes courent après le bonheur; mais on ne poursuit que l'ombre : la réalité, l'on ignore où elle est. Celui-ci la cherche dans les festins et la débauche; celui-là dans l'ambition et la foule des cliens : l'un dans les bras de sa maîtresse; l'autre dans les beaux arts, dans cette littérature superficielle qui repaît la vanité, sans guérir les vices. Ils se laissent tous séduire par des amusemens frivoles et passagers. Ainsi la gaieté folle d'un moment d'ivresse, est payée par un long ennui : ainsi l'applaudissement et les acclamations de la multitude, coûtent beaucoup à obtenir, et plus encore à expier.

Songez-y donc : l'effet de la sagesse est une joie soutenue : l'ame du sage est,

comme la région éthérée, dans une sérénité continuelle. Voilà donc un motif pour desirer la sagesse; la joie l'accompagne toujours : mais cette joie est fondée sur la conscience des vertus; cette joie n'est le partage que de l'homme juste, courageux, tempérant. Quoi! direz-vous : la joie n'est donc pas faite pour les fous et les méchans? Pas plus que pour le lion qui a trouvé sa proie. Quand ils sont fatigués de crapule et de débauche; quand le jour les surprend encore le verre à la main; quand les alimens entassés dans leur estomac trop étroit, commencent à chercher une issue; alors ces malheureux s'écrient avec Virgile : *Vous savez que nous avons passé notre nuit dernière dans une fausse joie (1).* En effet, la nuit des débauchés ne leur offre que de fausses joies, et ressemble à la dernière des nuits; mais la joie des Dieux et de leurs égaux, n'a point d'interruption : elle finiroit, si elle venoit du dehors; mais elle ne dépend de personne, parce qu'elle n'est due

(1) *Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem Egerimus, nosti.*

à personne. La fortune n'ôte point ce qu'elle n'a point donné.

LETTRE LX.

Du mépris pour ce qui fait l'objet des vœux et des prières du vulgaire.

Je suis mécontent, fâché, courroucé. Quoi ? desirer encore ce que vous souhaitoient votre nourrice, vos pédagogues, votre mère ? et ne pas voir qu'ils ne vous souhaitoient que du mal ! Vœux barbares des personnes qui nous aiment ! et d'autant plus barbares, qu'ils sont mieux exaucés ! Voilà donc pourquoi tous les maux s'acharnent sur l'homme dès l'âge le plus tendre ! c'est qu'il croît au milieu des malédictions de ses parens. Eh ! mon ami, parlons une fois aux Dieux sans intérêt. Pourquoi toujours demander; comme si nous n'étions pas assez grands pour nous suffire ? Jusqu'à quand nos semailles occuperont-elles le territoire des plus grandes villes ? Jusqu'à quand un peuple entier moissonnera-t-il

pour un seul homme ? Jusqu'à quand la provision de bled d'une seule table sera-t-elle apportée par plus d'un navire et de plus d'une mer ? Il ne faut au taureau que les pâturages de quelques arpens ; à plusieurs éléphans, qu'une seule forêt : et pour rassasier l'homme, ce n'est pas trop de la terre et de la mer ? Quoi donc ? avec un si petit corps, la Nature lui a-t-elle donné plus d'appétit qu'aux animaux les plus gros et les plus voraces ? Nullement : de tant de provisions, il n'en revient presque rien aux besoins naturels : on les appaise à peu de frais. Ce n'est pas la faim qui coûte cher ; c'est la vanité. Aussi ces gourmands que Saluste appelle *les esclaves de leur ventre*, ne doivent pas être mis au rang des hommes, mais des bêtes, et quelques-uns même au rang des morts. Vivre, c'est jouir de soi. Se cacher et rester engourdi, c'est faire de sa maison un sépulcre. On peut à la porte graver sur le marbre le nom du maître : il a prévenu la mort.

LETTRE LXI.

Conduite sage de l'Auteur. De la soumission à la nécessité.

RENONÇONS, Lucilius, à nos anciens desirs. Pour moi, je m'applique, dans la vieillesse, à n'avoir plus ceux de mon enfance. Ma seule occupation nuit et jour, ma seule pensée, mon unique étude, c'est de guérir les maux invétérés de mon ame. Je tâche que chacun de mes jours soit en raccourci ma vie entière : non que je le saisisse, comme s'il devoit être le dernier ; mais j'en dispose, comme s'il pouvoit l'être. Je songe, en vous écrivant, que la mort peut m'appeller au milieu de cette Lettre. Comme elle voudra ; je suis prêt. Si la vie a pour moi quelques charmes, c'est que j'ai pris mon parti sur sa durée. Avant la vieillesse, je pensois à bien vivre ; je ne pense aujourd'hui qu'à bien mourir, c'est-à-dire avec résignation. Tâchons de ne rien faire à regret. Ce qui doit arriver, arrivera, quoi qu'on fasse : la nécessité n'est que pour les rebelles ; il n'y en a plus,

quand on se soumet. Oui, l'esclave qui reçoit sans murmure les ordres de son maître, s'épargne la plus grande peine de la servitude ; il ne fait que ce qu'il veut : le malheur n'est pas dans la contrainte ; mais dans la répugnance. Sachons donc plier nos volontés à tous les événemens : et sur-tout, envisageons sans tristesse, le terme de notre carrière. Il est plus important de se préparer à la mort, qu'à la vie. Nous avons pour vivre assez de provisions : mais l'avidité n'est jamais contente ; il lui manque et lui manquera toujours quelque chose. Ce ne sont ni les jours, ni les années ; c'est l'ame qui rend la vie courte ou longue. J'ai de la mienne ce que j'en veux : me voilà rassasié, la mort peut venir quand elle voudra.

LETTRE LXII.

De l'emploi du temps.

Ne croyez pas ceux qui vous disent que la foule des affaires les empêche d'étudier. Les prétendues affaires, ils les supposent, ils les exagèrent, ils se les font. Pour moi, j'ai du temps, mon ami, j'en

ai beaucoup ; je puis toujours disposer de moi : c'est que je me prête aux affaires, au lieu de m'y livrer, et que je ne vais pas chercher des prétextes pour perdre mon temps. Par-tout, je m'occupe de mes pensées, je médite sur quelque objet utile : je m'attache à mes amis, mais sans me détacher de moi-même. Quant aux personnes avec lesquelles je n'ai que des rapports de services à rendre, de devoirs à remplir ; elles me prennent peu de temps. Je ne m'arrête qu'avec les gens de bien ; de quelque pays, de quelque siecle qu'ils soient, je dirige vers eux mes pensées. Le vertueux Demetrius est sans cesse avec moi ; je le mene partout ; je quitte ces hommes vêtus de pourpre, pour m'entretenir avec un homme à demi-nud : je l'admire ; et comment ne l'admirerois-je pas ? Je vois qu'il ne lui manque rien. S'il est impossible à l'homme de tout avoir, il peut du moins tout mépriser : et la voie la plus courte pour être riche, c'est de ne pas s'en soucier. Mais notre ami Demetrius, sans affecter le mépris des richesses, en abandonne la possession aux autres.

LETTRE LXIII.

Qu'il ne faut pas s'affliger sans mesure, de la perte de ses amis.

Vous êtes affligé de la mort de votre ami Flaccus; mais ne le soyez pas trop : je n'ose vous conseiller de ne l'être pas du tout; et pourtant ce seroit le mieux. Mais où trouver cette fermeté, sinon dans l'homme supérieur à la fortune : encore sentiroit-il quelques piquures, mais rien de plus. Pour nous, on peut nous passer des larmes, pourvu qu'elles ne soient pas immodérées, ou si nous savons les réprimer. Je ne veux pas que la mort d'un ami nous laisse les yeux secs, ni qu'elle les épuise : je permets des larmes, et non des pleurs. Cette loi vous paroît-elle dure, quand le premier des Poëtes Grecs n'accorde le droit de pleurer, que pour un jour; quand il dit que Niobé même, prit de la nourriture? Ces sanglots, ces pleurs immodérés, savez-vous d'où ils viennent? du desir de se montrer sensible. On ne cede pas à la douleur, on veut en faire parade : ce n'est jamais pour soi seul, qu'on

qu'on est affligé. Malheureuse folie ! la douleur même a son ostentation. Quoi donc ? oublierai-je mon ami ? Vous lui assurez un souvenir bien court, s'il ne doit pas durer plus long-temps que votre douleur. Ce visage froncé, le premier objet risible va peut-être l'épanouir. Je ne vous renvoie pas même au temps qui guérit tous les regrets, qui calme tous les chagrins : cessez de vous observer ; et cet appareil de tristesse va tomber. Aujourd'hui vous surveillez votre douleur ; elle échappe même à votre vigilance : plus elle est vive, plutôt elle doit se passer. Tâchons que le souvenir de nos amis perdus, ait pour nous des charmes : on n'aime pas à revenir sur une idée affligeante ; mais s'il est impossible que leur nom frappe nos oreilles, sans blesser notre ame, du moins cette blessure même, n'est pas dépourvue de plaisir. Ainsi, comme disoit Attalus, l'amertume d'un vin trop vieux, l'âpreté de certains fruits, chatouillent agréablement le palais. Avec le temps, la douleur s'émousse ; il ne reste plus au fond de l'ame qu'une douce volupté. Suivant le même Attalus, » l'idée

» de nos amis est douce comme le miel,
» quand ils vivent ; mêlée d'amertume,
» quand ils ne sont plus : et l'on sait que
» les amers sont bons pour l'estomac ».
Je ne pense pas de même. Le souvenir
d'un ami me plaît toujours, même après
sa mort. Quand je le possédois, je m'attendois à le perdre : après l'avoir perdu,
je crois encore le posséder.

Faites donc, mon cher Lucilius, ce
qu'exige votre équité. Cessez de mal interpréter les bienfaits de la Nature : elle
vous ôte un ami ; mais elle vous l'avoit
donné. Hâtons-nous de jouir de nos amis,
parce que nous ne savons pas si nous en
jouirons long-temps. Voyez combien de fois
nous les quittons pour de longs voyages ;
combien de temps nous passons dans le
même endroit qu'eux, sans les voir ; et
vous sentirez que ce n'est point leur trépas qui nous en prive le plus. Mais que
dire de ces insensés, qui négligent leurs
amis vivans, et se désolent de leur perte ?
Ils n'aiment que les amis qu'ils n'ont plus :
leur douleur est sans borne, parce qu'ils
craignent qu'on ne doute s'ils aimoient.
Ils s'y prennent trop tard pour le prou-

ver. Avez-vous d'autres amis ? vous les traitez mal, et les estimez peu, s'ils sont incapables de vous consoler d'une seule perte. N'en avez-vous pas d'autres ? ne vous plaignez pas de la fortune, mais de vous-même : elle ne vous enleve qu'un ami ; n'aviez-vous pu en faire qu'un seul? Mais je ne crois pas qu'on ait eu même un ami, quand on n'en a eu qu'un. Si un homme, dépouillé de son manteau, se mettoit à sanglotter, au lieu de s'en procurer un autre contre le froid ; ne le regarderiez-vous pas comme un fou ? Hé bien ! vous avez enterrez l'homme que vous aimiez ; cherchez quelqu'un à aimer. Au lieu de pleurer sa perte, songez à la réparer. Ce que je vais ajouter est trivial ; je le sais : mais faut-il omettre une vérité, parce qu'elle est commune ? Quand votre douleur résisteroit à la raison, le temps la guériroit : et quel remede pour un Sage, de cesser de pleurer, parce qu'il en est las ! Quittez le chagrin, sans attendre qu'il vous quitte : discontinuez au plutôt ce que vous ne pourriez faire long-temps, quand même vous le voudriez.

Nos Ancêtres ont fixé à un an le deuil des femmes, non pour qu'il durât tout ce temps, mais pour qu'il n'allât pas au-delà. Quant aux hommes, la loi ne leur a pas fixé de temps, parce que l'honnêteté ne leur en accorde pas. Eh bien! de toutes ces femmes tendres, qu'on a eu tant de peines à retirer du bûcher, à séparer du cadavre de leurs maris, citez-m'en une seule qui ait eu des larmes pour un mois. La tristesse est, de tous les tableaux, celui dont les spectateurs se lassent le plus promptement. Récente, elle trouve des consolateurs, elle intéresse quelque ame sensible. Vieillit-elle? on s'en mocque, et l'on fait bien; car elle est ou fausse ou insensée.

Je vous exhorte à la fermeté, moi qui ai pleuré à l'excès mon cher Sérénus; moi qu'on peut compter, et j'en rougis, parmi ceux que la douleur a vaincus: mais je condamne aujourd'hui ma conduite passée; je sens que le principe de ma tristesse est venu de ce que je ne m'étois jamais douté qu'il pût mourir avant moi. Je ne voyois qu'une chose, que j'étois son aîné de beaucoup; comme si le Destin

suivoit l'ordre des âges! Pensons donc que nos amis sont mortels, comme nous. J'aurois dû me dire : Si Sérénus est plus jeune que moi : qu'importe? il doit mourir après moi; mais il peut mourir avant. Faute de cette réflexion, la Fortune m'a pris au dépourvu. Mais je sais à présent que tout est mortel, et que la mortalité n'a pas de regle. Ce qui peut arriver un jour, peut arriver dès aujourd'hui. Pensons donc, mon cher Lucilius, que nous serons bientôt où nous sommes fâchés qu'il soit. Et peut-être, si, comme les Sages l'ont publié, un asyle nous est ouvert après la mort; celui que nous croyons perdu pour nous, n'a fait que nous précéder.

LETTRE LXIV.

De la vénération pour les anciens Philosophes.

Vous étiez hier avec nous. Je dis *avec nous*; car avec moi, vous y êtes toujours. Il m'étoit survenu quelques amis; et l'on avoit, en leur honneur, augmenté chez moi la fumée : non qu'elle sortit à

grands flots, comme des cuisines de nos gourmands : trop foible pour alarmer la garde, elle suffisoit pour annoncer la bien venue de mes hôtes. Pendant le repas, la conversation, suivant l'usage, roula sur mille objets : on parla de tout, et l'on n'approfondit rien. On lut ensuite le livre de Q. Sextius le père, homme de mérite, si je m'y connois, et Stoïcien, quoi qu'on en dise. Dieux ! que de vigueur ! que d'ame ! Voilà ce qui le distingue des autres Philosophes. Leurs écrits n'ont, pour la plupart, qu'un titre imposant, et le reste est sans vie. Ils exposent, ils argumentent, ils subtilisent : pour vous échauffer . . . ils sont trop froids. Quand vous aurez lu Sextius, vous direz : voilà un homme vraiment libre, un homme au-dessus de l'humanité. Pour moi, je vous l'avoue, je ne sors jamais de sa lecture, qu'avec plus de confiance en moi-même. Quelle que soit l'assiete de mon ame, je le lis; et je suis tenté d'affronter tous les hasards, de m'écrier : ô fortune, qu'attens-tu ? viens sur l'arene ; me voilà prêt. Semblable à un jeune héros qui cherche une occasion d'essayer

ses forces, de signaler son courage contre un sanglier et un lion (1) : je voudrois aussi trouver quelqu'ennemi à vaincre, quelque douleur à supporter : car Sextius a encore cela de particulier, qu'il peint le bonheur de la vertu, sans ôter l'espoir d'y parvenir. Il vous apprend à la fois, qu'elle est sur une éminence, et qu'on y peut atteindre, si l'on veut. Tel est le caractère de la vertu : on l'admire, et pourtant on espère.

Oh ! mon ami, que d'heureux instans je passe à contempler la Sagesse ! Sa vue me cause le même ravissement, que le spectacle du monde ; je crois toujours la voir pour la première fois. De là, ma vénération pour les découvertes de la Sagesse, et les Auteurs de ces découvertes. Quel héritage ils ont laissé aux hommes ! J'en veux prendre possession. C'est pour moi, qu'ils ont acquis ; c'est pour moi, qu'ils ont travaillé.

(1) Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

VIRGIL. *Æneid. lib.* 4, *vers.* 158, 159.

Mais, agissons en bons pères de famille : augmentons notre patrimoine ; et ne le transmettons pas sans accroissement, à nos neveux. Il reste encore, et restera beaucoup à faire : dans mille siecles, il manquera encore quelque pierre à l'édifice. Mais, quand même les Anciens auroient tout découvert, l'application, la connoissance, l'arrangement de leurs découvertes, seroient toujours des objets nouveaux. Supposez que tous les remedes pour les yeux soient connus : il ne faut plus en chercher d'autres ; mais ceux qu'on a, les appliquer, suivant les circonstances, les maladies. L'un est bon contre les tumeurs de l'œil ; l'autre, contre le gonflement des paupières : celui-ci détourne le cours d'une humeur subite ; celui-là épure et fortifie la vue : il ne s'agit que de broyer les drogues, de choisir le moment, de fixer les doses. Il en est de même pour les remedes de l'ame : ils sont trouvés ; mais, quand les appliquer, et comment ? C'est à nous à le chercher. Les Anciens ont tout fait, mais ils n'ont rien achevé. Cependant ils ont droit à nos hommages, je dis même à notre culte.

Quoi ? je n'aurois pas les portraits des grands Hommes, pour m'exciter à la vertu ? Je ne célébrerois pas leur naissance ? Je prononcerois leur nom sans respect ? La reconnoissance que nous avons pour nos Instituteurs, nous la devons à ces Instituteurs du genre humain, qui nous ont ouvert la roûte du bonheur. Si je rencontre un Consul, un Préteur, je leur témoigne mon respect par toutes les démonstrations d'usage ; je descends de cheval, je me découvre, je me range : et les deux Catons, et le sage Lælius, et Platon avec Socrate, et Cléanthe avec Zénon, je les recevrois dans mon ame sans vénération ! Oui, je les vénere : et quand on les nomme, je m'incline profondément.

LETTRE LXV.

Opinions de Platon, des Stoïciens et d'Aristote sur le monde.

J'ai partagé la journée d'hier avec la maladie : elle a pris le matin pour elle, et m'a laissé l'après-midi. J'essayai d'abord mon esprit par une lecture : voyant qu'il

la soutenoit, j'osai lui prescrire, ou plutôt lui permettre une tâche plus forte : j'écrivis, et même avec plus de contention qu'à l'ordinaire : la matière étoit difficile, et je ne voulois pas avoir le dessous : je luttai jusqu'à l'arrivée de quelques amis qui me traiterent en malade intempérant, et me forcerent de lâcher prise. A la composition suppléa une conversation litigieuse, dont voici le sujet. Nous vous avons choisi pour arbitre ; et vous avez plus à faire que vous ne pensez, car il faut prononcer entre trois parties.

Les Stoïciens, vous le savez, reconnoissent deux principes de toutes choses, la cause et la matière. La matière est une masse inerte, susceptible de toutes les formes, mais privée d'énergie, si elle n'est mise en mouvement. La cause, c'est-à-dire l'intelligence, façonne la matière, la meut à son gré, produit ainsi ses ouvrages divers. Il faut donc une substance d'où les corps soient formés, et une substance qui les forme ; l'une est la matière, l'autre est la cause. Tous les arts sont des imitations de la Nature : ce que je dis de l'univers, peut donc s'appliquer

aux ouvrages des hommes. Par exemple, pour faire une statue, il faut une matière capable de recevoir une forme, et un ouvrier capable de la donner. Dans une statue d'airain, le métal est la matière, l'artiste est la cause. Il en est de même de toutes les autres productions humaines : elles résultent d'une matière passive, et d'une cause agissante.

Les Stoïciens ne reconnoissent qu'une cause, la productrice. Aristote en compte trois : 1.° la matière ; sans elle, point de productions : 2.° l'ouvrier : 3.° la forme imprimée à chaque ouvrage, comme les traits imprimés à la statue. Cette forme, Aristote la nomme *Eidos*. A ces trois causes, il en joint une quatrième, le but de l'ouvrier. Je m'explique ; la première cause de la statue, c'est l'airain : elle n'existeroit pas, sans une matière fusible ou ductile. La seconde, c'est l'ouvrier : jamais une masse d'airain n'eût été transformée en statue, sans le secours d'une main habile. La troisième, c'est la forme. Notre statue ne porteroit pas le nom de (1)

(1) *Voyez*, sur ces deux statues de Polyclete, Pline, *Hist. Nat. lib. 34*, *cap. 8*, & la note de

Doryphore et de *Diadumene*, si on ne lui eût donné les traits de l'un ou de l'autre. La quatrième, c'est le but que l'artiste s'est proposé. Sans un motif, il n'eût pas fait de statue : le motif qui l'a déterminé à travailler, est la gloire, s'il veut se faire un nom; l'argent, s'il se propose de la vendre; la Religion, s'il aime mieux la consacrer dans un Temple. Il est évident que le but de l'ouvrier est une des causes de l'ouvrage; puisque sans ce but l'ouvrage n'existeroit pas.

Platon ajoute une cinquième cause, qu'il appelle *idée* : c'est le modele que l'artiste ne perd jamais de vue, et qui dirige tout son travail. Peu importe que ce modele soit extérieur, et que l'artiste y porte les yeux; ou intérieur, et de la création même de l'esprit. Ces *archétypes* ou modeles primitifs de toutes choses, Dieu les renferme dans son sein : il embrasse les dimensions et les modeles de tous les possibles; son ame est le dépôt de ces figures immortelles, immuables, inépuisables, que Platon appelle *idées*.

Dalechamp. *Voyez* aussi, sur les Doryphores, Quinte Curce, *lib.* 3, *cap.* 3. n.° 15, Edit. *Snakenburg.*

Ainsi les hommes périssent ; mais l'humanité qui en est le modele, subsiste éternellement : ceux-là ont beau souffrir et mourir, celle-ci demeure inaltérable. Il y a donc cinq causes, suivant Platon ; la matière, l'ouvrier, la forme, le modele, le but : et de ces cinq causes, résulte l'ouvrage qui en est une sixième. Ainsi, pour ne pas quitter notre exemple, la matière de la statue, c'est l'airain ; l'ouvrier, c'est le statuaire ; la forme, ce sont les traits imprimés à la statue ; le modele, c'est l'objet d'où ces traits ont été empruntés, et le but, c'est le motif qui a déterminé le statuaire. Voilà les cinq causes auxquelles la sixième, c'est-à-dire, la statue doit son existence. Le monde, dit Platon, est aussi le résultat des mêmes causes ; l'ouvrier est Dieu ; la matière est cette masse inerte, dont nous parlions ; la forme est la disposition et l'ordre de l'univers ; le modele est l'idée primitive de ce vaste et sublime ouvrage ; le motif est ce qui a déterminé Dieu. Quel est ce motif ? sa bonté, du moins Platon l'assure. Dieu est bon : nulle espece de bien n'est indifférent à un être bon. Il a donc

fait le monde le meilleur (1) possible.

Vous êtes juge ; portez votre arrêt ; prononcez laquelle de ces opinions vous paroît, sinon la plus vraie, du moins la plus probable : car ici le vrai est trop au-dessus de notre portée. Admettre cette foule de causes, avec Aristote et Platon, n'est-ce pas en reconnoître trop ou trop peu ? car, si l'on entend par cause, toute condition sans laquelle l'effet ne peut être produit ; il faudroit ajouter le temps, sans qui rien ne se fait ; le lieu, point de production, sans un espace pour la recevoir ; le mouvement, sans lui rien ne se fait et ne se détruit, sans lui point de changement de forme, et par conséquent point d'art. Mais il s'agit ici de la cause primitive et générale : principe du monde, comme la matière, elle doit être aussi simple. Quelle est cette cause ? C'est la raison agissante, c'est Dieu. Toutes les autres ne sont pas autant de causes particulières, elles dépendent d'une seule, de la cause efficiente. Vous dites que la

(1) On voit par ce passage que le système de l'Optimisme est beaucoup plus ancien que Leibnitz.

forme est une cause; mais c'est l'ouvrier qui l'imprime à l'ouvrage : elle est donc partie, et non pas cause. Le modele n'est pas non plus une cause, mais un instrument aussi nécessaire à la cause, que le burin et la lime, à l'ouvrier. Sans outils, l'art ne peut agir : mais, dira-t-on pour cela, qu'ils soient les causes de l'art, ou même qu'ils en fassent partie? Le but de l'artiste, le motif qui le détermine à l'ouvrage, suivant vous, est une cause : quand c'en seroit une, elle ne seroit pas efficiente, mais accessoire; celles-ci sont innombrables; et nous ne parlons que de la cause générale. Mais je ne retrouve pas la subtilité de Platon et d'Aristote, quand ils disent que le monde entier, le produit de toutes les causes réunies, est lui-même une cause. En effet, il y a sûrement de la différence entre l'ouvrage et la cause de l'ouvrage.

Jugez-nous donc, ou, ce qui est plus facile dans de pareilles questions, convenez que vous n'y voyez pas assez clair : ordonnez un plus amplement informé. Le beau plaisir, direz-vous, de perdre son temps en disputes qui ne guérissent

d'aucune passion, qui ne répriment aucun vice. Mon ami, je commence par celles qui rendent le calme à mon ame : je n'observe le ciel qu'après m'être observé moi-même. Ces spéculations ne sont pas, comme vous le croyez, un temps perdu; quand elles ne dégénèrent pas en minuties, en vaines subtilités, elles relevent l'ame et la soulagent.

Hélas! Notre ame, courbée sous une charge pesante, voudroit se redresser, retourner vers les lieux qu'elle habitoit autrefois. Ce corps est un fardeau, un supplice pour elle, il la gêne, il l'opprime, il la tient dans les fers, si la philosophie ne vient à son secours, ne lui offre, pour respirer, le spectacle de la Nature, ne la transporte de la terre au ciel. Ces voyages intellectuels, sont les seuls momens de liberté dont elle jouisse : elle s'échappe un instant de sa prison, et va chercher au ciel, de nouvelles forces. Quand un artiste s'est fatigué les yeux sur un objet trop délicat, si sa demeure est sombre et mal éclairée, il sort au grand air ; et dans un lieu consacré aux amusemens du peuple, il

il va repaître son organe d'une lumière abondante. Ainsi notre ame, enfermée dans ce cachot ténébreux, s'élance tant qu'elle peut, vers le ciel, et se repose au sein de la Nature. Le sage et l'ami de la sagesse sont enchaînés par le corps; mais la plus noble partie d'eux-mêmes s'en échappe quelquefois, et s'éleve par la pensée jusqu'aux plaines éthérées. Soldats enrôlés par la Nature, ils croient leur tâche remplie, en consentant à vivre. Sans amour ni haine pour la vie, ils se soumettent à la condition mortelle, quoiqu'ils sachent très-bien qu'ils sont en droit d'attendre un meilleur sort. Quoi ! me défendre de contempler la Nature ! m'interdire le tout, pour me réduire à la partie ! Je ne rechercherois pas quels sont les principes de l'univers ; quel en est l'auteur ; quelle main a débrouillé ce cahos de matière privée d'activité ; quel architecte a construit ce monde ; quelle intelligence a mis un ordre régulier dans ce tout immense ; a rassemblé ce qui étoit épars ; séparé ce qui étoit confus ; levé ce voile difforme qui couvroit la face de la Nature ! J'ignorerois d'où jaillissent

les flots de la lumière qui m'éclaire ; si c'est du feu, ou quelque chose de plus brillant encore ! J'ignorerois d'où je suis descendu ; si je ne verrai ce globe qu'une seule fois ou plusieurs ; où je dois aller en le quittant ; quelle demeure attend l'ame délivrée enfin de sa captivité ! Me défendre d'élever mes pensées jusqu'au Ciel, c'est m'ordonner de vivre la tête baissée. Non, je suis trop grand, ma destinée est trop haute, pour me rendre l'esclave de ce corps. Il n'est à mes yeux qu'une chaîne qui m'environne, ou tout au plus, un bouclier que j'oppose à la fortune, pour arrêter ses traits, et les empêcher de passer jusqu'à mon ame. Il n'y a que le corps, en moi, qui donne prise à la douleur. L'ame n'a rien à craindre. Non, jamais cette masse de chair ne pourra me réduire à d'indignes terreurs, à des faussetés avilissantes : jamais je ne mentirai en l'honneur de ce corps fragile. Quand il me plaira, je romprai tout commerce avec lui : tant que nous resterons unis, le partage ne sera pas égal entre nous ; l'ame aura toute l'autorité. On n'est libre, que par le mépris du corps.

Mais, pour revenir à mon sujet, le spectacle de la Nature contribue encore à rendre l'homme libre. L'univers, comme nous le disions, est le résultat de la matière et de Dieu; c'est lui qui commande : la matière l'environne et lui obéit. Or, l'être actif, c'est-à-dire Dieu, est plus puissant que la matière qui n'est que passive. L'homme est une image du monde; le Dieu, c'est son ame; la matière, c'est son corps. Que la substance la moins noble obéisse donc à l'autre. Bravons les coups du sort : ne craignons ni les outrages, ni les blessures, ni les chaînes, ni l'indigence. Qu'est-ce que la mort? un terme ou un passage. Je ne crains pas de finir, c'est comme si je n'avois pas commencé; ni de passer, je ne serai nulle part aussi à l'étroit que dans ce corps.

LETTRE LXVI.

Que tous les biens sont égaux. Que les vertus sont égales.

J'AVOIS long-temps perdu de vue Claranus, mon condisciple : je l'ai retrouvé; bien vieux, il n'est pas besoin de le

dire, mais avec une ame vigoureuse et verte qui se débat contre ses foibles organes. La Nature a été injuste envers lui ; elle a trop mal logé une si belle ame : ou peut-être, elle vouloit montrer que le bonheur et le courage s'accommodent de toutes les demeures. Claranus a surmonté les obstacles : et, pour en venir à mépriser tout, il a commencé par se mépriser lui-même. Virgile a tort, quand il dit que *la vertu est plus aimable, quand elle réside dans un beau corps* (1). La vertu n'a pas besoin de décoration : son plus bel ornement, c'est elle ; et le corps est assez consacré par sa présence. Plus j'ai regardé Claranus, plus il s'est embelli à mes yeux : je lui ai trouvé le corps aussi droit que l'esprit. Un héros peut sortir d'une chaumière ; et la plus belle ame, d'un corps difforme et cassé. Il me semble que la Nature a produit exprès quelques hommes pour prouver que la vertu naît par-tout. S'il étoit possible,

(1) Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.
VIRG. *Æneid, lib. 5, verſ. 344.*

elle feroit des ames sans corps : elle fait plus, elle les emprisonne quelquefois dans un corps, pour qu'elles brisent leur cachot. Je n'en doute pas : Claranus n'est venu au monde que pour nous apprendre que la difformité du corps n'enlaidit jamais l'ame, et que la beauté de l'ame se réfléchit sur le corps.

Nous n'avons passé que peu de jours ensemble ; mais nous avons eu beaucoup d'entretiens, que je rédigerai, pour vous les envoyer successivement. Première question. Comment tous les biens peuvent-ils être égaux, si l'on en distingue trois classes ! Car vous le savez, dans la première nous plaçons la joie, la paix, le salut de la patrie, etc. La seconde suppose des circonstances difficiles ; elle comprend la patience dans les tourmens, la fermeté dans les maladies graves. Les premiers biens sont desirables en tout temps ; les seconds dans les seuls cas de nécessité. Ceux de la troisième classe n'ont rapport qu'à l'extérieur comme une démarche modeste et composée, une physionomie honnête, des gestes convenables à un Sage. De tous ces biens, les uns

excitent nos desirs, les autres notre aversion : comment donc y a-t-il entre eux parité ?

Pour entendre ces distinctions, remontons jusqu'au premier bien, voyons sa nature. Une ame qui connoît la vérité, qui sait distinguer le bien du mal, qui n'apprécie les objets, que d'après leur nature, et non d'après l'opinion, qui par la pensée se porte dans tout l'univers, en suit tous les mouvemens, mais revient de la spéculation à la pratique ; une ame dont la grandeur et la force ont pour base la justice, qui résiste aux menaces comme aux caresses, qui commande à la mauvaise fortune comme à la bonne, qui s'éleve au-dessus des événemens nécessaires ou fortuits, qui ne voudroit pas de la beauté sans décence, de la force sans tempérance et sobriété ; en un mot, une ame intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre ni le sort enorgueillir ou humilier : une telle ame est le tableau de la Vertu. Voilà sous quels traits on la verroit si elle se montroit toute entière : mais elle a mille phases qu'elle ne découvre que suivant

les circonstances. En devient-elle plus grande ou plus petite ? Non. Le souverain bien ne peut décroître, ni la Vertu rétrograder ; elle se produit sous telle ou telle qualité, selon que le besoin exige telle ou telle action. Tout ce qu'elle touche prend son image et sa teinte ; les actions qu'elle inspire, les amitiés qu'elle forme, les maisons même où elle entre, participent à sa beauté ; la moindre chose, quand elle y porte la main, devient aimable, éclatante, admirable comme elle. Que peut-elle faire de plus ? Son pouvoir, son énergie ne sauroient aller au-delà ; parce que la grandeur, quand elle est à son comble, ne croît plus. Vous ne trouverez rien de plus droit que la droiture, de plus vrai que la vérité, de plus tempérant que la tempérance. Toutes les vertus consistent dans une proportion ; et toute proportion a sa mesure fixe. La constance, l'assurance, la vérité, la bonne foi, n'ont plus de progrès à faire. Qu'ajouter à la perfection ? rien, ou ce n'étoit pas la perfection. De même pour la vertu : si l'on peut y ajouter, elle étoit défectueuse. L'honnêteté ne comporte pas plus d'accroissement, pour les mêmes

raisons. La décence, la justice, la légitimité, n'ont-elles pas encore la même essence, des limites fixes et déterminées? Une marque infaillible d'imperfection, c'est de pouvoir augmenter. La même loi est applicable à toutes les vertus, parce qu'elles se tiennent toutes : l'intérêt personnel est inséparable de l'intérêt public : rien n'est desirable, s'il n'est louable en même-temps.

Ainsi les vertus sont égales (1), et les actions qu'elles produisent, et les hommes qu'elles animent. Au contraire, les qualités des plantes et des animaux sont mortelles, fragiles, périssables,

(1) Horace, dans la *Satyre 3*, *liv.* 1, se mocque avec raison de l'opinion des Stoïciens qui prétendoient que les vices et les vertus sont égaux. En effet, tous les sophismes du monde ne persuaderont jamais une pareille absurdité; elle ne paroît fondée que sur ce que ces Philosophes ne s'étoient point défini la vertu: sans cela, ils auroient reconnu que l'étendue de l'utilité qu'on procure au genre humain, étoit la mesure des vertus, & que l'étendue du mal que l'on fait à la société, doit être la mesure de notre haine pour les vices. Un Conquérant qui immole à son ambition des Nations entières, est bien plus criminel et doit être plus odieux qu'un voleur de grand chemin qui n'aura tué ou volé qu'un passant.

inconstantes ; elles vont et viennent sans cesse, et par conséquent n'ont pas toutes la même valeur. Les vertus des hommes sont soumises toutes à la même regle : c'est la droite raison qui est une et simple. Rien de plus divin que ce qui est divin, de plus céleste que ce qui est céleste. Les choses mortelles ont des hauts et des bas, des diminutions et des accroissemens, des pertes et des réparations : toujours différentes d'elles-mêmes, peuvent-elles être égales entre elles ? Mais les choses divines sont essentiellement invariables. Or la raison n'est qu'une portion de l'ame divine placée dans un corps humain. Puisque la raison est divine, et que sans elle il n'y a point de vertu, toutes les vertus sont divines. Or entre les choses divines nulle différence : il n'y en a donc pas non plus entre les vertus. Ainsi plaçons sur la même ligne et la joie dans le bonheur, et la fermeté dans les tortures : c'est toujours la même grandeur d'ame, mais tranquille dans le premier cas, en état de guerre dans le second. Ne faut-il pas autant de courage pour soutenir un siege avec constance, que

pour le pousser avec vigueur ? J'admire Scipion, quand il bloque Numance, la serre de près, force les assiégés à tourner contre eux-mêmes leurs invincibles bras. Mais j'admire aussi ces braves Numantins qui savent que les lignes ennemis ne ferment pas le chemin de la mort, et qui expirent en héros dans les bras de la liberté.

La tranquillité, la simplicité, la liberté, la constance, l'égalité d'ame, la patience, en un mot toutes les vertus sont de même égales entre elles, parce qu'elles ont toutes la même base, une ame droite et inaltérable. Quoi, dites-vous, n'y a-t-il donc point de différence entre la joie et la patience, l'une qui jouit, l'autre qui souffre? Aucune, quant aux vertus mêmes; beaucoup quant aux circonstances où elles se produisent : ici l'ame est dans son assiette naturelle, là dans une crise contre nature. Il n'y a donc que les situations qui puissent différer, et même à l'infini : les vertus sont toujours semblables : qu'elles travaillent sur un sujet pénible ou agréable, elles n'en sont ni pires ni meilleures. Voilà

deux Sages qui se conduisent le mieux possible, l'un dans la joie, l'autre dans les tourmens : ils se conduisent donc aussi bien l'un que l'autre : leurs vertus sont donc égales. Si les circonstances peuvent accroître ou diminuer la vertu, il n'est plus vrai qu'il n'y ait de bon que l'honnête : or, admettre cette conséquence, c'est renverser toutes les idées de l'honnête. Je m'explique. Une action honnête ne doit pas être forcée : son essence est d'être volontaire. Mêlez-y la lenteur, la plainte, les délais, l'effroi, elle perd son principal mérite qui est de plaire à qui l'entreprend.

Une action honnête doit encore être libre : or, la crainte est une servitude. Ainsi le Sage dans toutes ses actions sera calme et sans crainte. S'il hésite, s'il gémit, s'il s'alarme ; plus de paix pour lui, la discorde regne dans son ame : il est à la fois attiré par l'apparence du bien, repoussé par la crainte du mal. Ainsi quand on se propose une action honnête, on regardera les obstacles, quels qu'ils soient, comme des inconvéniens, et jamais comme des maux ; parce

que l'honnêteté ne peut être ni contrainte par la violence, ni souillée par le mélange du mal.

Je m'attends bien qu'on va me dire : Quoi ! c'est la même chose de nager dans la joie, et de se taire sur le chevalet, de lasser les bourreaux mêmes par sa constance ? Je pourrois répondre avec Épicure, que le Sage, dans le taureau brûlant de Phalaris, s'écrieroit : Je sens du plaisir, la douleur est loin de moi. Et vous me reprochez de mettre sur la même ligne deux Sages, l'un tranquille à table, l'autre intrépide à la torture ; quand Épicure prétend, le croiroit-on, qu'il y a même du plaisir à être déchiré. Mais je réponds que la différence est grande entre le plaisir et la douleur ; si j'avois le choix, je prendrois l'un et fuirois l'autre ; le plaisir est conforme, la douleur est contraire à la nature. Sous ce point de vue, l'intervalle est immense. Mais si l'on ne considère que la Vertu, qu'elle marche sur des fleurs ou sur des épines, elle est toujours la même : les tourmens, la douleur, les autres malaises, n'ont plus de poids ; la Vertu

seule emporte la balance. Comme le soleil par sa lumière obscurcit l'éclat des flambeaux; ainsi les traits de la douleur, du chagrin, des injustices, sont émoussés par la splendeur de la vertu : elle brille, et tout ce qui n'est pas elle, disparoît; la douleur lui fait moins d'effet qu'un nuage qui tombe sur l'océan. Ma preuve? La voici. Une action est-elle honnête; le sage y court sans délai : qu'il trouve en route un bourreau, des supplices, des flammes, il persiste, moins occupé de ce qu'il peut souffrir, que de ce qu'il doit faire : il ne se défie pas plus d'une bonne action que d'un homme de bien : il la croit sûre, avantageuse, favorable. Une action honnête, mais pénible et douloureuse, est à ses yeux comme un homme vertueux, mais pauvre, exilé, languissant. Supposez donc deux Sages, l'un comblé de richesses, l'autre dénué de tout, mais riche de son propre fonds : ils sont aussi sages l'un que l'autre, malgré la différence des fortunes.

Je le répete, il faut juger les choses comme les hommes. La vertu est également louable dans un corps sain et libre,

ou malade et garroté. La vôtre sera donc aussi la même, soit qu'elle vous laisse tous vos membres, soit qu'elle vous en ôte quelques-uns ; autrement ce seroit juger du maître par les esclaves. Les esclaves sont l'argent, le corps, les honneurs, objets soumis à la fortune, et par conséquent fragiles, périssables, incertains. Le maître, c'est l'homme de bien : ses actions libres, indépendantes, ne sont pas plus méritoires quand le sort les seconde, ni moins quand il les contrarie. Le desir est pour les choses, comme l'amitié pour les personnes. Vous n'aimeriez sûrement pas mieux un homme de bien, riche que pauvre ; robuste et nerveux, que foible et délicat. Vous ne desirerez donc pas plus une action agréable et facile, que pénible et difficile ; ou bien vous aimeriez mieux l'homme de bien, propre et parfumé, que poudreux et négligé ; vous en viendrez même jusqu'à chérir plus tendrement un Sage avec tous ses organes, que s'il est louche et contrefait. Votre délicatesse ira plus loin encore, et de deux hommes également justes et prudens, vous préférerez celui

qui aura de longs cheveux bien bouclés, à l'autre dont le front seroit un peu dégarni.

Quand la vertu est égale des deux côtés, toutes les petites inégalités disparoissent; elles ne sont que des accessoires de la vertu, et n'èn font point partie. Quel pere exerce dans sa famille une censure assez injuste pour préférer celui de ses enfans qui se porte bien, à celui qui est malade; celui qui est grand et bien fait, à celui qui est petit et difforme? Les bêtes mêmes ne connoissent pas ces distinctions : elles s'étendent pour allaiter également tous leurs petits. Les oiseaux montrent la même impartialité. Ulysse est aussi impatient de revoir les rochers d'Ithaque, qu'Agamemnon les murs fameux de Mycenes. On n'aime point sa patrie comme grande, mais comme patrie.

Pourquoi tous ces détails? pour vous montrer que toutes les œuvres de la vertu sont pour elle autant d'enfans; elle les voit tous du même œil, les aime tous également, mais s'intéresse plus à ceux qui souffrent : ainsi la tendresse des pa-

rens est plus vive quand la pitié vient s'y joindre. Je ne veux pas dire que la vertu s'attache plus aux actions périlleuses : mais alors, comme une mère tendre, elle redouble de soins. Pourquoi donc un bien ne peut-il pas être plus grand que les autres ? C'est qu'il n'y a rien de plus uni que l'uni. Pouvez-vous dire, voilà une chose *plus semblable* qu'une autre à telle chose. Vous ne pouvez donc pas dire non plus : voilà une action plus honnête que telle autre action honnête. Si toutes les vertus ont la même nature, les trois especes de biens sont donc sur la même ligne. Oui, je place au même rang et la joie et la douleur modérées. Le contentement du Sage ne l'emporte pas sur la fermeté du héros qui, au fort des tortures, dévore ses gémissemens. J'envie le bonheur du premier, j'admire le courage du second : mais la vertu est la même dans les deux cas ; parce que dans le second les douleurs sont cachées sous le voile d'un bien transcendant : qui juge ces deux vertus inégales, perd de vue le fond pour s'arrêter à la surface. Tous les vrais biens ont le même poids, le

le même volume; les faux n'ont que du vuide; ils paroissent immenses à la vue; mais bientôt la balance détrompe les yeux.

Oui, mon ami, tous les biens qui ont la raison pour base, sont éternels et solides; ils affermissent l'ame, l'élevent et la soutiennent. Les prétendus biens, que le vulgaire admire, enflent un moment le cœur d'une fausse joie; les prétendus maux qu'il redoute, inspirent une frayeur machinale, comme la peur des bêtes, à l'apparence d'un danger : l'ame se dilate ou se resserre sans savoir pourquoi : elle n'a pas plus de motifs de crainte que de joie. La raison seule est immuable et se possede toujours, parce qu'elle n'est pas l'esclave des sens, mais leur maîtresse; or la raison est égale à la raison, comme la droiture à la droiture : donc toutes les vertus sont égales, puisqu'elles ne sont toutes que la droite raison. Mais les actions que la raison produit, doivent lui ressembler, et par conséquent se ressembler entre elles; puisqu'elles sont toutes égales à la raison, elles sont donc toutes égales entre elles, mais égales en tant que droites et honnêtes : car elles diffèrent

quant au sujet ; il peut être plus ou moins fécond, plus ou moins brillant, plus ou moins étendu : mais dans tous les cas, ce qui constitue l'honnêteté de l'action, est la même chose. Ainsi tous les hommes vertueux se ressemblent en tant que vertueux : mais il est entre eux des différences ; pour l'âge, l'un est plus jeune, l'autre est plus vieux ; pour le corps, l'un est beau, l'autre difforme ; pour la fortune, l'un est riche, l'autre indigent ; l'un a du crédit, du pouvoir, de la célébrité, l'autre vit obscur et inconnu : mais ils se ressemblent comme vertueux. Le bien et le mal ne sont point du ressort des sens : ils ignorent ce qui est utile ou nuisible, et ne peuvent prononcer sur un objet, s'il n'est dans la sphère de leur activité : prévoir l'avenir, se rappeller le passé, tirer des conséquences, sont pour eux des opérations impossibles : de-là pourtant résulte l'ordre, l'unité, l'enchaînement d'une conduite bien réglée.

Le seul juge du bien et du mal, c'est donc la raison ; elle compte pour rien les objets extérieurs étrangers à l'homme : excepté les biens et les maux, tout le

reste n'est à ses yeux qu'un accessoire de nulle valeur. La source de ses biens, c'est l'ame. Néanmoins elle en distingue de plusieurs especes. Les premiers, objets directs de nos vœux, sont, par exemple, la victoire, des enfans vertueux, le salut de la patrie. Les seconds ne se montrent que pendant l'adversité, comme la patience dans une maladie grave, ou dans l'exil. Enfin les troisièmes, appellés *moyens*, ne sont pas plus contraires que conformes à la nature; comme de marcher posément, de s'asseoir décemment : la nature ne prescrit pas plus à l'homme de marcher, que de rester assis ou debout. Mais les deux premières especes, dites-vous, sont opposées. Rien de plus conforme à la nature, que d'avoir des enfans respectueux, une patrie florissante : rien de plus contraire à la même nature, que de résister aux tortures, et de souffrir la soif quand la fievre vous brûle les entrailles. Or, le bien peut-il être contraire à la nature? Non; mais les circonstances où il se produit, peuvent l'être. Une plaie, une brûlure, une maladie, sont contraires à la nature; mais le courage qui leur

résiste, y est conforme. Et pour m'exprimer plus briévement, la matière du bien est quelquefois contre nature, mais jamais le bien : parce qu'il n'y a pas de bien sans la raison ; et que la raison obéit toujours à la nature. Qu'est-ce que la raison ? l'imitation de la nature. Et le souverain bien ? une conduite modelée sur la nature. On préfère, dites-vous, une paix que nul ennemi ne trouble, à celle qui coûte des flots de sang ; une santé toujours florissante, à celle qui n'est revenue des portes du trépas, qu'à force de soins et de patience. On doit donc aussi préférer une joie soutenue à cet héroïsme toujours prêt à souffrir le fer et les flammes. Point du tout : les biens fortuits diffèrent entr'eux, parce que chacun les apprécie suivant ses intérêts. Il n'en est pas de même des biens de l'ame : tous les hommes vertueux ont le même intérêt, celui de s'accorder avec la nature. Lorsque dans le Sénat on adopte l'avis d'un Magistrat, direz-vous : tel Sénateur est plus que tel autre de même avis ? Non, puisqu'ils s'accordent tous. J'en dis autant des vertus ; elles s'accor-

dent toutes avec la nature ; et des biens ; ils s'accordent tous avec la nature. Un vieillard meurt, un jeune homme, un enfant qui à peine a eu le temps de jetter un coup-d'œil sur la vie ; c'est toujours la même mort, quoiqu'elle aît laissé vivre plus long-temps le premier, moissonné le second dans sa fleur, étouffé l'autre dans son germe. On voit des hommes expirer à table, ou dans les bras du sommeil, ou dans les transports de l'amour : on en voit d'autres égorgés par le glaive, déchirés par la morsure des serpens, fracassés par une chûte, torturés lentement par le tiraillement successif de tous leurs muscles : la mort de ceux-ci est plus triste ; celle des autres plus heureuse ; mais c'est toujours la mort : si les routes sont différentes, elles menent au même but. Il n'y a pas de mort plus petite ou plus grande qu'une autre mort : trancher la vie, en est toujours le résultat. J'en dis autant des biens de l'ame : un Sage est environné de plaisirs ; un autre assailli de douleurs : l'un n'a qu'à régler les faveurs de la fortune ; l'autre à surmonter ses rigueurs ; ils sont également

heureux : quoique l'un ait marché dans la plaine, l'autre gravi contre les rochers ; ils sont parvenus au même but : je vois de part et d'autre, des actions honnêtes, louables, marquées du sceau de la vertu. Or la vertu n'a pas de prédilections : toutes les actions qu'elle avoue, sont égales à ses yeux.

Cette doctrine, mon ami, ne l'admirez pas, comme particulière aux Stoïciens. Suivant Épicure, la suprême félicité résulte de deux especes de biens, *exemption de douleur pour le corps, et de trouble pour l'ame.* Ces biens ne peuvent s'accroître, s'ils ont leur plénitude : quand un vase est plein, on n'y peut rien ajouter. Le corps est-il sans douleur? qu'ajouter à cette apathie? Le calme et l'harmonie regnent-ils dans l'ame? qu'ajouter à cette tranquillité? Un ciel sans nuage est-il susceptible d'une lumière plus vive ? non, parce qu'elle est aussi épurée qu'il se peut. Eh bien! l'Épicurien s'intéresse au corps, comme à l'ame; son bonheur dépend de leur bien-être : son état est donc parfait, et ses vœux accomplis, quand l'ame est sans trouble,

et le corps sans douleur. Les caresses de la Fortune ne peuvent accroître son bonheur : elles ne font que l'assaisonner, le rendre plus piquant, puisque le bien suprême consiste pour lui, dans la paix de l'ame et du corps.

Vous trouverez encore dans Épicure, une division des biens, semblable à la nôtre. Il y a des biens qu'il souhaite de préférence; comme cette exemption de douleurs, qui ne laisse au corps aucun mal-aise, ce calme intérieur qui permet à l'ame de contempler ses propres biens. Il y a d'autres biens dont il aimeroit mieux ne pas jouir, et que pourtant il comble d'éloges, comme la patience dans les tourmens et les maladies. Ce bonheur, Épicure lui-même le goûta, le dernier jour, et le plus beau de sa vie. Un ulcère à la vessie le tourmentoit cruellement, et la douleur ne pouvoit aller plus loin : néanmoins ce jour lui parut heureux : or il n'y a pas d'heureux jour, si l'on ne jouit du bien suprême. Vous le voyez; Épicure avoit, comme nous, l'idée de cette espece de biens, auxquels répugne le Sage, mais qu'il embrasse dans le besoin, et qu'il chérit à l'égal des plus

grands biens. Cette douleur ne fut-elle donc pas le bien suprême pour Épicure? elle couronna la vie la plus heureuse; et les derniers mots du Philosophe furent un remerciement à la Nature.

Permettez-moi, vertueux Lucilius, d'aller encore plus loin. Si les actions honnêtes pouvoient être plus grandes les unes que les autres, je préférerois celles qui révoltent la Nature, à celles qui ne lui offrent que plaisirs et douceurs. Il y a plus de mérite à vaincre la douleur, qu'à modérer la joie. C'est par le même principe, je le sais, qu'on supporte la bonne et la mauvaise fortune. Le guerrier qui veille sur les retranchemens, sans craindre aucune invasion, peut être aussi brave que celui qui, les jambes coupées, se traîne encore sur les genoux, et s'obstine à ne pas rendre les armes : mais les acclamations ne retentissent que pour ceux qui reviennent sanglans du champ de bataille. J'aime la vertu qui s'est exercée, débattue, fatiguée contre la fortune. Quoi? je ne préférerois pas la main tronquée, les chairs retirées de Mucius Scævola, à la main saine et entière du guerrier le plus intrépide! Bravant à la

fois la flamme et l'ennemi, il se tient immobile; il regarde fixement (1) sa main couler sur les charbons, jusqu'à ce que Porsenna insensible à son supplice, mais jaloux de sa gloire, fît arracher de force le brasier. Je ne mettrois pas cet héroïsme au premier rang! Oui; je le préfère à ces tranquilles vertus que la fortune n'a jamais éprouvées. Pourquoi? parce qu'il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main, que par les traits dont elle est armée. Eh quoi! me dira-t-on : souhaiteriez-vous un semblable bonheur? et pourquoi non? L'on est incapable de pareilles actions, quand on ne va pas jusqu'à les desirer. J'aimerois mieux, sans doute, me faire chatouiller les mains par de jeunes esclaves, dégourdir les doigts par une femme, ou par un homme changé en femme. Heureux Mucius qui livra sa main aux flammes, comme il l'eût abandonnée à son esclave! qu'il répara bien sa méprise! sans arme, il termina la guerre : une main tronquée triompha de deux Rois.

(1) *Voyez* Tite-Live, *lib.* 2, *cap.* 12.

LETTRE LXVII.

Que tout ce qui est bon, est desirable.

Pour commencer par un lieu commun, je vous dirai que le printemps est épanoui; mais à mesure qu'il s'approche de l'été, le temps, au lieu de s'échauffer, n'est que tiede : on ne peut encore s'y fier; souvent il nous rejette en hiver. Une preuve de son incertitude, c'est que je n'ose m'exposer à l'air; je m'arme encore contre le froid. C'est être trop frileux, dites-vous : j'en conviens, mon ami; j'en ai déjà trop des glaces de l'âge : les feux de l'été me réchauffent à peine; aussi je passe presque tout le temps entre mes couvertures. Je rends grace à la vieillesse de me retenir au lit; je lui dois beaucoup : ce que je n'aurois jamais dû vouloir, je cesse de le pouvoir; je n'ai d'entretien qu'avec mes livres. S'il me vient une de vos lettres, c'est alors avec vous que je converse; et je crois plutôt vous répondre, que correspondre avec vous.

Cela posé, la question que vous me

proposez, nous allons l'examiner, comme si nous parlions. Tous les biens sont-ils desirables? Car enfin, dites-vous, si c'est un bien de souffrir la torture avec fermeté, la flamme avec courage, la maladie avec patience; on doit donc le souhaiter: or je ne vois rien là qui mérite nos vœux; du moins, je ne sache personne qui ait fait un sacrifice votif, pour être déchiré par les fouets, tourmenté par la goutte, alongé par les chevalets. Mon ami, décomposez chacune de ces situations, vous y trouverez quelque chose de desirable. Je n'aime pas la torture, mais s'il faut l'endurer, je voudrois me conduire en homme ferme, vertueux, intrépide. Je préfère la paix à la guerre; mais, si l'ennemi paroît, je voudrois soutenir en héros, les blessures, la faim, tous les accidens qu'entraîne la nécessité des combats. Je ne suis pas assez fou pour desirer la maladie; mais, si elle vient, je voudrois n'être ni intempérant, ni efféminé. Ce qu'il y a de desirable, ce n'est donc pas la douleur, mais le courage de la surmonter. Suivant quelques Stoïciens, on ne doit pas craindre

de souffrir fermement l'adversité ; mais on ne doit pas non plus le desirer, parce que l'objet de nos vœux doit être pur et serein, sans aucun mêlange de déplaisir. Je ne pense pas de même : pourquoi ? d'abord, il est impossible qu'une chose soit bonne, sans être desirable ; secondement, si la vertu est desirable, comme il n'y a pas de bien sans vertu, tous les biens sont donc desirables. Enfin, si l'on ne doit pas desirer de souffrir courageusement la douleur, répondez-moi : le courage est-il desirable ? oui, sans doute. Eh bien ; il brave le péril, et même il le provoque : ce qu'il a de plus beau, de plus étonnant, c'est de ne pas céder aux flammes, d'aller au-devant des blessures, de se présenter aux coups, au lieu de les éviter. Si vous desirez le courage ; vous devez donc aussi desirer, non-seulement de souffrir, mais encore de souffrir avec courage : ce n'est là qu'une des conditions du courage. Encore un coup, il ne s'agit que de décomposer la question, alors plus d'équivoque. On ne desire pas de souffrir, mais de souffrir courageusement : c'est ce *courageusement* qui est desirable : c'est là que réside la vertu.

Mais est-il dans l'homme de former de pareils souhaits? Mon cher Lucilius, il y a des vœux clairs, prononcés, spécifiés; il y en a d'autres qui ne sont qu'implicites et généraux. Par exemple, je souhaite une vie honnête : mais une vie honnête est le résultat de mille élémens divers : elle renferme et le tonneau de Régulus, et la blessure où Caton plongea sa main, et l'exil de Rutilius, et la coupe empoisonnée qui fit passer Socrate du cachot dans les cieux. Ainsi desirer une vie honnête, c'est desirer implicitement toutes ces conditions, souvent indispensables pour vivre honnêtement. *Trois et quatre fois heureux*, s'écrie Énée, *ceux qui sous les yeux de leurs pères, ont eu l'avantage de périr près des remparts de Troie* (1). Souhaiter à quelqu'un un pareil sort, n'est-ce pas le trouver desirable? Décius se dévoue pour la République, il s'élance à toutes brides au milieu des ennemis, pour y trouver la mort. Le second Décius, rival du cou-

(1) O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere!

VIRG. *Æneid. lib.* 1, *vers.* 94 *et seq.*

rage de son père, récite la formule du dévouement, déjà réservée à sa famille, et se précipite au fort de la mêlée, incertain si les Dieux accepteroient son sacrifice, mais bien sûr que la mort est toujours desirable, quand elle est glorieuse. Ne seroit-ce donc pas le plus grand bien de mourir comblé de gloire, dans la pratique des vertus ! Quand un Sage résiste à la douleur, peut-être a-t-il toutes les vertus à ses ordres, quoiqu'on n'en voie qu'une, et sur-tout la patience : il a le courage, c'est lui qui souffre, qui endure, qui persévère ; la prudence, c'est elle qui inspire les résolutions fortes, qui conseille de souffrir courageusement ce qu'on ne peut éviter ; la constance, c'est elle qui rend l'homme inébranlable dans ses projets et supérieur à la violence ; enfin il a tout le cortege des vertus, elles sont inséparables, toutes les actions honnêtes sont exécutées par une seule vertu, mais de l'avis de toutes. Or, une action approuvée par toutes les vertus, quoiqu'exécutée par une seule, ne peut manquer d'être desirable. Quoi ! vous ne regardez comme desirables, que ces

plaisirs tranquilles, pour lesquels on orne ses portes de guirlandes !

Mon ami, n'en doutez pas : il est des voluptés tristes : il est des biens terribles, qui n'attirent pas les félicitations, mais les respects et les hommages des mortels. Vous ne croyez donc pas que Régulus souhaitât d'arriver à Carthage ? Prenez l'ame de ce héros ; quittez un moment vos préjugés populaires ; formez-vous un tableau fidele de cette vertu sublime, exaltée, qui mérite des offrandes, non pas de festons, mais de sueurs et de sang. Voyez M. Caton, tourner contre lui-même ses mains vénérables, puis élargir la plaie trop étroite. Gémirez-vous sur lui ? sera-ce des complaintes que vous lui ferez ? Non, mais des félicitations.

Je me rappelle un mot de Démétrius, il compare à une mer immobile, cette vie calme et tranquille que la fortune n'a jamais bouleversée. N'avoir rien qui vous réveille, qui vous ranime, qui mette votre courage à l'épreuve ; ce n'est pas là du calme, c'est une stagnation funeste. Le Stoïcien Attalus disoit : *j'aime mieux que la Fortune me reçoive dans*

son camp que dans sa cour. Je souffre, mais courageusement, c'est un bien; je meurs, mais courageusement, c'est un bien. Épicure ajouteroit, c'est une volupté : mais ce mot efféminé souilleroit la pureté de ces grandes actions. On me brûle, mais je suis vainqueur des flammes; ce que je trouve desirable, n'est pas de sentir les feux, mais d'en triompher. Rien de plus beau, rien de plus excellent que la vertu. Toutes les actions qu'elle inspire sont bonnes, et par conséquent desirables.

LETTRE LXVIII.

Du repos, selon les Stoïciens.

Oui, Lucilius, cachez-vous dans la retraite, mais cachez votre retraite. Quand vous n'y seriez pas autorisé par nos préceptes, vous le seriez par nos exemples. Mais nos préceptes mêmes prescrivent la retraite. Je vous le prouverois, s'il le falloit : nous ne permettons pas au Sage de se mêler d'administration dans toutes les Républiques, ni en tout temps, ni pour toujours. De plus, comme nous lui donnons une patrie digne de lui, je veux dire, l'univers; il peut vivre retiré, sans jamais

jamais être expatrié : ou plutôt il quitte un coin d'un petit globe, pour les plaines de l'immensité : du haut des cieux, il voit combien c'est un siege bas, qu'un Tribunal, une Chaise Curule. Entre nous, mon ami, le Sage n'est jamais plus en action, que lorsqu'il a sous les yeux les choses divines et humaines.

Je passe au second article, de cacher votre retraite. N'allez pas publier votre vrai motif : ne faites point parade de la Philosophie, déguisez-la plutôt sous quelque prétexte, de maladie, de foiblesse, d'indolence. Se glorifier de sa retraite, c'est la vanité d'un fainéant. Il y a des animaux qui, pour n'être pas découverts, confondent leurs traces autour de leur tanière : faites comme eux, sans quoi, l'on ne manquera pas de vous suivre à la piste. Un Chasseur dédaigne souvent le gibier qui se montre, pour éventer celui qui se cache. Une serrure bien fermée tente le voleur ; si la porte est ouverte, il suppose qu'il n'y a rien à voler, et passe outre. Tel est le caractère du peuple et des ignorans ; s'ils voient une retraite, ils veulent y pénétrer. Ainsi le

parti le plus sage est de ne pas montrer la sienne : or, c'est une façon de la montrer, que de la trop cacher, et de rompre entièrement avec le monde. L'un se retire à Tarente, l'autre s'enferme à Naples, un autre pendant plusieurs années ne passe point le seuil de sa porte : c'est appeller la foule, que de faire de sa retraite la nouvelle publique. Ne songez pas dans votre solitude à faire parler de vous, mais à vous parler à vous-même. Et que vous dire ? Ce que les hommes se disent le plus volontiers les uns des autres : Dites-vous du mal de vous-même : Prenez l'habitude de vous parler vrai, et de le souffrir. C'est aux endroits foibles de votre ame, qu'il faut toucher de préférence. Chacun connoît les vices de son corps : aussi l'un soulage son estomac par des vomitifs ; l'autre le soutient en mangeant peu et souvent ; un autre, par quelques jours de diette, laisse aux humeurs le temps de se dissiper. Le goutteux renonce au vin et au bain : il néglige tout le reste, pour ne songer qu'au mal qui lui livre le plus d'assauts. Il y a de même dans notre ame

des parties malades, qu'il faut soigner. Que fais-je dans ma retraite ? Je panse ma plaie. Si je vous montrois un pied gonflé, une main livide, une jambe raccourcie par le desséchement de mes nerfs, vous me permettriez de m'enfermer, de me coucher, de me traiter. J'ai une maladie encore plus grave que je ne puis montrer : j'ai un abcès à l'ame. N'allez pas me louer, et vous écrier : O le grand homme ! il a tout méprisé pour fuir un monde qu'il condamne ! Je ne condamne que moi. Ne venez point ici pour vous instruire, pour chercher des remedes : ce n'est point la demeure d'un Médecin, mais d'un malade. J'aime mieux que vous disiez en sortant : j'espérois voir un Sage, un homme heureux ; j'ouvrois les oreilles : me voilà bien trompé ; je n'ai rien vu, rien entendu qui réponde à mon attente, qui me donne envie de revenir. Si c'est ainsi que vous pensez, que vous parlez, vous pourrez dire, j'ai fait du progrès : je veux qu'on me pardonne ma retraite, et non pas qu'on l'envie.

Quoi, Séneque, c'est vous qui louez la retraite, vous qui prêchez les dogmes

d'Épicure ! Oui, mais, dans cette retraite, je vous prescris des occupations, plus belles et plus grandes, que toutes celles que vous quittez. Frapper aux portes superbes des Grands ; tenir un catalogue des vieillards sans enfans ; avoir du crédit au Barreau, sont des avantages dangereux, fragiles, et même abjects, quand on les apprécie. Celui-ci l'emporte sur moi par sa puissance ; celui-là, par ses années de service, et les places qu'elles lui ont valu ; un autre, par la multitude de ses cliens : je ne puis égaler le cortege de l'un, ni le crédit de l'autre. Eh bien ! soyons vaincus par les hommes, mais vainqueurs de la fortune. Que n'étiez-vous autrefois dans ces dispositions ! Pourquoi faut-il ne songer à bien vivre, qu'au moment de mourir ! au moins ne tardons pas. Quand la raison nous disoit que tout n'est ici-bas qu'illusion et vanité, nous ne l'avons pas cru : croyons-en l'expérience : imitons les voyageurs qui, partis trop tard, veulent réparer le temps perdu ; employons, comme eux, l'éperon. Notre âge est le plus propre à l'étude. L'effervescence est passée. Dans l'ardeur

de la jeunesse, nos vices étoient trop rétifs : ils sont las aujourd'hui : le moindre effort peut les achever. Mais ce qu'on apprend au moment de partir, quand servira-t-il, et à quoi? à partir meilleurs. N'en doutez pas, l'âge le plus fait pour la vertu, c'est quand l'expérience et les révolutions ont éclairé l'homme, quand ses organes sont épuisés, et ses passions apprivoisées. Alors il peut marcher sans obstacles vers le bonheur. La vieillesse en est la saison : et qui devient sage dans la vieillesse, ne le devient que par elle.

LETTRE LXIX.

Inconvéniens des fréquens voyages.

Je n'aime pas vos voyages, vos courses continuelles. D'abord elles annoncent trop d'inconstance. Comment vous fixer dans la retraite, si vous ne cessez de faire des voyages ou d'en projetter? Pour contenir l'ame, il faut commencer par fixer le corps. De plus, le principal effet des remedes vient de leur continuité. Vous perdez le fruit de votre retraite par ces interruptions, par ces retours à une vie que

vous avez quittée. Vos yeux ont tant de choses à désapprendre! Laissez-leur le temps ; laissez vos oreilles s'habituer à une langue plus raisonnable. Vous ne pouvez sortir sans rencontrer à chaque pas des occasions de rechûte. Quand on veut se guérir de l'amour, on fuit tout ce qui peut rappeller la personne aimée ; parce que rien ne se rallume aussi promptement que l'amour. De même pour ne plus regretter les objets dont vous étiez épris, c'est peu de les avoir quittés : il faut en détourner pour jamais vos yeux et vos oreilles. La passion est prompte à se révolter ; parce que, par-tout, elle trouve des appas. Il n'y a pas de vices qui n'ait un salaire à offrir. L'avarice promet de l'argent ; la débauche mille voluptés différentes ; l'ambition, la pourpre, les applaudissemens et la puissance qui en est la suite, et tout le pouvoir qui accompagne la puissance. Chaque vice paie une solde ; mais la vertu veut être servie gratuitement. A peine un siecle entier suffiroit-il pour soumettre au joug, des passions accoutumées à une longue licence : que sera-ce, si nous allons mor-

celler encore un temps si court? La perfection, dans tous les genres, demande de l'assiduité, de la vigilance, des efforts. Si vous m'en croyez, mon ami, vous méditerez cette maxime. Familiarisez-vous avec l'idée de la mort, pour la recevoir sans murmure, et même pour l'aller chercher, s'il le faut : peu importe que ce soit elle ou nous qui fassions les avances. Rien de plus faux que ce proverbe tant répété : *c'est un bonheur de mourir de sa belle mort*. On meurt toujours au moment marqué. Et la Nature ne vous fait jamais de tort : le temps qu'elle vous ôte n'est point à vous.

LETTRE LXX.

Du suicide. Quand et comment on doit se donner la mort. Exemples remarquables.

Après un long intervalle j'ai revu votre terre de Pompeies (1), elle m'a rappellé

(1) Ville de la Campanie, située dans le voisinage du Mont-Vésuve. Elle fut enfouie sous les cendres de ce Volcan, durant la même éruption qui fit périr Herculanum.

le temps de ma jeunesse ; je croyois pouvoir faire encore tout ce que je faisois alors, je pensois même que je ne venois que de le faire. Mon cher Lucilius, nous ne faisons que côtoyer la vie ; de même que sur mer, comme l'a dit notre Virgile, *les terres et les villes semblent se retirer* (1). Ainsi dans le cours de cette vie rapide, on perd de vue, d'abord l'enfance, puis l'adolescence, ensuite l'âge mûr, et même les meilleures années de la vieillesse. Nous finissons par découvrir le terme commun à tous les hommes ; nous avons la folie de le regarder comme un écueil, tandis que c'est un port quelquefois desirable, et dans lequel on ne doit jamais refuser d'entrer. Si l'on y parvient dès les premières années, il ne faut pas plus s'en plaindre qu'un voyageur qui a promptement terminé sa navigation. Vous savez que quelquefois un vent trop foible se joue de l'impatience des passagers, et les fatigue par l'ennui d'un long calme,

(1) Terræque, urbesque recedunt.

VIRG. *Æneid. lib.* 3, *vers.* 71.

tandis que d'autres fois un souffle constant les conduit très-vîte à leur destination. C'est l'emblême de notre vie : elle fait arriver les uns de bonne heure où il faut arriver tôt ou tard ; elle tourmente et desseche les autres par sa lenteur ; mais vous savez qu'on n'est pas forcé de la garder, le bonheur n'est pas de vivre, mais de bien vivre. Aussi le Sage vit autant qu'il doit, et non autant qu'il pourroit : il verra où, et avec qui il doit vivre, ce qu'il doit faire, et comment. Il ne regarde pas à la quantité de ses jours, mais à leur qualité. Si les chagrins se multiplient, s'ils altèrent sa tranquillité, il s'élance hors de la vie, et il n'attend pas à l'extrémité : dès qu'il commence à se défier de la fortune, il examine si ce n'est pas ce jour-là même qu'il faut partir ; se donner la mort ou la recevoir, finir plutôt ou plus tard, c'est pour lui la même chose : il ne balance pas, comme s'il étoit question d'une grande perte. Eh ! peut-elle être bien grande, quand un vase ne coule que goutte à goutte ? Mourir plutôt ou plus tard n'est rien ; bien ou mal mourir, c'est beaucoup :

or bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal. Aussi le mot du (1) Rhodien Thélesphore étoit celui d'un lâche et d'un efféminé. Le Tyran l'ayant fait enfermer dans une cage, où il le faisoit nourrir, comme une bête farouche; quelqu'un lui conseilla de se laisser mourir de faim; *non*, dit-il, *tant qu'on vit*, *l'on a le droit d'espérer*. Mais quand cela seroit, faut-il donc acheter la vie à tout prix? L'avantage le plus sûr et le plus grand ne me tentera pas, s'il me coûte une foiblesse. Vous prétendez que la fortune peut tout pour celui qui vit encore; et moi, je dis qu'elle ne peut rien contre celui qui sait mourir. Quelquefois cependant le Sage, lors même que sa mort est décidée, et que son supplice est résolu, ne voudra pas prêter son bras à l'exécution. Ce seroit en effet une folie de se tuer par la crainte de mourir. Le bourreau va venir, eh bien, il faut l'attendre! pourquoi se charger de remplir sa fonc-

(1) *Voyez* Séneque, *de Irâ*, *lib.* 3, *cap.* 17; et Plutarque, *de Exilio*, *Opp. tom.* 2, *pag.* 606, *B. edit. Paris.* 1624.

tion ? pourquoi prendre sur vous l'odieux de la cruauté d'un autre ? Enviez-vous le plaisir de ce bourreau, ou voulez-vous lui épargner sa peine ? Socrate étoit le maître de se laisser mourir de faim, plutôt que par le poison ; cependant il fut trente jours dans sa prison en attendant la mort, non dans l'idée de tout ce qui pouvoit arriver, non sur les espérances qu'un si long délai lui permettoit de concevoir, mais pour se conformer aux loix, pour se prêter à ses amis pendant ses derniers instans. N'y auroit-il pas eu une grande folie à lui de mépriser la mort et de craindre le poison ? Scribonia, femme respectable, étoit la tante de Drusus Libon, jeune homme sottement enorgueilli de sa naissance, et que son ambition remplissoit de prétentions peu convenables, de son temps, à qui que ce soit, et qui, dans aucun temps, n'eussent été faites pour lui : condamné par le Sénat, on le rapporta dans sa litière, tout abattu, sans suite, indignement abandonné par ses proches qui ne le regardoient déjà plus comme un coupable, mais comme un mort ; il délibéra s'il soit par quelque breuvage qui pénetre

devoit se donner la mort ou l'attendre. Alors Scribonia lui demanda quel plaisir il pouvoit trouver à faire la fonction d'un autre ? Il ne suivit pas son avis; il se tua lui-même, et fit bien. Celui qui consent à vivre, quand il prévoit que, trois ou quatre jours après, son ennemi aura le pouvoir de le faire mourir, travaille vraiment pour un autre.

Il est donc difficile d'établir une regle générale, et de statuer s'il faut prévenir ou attendre la mort dont on est menacé par une violence étrangère. On peut alléguer bien des raisons pour et contre. Si l'une des deux morts est douloureuse, et l'autre simple et douce, pourquoi ne pas se décider pour la dernière ? Je choisis le navire sur lequel je veux m'embarquer, la maison où je veux loger ; je choisis de même la mort qui me fera sortir de la vie. D'ailleurs, si la vie la plus longue n'est pas toujours la meilleure, la mort la plus longue est toujours la plus fâcheuse. C'est sur-tout dans la façon de mourir, que nous devons suivre notre fantaisie; que la vie s'en aille par où elle voudra, qu'elle brise les liens de la servitude soit par le fer, soit par la corde,

soit par quelque breuvage qui pénetre dans les veines. Chacun doit compte aux autres de sa vie, mais pour sa mort il n'en doit compte qu'à lui-même ; la meilleure est celle qui lui plaît davantage. On dira, peut-être, que j'ai montré peu de courage, ou que j'ai agi avec trop de témérité ; qu'une autre mort eût été plus héroïque. Mais, croyez-vous que le dessein qui vous occupe alors, soit du ressort de la Renommée ? Ne songez qu'à vous tirer au plutôt des mains de la Fortune, sans quoi vous trouverez des gens qui blâmeront votre action même ; vous verrez des hommes (1), faisant profession de sagesse, qui vous diront qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, et que c'est un crime que de se tuer soi-même ; qu'il faut attendre l'instant fixé par la Nature : ils ne voient pas, que parler ainsi, c'est ôter à l'homme tout

(1) Juste Lipse se trompe lorsqu'il dit que Séneque veut parler ici des Péripatéticiens. Ce ne sont point ces Philosophes, mais plutôt Pythagore, et après lui, Socrate, qui ont enseigné que l'homme doit garder le poste où les Dieux l'ont placé, quelque mauvais qu'il puisse être. *Voyez* Platon, *in Phédon*, *pag. 62*, A, B, C, *opp. tom. 1*, *Edit*, Henr. Steph. *ann.* 1578.

moyen d'être libre. La loi éternelle n'a pu rien faire de mieux ; elle n'a ouvert qu'une porte pour entrer dans la vie, et mille pour en sortir. Quoi ! faut-il que j'attende la cruauté des maladies, ou des hommes, tandis que je suis le maître de me soustraire aux tourmens et aux coups de l'adversité ? On n'est pas en droit de se plaindre de la vie ; elle ne retient personne : la Nature a bien disposé les choses ; nul homme n'est malheureux que par sa faute. Êtes-vous bien ? Vivez. La vie vous déplaît-elle ? vous êtes libre de retourner aux lieux d'où vous êtes venu. Souvent, vous vous êtes fait tirer du sang pour dissiper un mal de tête, ou pour rendre votre corps plus dispos ; il n'est pas nécessaire de s'ouvrir le sein par une large blessure, un coup de lancette suffit pour vous frayer la route qui mene à la liberté ; votre sûreté ne vous coûtera qu'une piquure.

D'où viennent donc nos délais et notre lâcheté ? C'est qu'on ne songe pas qu'un jour il faudra quitter ce séjour ; nous sommes d'anciens locataires que l'habitude familiarise avec les incommodités de notre demeure. Voulez-vous n'être plus

l'esclave de votre corps ? dites-vous bien que vous n'y logez qu'en passant ; que bientôt vous en sortirez pour toujours, alors vous n'aurez plus de regret au moment du départ. Mais, comment penser à la fin de sa vie, quand on n'en peut mettre à ses desirs ? Il n'est rien de plus important à méditer ; les autres objets, sur lesquels on s'exerce, sont, peut-être, inutiles. Mon esprit s'est-il affermi contre les maux de la pauvreté ? cela n'empêche pas que mes richesses ne me soient restées. Nous sommes-nous fortifiés contre la douleur ? un corps sain et bien constitué, nous empêchera, peut-être, de faire jamais, en ce genre, l'épreuve de nos forces. Nous sommes-nous préparés à souffrir courageusement la perte des personnes qui nous sont chères ? la Fortune a pourtant conservé tous ceux que nous aimons.

Le jour viendra d'essayer nos forces contre la mort ; n'allez pas croire, que pour rompre ces liens, il faille être un si grand homme, ou ressembler à Caton qui, n'ayant pu s'ôter la vie avec un glaive, se l'arracha de ses mains. On a vu des hommes de la condition la plus vile, par un effort généreux s'élancer

vers la liberté; faute de moyens pour mourir commodément, faute d'instrumens propres à se donner la mort, ils saisirent le premier objet qui s'offrit, et, quoique destiné à d'autres usages, il devint une arme dans leurs mains courageuses. En dernier lieu, au combat des bêtes, un Germain, destiné au spectacle du matin, feignit un besoin naturel, et se retira dans le seul endroit où il pût aller sans gardes; il n'y trouva qu'un de ces bâtons terminés par une éponge, faits pour entretenir la propreté de ces lieux : il se l'enfonça dans le gosier, et s'étouffa lui-même. C'etoit outrager la mort; j'en conviens : il la reçut d'une façon indécente et mal propre : mais il s'agit bien de délicatesse et de propreté quand on meurt. Quel courage dans cette homme ! il méritoit bien au moins qu'on lui laissât le choix de son genre de mort. Avec quelle vigueur il se seroit servi d'une épée, il se seroit élancé dans la mer, ou précipité d'une roche escarpée ! Abandonné de la Nature entière, il ne dut qu'à lui-même, et la mort, et l'instrument de sa mort.

Vous

Vous le voyez donc ; il ne manque à l'homme, que la volonté. Qu'on approuve ou qu'on blâme l'action de ce Germain intrépide ; toujours est-il constant que la mort la plus dégoûtante est préférable à la servitude la plus propre.

Puisque j'ai commencé par un exemple tiré d'une classe ignoble, je continuerai : peut-être se piquera-t-on de courage, quand on verra la mort méprisée par des gens qu'on méprise. Les Catons, les Scipions et les autres grands hommes n'excitent qu'une admiration stérile, parce qu'on les regarde comme des êtres inimitables. Mais les combats des bêtes me fourniroient autant d'exemples de courage, que les Chefs de la guerre civile. Il y a quelque temps qu'un malheureux, conduit au combat du matin, dans un chariot entouré de gardes, feignit de s'endormir ; il laissa tomber sa tête, et l'alongea suffisamment pour la passer entre les rayons d'une des roues de la voiture : pour lors, il se tint ferme sur son siege, jusqu'à ce que la révolution de la roue lui eût brisé les vertebres du col. De cette manière, le chariot même qui le con-

duisoit au supplice, servit à l'y soustraire.

Il n'y a point d'obstacle quand on est fortement résolu de s'échapper. La Nature nous tient dans un lieu tout ouvert, celui qui le peut, est à portée de choisir la sortie la plus facile; quand on a plusieurs moyens de s'affranchir, on peut se déterminer pour celui qu'on juge le plus propre à se délivrer. Mais lorsque le temps presse, la première occasion est la meilleure, il faut la saisir, quelqu'étrange et nouvelle qu'elle paroisse. On ne manque jamais de ressources ni d'adresse pour mourir, quand on ne manque pas de cœur. Voyez ce que peut l'aiguillon du ressentiment sur les plus vils esclaves; ils s'animent, ils trompent la vigilance de leurs gardes. Le grand homme non-seulement se condamne lui-même à la mort, mais encore il exécute son arrêt.

J'ai promis que l'arêne me fourniroit plusieurs exemples; en voici donc un autre. Dans la seconde Naumachie, un Barbare se plongea dans la gorge la lance qu'il avoit reçue pour combattre. « Pourquoi, disoit-il, ne me délivrerois-je pas » des tourmens et des outrages qu'on me

» fait éprouver ? je suis armé ; à quoi
» bon attendrois-je la mort ? » Ce spectacle fut d'autant plus mémorable, qu'il étoit fait pour apprendre à des hommes, qu'il est plus louable de mourir que de tuer.

Quoi donc ! des misérables, des criminels montreront-ils plus de courage en mourant, que des hommes long-temps exercés et fortifiés par la méditation et par la raison, cette maîtresse du genre humain ? Elle nous enseigne que les routes du trépas peuvent être différentes, mais que toutes aboutissent au même terme. Quand on y est arrivé, qu'importe d'où l'on est parti. Elle vous permet de mourir, s'il se peut, sans douleur ; sinon, faites de votre mieux, saisissez-vous, pour vous tuer, de tout ce qui se présentera. Il est injuste de vivre de rapine, mais il est très-honnête de dérober sa mort.

LETTRE LXXI.

Des conseils : quand il faut en donner. Du courage philosophique.

Vous me consultez sur chacun des objets qui vous intéressent ; sans songer

à l'immensité de la mer qui nous sépare?
Le principal mérite d'un conseil est l'à-propos ; et souvent il doit arriver que mes avis ne vous parviennent que dans une circonstance, où le parti contraire seroit le meilleur à prendre. Les conseils doivent être adaptés aux circonstances. Les événemens se succedent, ou plutôt se pressent : les conseils aussi rapides qu'eux, doivent naître dans la journée ; que dis-je! ce temps est encore trop long ; ils doivent éclorre dans le moment, il faudroit, pour ainsi dire, les avoir sous la main. Mais comment les trouver? Je vais vous en apprendre le moyen. Quand vous voudrez savoir ce que vous devez fuir ou rechercher, fixez les yeux sur le souverain bien, sur le but général de votre vie ; car toutes nos actions doivent s'accorder avec ce but. On ne peut arranger les détails, que quand le plan total est bien formé. Un Peintre a beau tenir ses couleurs prêtes, il ne peut saisir la ressemblance, s'il n'est pas décidé sur l'objet qu'il veut peindre. La grande faute des hommes, c'est qu'ils s'occupent tous des détails de la vie, sans songer

à l'ensemble. Lorqu'on veut lancer une fleche, il faut avoir un but, sur lequel le bras se regle pour la direction et pour le degré de force. Nos projets ne s'égarent que faute de point de vue. Il n'y a pas de vent favorable, pour qui ne sait dans quel port il veut entrer. Devons-nous nous plaindre de l'influence du hasard, quand nous lui abandonnons la conduite de notre vie.

Il est des gens qui en savent plus qu'ils ne croient : comme il nous arrive souvent de chercher ceux qui sont auprès de nous; de même le but du souverain bien est quelquefois à nos côtés, sans que nous nous en doutions. Il ne faut, ni beaucoup de paroles, ni de longs détours, pour vous faire sentir ce que c'est que ce bien; il ne s'agit que de vous le faire toucher au doigt. Qu'est-il besoin de tant de divisions, et de sous-divisions, quand on peut dire tout uniment, *le souverain bien est ce qui est honnête*; et ce qui est plus étonnant encore, *il n'y a de bien que ce qui est honnête.* Tous les autres biens sont faux et illusoires. Si vous vous pénétrez de ce principe, si vous vous passionnez pour la vertu (car il ne suffit

pas de l'aimer), tous les événemens, quelque jugement qu'en portent les autres, seront pour vous, heureux et fortunés; la torture même, si vous conservez sous les coups plus de sécurité que votre bourreau; la maladie, si vous ne faites pas d'imprécations contre la Fortune, si vous ne vous laissez pas surmonter par le mal.

En un mot, tous les événemens que le reste des hommes regarde comme des maux, s'adouciront et se convertiront même en biens, si vous vous élevez au-dessus d'eux. Croyez fermement qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête, et tous les désagrémens de la vie mériteront le nom de biens, pourvu toutefois que la vertu leur imprime le caractère de l'honnêteté. Il y a des hommes auxquels nous paroissons promettre plus que ne comporte l'humanité; c'est qu'ils n'envisagent que le corps : qu'ils pénetrent jusqu'à l'ame, et ce sera sur Dieu qu'ils mesureront l'homme.

Elevez donc votre ame, mon cher Lucilius, renoncez à ces frivolités grammaticales, à cette philosophie contentieuse, qui réduisent à des syllabes les objets

les plus sublimes, et qui, par une doctrine minutieuse, rétrécissent et consument le génie. Rendez-vous semblable aux inventeurs de nos dogmes, et non à ceux qui les enseignent, dont le but est plutôt de rendre la Philosophie difficile qu'intéressante. Si vous avez quelque confiance en moi, suivez ces illustres guides.

Socrate qui a réduit toute la philosophie à la morale, a dit que le comble de la sagesse, étoit de savoir distinguer les biens et les maux. » Pour être heureux, » dit-il, laissez-vous traiter d'insensé par » quelques gens. Quiconque voudra vous » outrager, qu'il le fasse; vous ne souf- » frirez point si la vertu est avec vous. » Si vous voulez être heureux, dit-il, » c'est-à-dire, vertueux de bonne foi, » souffrez qu'on vous méprise. » Mais on n'en vient à ce point de perfection, que quand on a rangé tous les biens sur la même ligne, parce qu'il n'y a pas de bien sans honnêteté, et que l'honnêteté est la même dans tous. Quoi? direz-vous, n'y a-t-il point de différence entre la Préture de Caton et le refus qu'il essuya?

Est-ce la même chose pour lui d'être vaincu ou vainqueur à la bataille de Pharsale ? Non , mais la fermeté qui l'empêcha de succomber à la défaite de son parti, est égale à la modération avec laquelle il seroit rentré vainqueur dans sa patrie, pour y rétablir la paix. N'est-ce pas en effet la même vertu qui fait triompher de la mauvaise fortune et sagement user de la bonne ? Or, la vertu ne peut devenir plus grande ou plus petite : elle est toujours la même. Mais Pompée perdra son armée ; mais tous les Grands n'auront plus le beau prétexte de combattre pour les intérêts de la patrie ; mais cette avant-garde auguste, composée du Sénat en armes, un seul combat la dissipera. Cette chûte immense de l'Empire fera rejaillir ses éclats dans toutes les parties du monde, dans l'Egypte, dans l'Afrique, dans l'Espagne ; la République infortunée n'aura pas même la triste consolation de périr toute entière. Je veux que tous ces malheurs arrivent, je veux que Juba ne trouve point de ressource, ni dans la connoissance des lieux, ni dans l'attachement inviolable

de ses sujets. Je veux que les habitans d'Utique même, succombant à leurs maux, trahissent leur foi, et que Scipion dans l'Afrique soit abandonné par la fortune si favorable à son nom. Depuis long-temps les ordres sont donnés pour que Caton soit épargné; cependant il a été vaincu : c'est encore un refus qu'il a dû essuyer. Il saura supporter avec autant de courage les obstacles qui s'opposeront à sa victoire, qu'il a supporté ceux qui se sont opposés à sa Préture. Le jour de son refus avoit été employé au jeu; la nuit de sa mort, à la lecture. Renoncer à la Préture et à la vie, ont été la même chose pour lui. Il s'étoit bien pénétré de la nécessité de se soumette à tous les événemens. Et pourquoi n'eût-il pas supporté constamment la révolution de la République? Quel être dans la Nature est à l'abri du changement? ni la terre, ni le ciel, ni l'immense machine du monde n'en sont exempts, quoique sous la direction de Dieu même. L'ordre que nous voyons ne subsistera pas toujours: chaque jour y cause quelque dérangement. Tous les êtres ont des périodes fixes; ils

doivent naître, s'accroître et périr. Ces astres que vous voyez rouler au-dessus de nos têtes, cette terre sur laquelle nous nous croyons bien solidement établis, se minent sourdement et finiront par s'écrouler. Tout a sa vieillesse : les termes peuvent différer, mais le but est le même. Tout ce qui est, ne sera plus, et se décomposera sans pourtant s'anéantir : pour nous la décomposition est un véritable anéantissement, parce que nous ne regardons que ce qui est auprès de nous ; parce que nos ames dévouées au corps, n'osent porter au-delà leur regards obtus. L'on supporteroit avec plus de fermeté sa mort et celle des siens, si l'on étoit persuadé que la nature n'est qu'une succession continuelle de naissances et de morts ; que les corps composés se dissolvent, que les corps dissous se recomposent, et que c'est dans ce cercle infini, que s'exercent les travaux de l'Architecte universel. Aussi Caton après avoir parcouru l'histoire de tous les âges, dira ; toute l'espece humaine qui existe, et qui existera, fut condamnée à la mort. Toutes les villes, tant celles qui gouvernent le monde, que

celles qui font la gloire des grands Empires, disparoîtront un jour. On cherchera sur la terre la place qu'elles occupoient : elles seront détruites par des calamités différentes ; les unes seront renversées par la guerre ; les autres consumées par le repos et la paix dégénérés en oisiveté, ou par le luxe, ce fléau des États puissans. Toutes ces campagnes fertiles seront ou submergées par un débordement soudain de la mer, ou englouties dans un abîme que la terre ouvrira subitement. Pourquoi donc m'indigner ou me plaindre, si je dévance de quelques instans la ruine du monde? Le grand homme doit obéir à Dieu, et se soumettre sans murmurer à la loi universelle : il ne sort de cette vie que pour passer à une vie meilleure, et pour habiter avec les Dieux dans le sein de la gloire et de la paix, ou du moins, à l'abri de la douleur, il sera rendu à la Nature qui l'a produit, et confondu avec la masse générale.

L'honnêteté de la vie de Caton n'est donc pas un plus grand bien que l'honnêteté de sa mort : la vertu n'est pas susceptible de degrés. Socrate comparoit la

vertu à la vérité : ni l'une ni l'autre ne peuvent croître. La vertu a toute sa plénitude, toute sa perfection. Ne soyez donc pas surpris que tous les biens soient égaux, tant ceux auxquels on aspire de dessein prémédité, que ceux qui nous sont apportés par une circonstance imprévue. Si vous admettez une inégalité, si vous regardez la douleur comme un moindre bien, vous finirez par la regarder comme un mal; vous trouverez Socrate malheureux dans sa prison; Caton malheureux en rouvrant sa plaie, et Régulus le plus malheureux de tous les hommes, de porter la peine de sa bonne foi envers des ennemis. C'est pourtant ce que n'ont pas osé prétendre les hommes les plus efféminés. Ils disent qu'il ne fut pas heureux, mais il ne disent pas qu'il fut malheureux.

Les Philosophes de l'ancienne Académie, conviennent que le Sage est heureux au milieu des tourmens; mais ils ne veulent pas que ce soit d'un bonheur parfait et accompli. Restriction qu'il est impossible d'admettre : s'il est heureux, il jouit du souverain bien; or, le souverain bien n'a nul degré au-dessus de

lui, pourvu qu'il soit accompagné de la vertu, que l'adversité ne puisse le diminuer, et que la mutilation des membres mêmes, le laisse subsister dans son entier. Or, c'est ce qui arrive, puisque je suppose une vertu intrépide et sublime, que tous les obstacles ne font qu'enflammer. Ne voyez-vous pas les jeunes gens heureusement nés, quand ils sont frappés de quelque passion honnête, braver tous les événemens fortuits ? La sagesse vous inspirera le même courage : elle vous persuadera qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête; et que l'honnête n'est pas plus susceptible de plus ou de moins, que la regle dont on se sert pour juger de la droiture des lignes; si l'on veut la fléchir, cette altération se fait toujours aux dépens de sa droiture. Disons-en autant de la vertu : elle est droite, et n'admet pas de courbure; elle est roide, et n'admet point d'extension. Elle juge tout, et rien ne la juge; si elle ne peut être plus droite qu'elle n'est, les actions qu'elles produit ne peuvent pas non plus être plus droites les unes que les autres; il faut qu'elles lui soient conformes, elles sont donc égales entre elles.

Quoi ? direz-vous, est-ce donc la même chose d'être assis à une table bien servie, et de souffrir la torture ? Cela vous surprend ? Voici qui vous surprendra bien davantage : c'est un mal d'être assis à une table, et c'est un bien d'être tourmenté sur le chevalet, si l'une de ces actions se fait honteusement, et l'autre avec honnêteté. Ce n'est point la matière de ces actions, c'est la vertu qui les rend bonnes ou mauvaises. Par-tout où elle se montre, elle rend toutes les actions de la même mesure et de la même valeur. Je suis en danger d'être dévisagé par ceux qui jugent toutes les ames par la leur, pour oser avancer que c'est un aussi grand bien de supporter courageusement l'adversité, que d'user honnêtement de la prospérité ; que c'est un aussi grand bien, et de triompher, et d'être conduit devant le char du vainqueur, sans être vaincu soi-même. Hommes foibles, qui regardent comme impossible tout ce qu'ils ne peuvent pas faire ! C'est dans leur ame qu'ils puisent l'idée de la vertu. Êtes-vous étonné d'entendre dire que ce soit un bien d'être brûlé, blessé, massacré, enchaîné ? C'est quelquefois

même un plaisir. La frugalité est une punition pour le gourmand ; le travail un supplice pour le paresseux ; l'homme efféminé prend pitié de l'homme laborieux ; l'étude est une torture pour le fainéant. Nous regardons, comme dures et insupportables, toutes les actions opposées à notre façon d'être ; nous ne songeons pas combien il y a de gens, pour qui c'est un supplice de manquer de vin, ou d'être réveillé à la pointe du jour. Les actions héroïques ne sont pas difficiles en elles-mêmes, c'est nous qui sommes énervés.

Il faut une grande ame pour juger les grandes choses, sans quoi nous leur attribuerons un vice qui vient de nous. Les objets les plus droits, baissés vers la surface de l'eau, renvoient à l'œil une image courbe et qui paroît brisée. Il faut non-seulement considérer l'objet apperçu, mais encore la manière dont il est apperçu. Notre ame ne voit la vérité qu'à travers un brouillard. Donnez-moi un jeune homme qui n'ait pas encore été corrompu, et dont l'ame ait de l'énergie ; il dira qu'il trouve plus fortuné, l'homme qui porte sans fléchir tout le faix de l'adversité, que celui qui se trouve élevé au-dessus

de la Fortune. Il n'est pas surprenant d'être inébranlable dans le calme : mais s'élever, où tout le monde s'abaisse, se tenir debout, où tout le monde est renversé, voilà ce qui est vraiment admirable. En quoi consiste le mal des tourmens, et des autres événemens auxquels on donne le nom d'adversité ? C'est, je pense, dans un découragement qui fait plier et succomber l'ame; situation dans laquelle le Sage ne peut jamais se trouver. Il se tient droit sous les fardeaux les plus lourds. Rien ne le courbe; rien ne lui déplaît de ce qu'il faut souffrir. Il ne se plaint jamais quand il lui arrive une chose à laquelle l'homme est sujet. Il connoît ses forces, il sait qu'il peut suffire à la charge.

Ne croyez pourtant pas que j'ôte le Sage de la classe des hommes, et que j'écarte de lui la douleur, comme d'un rocher insensible. Je sais qu'il est composé de deux substances : l'une est déraisonnable, elle sent les morsures, les brûlures, la douleur; l'autre est raisonnable, elle a une façon de penser constante, inébranlable; elle est courageuse, invincible; c'est en elle que réside le souverain bien,

avant

avant la plénitude duquel l'ame est flottante, irrésolue, mais dont la perfection la rend fixe et immobile. Voilà pourquoi l'homme qui ne fait que commencer à marcher vers la sagesse, ou à cultiver la vertu, s'arrête quelquefois, et perd une partie de ses forces : il n'a pas encore franchi toutes les incertitudes ; il est encore dans un chemin glissant. Mais l'homme vraiment heureux, et dont la vertu est accomplie, n'est jamais si content de lui, que quand il a mis son courage à de rudes épreuves. Quand le devoir l'exige, il supporte, il embrasse même, ce qui fait trembler les autres ; il aime mieux entendre des applaudissemens que des félicitations.

Passons maintenant à l'objet auquel m'appelle depuis long-temps votre impatience ; voyons comment le courage de notre Sage fera, pour ne pas sortir des bornes de la Nature. Le Sage éprouvera, sans doute, des frémissemens, de la douleur, de la pâleur ; la sensibilité du corps rend ces expressions nécessaires. Quel est donc le point précis où commence le malheur, où ces événemens deviennent des maux?

C'est du moment où ils déchirent l'ame, où ils lui arrachent l'aveu de sa servitude, où ils excitent en elle le repentir de sa sagesse. Le Sage triomphe de la fortune par sa fermeté; cependant on a vu des hommes qui cultivoient la sagesse, effrayés quelquefois par les menaces les plus légères, mais alors c'est notre faute, d'exiger d'un commençant, ce qui n'appartient qu'au Sage accompli. Je m'excite au courage dont je fais l'éloge; mais me le suis-je inspiré? et quand cela seroit, aurois-je une intrépidité assez ferme, assez consommée, pour me faire affronter tous les hasards? De même qu'il y a des couleurs dont la laine se teint en une seule fois, tandis que d'autres ne peuvent s'y incorporer qu'après des macérations et des coctions fréquentes; de même il y a des sciences, qu'on possede aussi-tôt qu'on les a apprises; mais, pour la sagesse, il faut qu'elle pénetre l'ame, il faut qu'elle y séjourne; sans quoi ce sera une teinte superficielle, plutôt qu'une teinture. Il ne faut qu'un moment et quelques mots, pour enseigner que la vertu est l'unique bien, ou du moins qu'il n'y a pas de bien

sans elle, et qu'elle réside dans la partie la plus noble de notre être, dans la substance raisonnable.

En quoi donc consiste cette vertu ? dans un jugement sain et inébranlable; ce sera ce jugement qui dirigera tous les mouvemens de l'ame, et qui saura apprécier ces vaines apparences qui les excitent, pour l'ordinaire. La conséquence de ce jugement sera de regarder, comme des biens, et comme égales entre elles, toutes les actions qui porteront l'empreinte de la vertu. Les avantages corporels, sont, à-la-vérité, des biens pour le corps, mais ils ne sont pas des biens dans leur totalité : ils pourront avoir du prix, mais ils ne mériteront pas l'estime; ils différeront considérablement entre eux; il y en aura de plus grands, il y en aura de moindres. Nous ne pouvons même nous empêcher d'avouer, qu'il y a de la différence entre ceux qui tendent à la sagesse. L'un a fait assez de progrès pour oser lever les yeux contre la fortune, mais ce ne sera pas pour longtemps : son éclat l'éblouiroit et le forceroit à les baisser; l'autre est assez avancé pour pouvoir la regarder en face, en

supposant qu'il soit déjà parvenu au sommet de la perfection : mais l'imperfection est nécessairement chancelante, tantôt elle avance, tantôt elle recule, tantôt elle tombe tout-à-fait. Le remede est de marcher toujours, et de ne point se ralentir ; pour peu qu'on se relâche dans son travail et ses efforts, il faut rétrograder. On ne retrouve jamais ses progrès où on les avoit laissés.

Continuons donc, persévérons ; il nous reste encore plus d'ennemis à vaincre que nous n'en avons terrassés. La moitié du chemin est faite, dès qu'on veut avancer. J'en fais l'expérience sur moi-même ; je veux, et je veux de toute mon ame. Je vois que vous avez le même enthousiasme, et que vous courez à pas de géant vers la sagesse. Hâtons-nous ; ce n'est qu'à ce prix que la vie est un bienfait ; sans cela, elle n'est qu'un obstacle honteux qui nous retient dans la fange. Faisons ensorte que tout notre temps soit à nous ; il ne le sera que quand nous serons nous-mêmes à nous. Quand aurons-nous assez de force pour mépriser la fortune, bonne ou mauvaise ? Quand serons-nous assez heureux

pour nous écrier, après avoir étouffé et subjugué les passions, j'ai vaincu ? Qui? Ce ne sont ni les Perses, ni les Medes, ni les Peuples belliqueux au-delà de la Dacie, c'est l'avarice, l'ambition, la crainte de la mort, qui a triomphé même des vainqueurs du monde.

LETTRE LXXII.

Que la sagesse doit être embrassée sans délai. Trois especes de Sages.

J'AI su la réponse à la question que vous me faites, mais je l'ai oubliée. Il y a long-temps que je n'ai fait de revue dans ma mémoire, et je ne m'y reconnois plus qu'avec peine : j'éprouve ce qui arrive aux livres qui restent long-temps enfermés dans la poussière. La mémoire, comme ces livres, demandé à être déroulée de temps en temps ; il faut, pour ainsi dire, en secouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au besoin. Différons donc, pour le présent, l'objet sur lequel vous me consultez ; il demande beaucoup de soin et d'attention : au premier séjour, un peu long, que je pourrai me pro-

mettre, en quelque lieu que ce soit, je me mettrai en ouvrage. En effet, il y a des sujets qu'on peut traiter, même en voiture; tandis qu'il y en a d'autres qui exigent le lit, le repos et la solitude. Cependant il faut faire quelque chose, dans ces jours d'occupations, et même dans tous les instans; car les occupations se succéderont sans cesse: nous les semons: une seule en fait éclorre une foule. Ajoutez que nous nous accordons des délais à nous-mêmes: nous nous disons: quand j'aurai achevé telle chose, je me livrerai tout entier à la Philosophie; quand j'aurai arrangé telle affaire épineuse, je m'adonnerai à l'étude. Pour philosopher, il ne faut pas attendre que vous n'ayez plus rien à faire; il faut négliger tout le reste, pour vous jetter dans les bras de la Sagesse; vous n'aurez jamais assez de temps, quand même votre vie s'étendroit depuis l'enfance, jusqu'au terme le plus long de la vie humaine. Ne point étudier la Philosophie, ou ne l'étudier que par intervalle, c'est la même chose; elle ne reste jamais à l'endroit où on l'a quittée; semblable à un ressort qui

reprend son élasticité après la compression, elle retourne vers le point de repos aussi-tôt qu'on cesse de l'assujettir. Il faut se mettre en défense contre les occupations, et les bannir entièrement, sans se contenter de les rendre plus rares. Il n'y a point de temps qui ne soit propre à l'étude du bonheur. Cependant on voit des gens qui n'étudient pas, même dans des circonstances pour lesquelles il faudroit étudier. Les circonstances ne sont pas un obstacle pour celui dont l'ame conserve toujours la joie et l'allégresse, au milieu des affaires les plus pénibles. Ceux dont la sagesse est imparfaite, n'ont que des plaisirs coupés. La joie du Sage forme un tissu que nul cause ne peut rompre, sur lequel la Fortune n'a point de prises : il jouit du calme en tout temps, en tout lieu ; c'est qu'il est indépendant du dehors : il n'attend ni les dons de la Fortune, ni la faveur des hommes : son bonheur est intérieur ; il sortiroit de son ame s'il pouvoit y entrer ; il y prend naissance. Quelquefois il survient du dehors, des événemens qui le font souvenir qu'il est mortel ; mais ce sont des

blessures légères, qui ne font tout au plus qu'effleurer sa peau : le souffle du malheur ne peut rien sur son bien-être, il est trop fixé dans son ame ; ces petits désagrémens extérieurs ne sont que les éruptions passagères, les défauts momentanés qui se trouvent quelquefois sur un corps robuste et bien constitué ; le mal n'a point de racines profondes.

Il y a, je le répete, entre l'homme, dont la sagesse est consommée, et celui qui n'en a encore que l'ébauche, la même différence, qu'entre un homme sain, et celui qui releve d'une maladie grave et longue ; celui à qui un mieux léger tient lieu de santé, court risque de retomber, s'il ne s'observe avec la plus grande attention.

Mais le vrai Sage ne peut retomber, vu qu'il n'a pu tomber. La santé du corps n'est qu'instantanée ; le Médecin, lors même qu'il l'a rendue, ne peut la garantir ; il est souvent rappellé auprès du malade qu'il avoit guéri : mais l'ame est guérie toute entière. Or, voici les caractères de la guérison de l'ame ; elle est contente d'elle-même, pleine de con-

fiance dans ses forces ; elle sait que tous les vœux des mortels, que tous les biens qu'on demande et qu'on obtient, ne peuvent aucunement influer sur le bonheur. Ce qui est susceptible d'accroissement, est imparfait ; ce qui est susceptible de décroissement, ne peut durer toujours ; ainsi la joie, pour durer toujours, doit venir du fond de l'ame. Tous les objets qui excitent les desirs du vulgaire, éprouvent un dépérissement perpétuel. La Fortune ne nous assure la propriété de rien ; néanmoins, ses présens peuvent causer quelque plaisir, quand leur usage est reglé par la raison : c'est elle qui donne du prix aux objets extérieurs, dont l'usage immodéré cesse d'être une jouissance.

Attalus avoit coutume d'employer cette comparaison. » Avez-vous quelquefois » vu un chien happer, la gueule ouverte, » des morceaux de pain ou de viande que » lui jette son maître ; il avale en un mo- » ment les morceaux entiers, et tend » toujours la gueule, dans l'espérance » d'une nouvelle pâture. La même chose » nous arrive, quand la Fortune nous » jette quelque chose que nous atten-

» dions ; nous l'engloutissons sans plaisir, » uniquement attentifs à lui ravir une » seconde faveur ». Le Sage n'a pas cette avidité ; il se rassasie : ce qui lui est échu, il le reçoit sans inquiétude ; il le met en réserve ; il jouit d'un contentement suprême et continu, qui est à lui. Il est des gens qui ont de la bonne volonté, mais à qui il manque bien des choses pour la perfection. Ils s'élevent et s'abaissent alternativement ; tantôt ils touchent aux cieux, tantôt ils sont ramenés vers la terre. Pour les fous et les ignorans, leur vie est une chûte continuelle ; on diroit qu'ils tombent dans le vuide infini d'Épicure. Il y a encore une troisième classe ; ce sont, ceux qui sont, pour ainsi dire, sur les limites de la Sagesse : ils ne la tiennent pas encore, mais ils l'ont devant les yeux, et comme sous la main ; ils ne sont pas ébranlés, ils ne glissent pas même ; et quoiqu'ils ne soient pas encore débarqués, ils sont déjà dans le port. Puis donc qu'il y a une si grande différence entre la première classe et la dernière, puisque celle du milieu, avec une perspective encourageante, a la crainte

de tomber au dernier rang, nous ne devons pas nous livrer aux affaires : il faut les empêcher d'entrer; une fois admises, elles en substitueront d'autres en leur place. Opposons-nous à leurs commencemens; il est plus aisé de les empêcher de commencer, que de les terminer.

LETTRE LXXIII.

Que les Philosophes ne sont ni des séditieux, ni de mauvais citoyens.

On a tort de regarder les Philosophes de bonne foi, comme des mécontens et des séditieux, des contempteurs des Loix, des Magistrats, et de tous ceux qui président à l'administration publique. Personne, au contraire, n'est plus reconnoissant qu'eux envers les gens en place; et avec d'autant plus de raison, qu'il n'est point de citoyens, pour lesquels ceux qui tiennent en leurs mains les rênes du Gouvernement, travaillent plus, que pour les Philosophes, qu'ils font jouir des douceurs du repos. Des hommes à qui la sécurité publique procure un accès facile vers la sagesse qu'ils cherchent, se font un

devoir d'honorer, comme un père, l'auteur d'un si grand bien, et l'aiment plus sincèrement que ces courtisans inquiets, placés au milieu du tourbillon, qui doivent tout aux Princes, et les croient toujours en reste avec eux; et dont on ne peut jamais, quelque étendue que l'on donne à sa libéralité, rassasier la cupidité qui s'accroît à mesure qu'on la remplit. Quiconque pense à recevoir, oublie qu'il a reçu. Le plus grand mal de la cupidité, c'est l'ingratitude. Ajoutez que de tous les hommes qui jouent un rôle dans l'État, il n'y en a pas un qui ne regarde plutôt ceux qui l'ont surpassé, que ceux qu'il laisse en arrière. Il leur est moins agréable de voir une foule qui les suit, qu'importun de voir quelqu'un qui les précede. C'est le vice de tout ambitieux, de ne pas regarder derrière lui: l'ambition n'est pas la seule passion sans bornes; elles le sont toutes, parce que toutes commencent par la fin.

L'homme integre et pur, qui a renoncé au barreau, à la place publique, et à toute administration publique, pour s'occuper, dans la retraite, d'objets plus im-

portans, aime mieux ceux par les soins desquels il peut vaquer en paix à ces occupations; il est le seul qui leur rende un hommage gratuit; il leur a de grandes obligations, sans qu'ils s'en doutent. S'il a de l'estime et de la vénération pour les instituteurs auxquels ils doit les premières semences de la vertu, il n'en a pas moins pour ceux, sous la garde desquels il cultive les arts. On nous dira, peut-être, que l'autorité du Prince veille encore sur un grand nombre d'autres hommes : j'en conviens. Mais parmi ceux qui ont joui de la même sécurité, celui qui transportoit sur la mer la plus grande quantité des marchandises les plus précieuses, se croit le plus obligé à Neptune; ce Dieu reçoit des sacrifices plus fervens du marchand que des passagers; parmi les marchands mêmes, il éprouve de plus grandes marques de reconnoissance de celui dont le Navire portoit des parfums, de la pourpre, et d'autres effets précieux, pour les échanger contre de l'or, que de celui qui n'étoit chargé que des marchandises les plus viles, et pour ainsi dire, du rebut du commerce : de même, la paix

que procure le Souverain, quoiqu'un bienfait commun à tous les sujets, fait une impression plus profonde sur ceux qui en font le meilleur usage. Il y a beaucoup de gens en place, pour qui la paix est plus laborieuse que la guerre. Croyez-vous donc qu'ils sachent au Prince autant de gré que le Sage, pour une tranquillité qu'il emploient dans l'ivresse, dans la débauche, dans des désordres dont il faudroit interrompre le cours par la guerre même.

Ne supposez pas non plus le Sage asez injuste, pour se croire quitte de sa part de reconnoissance, d'un bien commun à tout l'État. Je dois beaucoup au Soleil et à la Lune, quoique ces deux astres ne se levent pas pour moi seul. Je suis obligé, en mon particulier, à l'année, et à Dieu qui en regle le cours, quoique ce ne soit pas en mon honneur, que se fasse la révolution des saisons. C'est la folle avarice des mortels, qui, en distinguant les possessions et les propriétés, fait que personne ne regarde comme à soi, ce qui appartient au public. Le Sage, au contraire, ne trouve rien qui soit plus

proprement à lui, que ce qu'il partage avec le genre humain. Des biens ne seroient pas communs, si chaque particulier n'en avoit une partie : la communauté établit toujours un partage, quelque foibles que soient les portions des individus. Ajoutez que les biens importans et réels, ne se divisent pas en petites portions, chacun jouit de leur totalité. On n'emporte d'un *congiaire* (1), que la part assignée pour chaque tête ; un repas, une *viscération* (2), et en général toutes les distributions manuelles, se divisent en parties : mais les biens indivisibles, tels que la paix et la liberté, ne peuvent se partager ; les particuliers jouissent de la totalité comme le public. Le Sage songe donc à qui il doit l'usufruit de ces biens qui le dispense de la garde des murs, des tributs de la guerre,

---

(1) Les *congiaires* étoient des distributions de viandes ou de comestibles que les Empereurs, les Magistrats et les riches faisoient au Peuple.

(2) La *viscération* étoit la distribution que l'on faisoit au Peuple de la chair des Victimes immolées dans les Sacrifices publics.

de toutes les autres charges qu'impose le devoir de citoyen; il songe à toutes ces obligations, et rend graces au Pilote qui le conduit. C'est sur-tout la Philosophie, qui apprend à sentir un bienfait, à le reconnoître, et quelquefois c'est le payer, que de l'avouer. Le Sage avouera donc qu'il doit beaucoup à l'homme vigilant, dont les soins et la prévoyance lui assurent un repos, favorable aux productions de son génie, la jouissance libre de son temps, un calme que ne troublent pas les occupations publiques. *C'est*, dit Virgile, *un Dieu qui nous a procuré ce repos. Oui, il sera toujours un Dieu pour moi* (1). Si l'on doit tenir compte d'une paix, dont les effets se réduisent, suivant le Poëte, à laisser paître un troupeau, et à jouer du chalumeau (2); quel prix devons-nous attacher à un repos,

(1) O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit;
Namque erit ille mihi semper Deus. . . .
VIRG. *Buc.* I, *vers.* 6, 7.

(2) Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.
VIRG. *Buc.* I, *vers.* 9, 10.

semblable

semblable à celui dont jouissent les Dieux, qui constitue leur félicité divine ?

Oui, mon cher Lucilius, je vous le répete, c'est vers les Cieux que je vous mene par le chemin le plus court. Sextius avoit coutume de dire, que Jupiter n'a pas plus de puissance, que l'homme de bien. Le premier peut sans doute faire plus de bien aux hommes ; mais on n'est pas plus vertueux, pour être plus opulent ; entre deux hommes également instruits dans la manœuvre d'un vaisseau, vous ne regarderez pas, comme plus habile, celui qui aura le bâtiment le plus vaste et le plus orné. Quel avantage a donc Jupiter au-dessus de l'homme vertueux ? Celui d'être bon plus long-temps. Mais le Sage ne s'en estime pas moins, quoique ses vertus soient resserrées dans un espace de temps moins vaste. Ainsi que de deux Sages, celui qui est mort plus vieux, n'est pas plus heureux que celui dont la vie fut bornée à un moindre nombre d'années ; de même, Jupiter ne surpasse point le Sage en bonheur, quoiqu'il le surpasse en âge. Ce n'est point la durée de la vertu qui en fait la grandeur.

Jupiter possede tous les biens, mais il en abandonne la jouissance aux autres ; il ne se réserve que la satisfaction de les savoir heureux de ses bienfaits. Le Sage n'est pas plus jaloux que lui de voir les richesses aù pouvoir des autres ; il n'en fait pas plus de cas que Jupiter. Il a même cet avantage sur lui, que ce Dieu ne peut en user, et que le sage ne le veut pas. Croyons donc Sextius (1) qui, en nous montrant le chemin de la vertu, nous crie (2) : *c'est par là qu'on monte au Ciel ;* c'est-à-dire, par la frugalité, par la tempérance, par le courage. Les Dieux ne sont pas dédaigneux, ni jaloux; ils admettent les hommes dans leur société; ils leur

(1) Il s'agit ici de Q. Sextius, homme illustre chez les Romains, qui embrassa la Philosophie Pythagoricienne, et fonda une Secte très-austère, conforme, à bien des égards, à celle des Stoïciens ; mais qui faisoit profession de refuser les emplois publics. La rigidité de cette Secte l'empêcha de durer long-temps. Il est encore question du même Sextius dans la lettre 108 de notre Auteur. *Voyez* Brucker, *Hist. Philosoph.* Séneque, *Lettre* 59, *et Quest. naturelles, liv.* 7, *chap.* 32, et dans le Traité de la *Colere, liv.* 2, *chap.* 36.

(2) VIRG. *Æneid. lib.* 9, *vers.* 641.

prêtent même une main secourable pour y monter. Vous êtes surpris que l'homme puisse s'élever jusqu'aux Dieux : mais Dieu, lui-même, descend chez les hommes, et bien plus, dans les hommes. Il n'y a point d'ame (1) vertueuse sans Dieu; des semences divines sont répandues dans les corps humains ; à l'aide d'une bonne culture, elles croissent, s'élevent et deviennent conformes à leur origine; mais faute de soins, elles meurent, comme dans un sol stérile et marécageux, et ne donnent, pour récolte, que de mauvaises herbes.

LETTRE LXXIV.

Qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête.

VOTRE lettre m'a causé de la joie, elle a même réveillé de sa léthargie ma mémoire qui commence à devenir lente et paresseuse. Balanceriez-vous, mon cher Lucilius, à regarder comme la principale

(1) *Voyez* la Lettre 41, vers le commencement : Séneque y enseigne la même doctrine, à-peu-près dans les mêmes termes.

source du bonheur, la conviction qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête ? Celui qui a renfermé tous les biens dans l'honnête, a le bonheur au-dedans de lui-même; mais quiconque connoît d'autres biens, tombe au pouvoir de la Fortune, et dépend des événemens. L'un est affligé de la perte de ses enfans, l'autre est inquiet de leur maladie, un autre est triste de leur honte ou de leur infamie : l'un est tourmenté par l'amour de la femme de son voisin, l'autre de la sienne. Il est des gens que le défaut de succès consterne, il en est d'autres que les honneurs importunent. Mais parmi ce peuple de malheureux, la classe la plus nombreuse, est celle qu'agite la crainte de la mort, qui menace l'homme de toutes parts : elle vient de tous côtés. On se trouve, pour ainsi dire, en pays ennemi, on est obligé d'être toujours en garde, de tourner la tête au moindre bruit. Si cette crainte n'est bannie, il faut vivre dans des alarmes, dans des palpitations continuelles. On trouve à chaque pas des hommes exilés, ruinés, pauvres au sein des richesses, ce qui est la plus ter-

rible espece d'indigence : on trouve des malheureux qui ont fait naufrage, ou d'autres malheureux dont le sort diffère peu du leur, que la fureur du peuple ou l'envie, ce fléau de la puissance, ont précipités au moment où ils s'y attendoient le moins; semblables à ces orages formés au milieu de la sécurité qu'inspire un ciel serein, ou à ces foudres subites, dont les coups font trembler tous les lieux d'alentour : dans ces accidens, les hommes les plus voisins de la chûte du tonnère, demeurent immobiles, comme s'ils avoient été frappés. Il en est de même dans les événemens et les catastrophes violentes, le malheur n'écrase qu'un seul; et la crainte, les autres. L'idée d'être exposé à de pareils malheur produit le même effet que si on les eût éprouvés. Tous les esprits sont alarmés des maux soudains qui arrivent aux autres. Si les oiseaux sont effrayés par le son même d'une fronde vuide; nous tressaillons comme eux au seul bruit des événemens dont nous ne sentons pas les coups.

Il n'y a donc point de bonheur pour l'homme livré à cette opinion : le bon-

heur ne se trouve qu'où il n'y a pas de crainte. On vit malheureux lorsqu'on est entouré de soupçons. Quiconque s'est abandonné aux combinaisons du hasard, s'est construit lui-même un dédale tortueux d'où jamais il ne pourra se dégager. Il n'est qu'une seule voie pour se mettre en sûreté, c'est de mépriser tous les objets extérieurs pour s'en tenir à l'honnête. Préférer quelque chose à la vertu, ou reconnoître d'autres biens qu'elle, c'est tendre les mains à la Fortune pour attendre avec inquiétude les faveurs qu'elle répand. Représentez-vous la Fortune donnant des jeux, et jettant au milieu de cette immense assemblée du genre humain, des honneurs, des richesses, du crédit : de ces présens, les uns se brisent dans les mains de ceux qui les ravissent, les autres sont partagés de mauvaise foi, d'autres sont enlevés au préjudice de ceux à qui ils étoient échus ; on voit des hommes entre les mains desquels ces biens tombent sans qu'ils y pensent ; d'autres les perdent par trop d'empressement, et les laissent échapper en voulant les saisir avec trop d'avidité ; ceux même qui sont parvenus

à les ravir, ne jouissent jamais long-temps de leur butin : aussi les mieux avisés, fuient du théâtre, quand ils voient apporter les présens, ils savent que la plus petite part coûte bien cher. On ne se bat point avec celui qui se retire, on n'a point à craindre les coups en s'en allant : c'est autour du butin qu'est la mêlée. La même chose arrive pour les biens que la Fortune fait tomber d'en haut. On se fatigue, on s'empresse, on voudroit avoir plus de deux mains : on regarde tantôt l'un, tantôt l'autre : on trouve trop lente l'arrivée de ces faveurs qui ne font qu'irriter les desirs, que tous les hommes espèrent, et que très peu obtiennent; on voudroit aller au devant de leur chûte : on triomphe quand on s'est emparé de quelque chose, et souvent ce n'est qu'une espérance illusoire qu'on a prise pour la réalité ; un effet vil coûte quelque grand malheur, ou trompe dans la jouissance.

Quittons donc ces jeux, faisons place aux ravisseurs ; que suspendus par la crainte, ils considèrent ces biens qui menacent leurs têtes. Celui qui a formé le

projet d'être heureux, ne doit regarder comme un bien que ce qui est honnête; en admettre un autre, c'est d'abord faire outrage à laprovidence, vu qu'il arrive beaucoup de désagrémens aux hommes vertueux, et que les biens qu'elle nous a donnés, sont fragiles et de peu de durée, si on les compare à celle du monde entier. Ces plaintes nous rendent des interpretes ingrats de la conduite divine; nous nous plaignons de ce que des biens incertains et périssables ne nous viennent pas toujours, ou ne nous viennent qu'en petite quantité. Voilà pourquoi nous ne voulons ni vivre, ni mourir; nous haïssons la vie, et nous craignons la mort; tous nos projets sont vacillans, aucune félicité ne peut remplir le vuide de nos ames : c'est que nous n'avons pas encore atteint ce bien immense et suprême, auquel la volonté doit se fixer, vu qu'il n'y a pas de degré au dessus de ce qui est suprême.

Voulez-vous savoir pourquoi la vertu n'a besoin de rien ? c'est qu'elle jouit de ce qu'elle a, sans desirer ce qui lui manque : tout est grand pour elle, parce que tout

lui suffit. Écartez-vous de cette manière de juger, et c'en est fait des sentimens de la Nature, et de la probité dans le commerce des hommes; on ne peut remplir ces devoirs sans souffrir beaucoup de ce qu'on appelle des maux, et sans faire le sacrifice d'une grande partie de ces biens prétendus dans lesquels nous nous complaisons : c'en est fait du courage qui ne vit que d'épreuves et de périls : c'en est fait de la grandeur d'ame qui ne peut s'élever à son comble, qu'en méprisant comme chétifs les objets que le vulgaire souhaite comme très-importans : c'en est fait de la reconnoissance, et de ses démonstrations; on calcule ses peines, du moment où l'on connoît quelque chose de préférable à la vertu, où l'on cesse d'aspirer à la perfection.

Mais, sans m'appesantir sur ces conséquences; ou ces prétendus biens n'en sont pas, ou l'homme est plus heureux que la Divinité, qui ne connoît pas ces sortes de jouissances. Ni la débauche, ni les plaisirs de la table, ni les richesses, ni aucunes de ces voluptés avilissantes par lesquelles l'homme se laisse attirer, ne font

aucune impression sur la Divinité. Il faut donc ou, ce qui n'est pas croyable, que Dieu soit privé de quelques biens ; ou, de ce qu'il en est privé, en conclure que ce ne sont pas des biens. Ajoutez que les animaux ont de la plupart de ces prétendus biens une jouissance plus complette et plus étendue que l'homme : ils sont nés plus voraces que lui ; les plaisirs de l'amour ne les fatiguent pas aussi promptement ; ils ont des forces plus grandes et mieux soutenues : d'où il suit qu'ils sont plus heureux que l'homme ; ils vivent en effet sans méchanceté, sans crimes ; ils soutiennent mieux les plaisirs, ils se les procurent avec plus de facilité, ils en jouissent sans le préjugé de la honte, et sans la crainte du repentir. Jugez donc vous-même si le nom de bien est dû à des jouissances brutales, dans lesquelles l'homme est supérieur à la Divinité.

C'est dans l'ame, qu'il faut établir le souverain bien. Il se corrompt, en passant de la partie de nous-mêmes la plus noble à la plus vile; je veux dire aux sens, qui sont plus actifs dans les ani-

maux privés de la parole. Ce n'est pas dans une masse de chair que doit résider le bien suprême : il n'y a de vrais biens que ceux que la raison procure ; ils sont solides et durables. Ils ne peuvent, ni périr, ni décroître, ni diminuer : les autres biens ne le sont que dans l'opinion ; ils n'ont de commun avec les vrais que le nom, leur essence en diffère absolument. Appellons-les donc des commodités ; mais sachons que ce sont des accessoires, et non pas des parties de nous-mêmes : qu'ils soient à nous ; mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous. Ne les regardons que comme des possessions viles et subalternes, qui ne valent pas qu'on s'en orgueillisse. En effet, quoi de plus insensé que de s'applaudir d'une chose dont on n'est pas l'auteur ? Que tous ces prétendus biens nous approchent, sans s'attacher à nous ; qu'en nous quittant, ils se séparent de nous, sans nous arracher. Servons-nous-en, sans nous en glorifier ; usons-en avec économie, songeons que c'est un depôt qu'il faudra rendre un jour : on ne les conserve pas long-temps, quand on les possede sans

la Raison. Le bonheur privé de modération, s'étouffe lui-même. Quiconque met sa confiance dans des biens fugitifs, en est bientôt abandonné, ou ils ne lui restent que pour l'accabler. Il y a peu de gens qui se soient séparés à l'amiable de la Fortune ; ils tombent presque tous en même-temps que les objets sur lesquels ils s'étoient élevés ; leur piedestal devient leur tombeau. Il faut donc y joindre la prudence, pour en diriger l'usage et pour en modérer l'abus. La folie prodigue ses richesses et hâte sa ruine, si elle n'est contenue par le frein de la Raison. C'est ce que vous montrera le sort des plus grands États, dont la puissance immodérée est tombée dans sa fleur même ; vastes édifices élevés par le courage, et ruinés par le défaut de modération ! Voilà les événemens contre lesquels nous devons nous prémunir. Mais il n'y a point de remparts inexpugnables : c'est dans l'intérieur, qu'il faut se retrancher ; si cette partie est à l'abri, l'homme peut essuyer des assauts, il ne peut jamais être pris. Voulez-vous savoir en quoi consiste cette espece de retranchement ? C'est à

ne point s'indigner des événemens ; à comprendre que tous les maux particuliers, tendent à la conservation du tout, sont des anneaux nécessaires de la grande chaîne du monde. Que l'homme trouve bon tout ce qui plaît à Dieu ; qu'il ne s'admire et ne s'applaudisse, que parce qu'il ne peut être vaincu, parce qu'il tient sous ses pieds les maux mêmes ; parce qu'il a su dompter les malheurs, la douleur, les injustices, par la Raison, la plus forte de toutes les armes.

Aimez donc la Raison, elle vous rendra fort contre les événemens les plus redoutables. Les bêtes féroces par amour pour leurs petits, s'élancent contre les dards des chasseurs ; elles ne sont indomptables que par leur férocité et leur fougue téméraire. Quelquefois la passion de la gloire pousse un jeune cœur au travers du fer et des flammes ; quelquefois même la seule apparence, l'ombre de la vertu conduit à une mort volontaire. Si la Raison a plus de courage et de constance que ces mouvemens passagers, ne doit-elle pas aussi s'élancer avec bien plus d'impétuosité au milieu des périls et des alarmes ?

Vous n'en êtes pas plus avancé, dites-vous, en soutenant qu'il n'y a pas d'autre bien que l'honnête : ce retranchement ne vous mettra pas plus à couvert des attaques de la Fortune. Si vous regardez, comme des biens, des enfans respectueux, une patrie bien gouvernée, des parens vertueux, vous ne pourrez, sans alarme, être témoin de leurs dangers. Vous serez troublé quand on assiégera votre patrie : par la mort de vos enfans : par la servitude de vos parens.

Je vais commencer par la réponse que les Stoïciens font à cette objection ; après quoi j'y joindrai celle que je pense que l'on devroit y faire. On doit distinguer des biens qui ne nous quittent que pour substituer des maux à leur place : tels sont la perte de la santé, à laquelle succede la maladie ; le mal des yeux, suivi de l'aveuglement ; la perte des jambes qui, non-seulement prive l'homme de son activité, mais lui cause encore une foiblesse réelle. Les événemens dont nous avons parlé, ne sont point dans ce cas. En perdant un ami vertueux, je n'ai pas lieu de craindre qu'il soit remplacé par un ami

perfide. Après avoir enséveli des enfans respectueux, je n'ai pas à craindre d'en retrouver de pervers. Ajoutez que ce n'est pas de la mort de mes enfans ou de mes amis, mais de leurs corps seuls, qu'il est question. Le bien ne peut périr que d'une manière, c'est en se changeant en mal; ce qui seroit contre la Nature, qui veut que toutes les vertus et toutes les actions, qui en sont les effets, demeurent incorruptibles. En supposant même que nos amis périssent; en supposant que des enfans vertueux, et qui répondoient aux vœux de leurs parens, fussent enlevés; il y a moyen de les remplacer. Vous me demandez ce moyen ? La vertu le fournit: c'est elle qui les avoit faits ce qu'ils étoient; elle ne souffre point de place vuide dans l'ame; elle en remplit toute la capacité; elle dissipe tous les regrets; elle suffit seule, parce qu'en elle est la source et l'origine de tous les biens. Qu'importe qu'une eau coulante soit détournée ou se perde, tant que la fontaine d'où elle sort, subsiste ? Vous ne direz pas qu'un homme soit plus juste, plus réglé, plus prudent, plus honnête, pour avoir perdu ses en-

sans; vous ne direz pas non plus qu'il soit plus heureux. Quelques amis de plus ne rendent pas un homme plus sage ; quelques amis de moins ne le rendent pas plus insensé ; il n'en est donc ni plus heureux, ni plus malheureux. Tant que la vertu vous restera, vous n'e sentirez pas les pertes que vous aurez éprouvées (1).

Quoi ! direz-vous, le Sage n'est-il pas plus heureux, quand il est environné d'une foule d'enfans et d'amis ? Eh ! pour-

(1) L'insensibilité, l'indifférence, en un mot, l'apathie la plus complette paroît avoir été regardée comme une vertu sublime par les Stoïciens. Epictete, § 8, dit, en propres termes, « si tu aimes un pot de » terre, dis-toi, que tu aimes un pot de terre ; » car ce pot venant à se casser, tu n'en seras pas » troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi, » que tu aimes des êtres mortels ; car, s'ils viennent » à mourir, tu n'en seras pas troublé ». Le même Philosophe dit ailleurs, « si tu vois quelqu'un pleurer la » mort de son fils, ne le crois pas malheureux : ne » refuse pourtant pas de pleurer avec lui, s'il est né» cessaire, mais prends bien garde que ta compassion » ne passe au-dedans de toi, et que tu ne sois véritablement affligé ». V. § 24.

Enfin Epictete observe que « quand le fils ou la femme » d'un autre viennent à mourir, il n'y a personne qui

quoi

quoi le seroit-il ? Le souverain bien ne peut ni décroître ni s'accroître ; il reste toujours en même quantité. De quelque manière que la Fortune se comporte envers le Sage, soit qu'elle lui accorde une longue vieillesse, soit qu'elle renferme sa vie dans des bornes plus étroites, la mesure du souverain bien est la même, quoique celle de l'âge diffère. La gran-

» ne dise que ce malheur est attaché à l'humanité : » quand on perd son fils ou sa femme, on n'entend » plus que pleurs et gémissemens ». *V.* § 31 Marc-Aurele-Antonin lui-même va jusqu'à dire, *ne te lamentes pas avec ceux qui s'affligent, et n'en sois point ému.* Voyez *Livre 7,* § 43.

On voit par ces passages, que les Stoïciens se proposoient uniquement de concentrer l'homme en lui-même, en le détachant entièrement de la société, ce qui anéantit les vraies notions de la vertu : celle-ci pour des êtres destinés à vivre ensemble, et par conséquent à se prêter des secours mutuels, est totalement incompatible avec l'insensibilité. L'apathie peut être commode et avantageuse à celui qui la possede ; mais elle est une disposition haïssable et funeste dans la vie sociale. La sensibilité peut faire beaucoup de mal à celui qui l'éprouve ; mais l'insensibilité rend un homme peu susceptible des qualités qui font le lien le plus doux de la société.

deur ou la petitesse d'un cercle ne change que l'espace et non pas la forme ; laissez subsister long-temps l'un des cercles, effacez l'autre sur le champ, et confondez-le dans la poussière sur laquelle il a été tracé, la forme aura toujours été la même dans l'un et dans l'autre. La grandeur, le nombre, le temps ne font rien à la vertu. Elle ne peut, ni s'alonger, ni se raccourcir. Retranchez d'une vie honnête, autant d'années que vous voudrez, resserrez-la dans l'espace d'un jour, elle est également honnête. Quelquefois la vertu étend au loin la sphère de son activité, elle gouverne des royaumes, des villes, des provinces ; elle établit des loix ; elle cultive l'amitié ; elle remplit les devoirs des pères et des enfans. D'autres fois elle est circonscrite dans les bornes étroites de la pauvreté, de l'exil, de la solitude : elle n'en est cependant pas moindre, pour être descendue du faîte de la puissance, à l'état de simple particulier ; du trône, à la cabane ; de l'éclat de l'administration publique, à l'obscurité d'une chaumière, ou d'un coin de terre : elle est aussi grande, lors même

qu'elle se retire en elle-même, et s'y tient isolée; elle n'en a pas des sentimens moins nobles et moins élevés; une prudence moins exacte; une justice moins rigoureuse : elle est donc également heureuse. Son bonheur ne réside qu'en un seul endroit, c'est dans l'ame elle-même; il est stable, immense, tranquille, ce qui suppose la connoissance des choses divines et humaines. Cet accord est perdu, quand l'ame, qui doit être élevée, se laisse abattre par le regret ou par l'affliction. Les alarmes, les inquiétudes, la paresse, dans quelqu'entreprise que ce soit, sont des choses déshonnêtes : l'honnête est calme, actif, intrépide, toujours en haleine. Quoi ! dira-t-on, le Sage n'éprouvera-t-il pas du moins quelque chose de semblable au trouble ? ne changera-t-il pas de couleur? son visage ne s'altérera-t-il pas ? ne sentira-t-il jamais ses membres se refroidir ? enfin, n'éprouvera-t-il aucun de ces mouvemens involontaires, qui, sans la participation de l'ame, sont produits par le jeu des organes et le méchanisme du corps ? Je n'en disconviens pas; mais il ne changera pas pour cela de sentiment; il croira

toujours qu'aucun de ces événemens n'est un mal, et ne vaut pas la peine de troubler une ame sensée : il exécutera avec hardiesse et promptitude tout ce qu'il faudra faire ; c'est le propre de la folie, d'agir avec lenteur et murmure, de pousser la machine d'un côté, et l'ame d'un autre ; d'être partagé entre des mouvemens opposés. De plus, la folie est méprisée par le côté même dont elle s'applaudit le plus ; les actions dont elle se glorifie, elle ne les fait pas même avec plaisir : si quelque malheur la menace, l'attente seule est pour elle un tourment, aussi grand que le mal même; la crainte lui fait souffrir d'avance ce qu'elle appréhende. Les maladies du corps sont annoncées par des avant coureurs ; par un relâchement général dans les nerfs, par une fatigue que l'exercice n'a pas causée, par un accablement, par des frissons qui parcourent les membres : c'est ainsi qu'une ame foible est long-temps secouée par les maux avant d'en être abattue ; elle anticipe sur eux, et succombe avant le temps. Est-il rien de moins sensé, que de se tourmenter de l'avenir ; de ne pas se réserver pour le mal même ; de prévenir

le malheur ; d'accélérer des événemens, que le parti le plus sage seroit de différer, lorsqu'on ne peut en détourner le cours ? Voulez-vous être convaincu qu'on ne doit pas se tourmenter de l'avenir ? Un homme à qui l'on diroit qu'il doit, au bout de cinquante ans, subir des supplices rigoureux, ne se troubleroit qu'après avoir au moins franchi la moitié de cet espace ; il n'iroit pas se plonger dans des inquiétudes qui ne devroient avoir lieu qu'au bout d'un demi-siecle. Il arrive encore de même, que les ames attentives à se tourmenter, et qui épient des sujets de s'attrister, s'affligent de malheurs anciens, dont les traces sont effacées. Les maux futurs, ainsi que les maux passés, sont absens ; nous ne sentons ni les uns, ni les autres. Or, il ne peut y avoir de douleur, que par la chose que nous sentons.

LETTRE LXXV.

Que la Philosophie n'est pas une Science de mots.

Vous vous plaignez que mes lettres ne sont pas assez soignées : mais soigne-

t-on sa conversation, à moins qu'on ne veuille parler d'une manière affectée? Je veux que mes lettres ressemblent à une conversation que nous aurions ensemble, assis ou en marchant; je veux qu'elles soient simples et faciles; qu'elles ne sentent ni la recherche, ni le travail: j'aimerois même mieux, si la chose étoit possible, vous faire voir, que vous dire ce que je pense. Quand même il m'arriveroit de disputer, on ne me verroit point frapper du pied, remuer les bras, élever la voix; je laisserois toutes ces démonstrations extérieures aux Orateurs. Content de vous transmettre mes sentimens, sans ornement et sans bassesse, je me bornerois à vous persuader que je suis bien pénétré de tous mes principes, et que j'y suis attaché. On n'embrasse pas ses enfans comme sa maîtresse; néanmoins, dans ces baisers mêmes, tout respectables et tout modérés qu'ils sont, l'affection paternelle se montre à découvert. A Dieu ne plaise que dans des objets aussi grands que ceux que nous traitons, je veuille un style maigre et décharné! La Philosophie ne renonce pas au génie; mais elle

ne veut pas qu'on sacrifie bien du travail à des mots. Tout notre objet doit se réduire à dire ce que nous pensons, et à penser ce que nous disons. Que notre conduite soit d'accord avec nos discours : le Philosophe a rempli ses engagemens, quand c'est le même homme qu'on voit et qu'on entend ; pour juger de son mérite, il faut voir s'il est un (1). Nos discours ne doivent pas chercher à plaire, mais à instruire. Si pourtant, l'éloquence s'y joint sans affectation ; si elle s'offre d'elle-même, ou si elle coûte peu ; à la bonne heure, qu'elle vienne à la suite des objets assez importans, pour se passer de ses ornemens, mais qu'elle soit moins occupée de se montrer, que les choses. Il est des arts qui sont totalement du ressort de l'esprit ; celui-ci est du ressort de l'ame. Un malade ne cherche pas un Médecin qui parle bien, mais qui guérisse. S'il se trouve que le même homme, qui est

(1) Cette pensée de Séneque s'explique par une autre du même Auteur ; dans la Lettre 120, il dit *magnam rem puta, unum hominem agere* ; c'est beaucoup d'agir toujours comme un même homme, c'est-à-dire de ne jamais se démentir.

en état de le guérir, sache disserter avec éloquence sur le traitement de la maladie, la chose n'en ira que mieux; mais il ne se félicitera pas pour cela d'avoir rencontré un Médecin éloquent : ce seroit, comme si un pilote joignoit à l'habileté dans son art, l'avantage de la beauté. Pourquoi, diroit sans cela le malade, me chatouiller agréablement les oreilles? pourquoi cherchez-vous à me plaire ? il s'agit d'autre chose : c'est le feu , c'est le fer, c'est de la diete qu'il me faut! voilà pourquoi je vous ai mandé; vous avez à traiter une maladie grave, invétérée, contagieuse; vous avez autant à faire, qu'un Médecin en temps de peste , et vous allez vous occuper des mots! Contentez-vous de votre affaire ; quand aurez-vous appris une foule de choses nécessaires ? quand les aurez-vous gravées dans votre mémoire en caractères ineffaçables? quand y aurez-vous ajouté l'expérience?

Il n'en est pas de la Philosophie, comme de bien d'autres sciences, qu'il suffit de confier à sa mémoire ; il faut la mettre en pratique. L'homme heureux n'est pas celui

qui sait, mais qui fait. Quoi ! direz-vous, n'y a-t-il point de degrés au-dessous de lui ? n'y a-t-il entre la folie et la sagesse qu'un précipice immense ? Je ne le pense pas. Celui qui fait des progrès est encore, à la vérité, au nombre des insensés : mais il y a entre eux et lui un très-grand intervalle ; et même entre ceux qui font des progrès, il y a de grandes différences. Quelques Philosophes les divisent en trois classes : les premiers, sont ceux qui ne possedent pas encore la sagesse, mais qui s'en sont approchés ; quoique près, ils sont encore dehors. Vous demandez qui sont ceux qui forment cette classe ? Ce sont des hommes qui se sont dépouillés de toutes les passions, de tous les vices, qui ont appris tout ce qu'ils doivent savoir : mais ils n'ont pas encore été mis à l'épreuve ; ils ne sont pas encore sûrs d'eux-mêmes ; leur vertu n'est pas encore devenue habituelle ; cependant ils ont déjà gagné de ne pouvoir plus retomber dans les vices d'où ils se sont tirés ; ils sont au point de ne plus avoir de rechûtes ; mais il n'en ont pas la conviction intime, et, comme je me rappelle

d'avoir dit, dans une de mes lettres, ils ne savent pas qu'ils savent; ils jouissent de leur vertu, mais ils n'osent pas encore compter sur elle. Il y a des Philosophes qui désignent les personnes de cette classe, en disant que ceux qui y sont parvenus, se sont bien dépouillés des vices, mais non encore des affections vicieuses; que le chemin, où ils se tiennent, est encore glissant, vu qu'on n'est absolument à l'abri de la méchanceté, que quand on l'a totalement secouée. On n'est arrivé à ce point de perfection, que quand on s'est entièrement livré à la sagesse.

Je vous ai déjà souvent expliqué la différence qui subsiste entre les vices et les affections vicieuses; je vais encore vous la rappeller. Les maladies de l'ame sont des vices rebelles, invétérés; tels sont l'avarice, l'excès de l'ambition, lorsque ces vices se sont, pour ainsi dire, incorporés avec l'ame, et lui sont devenus habituels : pour trancher en deux mots, une maladie de l'ame, est un jugement opiniâtrement faux : c'est, par exemple, celui qui fait regarder comme très-desirable ce qui ne l'est que très-

peu : ou, si vous l'aimez mieux, celui qui fait ardemment soupirer pour des objets qui ne sont que peu ou point desirables ; celui qui fait attacher la plus grande valeur à des objets qui n'en ont que peu ou point du tout. Les affections sont des mouvemens de l'ame, blâmables, subits, impétueux, qui accumulés et négligés deviennent une maladie. C'est ainsi que des humeurs qui se filtrent trop lentement, et qui ne sont pas encore amassées, produisent la toux, mais leur continuité et leur invétération fait naître la phthysie.

Ainsi ceux qui ont fait le plus de progrès, ont échappé aux maladies, mais ils sentent encore les affections ; ce sont pourtant eux qui approchent le plus de la perfection.

La seconde classe est composée de ceux qui se sont à la vérité défaits des vices et des affections les plus grossières, mais qui ne sont pas encore en possession d'une sécurité bien assurée, vu qu'ils sont encore en danger de retomber.

La troisième comprend ceux qui sont dégagés d'un grand nombre de vices considérables, mais non de tous ; ils auront,

par exemple, vaincu l'avarice, mais ils éprouvent encore la colère ; ils ne sont pas sollicités par la débauche, mais ils ont de l'ambition ; ils cessent de desirer, mais ils craignent encore. Cette crainte même a ses degrés ; on sera ferme contre quelques objets, mais on succombe à d'autres ; on méprise la mort, mais on craint la douleur. C'est sur cette troisième classe que nous devons porter nos vues ; heureux si nous méritons d'y être admis ! Il faut être heureusement né, et seconder la Nature par une application continuelle, pour occuper la seconde place ; mais la troisième elle-même n'est pas à dédaigner. Songez à cette foule de maux qui vous environnent ; voyez combien la méchanceté fait tous les jours de progrès ! de combien de crimes on a l'exemple ! combien de désordres publics et particuliers : et vous conviendrez que c'est beaucoup, que de n'être pas compté parmi les scélérats.

Mais, me direz-vous, j'espère pouvoir entrer dans une classe plus honorable. Je le souhaite pour nous, sans oser m'en flatter. Nous sommes préoccupés, nous

tendons à la vertu, au milieu des vices qui nous détournent. J'ai honte de le dire; nous nous occupons de l'honnêteté, quand nous n'avons rien à faire. Cependant quel immense prix nous attend, si nous rompons les chaînes de nos affaires et de nos vices! nous ne serons plus les jouets du desir et de la crainte. Inébranlables aux terreurs, insensibles aux voluptés, nous n'aurons peur ni de la mort, ni des Dieux : nous saurons que la mort n'est pas un mal, que les Dieux n'en peuvent faire : il y a autant de foiblesse à faire du mal, qu'à le souffrir; la bonté est incapable de nuire. Des biens purs nous attendent, si, de la fange où nous sommes plongés, nous parvenons à nous élever au faîte de la sagesse; ces biens sont, la tranquillité de l'ame, l'expulsion des vices et une liberté absolue. En quoi, direz-vous, consiste cette liberté? A ne craindre ni les hommes ni les Dieux; à ne vouloir rien de honteux; à fuir tout excès; à jouir d'un pouvoir souverain sur soi-même. C'est un avantage inestimable de devenir maître de soi.

LETTRE LXXVI.

L'Auteur, quoiqu'âgé, prend encore des leçons.

Vous me menacez de vous brouiller avec moi ; si je vous laisse ignorer une seule de mes actions journalières. Admirez combien je suis de bonne foi avec vous, par la nature du secret que je vais vous confier. Je fais un cours de Philosophie : voilà le cinquième jour que je me rends à l'école dès la huitième heure, pour entendre disputer. C'est s'y prendre de bonne heure, direz-vous. Eh, pourquoi non ? N'est-ce pas le comble de la folie, que de ne pas apprendre, parce qu'on n'a point appris ? Mais quoi ? je vais donc faire le rôle d'étudiant, de jeune homme ? Plût-à-Dieu que ce travers, si c'en est un, fût le seul de ma vieillesse ! mais cette école est faite pour des hommes de tout âge ; nous devrions y vieillir, et nous y rendre comme des disciples. Quoi ? la vieillesse ne m'empêchera pas d'aller au théâtre, et de me faire porter au cirque ! il ne se donnera pas un seul com-

bat de gladiateurs sans moi ! et j'aurois honte de me transporter chez un Philosophe ! il faut apprendre , tant qu'on ignore , et même tant que l'on vit , s'il faut en croire un proverbe qui n'est applicable à aucun cas plus qu'à celui-ci. Oui ; il faut apprendre à vivre aussi longtemps qu'on vit. Sachez pourtant que dans l'école où je vais m'instruire, j'enseigne aussi quelque chose. Vous êtes curieux de savoir ce que j'enseigne ? c'est qu'il faut apprendre jusque dans la vieillesse. Je rougis du genre humain, toutes les fois que je vais à cette école. Vous savez que pour se rendre à la demeure de Metronax, il faut passer par devant le théâtre de Naples : il regorge toujours de monde ; on montre un empressement étrange pour aller juger les talens d'un fameux Pithaule (1) ; sans parler d'un

(1) Gronovius dit que les Grecs appelloient *Pithaules*, des Musiciens qui chantoient dans un tonneau, *qui doliolo sive cado canit* : mais il se trompe. Saumaise a prouvé au long , et très-solidement, qu'il falloit écrire *Pythaules* et non pas *Pithaules*. Il dérive ce mot de Pytho , ville dans laquelle on avoit coutume de chanter sur la flûte des Pæans, en l'honneur d'Apol-

joueur de flûte et d'un trompette qui attirent aussi un grand concours. Mais le lieu où l'on recherche ce que c'est qu'un

---

lon Pythien. De-là, dit-il, on a appellé *Pythaules* ceux qui chantoient sur la flûte ces Pæans dans la ville de Pytho. Il ajoute à cela beaucoup de détails aussi curieux que peu connus, sur l'usage des *Pythaules* dans les anciennes comédies latines. Ces Musiciens jouoient toujours de deux flûtes à la fois, une droite et une gauche, et quelquefois de deux flûtes droites; ou de deux gauches; lorsqu'ils se servoient d'une flûte droite et d'une gauche, on disoit que la pièce avoit été jouée avec les flûtes inégales : *Fabulam actam esse imparibus tibiis.* Lorsqu'ils employoient deux flûtes droites ou deux gauches, on disoit qu'elle avoit été représentée avec les flûtes égales droites, ou avec les flûtes égales gauches : *aut duabus dextris paribus*, *aut duabus paribus quoque sinistris.* La flûte droite n'avoit qu'un seul trou, et rendoit un son grave; la gauche en avoit plusieurs, et rendoit un son plus clair et plus aigu. Les flûtes égales avoient le même nombre de trous : dans les flûtes inégales, au contraire, ce nombre n'étoit pas le même, etc. *Voyez*, parmi les Auteurs de l'Histoire Auguste (édit. Lugd. Batav. 1671, tom. 2.) la vie de l'Empereur Carin, cap. 19, avec les notes de Saumaise, depuis la p. 820, jusqu'à la p. 828. Il seroit difficile de trouver des recherches plus exactes, plus savantes et plus variées sur un point d'antiquité aussi difficile à éclaircir.

homme

homme de bien, et où l'on apprend à le devenir, demeure presque désert; les auditeurs qui s'y rendent en petit nombre, sont regardés comme des oisifs qui n'ont rien de mieux à faire, on leur donne les noms de fainéans et d'inutiles. Puissé-je mériter ces railleries ! Il faut entendre sans s'émouvoir les injures des ignorans; et quand on marche à la vertu, il faut se mettre au-dessus de leurs mépris.

Continuez donc, mon cher Lucilius; hâtez-vous, pour qu'il ne vous arrive pas, comme à moi, d'apprendre dans la vieillesse. Ou plutôt hâtez-vous, parce que vous étudiez une science que vous pourrez à peine savoir à fond dans un âge avancé. Quels progrès pourrai-je faire, dites-vous ? Ils seront proportionnés à vos efforts. Qu'attendez-vous ? On n'a jamais vu la sagesse tomber, par hasard, dans l'ame de personne. L'opulence vous viendra d'elle-même, les honneurs vous seront déférés, sans que vous les sollicitiez; le crédit et les dignités vous seront peut-être jettés malgré vous : la vertu ne vous viendra pas de cette manière; elle ne se rendra pas même à des efforts médiocres,

à des peines légères ; mais l'espérance de s'emparer de tous les biens à la fois, vaut bien quelques travaux, il n'y a de bien que ce qui est honnête. Vous ne trouverez ni réalité, ni stabilité, dans aucun des objets que vante la renommée.

Je vais encore vous expliquer pourquoi il n'y a de vrai bien que ce qui est honnête, puisque vous trouvez que je ne l'ai pas assez prouvé dans ma lettre précédente, où vous appercevez plus d'éloges que de preuves. Resserrons donc en peu de mots ce que j'ai dit précédemment. Tous les êtres ont leur point de perfection ; celle de la vigne est la fécondité ; celle du vin la saveur ; celle du cerf la vîtesse. Si vous me demandez pourquoi les bêtes de somme ont les reins forts, je vous répondrai que c'est parce qu'ils sont destinés à porter des fardeaux. La première qualité d'un chien est la finesse de l'odorat, s'il est destiné à suivre la trace du gibier ; la vélocité, s'il doit le poursuivre ; la hardiesse, s'il doit l'attaquer et le mordre. En un mot, la perfection de chaque être est toujours relative à sa destination, ou à l'usage qu'on

en fait. Dans l'homme, quelle est-elle ? C'est la raison : c'est par la raison qu'il s'éleve au-dessus des animaux, et marche à la suite des Dieux : tout le reste lui est commun avec les animaux et les plantes. Est-il fort ? les lions aussi. Est-il beau ? les paons le sont. Est-il léger ? les chevaux le sont pareillement : je n'observe pas qu'il leur est inférieur dans toutes ces qualités ; il ne s'agit point ici des qualités qu'il possede dans un degré plus éminent que les bêtes, mais de celles qui lui sont propres. Il a un corps ? les arbres en ont un aussi. Il a de l'activité et des mouvemens volontaires ? les quadrupedes et les reptiles jouissent de cet avantage comme lui. Il a une voix ? mais celle des chiens n'est-elle pas plus claire, celle des aigles plus perçante, celle des taureaux plus grave, celle des rossignols plus douce et plus flexible ? Quelle est donc la qualité distinctive de l'homme ? c'est la raison : c'est elle dont la droiture et la plénitude consomment le bonheur de l'homme. Si donc une chose n'est louable et n'atteint le but de la Nature, que quand elle est parvenue à la perfection de sa qualité

distinctive, et si la qualité distinctive de l'homme est la raison; en perfectionnant la raison, il deviendra louable, et atteindra le but de la Nature. Or, la raison ainsi perfectionnée, est ce qu'on appelle vertu, et la vertu n'est autre chose que l'honnête.

Le seul bien de l'homme est donc celui qui appartient à l'homme seul; car ce n'est pas du bien en général qu'il est ici question, mais du bien de l'homme en particulier. S'il n'y a pas d'autre bien dans l'homme que la raison, elle est son seul bien; il faut donc le comparer avec les autres avantages dont l'homme jouit. Un homme méchant sera désapprouvé; un homme vertueux obtiendra l'approbation. Or, il n'y a rien de propre à l'homme, que ce qui lui fait mériter l'approbation ou le blâme (1).

(1) Il me semble que tous les raisonnemens des Stoïciens, par rapport à l'ame et à la vertu, pourroient s'appliquer à l'esprit et aux qualités de l'esprit, et qu'on en pourroit faire le *summum bonum*, le bien suprême. Leur erreur paroît venir de ce qu'ils ne se sont pas clairement défini la vertu, qui, suivant les meilleurs Philosophes modernes, est une disposition habituelle à con-

Vous ne doutez donc pas que la raison ne soit un bien pour l'homme ; mais vous doutez encore qu'elle soit son bien unique. Examinons ce point. Si un homme étoit pourvu de tous les autres avantages, qu'il eût la santé, les richesses, une longue suite de portraits de ses ancêtres, un vestibule rempli de protégés; mais que de l'aveu de tout le monde il fût méchant : vous le blâmeriez. D'un autre côté, si un homme n'avoit aucun des avantages que je viens de rapporter, s'il manquoit d'argent, de cliens, d'illustration, de naissance ; mais qu'il fût généralement reconnu vertueux : vous ne manqueriez.

---

tribuer au bien-être véritable et constant des hommes vivans en société.

Les anciens pareillement ne se sont pas bien défini l'*honnête*. En remontant à l'étymologie de ce mot, ils auroient vu qu'il venoit d'*honor*, et n'indique que ce qui est honorable ou estimable. Or les hommes n'aiment, n'estiment, n'approuvent et n'honorent que les actions et les dispositions propres à contribuer à leur bien-être. Ce qui est *honnête* est ce qui mérite d'être honoré; ainsi les actions vertueuses sont essentiellement honnêtes. En simplifiant les choses, la morale des Anciens eût été moins verbeuse et plus claire.

pas de l'approuver. La vertu est donc le seul bien de l'homme, puisque l'homme qui la possede est louable, lors même qu'il est privé de tout le reste; et puisque celui qui est sans vertu, est blâmé et rejetté, quoiqu'abondamment pourvu de tous les autres avantages. On peut raisonner de l'homme, comme des choses. On dit qu'un vaisseau est bon, non pas quand sa proue est ornée de vives couleurs, ou quand son bec est d'or ou d'argent, ou sa poupe d'ivoire sculpté, ou sa charge, le trésor du Souverain: mais quand il est solide; quand les planches joignent assez exactement pour interdire tout passage à l'eau; quand il a assez de consistance pour soutenir les assauts de la mer; quand il obéit bien au gouvernail, et qu'il est prompt et docile au souffle des vents. Une épée n'est pas bonne pour avoir une garde dorée, et un fourreau couvert de pierreries; c'est celle dont le tranchant est bien affilé, et la pointe assez fine pour percer toute espece d'armes défensives. On n'exige pas qu'une regle soit belle, mais qu'elle soit droite.

On ne loue les objets que relativement à leur destination, et par la qualité qui leur est propre. De même dans l'homme; il est indifférent qu'il ensemence une grande étendue de terres, qu'il jouisse de revenus considérables, qu'il reçoive les hommages d'une cour nombreuse, qu'il repose sur un lit précieux, qu'il boive dans des verres bien transparens, mais il n'est pas indifférent qu'il soit vertueux. Or, la vertu est une raison développée, droite et conforme au vœu de la Nature. Elle se nomme aussi l'*honnêteté*, et constitue l'unique bien de l'homme, puisque c'est la seule raison qui constitue l'homme, il n'y a que la raison perfectionnée qui puisse le rendre heureux. On donne aussi le nom de biens, à tout ce qui part de la vertu, ou en porte l'empreinte, c'est-à-dire, aux actions vertueuses. La vraie raison pour laquelle la vertu est le seul bien, c'est qu'il n'y en a point sans elle. En effet, si tous les biens de l'homme résident dans son ame, tout ce qui la fortifie, l'éleve, l'aggrandit, est un bien : or, la vertu rend l'ame plus forte, plus élevée, plus grande : au contraire, tous les objets qui

irritent nos passions, la rabaissent et la font trébucher ; s'ils paroissent l'aggrandir, ce n'est qu'une enflure trompeuse, une vaine illusion. Il n'y a donc de bien que ce qui rend l'ame meilleure. Toutes les actions de la vie entière ne sont modifiées que par la considération de l'honnêteté ou de la honte qui en résultent. C'est sur cette regle que se fonde la distinction de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut omettre. Je m'explique. Un homme vertueux fera ce que l'honnêteté exige de lui, quand même ce seroit une action pénible, désavantageuse, périlleuse ; mais il ne fera rien de honteux, quand même il lui en reviendroit de l'argent, de la volupté, de la puissance. Nulle crainte ne le détournera de l'honnête ; nulle espérance ne le portera à une action méprisable : les deux principes de toute sa conduite seront, qu'il n'y a pas d'autre bien que la vertu, pas d'autre mal que le vice. Si la vertu seule ne peut se corrompre, si elle seule demeure toujours la même ; il en résulte qu'elle est le seul bien, puisqu'il ne peut plus lui arriver de cesser d'en être un.

La sagesse est à l'abri des dangers du changement; elle ne peut être ravie, ni dégénérer en folie.

Je vous ait dit, et vous pouvez vous le rappeller, qu'un instinct aveugle a quelquefois fait fouler aux pieds les objets des desirs et de la crainte du vulgaire : il s'est trouvé des gens qui ont présenté leurs mains à l'ardeur des flammes; d'autres dont le bourreau n'a pas pu faire cesser les ris; d'autres n'ont pas laissé échapper une larme aux convois de leurs enfans; d'autres se sont offerts à la mort avec intrépidité. L'amour, la vengeance, la cupidité ont fait braver les périls. Ce que peut un moment de frénésie, excitée par un aiguillon passager, à combien plus forte raison le pourra la vertu, qui ne doit pas sa force à un emportement subit, mais à une égalité soutenue ! Il suit de là, que ce qui est quelquefois méprisé par les fous, et toujours par les sages, ne mérite le nom ni de bien, ni de mal.

Il n'y a donc pas d'autre bien que la vertu; elle passe fièrement entre la bonne et la mauvaise fortune, et jette sur l'une

et l'autre un regard méprisant. Si vous admettez qu'il y ait autre chose de bon que l'honnête, toutes les vertus sont en danger ; il n'en est pas une qui puisse se soutenir dès qu'elle envisage quelque chose hors d'elle-même. Or, une pareille conclusion répugne à la raison, qui est la source des vertus, et à la vérité, dont la raison ne peut être séparée. Toute opinion qui répugne à la vérité, est fausse.

Vous ne pouvez nier que l'homme de bien n'ait la plus grande piété envers les Dieux ; il supporte donc tous les événemens de la vie sans se plaindre ; il sait qu'ils n'arrivent que par la volonté divine, qui préside à la marche du grand tout. Il ne regardera donc comme bien, que ce qui sera honnête. Ce n'est qu'à l'aide de cette confiance, qu'il parvient à se soumettre aux Dieux ; à ne point murmurer contre les accidens imprévus ; à ne point déplorer son sort ; à le recevoir patiemment ; à remplir la tâche qui lui est prescrite. S'il y a pour l'homme quelqu'autre bien que l'honnête, il en résultera de l'attachement à la vie et à tous les objets propres à la rendre agréable ;

recherche pénible, vague, illimitée ! Il n'y a donc d'autre bien que l'honnête, parce qu'il n'y a que lui qui ait des bornes.

Nous avons dit que la vie des hommes deviendroit plus heureuse que celle des Dieux, si l'on regardoit comme des biens les objets dont la divinité ne fait aucun usage, tels que les richesses et les honneurs. Ajoutez qu'en supposant que les ames subsistent dégagées de leurs enveloppes, ce doit être pour jouir d'un état plus fortuné, que quand elles habitoient des corps. Mais si les objets dont nous ne jouissons qu'à l'aide des organes, sont des biens réels, les ames seront plus malheureuses après leur dissolution ; il est incroyable sans doute, qu'une substance mise en liberté et rendue à l'univers, soit moins fortunée, que quand elle étoit captive et comme assiégée.

J'ai dit encore que s'il faut regarder comme des biens, des jouissances communes aux bêtes et à l'homme, les animaux eux-mêmes meneroient une vie heureuse ; ce qui ne peut s'admettre. Disons plus. On doit s'exposer à tout pour l'honnêteté ; mais s'il y a d'autres biens que

lui, nous serions les dupes de ce courage. Quoique j'aie traité avec détail tous ces raisonnemens dans ma lettre précédente, j'ai cru devoir dans celle-ci les resserrer, et les parcourir en peu de mots. Mais vous ne serez jamais pénétré de la vérité de cette opinion; si vous n'exaltez votre ame, et si vous ne vous demandez : »
» dans le cas où il faudroit que je mou-
» russe pour ma patrie, et que je rachetasse la vie de tous mes concitoyens aux
» dépens de la mienne, présenterois-je.
» le col avec fermeté, et même avec
» plaisir »? Si vous y êtes résolu, c'est que vous ne connoissez pas d'autre bien; vous quittez tout pour le posséder. Admirez le pouvoir de la vertu! vous mourrez pour la République, quand même votre résolution ne s'exécuteroit pas sur-le-champ, du moment même où vous serez convaincu qu'il faut le faire. Cette action héroïque peut ne procurer quelquefois qu'un moment de plaisir, mais c'est la jouissance la plus douce. Quoiqu'après la mort, l'ame sortie de la sphère humaine ne recueille aucun fruit de son action, néanmoins avant de la faire, la contem-

plation des suites qu'elle aura, est un spectacle délicieux. Quand l'homme courageux et juste se représente que les fruits de sa mort, seront la liberté de sa patrie; la conservation de tous ceux auxquels il fait le sacrifice de sa vie, il jouit de la volupté la plus pure; il savoure le plaisir à longs traits.

Mais celui-même qui est privé de cette joie la plus rare, comme la plus grande, dans la pratique, ne s'en élancera pas avec moins d'allégresse à la mort, content de faire ce que lui prescrit la droiture et la piété : opposez-lui mille raisons pour le dissuader; dites-lui que son action sera suivie d'un prompt oubli, et de l'ingratitude de ses concitoyens; il vous répondra, toutes ces circonstances sont étrangères à mon action; je n'envisage qu'elle; je sais qu'elle est honnête; je vais où me conduit, où m'appelle la vertu.

Le seul bien est donc celui qui se fait sentir, non-seulement aux ames parfaites, mais même aux cœurs droits et bien nés; tous les autres prétendus biens sont futiles et passagers. Voilà pourquoi leur possession est toujours accompagnée d'in-

quiétudes. Quand même la fortune les accumuleroit tous sur une même tête, ils deviendroient à charge au possesseur, il finiroit par en être écrasé ou étouffé. Ces hommes puissans que vous voyez vêtus de pourpre, ne sont pas plus heureux que les acteurs obligés par leur rôle de porter le sceptre et le manteau royal; après avoir marché fièrement devant le peuple, élevés sur le cothurne, ils n'ont pas plutôt quitté la scene, qu'ils se déchaussent et se trouvent réduits à leur taille naturelle. De même il n'y a point de vraie grandeur dans les hommes qui ne sont élevés au-dessus des autres que par les richesses et les honneurs. Pourquoi donc vous paroissent-ils grands ? c'est que vous les mesurez avec leur piédestal. Un nain est toujours petit, quoiqu'au sommet d'une montagne; un colosse conserve sa grandeur, même au fond d'un puits.

La source de nos erreurs et de nos illusions, vient de ce que ce n'est jamais l'homme lui-même que nous jugeons : nous lui joignons toujours les ornemens dont il est décoré. Quand vous voudrez

connoître la juste mesure et les vraies proportions d'un homme, voyez-le nud; qu'il se dépouille de son patrimoine, de ses dignités, de toutes les illusions de la Fortune, qu'il se dépouille de son corps même; c'est son ame seule qu'il faut considérer, dont il faut prendre les dimensions, afin de distinguer la grandeur propre de celle qui n'est qu'empruntée. S'il voit, sans baisser les yeux, l'éclat des épées; s'il est bien persuadé qu'il lui est indifférent que son ame sorte par sa bouche, ou par sa gorge, donnez-lui le nom d'heureux : si, quand on lui annoncera des tourmens qui soient l'effet du hasard, ou de l'injustice d'un homme puissant, l'emprisonnement, l'exil, et toutes les vaines terreurs des ames humaines, sa sécurité n'en est point altérée, s'il dit avec Virgile : « Ces travaux ne m'offrent » rien d'inopiné ; j'ai tout prévu ; mon » esprit me les a représentés (1) » : vous

(1) .... Non ulla laborum,
O Virgo, nova mî facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.
VIRG. *Æneid. lib.* 6, *vers.* 103 *et seq.*

m'annoncez aujourd'hui des malheurs, je me les suis toujours annoncés : j'ai préparé l'homme aux maux de l'humanité. Un mal prévu a moins de force. Mais les insensés qui se fient à la Fortune, regardent tous les événemens comme nouveaux, comme inopinés. Pour les ignorans, la moitié du mal vient de la nouveauté. La preuve en est, que l'habitude leur fait supporter des maux qu'ils regardent comme insupportables. Voilà pourquoi le Sage s'accoutume aux maux qui peuvent lui arriver ; la réflexion produit sur lui le même effet, que l'habitude sur les autres, nous entendons quelquefois dire, je ne savois pas que ce malheur me fût réservé. Le Sage s'attend à tout : quelque chose qui lui arrive, il dit : je le savois.

LETTRE LXXVII.

De la flotte d'Alexandrie. Mort volontaire de Marcellinus.

Nous avons vu paroître aujourd'hui les vaisseaux d'Alexandrie, qui ont coutume de prendre les devants pour annoncer

cer l'arrivée de la flotte dont ils sont suivis : on leur donne le nom de *Tabellaires*. Leur vue est une fête pour la Campanie, on se tient en foule sur les jettées de Pouzzoles, et de quelque quantité de vaisseaux que la mer soit couverte, on distingue ceux d'Alexandrie par leurs voiles. Ils sont les seuls qui aient le droit d'arborer la petite voile appellée *Supparum*, dont les autres vaisseaux ne font usage qu'en pleine mer ; c'est sur-tout de la partie supérieure de la voile, que dépend la rapidité de la course ; c'est de là principalement que le vaisseau reçoit son impulsion. Aussi quand le vent devient violent, ou plus impétueux qu'il ne faut, on baisse l'antenne : son souffle a moins de force quand il se porte plus bas. Lorsque les navires sont entrés à Caprée, et ont franchi ce promontoire, du haut duquel Pallas contemple les tempêtes (1), les autres vaisseaux ont ordre de se contenter de la

(1) Alta procelloso speculatur vertice Pallas.

Minerve avoit sur ce promontoire un Temple dans lequel les Navigateurs lui offroient des libations après avoir doublé ce cap dangereux.

voile ; le *Supparum* ou petit hunier, est la marque distinctive des navires d'Alexandrie.

Au milieu de ce concours de gens qui se précipitoient vers le rivage, je me suis applaudi de ma paresse. Sur le point de recevoir des nouvelles de mes affaires de Rome, je ne me suis point pressé de savoir en quel état elles étoient, ni les nouvelles qu'on m'apportoit. Depuis longtemps il n'y a plus pour moi ni pertes, ni profits. Je devrois avoir cette façon de penser, quand même je ne serois pas vieux, mais à bien plus forte raison dans un âge, où quelque peu que je possede, il me restera plus de provisions que de chemin à faire ; sur-tout étant dans une carrière qu'il n'est pas nécessaire de fournir toute entière. Un voyage est imparfait, quand on s'arrête à moitié chemin, ou en deçà du terme qu'on s'étoit proposé : mais la vie n'est jamais imparfaite, quand elle est honnête : quelque part que vous la terminiez, si vous la finissez bien, elle est complette. Mais il faut souvent avoir le courage de finir ; il n'est pas même nécessaire d'en avoir

des raisons bien fortes, vu que celles qui nous y retiennent, ne le sont pas davantage.

Tullius Marcellinus que vous avez très bien connu, qui eut une jeunesse tranquille, et une vieillesse prématurée, se sentant attaqué d'une maladie qui, sans être incurable, menaçoit d'être longue, incommode, assujettissante, a mis sa mort en délibération. Il a assemblé un grand nombre de ses amis. Les uns, par timidité, lui conseilloient ce qu'ils se seroient conseillés à eux-mêmes; les autres, par flatterie, soutenoient le parti qu'ils soupçonnoient lui devoir être le plus agréable. Notre ami le Stoïcien, homme d'un mérite rare, ou plutôt, pour le louer comme il mérite, héros intrépide et magnanime, l'exhorta, selon moi, de la façon la plus convenable. » Mon cher » Marcellinus, lui dit-il, ne vous tourmentez point, comme si vous délibériez » d'une affaire bien importante. Ce n'est » pas une chose si essentielle que de vivre. » Tous vos esclaves vivent ainsi que tous » les animaux. Mais le point vraiment important, c'est de mourir avec honneur,

» avec prudence, avec courage. Songez
» combien il y a de temps que vous faites
» les mêmes choses. Boire, manger, se
» livrer à la débauche; voilà le cercle
» qu'on parcourt tous les jours. Ce n'est
» pas seulement la prudence, le courage et
» le malheur qui doivent décider à mourir.
» Le dégoût seul peut faire prendre ce
parti ». Marcellinus n'avoit pas besoin
d'être conseillé, mais secondé. Ses esclaves
refusoient de lui obéir. Notre Stoïcien
commença par les guérir de leurs craintes,
en leur faisant comprendre qu'ils seroient
bien plus exposés, s'il demeuroit incertain
que la mort de leur maître eût été
volontaire; il ajouta qu'il étoit d'aussi
mauvais exemple d'empêcher leur maître
de se tuer, que de l'assassiner (1) eux-mêmes.
Ensuite il conseilla à Marcellinus
de n'être point inhumain à leur égard;
il lui dit que, de même qu'à la fin du
repas, on partage les restes aux esclaves
qui ont servi à table, il devoit aussi, en

---

(1) Horace avoit dit, avant Séneque :
Invitum qui servat, idem facit occidenti.
De Arte Poet. vers. 467.

terminant sa carrière, faire quelques présens à ceux qui l'avoient servi pendant tout le temps qu'il avoit vécu.

Marcellinus étoit facile et généreux, dans le temps même que c'étoit à ses dépens : il distribua donc quelques sommes modiques à ses esclaves en larmes, qu'il prit la peine de consoler. Il n'eût point recours au fer, il ne répandit point de sang. Il passa trois jours sans manger, et fit apporter dans sa chambre à coucher, une espece de tente, sous laquelle on plaça une cuve, où il resta long-temps couché ; l'eau chaude qu'on y versoit continuellement, lui causa insensiblement une foiblesse, accompagnée, à ce qu'il disoit, d'une espece de volupté, que procure communément une douce défaillance, et qui n'est pas inconnue de ceux auxquels il arrive quelquefois de perdre connoissance.

Ce récit ne doit pas être pour vous une digression désagréable ; il vous apprend la mort de votre ami, et une mort qui n'a rien eu de pénible, ni de fâcheux. Quoiqu'il se soit tué lui-même, il est mort de la manière la plus douce, il s'est,

pour ainsi dire, furtivement esquivé de la vie. De plus, ce récit n'est pas fait pour demeurer inutile; la nécessité demande souvent de pareils exemples. Souvent nous sommes obligés de mourir et nous ne le voulons pas; nous mourons contre notre gré. Personne n'est assez ignorant pour ne pas savoir qu'il doit mourir un jour; cependant quand le moment approche, il recule, il tremble, il pleure. Ne regarderiez-vous pas comme le plus grand des fous, un homme qui se lamenteroit de n'être pas né mille ans plutôt ? Il n'y a pas moins de folie à gémir de ce qu'on ne vivra pas mille ans plus tard. N'être plus et n'avoir pas été, sont la même chose; ce sont deux temps qui ne nous appartiennent pas. Vous avez été jetté dans un point de l'éternité; allongez-le tant que vous voudrez, de combien l'étendrez-vous ? Pourquoi ces pleurs ? Pourquoi ces vœux ? Vous perdez votre peine. » *Cessez*, dit le poëte, de croire » que vos prières feront changer les dé» crets des Immortels (1) ». Les arrêts

(1) Desine fata Deûm flecti sperare precando.
VIRG. *Æneid. lib.* 6, *vers.* 376.

du Destin, sont fixes, irrévocables; tous les événemens sont amenés par une nécessité puissante, irrésistible. Vous irez où vont tous les êtres. Cet arrêt, qu'a-t-il de nouveau pour vous ? Voilà la condition sous laquelle vous êtes né. Voilà ce qui est arrivé à votre père, à votre mère, à vos ancêtres, à tous les hommes qui sont nés avant vous, à tous ceux qui vivront après vous. Tous les êtres sont liés et entraînés par une chaîne qu'on ne peut rompre, et dont il est impossible de changer la direction. Songez à la foule nombreuse qui vous suivra, à celle-même qui doit vous accompagner. Vous seriez, je crois, plus fort, si plusieurs milliers d'hommes mouroient en même-temps que vous. Eh bien ! dans ce moment même où vous balancez à mourir; une multitude innombrable d'hommes et d'animaux expirent de mille manières différentes. Auriez-vous, peut-être, espéré ne jamais parvenir à un but dont chaque pas vous approchoit ? Il n'y a pas de chemin qui n'aboutisse quelque part.

Ne vous attendez pas que je vous encourage par l'exemple des grands hommes;

je ne vous citerai que celui des enfans mêmes. L'Histoire a conservé l'action d'un jeune Lacédémonien, qui ayant été fait prisonnier dans un âge tendre, crioit en son langage dorique : *Non, je ne serai point esclave*; il tint parole. A la première fonction servile et avilissante qu'on exigea de lui (il s'agissoit d'apporter un vase qui servoit à des usages obscènes), il se cassa la tête contre le mur. La liberté est sous la main, comment se trouve-t-il des hommes qui consentent à être esclaves ? N'aimeriez-vous pas mieux voir votre fils périr de cette manière, que vieillir lâchement ? Pourquoi donc vous laisser troubler, tandis que mourir avec courage, n'est qu'un jeu d'enfant ? Quand même vous ne voudriez pas suivre, vous seriez entraîné. Faites volontairement ce que vous feriez malgré vous : n'auriez - vous pas la force d'un enfant ? Ne diriez-vous pas comme lui, *je ne serai point esclave*; Hélas ! vous êtes l'esclave des hommes ; vous l'êtes des choses ; vous l'êtes de la vie. La vie n'est en effet qu'une servitude, quand on n'a pas le courage de mourir. Quel espoir vous fait encore différer ? Sont-ce les plaisirs qui

vous arrêtent et vous retiennent ? Vous les avez épuisés ; il n'en est plus de nouveaux pour vous ; il n'en est point que la satiété n'ait même rendus fastidieux. Vous connoissez la saveur du vin, et celle du miel ; qu'importe qu'il en passe cent ou mille tonneaux par votre corps ? vous n'êtes, dans le vrai, qu'un sac. Vous connoissez le goût de l'huître et du surmulet. Votre gourmandise n'a rien mis en réserve pour vos années à venir. Voilà pourtant les objets auxquels vous ne vous laissez arracher qu'à regret. En effet, quels sont les autres choses dont la privation vous afflige ? Vos amis, votre patrie ? Ont-ils assez de pouvoir sur vous, pour vous faire retarder seulement votre souper ? Pour souper de meilleure heure ; vous iriez, si vous le pouviez, éteindre le soleil. A quoi vous sert-il en effet ? Que faites-vous qui soit digne de la lumière ? Convenez que ce n'est point l'idée d'être privé du Sénat, des Assemblées publiques, de la Nature entière, qui vous fait différer à mourir. Vous quittez à regret le marché dans lequel vous n'avez rien laissé. Vous craignez la mort ! tandis

que vous savez bien la braver au milieu des plaisirs. Vous voulez vivre ? Vous le savez donc ? vous craignez de mourir ? Mais la vie que vous menez n'est-elle pas une mort ? César, passant un jour par la voie Latine, fut abordé par un soldat de sa garde, qui baissant sur sa poitrine sa barbe blanche, lui demanda la mort. *Est-ce que tu vis ?* lui dit le Prince.

On devroit faire la même réponse à tous ces hommes inutiles pour qui la mort seroit un vrai soulagement. Tu crains de mourir ? Est-ce que tu vis ? Oui, me répondra l'un d'eux ; je veux vivre, parce que je fais beaucoup d'actions d'honnêtes ; je quitte à regret des fonctions dont je m'acquitte fidelement et avec activité. Hé bien ? ne sais-tu pas que mourir, est au nombre des fonctions de la vie ? Tu ne quittes aucun devoir, on ne t'a point fixé un certain nombre de devoirs à remplir. A ce compte, il n'y auroit pas de vie qui ne fût trop courte : comparée avec la durée de l'univers, celle de Nestor sera courte, ainsi que celle de Statilia, qui fit graver sur son tombeau qu'elle avoit vécu quatre-

vingt-dix-neuf ans. Singulière vanité de cette vieille ! Son arrogance eût été sans doute plus loin, si elle eût eu le bonheur d'aller jusqu'à cent ans. La vie est comme un drame ; ce n'est pas sa longueur, mais la façon dont il est joué, qui nous importe. Il n'est pas question de savoir à quel endroit vous finirez. Finissez où vous voudrez : faites ensorte seulement que le dénouement soit bon.

LETTRE LXXVIII.

Des maladies. Qu'il ne faut pas les craindre.

Ces pituites, ces fréquens accès de fievre dont vous vous plaignez, à la suite d'un rhume long, et devenu presque habituel, me font d'autant plus de peine, que je connois, par ma propre expérience, cette espece d'infirmité. Je l'avois bravée dans les commencemens ; ma jeunesse me mettoit encore en état de soutenir le mal, et de résister à ses attaques ; mais par la suite j'ai succombé, et je me suis vu réduit au point de fondre, pour ainsi dire, tout entier. Dans l'extrême maigreur

qui en fut la suite, j'eus plusieurs fois la tentation de rompre avec la vie ; je fus retenu par la vieillesse d'un père qui m'aimoit tendrement ; je songeai moins à la force que j'avois pour me donner la mort, qu'à celle qui lui manquoit pour en supporter la douleur. J'ai donc gagné sur moi que je vivrois : il y a quelquefois du courage à vivre. Je vous rendrai compte des consolations auxquelles j'eus recours ; je commence par vous dire que ces principes mêmes sur lesquels mon courage se fondoit, produisirent en moi l'effet des remedes. Des consolations honnêtes sont en effet des remedes : tout ce qui éleve l'ame, fortifie le corps en même temps. Mes études m'ont sauvé. C'est à la Philosophie, que j'attribue mon rétablissement ou ma convalescence ; je lui dois la vie ; et c'est la moindre des obligations que je lui ai.

Les exhortations , les soins , la conversation de mes amis , sont encore des soulagemens qui ont beaucoup contribué au retour de ma santé. En effet, mon cher Lucilius, rien ne console et ne soutient autant un malade , que l'attache-

ment de ses amis ; rien ne lui fait autant d'illusions, sur l'attente et les craintes de la mort. En les laissant me survivre, il me sembloit que je ne mourrois point ; je songeois que je vivrois, sinon avec eux, au moins par eux ; je ne croyois pas rendre l'ame, mais la leur transmettre.

Telles sont les ressources qui m'ont confirmé dans la résolution de prendre soin de moi, et de supporter les désagrémens de la maladie. Ajoutez qu'il eût été impardonnable, après m'être rendu supérieur au courage de mourir, de n'avoir pas celui de vivre. Voilà donc les remedes auxquels il faut vous prêter. Le médecin vous prescrira les marches et les exercices que vous devez faire ; de ne pas vous abandonner à la langueur, vers laquelle la mauvaise santé n'incline que trop ; de lire à haute voix, pour exercer la respiration dont le canal et le réservoir sont affectés ; de naviger, pour dégager votre poitrine par les secousses légères du vaisseau ; il vous indiquera les especes d'alimens dont vous devez user, les circonstances dans lesquelles vous devez avoir recours au vin, pour fortifier la

machine, et celles où vous devez vous l'interdire, de peur d'aigrir et d'irriter la toux. Pour moi, le précepte que je vous donne, n'est pas seulement relatif à la maladie que vous éprouvez, c'est le remede de toute la vie ; le voici : méprisez la mort ; il n'est plus rien d'affligeant lorsqu'on s'est délivré de cette crainte. Il y a trois choses graves dans chaque maladie : la crainte de la mort, la douleur du corps, la cessation des plaisirs. Nous en avons assez dit sur la mort ; je n'ajouterai qu'une chose, c'est que sa crainte n'est pas un effet particulier de la maladie, c'est celui d'une loi de la Nature. La maladie même a quelquefois servi à prolonger la vie de quelques hommes ; ils ont dû leur salut aux signes de mort qui paroissoient en eux. Ce n'est pas parce que vous êtes malade que vous mourrez, c'est parce que vous vivez. Le même sort vous attendra même quand vous serez guéri. Votre convalescence vous aura fait échapper à la maladie, mais non pas à la mort.

Passons maintenant aux désavantages propres à la maladie. Elle est souvent

accompagnée de douleurs très-vives, mais leurs intervalles les rendent supportables. Le dernier période du mal en est la fin. On ne peut souffrir beaucoup et long-temps. La Nature, en mère tendre, nous a conformés de manière, qu'elle a rendu la douleur ou courte ou supportable. Le siege des plus grandes douleurs sont les parties les plus seches de nos corps; les nerfs, les jointures, et les autres parties déliées, sont sujettes à des douleurs aigües, quand la maladie se trouve resserrée dans leur étroite capacité : mais ces mêmes parties s'engourdissent promptement, et la douleur même anéantit leur sensibilité; soit que les esprits animaux, détournés de leur cours naturel, et dénaturés, perdent ce principe intérieur d'activité qui nous apporte les sensations; soit que l'humeur viciée, ne trouvant plus de canaux où se répandre, s'absorbe elle-même et éteigne la sensibilité dans les parties où elle s'est répandue. La goutte aux pieds ou aux mains, ainsi que toutes les douleurs des jointures, laissent des intervalles de repos, quand les parties sur lesquelles elles exerçoient

leur-fureur, sont émoussées. Les premiers accès de toutes ces maladies sont douloureux; mais l'ardeur du mal s'amortit avec le temps et finit par la torpeur et l'insensibilité. Les douleurs de dents, des yeux, des oreilles, ne sont vives, que parce qu'elles se forment dans des parties qui ont peu de capacité; j'en pourrois dire autant des maux de tête; mais plus ces douleurs sont violentes, plus elles s'affoiblissent promptement, et dégénèrent en stupeur. On a donc, dans les grandes douleurs, la consolation que, si elles se font trop sentir, il est nécessaire de cesser bientôt de les sentir. Mais ce qui met les insensés le plus mal à l'aise dans les douleurs du corps; c'est qu'ils ne sont pas habitués à s'occuper de l'ame. Ils ont toujours quelques démêlés avec leur corps. L'homme sage et vertueux sépare l'ame du corps; il se trouve souvent avec la partie de lui-meme la plus noble et la plus divine : quant à la substance fragile et souffrante, il ne s'y trouve qu'autant qu'il est nécessaire.

Mais il est fâcheux, direz-vous, d'être privé des plaisirs auxquels on est accoutumé

tumé ; d'être assujetti à un régime austère ; de se voir condamner à la faim et à la soif. Les premiers jours de l'abstinence sont pénibles, j'en conviens ; mais peu à peu le desir se rallentit, à mesure que les organes qui nous font desirer, sont plus fatigués et défaillans. De là, la langueur de l'estomac ; de là, le dégoût des mets dont on étoit le plus avide ; l'appétit meurt lui-même à la longue. Or, il n'est pas pénible d'être privé de ce qu'on a cesssé de desirer. Ajoutez qu'il n'y a pas de douleur qui n'ait des intermissions ou du moins des momens de relâche. Ajoutez encore qu'on peut, avec des remedes, se précautionner contre les maladies à venir, et s'opposer à celles qui sont déjà prêtes à nous saisir : il n'en est point qui n'aient leurs symptomes, et sur-tout les maladies périodiques. Au reste, la présence de la maladie est supportable, quand on méprise les extrémités dont elle menace. N'aggravez pas vous-même vos maux, ne vous surchargez pas encore de vos plaintes ; la douleur est légère quand l'opinion ne l'exagère point : si au contraire, on s'encourage, en se

disant à soi-même, ce n'est rien, ou du moins peu de chose; tenons ferme; cela va finir. Vous rendrez la douleur légère, en la croyant telle.

Tout dépend de l'opinion : ce ne sont pas seulement les passions, telles que l'ambition, le luxe et l'avarice, qui se reglent sur elle; la douleur elle-même se conforme au préjugé. On n'est malheureux, qu'autant qu'on le croit. Je ne pense pas non plus que l'homme sage doive se permettre des plaintes sur ses douleurs passées; ni ces expressions si rebattues : *Jamais on n'a été plus mal. Quels maux ! quels tourmens j'ai endurés ! On n'auroit jamais cru que je pusse m'en tirer. Combien de fois mes parens m'ont-ils pleuré ! Les Médecins m'ont abandonné ! On ne peut pas plus souffrir sur le chevalet.* Quand toutes ces souffrances auroient été réelles, elles sont passées. Quel plaisir trouvez-vous à rouvrir d'anciennes plaies, à vous rendre malheureux, parce que vous l'avez été ? Mais on exagère toujours ses maux; on s'en impose à soi-même; on trouve du plaisir à raconter ce qu'il a été dou-

loureux de souffrir. Il est naturel de se réjouir de la fin de ses maux; l'homme sage doit donc supprimer et la crainte des maladies futures, et le souvenir de celles qui ne sont plus : les unes ne le regardent pas encore, les autres ne le regardent plus. C'est dans le fort même du mal, qu'il doit dire avec Virgile (1) : *Peut-être trouverai-je un jour du plaisir à me le rappeler.* Il faut qu'il s'arme de tout son courage contre les assauts du mal : il sera vaincu, s'il recule; il triomphera, s'il se roidit contre la douleur. La plupart des hommes attirent sur eux une chûte à laquelle ils devroient s'opposer. Si une masse vous accable de son poids, ou menace de vous écraser, en vous retirant, vous la faites suivre, et vous rendez sa chûte plus grave par la promptitude de votre fuite; tandis qu'en vous tenant ferme, ou en faisant effort contre elle, vous déterminez sa chûte vers le côté opposé. Combien les athletes ne reçoivent-ils pas de coups et sur la face

(1) — Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

VIRG. *Æneid. lib.* 1, *vers.* 203.

et sur tout le corps ? Cependant la passion de la gloire leur fait supporter toutes ces douleurs : ce n'est pas seulement parce qu'ils combattent, mais pour combattre, qu'ils souffrent. Triomphons, comme eux, de tous les maux ; et le prix de notre victoire ne sera, ni une couronne, ni une palme, ni un crieur qui impose silence pour publier notre nom : ce sera le courage, la fermeté d'âme, et un calme universel sur tous les autres points, si nous venons à bout de surmonter la fortune dans un seul. Je sens une douleur aigüe, dites-vous. Je le crois bien, si vous la supportez comme une femme. C'est parmi les fuyards, que l'ennemi fait le plus de carnage : de même tous les maux imprévus se font sentir plus vivement à ceux qui cedent ou qui reculent. Mais, direz-vous, la maladie est réellement grave. Eh bien ! la Nature ne nous a-t-elle donné des forces que pour de légers fardeaux ? Lequel aimez-vous mieux, que la maladie soit longue, ou qu'elle soit vive et courte ? Si elle est longue, elle a des intervalles, elle vous laisse les moyens de vous armer de forces,

elle vous donne du temps; il faudra bien qu'à la fin elle amene la convalescence et se termine. Une maladie courte et précipitée fait de deux choses l'une; elle meurt, ou fait mourir. Or, qu'importe que j'existe ou que je n'existe pas. L'un ou l'autre met également fin à la douleur.

Il est encore utile de faire diversion à la douleur, en s'occupant l'esprit d'autres idées. Songez alors aux actions vertueuses et nobles que vous avez faites; considérez-vous par votre beau côté : repassez dans votre mémoire les actions que vous aurez le plus admirées dans les autres. Que les hommes les plus courageux, ceux qui ont le mieux triomphé de la douleur, se présentent à votre souvenir : rappellez-vous, par exemple, celui qui pendant qu'on faisoit l'incision de ses varices, continua sa lecture; celui qui ne cessa pas de rire quoique les bourreaux n'en fussent que plus animés à essayer sur lui les tourmens les plus recherchés. Si le ris a pu triompher de la douleur, la raison n'en fera-t-elle pas autant? Parlez-moi de telles maladies que vous vou-

drez, des fluxions les plus dangereuses; d'une toux violente et continuelle qui, par ses secousses, arrache les entrailles; d'une fievre ardente qui dévore; d'une soif inextinguible, d'une distorsion et d'une dislocation générale de toutes les articulations. Que sont ces douleurs en comparaison de la flamme, du chevalet, des lames ardentes, de ces applications cruelles faites pour renouveller et rendre plus profondes les plaies qui commençoient à se fermer? Cependant au milieu de ces tortures, il s'est trouvé un homme qui n'a pas proféré le moindre gémissement; que dis-je? qui n'a pas fait la moindre prière; c'est peu, qui n'a pas répondu; c'est encore trop peu, qui a ri et ri du fond de l'ame. Après cela vous ne ririez pas de la douleur? Mais la maladie ne me permet de rien faire; elle m'interdit toutes mes fonctions. C'est de votre corps et non de votre ame, que la maladie s'est emparée; elle arrête les pieds du coureur; lie les mains du cordonnier et de l'artisan: mais si vous avez coutume de faire usage de votre ame, vous continuerez de conseiller, d'enseigner, d'écouter, d'ap-

prendre, d'interroger, de vous ressouvenir. Croyez-vous donc que ce sera ne rien faire, que d'être un malade patient ? Vous montrerez qu'on peut surmonter, ou du moins supporter la maladie. N'en doutez pas, le lit même peut devenir un théâtre pour la vertu. Ce n'est pas seulement les armes à la main et dans un champ de bataille, qu'on peut donner des marques d'un courage que la crainte ne peut abattre ; l'homme de cœur se montre même sur son oreiller. Vous avez de l'occupation. Luttez avec votre maladie. Si elle ne vous arrache aucune prière, aucune bassesse ; vous donnerez un grand exemple. Que de gloire pourroit acquérir un malade, s'il avoit des spectateurs ! Profitez de votre mal pour faire votre éloge vous-même.

D'un autre côté, il y a des plaisirs de deux especes. La maladie suspend, à la vérité, mais n'ôte pas, ceux du corps ; et même, à le bien prendre, elle les rend plus piquans. On trouve plus de plaisir à boire quand on a soif, à manger quand on a faim ; toutes les petites libertés que permet l'abstinence, sont reçues avec plus d'avidité. Mais les voluptés de l'ame

qui sont bien plus grandes et plus sûres ; quel Médecin les interdit à son malade ? Quiconque les recherche et les connoît, méprise les vaines caresses des sens. Oh que ce malade est à plaindre ! Pourquoi ? est-ce parce qu'il ne fait pas réfroidir son vin dans la neige ? Parce qu'il ne renouvelle pas la fraîcheur du breuvage contenu dans une vaste coupe, avec de la glace pilée ? parce qu'on ne lui ouvre pas à sa table même des huîtres du lac Lucrin ? parce qu'à l'heure de son dîner, il n'entend pas le tumulte confus de cuisiniers qui apportent le foyer même avec les mêts ? Progrès admirable de notre luxe ! de peur que les alimens ne se refroidissent ; de peur que les palais blasés de nos gourmands, ne soient pas suffisamment picotés par la chaleur ; un dîner est maintenant escorté de la cuisine entière ! L'infortuné malade ! il ne mangera désormais qu'autant qu'il pourra digérer ; il ne verra pas étendu sous ses yeux, un sanglier immense ; on commence pourtant à le bannir de nos tables, comme un mets trop ignoble. Il ne verra pas dans son garde-manger une longue file d'estomacs d'oi-

seaux, car on est las de les voir entiers. Vous voilà donc bien malheureux ? Eh bien ? vous souperez comme un malade ; et même, comme devroit quelquefois souper un homme en bonne santé.

Il nous sera aisé de supporter tous les désagrémens de la maladie, les potions médicales, la tisanne, ces compositions dégoûtantes pour les hommes énervés par le luxe et la délicatesse, et bien plus malades de l'ame que du corps, si nous parvenons à n'avoir plus peur de la mort : nous y parviendrons quand nous aurons reconnu les limites du bien et du mal ; alors la vie ne nous causera plus d'ennuis, ni la mort d'effroi. La satiété ne peut avoir lieu dans une vie occupée de tant d'objets variés, sublimes, divins : ce n'est que la paresse et l'oisiveté qui la menent au dégoût d'elle-même. Le Philosophe qui parcourt la Nature ne se lasse jamais de la vérité, il ne se rebute que de l'erreur. Si la mort s'avance et l'appelle, quoiqu'elle soit prématurée, quoiqu'elle lui retranche la moitié de sa course naturelle, il a anticipé de loin les avantages de la vie ; il connoît en grande partie la

Nature ; il sait que la longueur du temps n'ajoute rien à la vertu. La vie la plus longue doit paroître courte à ceux qui ne la mesurent que sur des voluptés sans consistance et par conséquent sans bornes.

Fortifiez votre courage par des pensées de cette espece, et quelquefois par la lecture de mes lettres : il doit venir un temps où nous serons réunis, et même intimement confondus ; quelque soit la durée qui le précédera, vous la rendrez longue en sachant en user. Suivant la maxime de Posidonius, *un seul jour d'un homme instruit, est plus long que la plus longue vie des ignorans.* Jusqu'à ce moment attachez-vous fortement à ce principe, qu'il ne faut ni succomber à l'adversité, ni se fier à la prospérité ; qu'il faut avoir toujours présens aux yeux tous les jeux que la fortune se permet, comme si elle devoit exécuter tout ce qu'elle peut. Un malheur long-temps attendu se fait bien moins sentir quand il est arrivé.

LETTRE LXXIX.

Description de Scylla, de Charibde et du Mont-Etna. Les Sages sont égaux entre eux.

J'ATTENDS avec impatience la lettre par laquelle vous devez m'apprendre ce que votre tournée en Sicile vous a montré de nouveau, et ce qu'on sait de plus positif sur (1) Charibde. Pour Scylla, je n'i-

(1) Le voyage du Baron de Riedezel en Sicile & dans la grande Grece, nous a mis à portée de répondre d'une manière satisfaisante aux questions de Séneque touchant Charibde. Voici ce que cet Auteur nous apprend à ce sujet » Tout près de la citadelle de » Messine, dit-il, est cette Charibde si fameuse chez » les Anciens, & qui n'étoit si redoutable pour eux, » que vu leur peu de connoissance dans l'art de na- » viger, puisque aujourd'hui le moindre canot la tra- » verse sans danger. Les habitans actuels de Messine » la nomment *Garofalo*; ce n'est autre chose qu'un » tourbillon occasionné par les différentes directions des » courans qui se croisent dans le Phare étroit de Mes- » sine. J'ai passé par-dessus dans une petite barque, » pour m'en convaincre par moi-même. Les eaux n'ont » dans cet endroit que trente palmes de profondeur; » par conséquent ce tourbillon ne sauroit être aussi

gnore pas que ce n'est qu'un rocher, et même peu redouté des navigateurs. Mais je desirerois savoir si, dans vos observations sur Charibde, vous pourriez découvrir quelque phénomene qui ait servi de fondement aux fables qu'on en débite.

» dangereux qu'on le décrit ». Il ajoute dans sa seconde lettre, » qu'en allant de Messine à Reggio en » Calabre, il eut encore occasion d'observer de très près » Charibde, & de se convaincre de nouveau qu'elle » n'est ni profonde ni dangereuse, & que ce tourbillon » n'est point occasionné par un goufre, mais uniquement par deux courans opposés, qui s'efforcent de » pénétrer l'un du côté du Nord, & l'autre du côté du » Sud, dans le détroit. Comme ces deux courans ne » se portent pas dans le canal avec la même force, » ni dans le même tems, ils occasionnent une espece » de flux & de reflux qui se succede de six en six heures, » & sur lequel les mariniers se dirigent en faisant » canal, de manière que la traversée peut se faire » commodément & fort vite, sans rames ni voiles, & » s'il arrive quelquefois à un gros vaisseau de se perdre, » c'est ordinairement par l'ignorance des mariniers qui » prennent mal leur temps pour s'engager dans le dé- » troit; le courant les jette alors contre le rivage où » ils sont forcés d'échouer ». *Voyez* le Voyage en » Sicile & dans la grande Grece, imprimé à *Lausanne*, en 1773, Lettre première, page 161., & Lettre 2, p. 177 et 178.

Faites-moi part encore d'une observation que vous n'aurez sûrement pas manqué de faire, parce qu'elle en vaut la peine; dites-moi si les courans de cette mer ne sont agités en forme de tourbillons, que par un seul vent, ou s'ils ont lieu, quel que soit le vent qui souffle; s'il est vrai que tous les corps engloutis dans ces goufres, sont entraînés sous la mer durant l'espace de plusieurs milles, et ne viennent surnager que vers le rivage de (1) Taurominium. Quand vous m'aurez satisfait sur ces détails, j'oserai vous donner la commission de monter, en ma faveur, au sommet de l'Etna, qu'on dit se consumer et s'affaisser sensiblement; c'est du moins ce que l'on conclut, de

(1) Aujourd'hui *Tavormina*, ville où s'est conservé, de tous les monumens antiques qui existent encore sur la terre, peut-être le plus curieux & le plus rare, je veux dire son théâtre, où la scene qui manque dans tous les autres, subsiste encore dans toute son intégrité. *Tavormina* est située sur une montagne, à deux milles au-dessus du niveau de la mer, ce qui fait qu'on y jouit, indépendamment d'une vue délicieuse, vers Catane & vers Messine, d'un air également pur & salubre. Voyage en Sicile & dans la grande Grece, Lettre première, P. 144 & 145

ce qu'autrefois il se montroit de plus loin en pleine mer. Mais, sans avoir recours à une diminution de hauteur dans la montagne, ce phénomene pourroit venir de ce que la flamme disparoît souvent, et s'élance avec moins de force et d'abondance; ce qui rallentiroit encore la fumée pendant le jour. Au reste, on peut assigner de cet effet deux causes également vraisemblables : il peut se faire qu'une montagne, journellement dévorée, diminue à la longue; il se peut que la flamme ne conserve pas toujours la même activité; vu qu'elle ne se forme pas d'elle-même; mais qu'elle s'élance de quelque galerie souterraine où elle trouve des matières qui lui servent de pâture, tandis que, dans la montagne même, elle ne trouve qu'un passage plutôt qu'un (1) aliment. Il y a dans la Lycie une région fort con-

(1) On ne peut pas dire que le feu se fasse jour à travers une masse considérable, sans que la flamme ne fonde plus ou moins les parois intérieures de la cheminée du volcan : ce principe de destruction doit se faire sentir à la longue, & porter au dehors en torrens de laves fondues, ce qu'il enlève à la cheminée

nue, nommée par les habitans (1) *héphæstion* : c'est un terrein percé de plusieurs canaux que parcourt la flamme, sans endommager aucune des productions qu'on y voit naître. Aussi le pays est fertile et couvert de plantes; les feux qui n'ont pas la force de brûler, ne font que luire par intervalles et répandre une lumiere languissante. Mais je réserve de vous faire ces questions quand vous m'aurez écrit à qu'elle distance de l'entonnoir du volcan sont ces neiges, que les chaleurs même de l'été ne peuvent fondre, bien loin qu'elles aient à craindre du voisinage des feux. (2).

---

(1) *Voyez* Pline, *Natur. Hist. lib.* 5, *cap.* 27.

(2) M. Bridone, voyageur très-attentif, qui vient, depuis peu d'années, de publier une description fort intéressante de la Sicile, & du mont Etna, nous apprend que le sommet de cette montagne fameuse est toujours couvert de neige; mais les flammes du volcan ne peuvent aucunement l'atteindre pour la fondre, vu que le milieu de ce sommet glacé, présente une nouvelle montagne de forme conique, produite par un amas de roches, de cendres & de débris que le feu souterrain a fait sortir du sein de l'Etna. Suivant ce Voyageur, cette nouvelle montagne, que l'on peut

Ne m'imputez pourtant pas les mouvemens que vous vous donnerez pour la solution de ces questions. Votre goût vous y porteroit, quand même il n'auroit pas la complaisance pour prétexte, dans le dessein où vous êtes de décrire en vers l'Etna, et de traiter ce sujet familier à tous les Poëtes. Quoique Virgile l'eût déjà rempli, son succès n'a pas empêché Ovide de s'essayer sur la même matière. Les descriptions de ces deux grands maîtres n'ont pas été un obstacle pour Corneille Severe. Ce même sujet a réussi entre les mains de beaucoup d'autres, et ceux qui ont précédé ont, à mon avis, plutôt ouvert qu'épuisé une mine si féconde. Il y a bien de la dif-

---

regarder comme la cheminée du volcan, peut avoir trois cents toises d'élévation, & se termine par un entonnoir qui a plus d'une lieue de circonférence.

Cette montagne qui couronne l'Etna, n'a pas plus de quarante ans de date : ce qui démontre que l'Etna éprouve des changemens considérables. Tous les observateurs qui ont écrit sur le Vésuve, nous confirment de même que le sommet de ce volcan, augmente en hauteur par des accroissemens de plus de deux cents pieds, & qu'il s'affaisse également après certaines éruptions

férence

férence entre un sujet épuisé, ou traité plusieurs fois. Les matériaux s'accumulent tous les jours ; les anciennes découvertes ne font aucun obstacle aux nouvelles. Outre cela le dernier venu jouit d'un grand avantage. Il trouve sous sa main toutes ses expressions : il n'a que la peine de les arranger différemment, pour leur donner une nouvelle face ; en s'en emparant, ce n'est pas le bien d'autrui qu'il dérobe ; elles sont au public : et dans ce cas, il n'y a plus (1) *d'usu-capion*, pour parler le langage des Jurisconsultes.

Si je vous connois bien, l'Etna vous fait déja, comme on dit (2), venir l'eau

(1) Selon les Jurisconsultes Romains, l'*usu-capion* est une manière d'acquérir la propriété, par la possession non interrompue d'une chose, durant un certain temps limité par la loi. *Voyez* le Digeste, *lib.* 41, *tit.* 3, *leg.* 3. On acquéroit par droit d'*usu-capion* toutes sortes de choses tant mobiliaires qu'immeubles, à moins qu'elles ne se trouvassent exceptées par les loix, comme l'étoient les personnes libres, les lieux publics, les biens qui appartiennent au public, ce qui est du fisc, & le domaine du Prince, *Voyez* le Digeste, *lib.* 41, *tit.* 3, *leg.* 9.

(2) Il y a dans le texte : *aut ego te non novi, aut Ætna tibi salivam movet* : ce qui suffit pour justifier l'espece d'expression proverbiale & commune, dont je me suis servi.

à la bouche. Vous vous proposez un ouvrage sublime, et du ton de ceux qui ont précédé le vôtre. Votre modestie ne vous permet pas de former des espérances plus hautes ; elle est telle, qu'au moindre péril d'éclipser vos devanciers, vous seriez homme à retirer une partie de vos forces, tant vous avez de vénération pour les anciens !

La sagesse, entre autres avantages, a celui-ci ; c'est qu'on ne peut être surpassé qu'en chemin : une fois arrivé au faîte, tous les Sages deviennent égaux, il n'y a plus pour eux d'accroissement, ils en demeurent là. Le soleil ajoute-t-il quelque chose à sa grandeur ? A-t-on jamais vu le disque de la lune plus grand qu'il n'a coutume de l'être ? Le volume des mers n'augmente jamais. Le monde conserve toujours sa manière d'être et ses bornes. Les êtres qui ont atteint leur juste grandeur ne peuvent plus s'élever. Quels qu'aient été les Sages, ils seront pareils et égaux ; chacun d'eux aura des qualités qui lui seront propres : l'un sera plus affable, l'autre plus actif ; celui-ci aura plus de facilité à parler, celui-là plus

d'éloquence ; mais la qualité propre dont il s'agit ici, celle qui les rend spécialement heureux, sera le même dans tous. Votre Etna peut-il s'affaisser et s'écrouler en lui-même ? cette montagne élevée, visible en mer à la plus grande distance, est-elle épuisée par l'action continuelle des flammes ? Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est qu'il n'y a ni chûte, ni feux qui puissent faire écrouler la vertu ; c'est la seule grandeur qui ne connoisse point d'abaissement ; elle ne peut ni se porter au-delà, ni être ramenée en-deçà ; ses dimensions sont aussi invariables que celles des corps célestes.

C'est donc vers elle, que nous devons tendre. Nous avons déjà beaucoup fait : ou plutôt, si nous voulons être sincères, nous avons fait bien peu. En effet, ce n'est pas une grande perfection, que d'être au-dessus des scélérats. Le beau sujet de se glorifier, que d'entrevoir le jour à travers un nuage ! quoique cet état soit préférable aux tenebres, ce n'est pas encore jouir des avantages de la lumière. Notre ame aura sujet de se féliciter, lorsque tirée de la nuit profonde où elle se

trouve plongée, elle n'appercevra plus la clarté confusément, et dans le lointain, mais se baignera dans la source même de la lumière, et, rendue au ciel sa patrie, recouvrera le lieu que lui assigne la noblesse de son origine. C'est en haut que l'appelle sa naissance; elle s'y rendra même avant d'être libre de ses liens, lorsqu'elle se sera débarrassée des vices, lorsque pure, et allégée, elle se sera élancée dans la région des idées divines.

Voilà de quoi nous devons nous occuper, mon cher Lucilius; voilà le but vers lequel il faut diriger notre essor, quand même peu de gens le sauroient, quand même personne ne nous verroit. La gloire est l'ombre de la vertu; elle l'accompagne même malgré elle; mais ainsi que l'ombre tantôt précede et tantôt suit le corps, de même la gloire quelquefois marche devant nous et se montre à découvert; quelquefois elle se tient en arrière, et quand c'est l'envie qui l'a forcée de se cacher, elle est d'autant plus grande qu'elle est plus tardive. Combien de temps Démocrite n'a-t-il pas été regardé comme un fou! Quelle peine n'a pas eu

la Renommée à découvrir Socrate ! Combien d'années Caton n'a-t-il pas été ignoré de ses concitoyens ! On le méprisoit, on ne connut son prix que par sa perte. Le désintéressement et la vertu de Rutilius seroient restés ensévelis, s'il n'eût reçu un outrage ; il dut son lustre à la tache même qu'on voulut lui imprimer. Ne dût-il pas rendre graces au Destin et chérir son exil avec reconnoissance ?

Je ne parle encore que des hommes illustrés par les revers de la Fortune. Combien de personnages dont les progrès n'ont été connus qu'après leur mort, et que la renommée a, pour ainsi dire, déterrés ! Vous voyez quelle admiration prodiguent à Épicure, non-seulement les gens instruits, mais la foule même des ignorans. Eh bien, il étoit inconnu à Athenes, aux environs de laquelle il vivoit dans l'obscurité. Aussi ayant survécu de plusieurs années à Métrodore, dans une lettre où il se rappelle avec plaisir l'amitié qui les avoit unis, il ajoute à la fin, » qu'au milieu de tant de jouis-» sances, ils ne s'étoient pas mal trouvés » d'être demeurés inconnus, même de » nom à toute la Grece ». Eh bien !

la renommée n'a-t-elle pas su le découvrir après sa mort ? Son nom ne s'est-il pas élancé des goufres de l'oubli ? C'est ce que Métrodore lui-même pressentoit dans une de ses lettres ; il dit » qu'Épi-» cure et lui n'avoient pas eu d'éclat ; mais » qu'après leur mort leurs deux noms se-» roient célébrés par ceux qui entrepren-» droient de marcher sur leurs traces ».

La vertu ne reste point enfouie pour toujours ; ce n'est pas un mal pour elle de l'avoir été quelque temps. Un jour la tirera de l'oubli où l'avoit plongée l'injustice de son siecle. C'est être né pour peu de monde, que de regarder, comme tout son siecle, le peuple qui vit en même temps que nous. Il surviendra des milliers d'années et de peuples ; c'est vers eux qu'il faut étendre vos regards. Quand même la jalousie imposeroit silence à tous vos contemporains, il viendra des juges qui vous apprécieront sans fiel et sans partialité. Si la gloire est la récompense de la vertu, elle doit, comme elle, ne jamais périr. Les éloges de la postérité ne nous toucheront point, sans doute ; mais malgré notre insensibilité, elle ne nous en rendra pas moins ses hommages. Il

y a des hommes à qui la vertu a témoigné sa reconnoissance et pendant leur vie et après leur mort; c'est lorsqu'ils l'ont suivie de bonne foi; quand ils ne se sont ni masqués, ni fardés; quand ils ont toujours été les mêmes, soit lorsqu'on s'est fait annoncer, soit lorsqu'on est entré inopinément chez eux. L'hypocrisie sert peu; la teinte légère d'un enduit extérieur n'en impose qu'à peu de gens. La vérité, de quelque côté qu'on la regarde, est toujours la même. La fausseté n'a pas de consistance; le mensonge est transparent; avec de l'attention on peut voir au travers.

LETTRE LXXX.

Futilité des spectacles. Avantàge de la pauvreté.

Je dois la liberté dont je jouis aujourd'hui, moins à moi, qu'au spectacle de la *Sphéromachie* (1), qui vient d'attirer

(1) Suivant les Commentateurs, la *sphéromachie* étoit un jeu de balles. La balle se nommoit *sphera* ou *pila*. Ainsi le spectacle dont il s'agit, étoit une espece de partie de paulme.

tous les importuns. Je suis à l'abri des incursions ; personne ne viendra troubler mes idées ; cette assurance leur donne plus de hardiesse. Je n'entends pas ma porte craquer, je ne vois pas la tapisserie se lever ; je pourrai marcher seul, avantage très-grand pour un homme qui marche par lui-même, qui ne suit d'autre route que celle qu'il s'est tracée. Mais, direz-vous, ne marchez-vous pas sur les traces des anciens ? Oui, sans doute ; mais je me permets d'ajouter, de changer, de quitter. Je suis leur Sénateur, sans être leur esclave.

Mais je me suis flatté trop légèrement, en me promettant du silence et une solitude sans distraction. J'entends une grande clameur qui vient du cirque ; néanmoins sans m'ôter la réflexion, elle ne fait qu'en changer l'objet. Je songe combien il y a de gens qui font travailler leur corps, et combien peu qui exercent leur ame : quelle affluence, pour un spectacle frivole ; pour une partie de jeu ! Quelle solitude lorsqu'il s'agit des sciences vraiment utiles ! Quelle foiblesse d'ame dans ceux dont nous admirons la taille, les

bras et les épaules ! Mais voici sur-tout la réflexion qui m'occupe. Si l'exercice peut endurcir le corps au point de lui faire endurer les coups de pieds et de poings de plus d'un assaillant ; de lui faire souffrir le soleil le plus brûlant au milieu d'une poussière ardente ; de lui faire passer des jours entiers baigné dans son propre sang ; combien n'est-il pas plus aisé de fortifier l'ame contre les coups de la fortune, de la rendre invincible, ou capable de se relever quoiqu'abattue et foulée aux pieds ? Il faut au corps bien des choses pour entretenir sa vigueur ; l'ame croît par sa propre énergie ; elle se nourrit et s'exerce elle-même. Le corps a besoin de beaucoup d'alimens, de boissons, en un mot, d'une infinité de soins. La vertu vous viendra sans frais, sans appareil : vous avez en vous-même tout ce qui peut vous rendre vertueux. Que vous faut-il pour être homme de bien ? Le vouloir. Que pouvez-vous desirer de plus avantageux, que de vous arracher d'une servitude incommode à tout le monde, dont les esclaves mêmes, dont des hommes de la condition la plus vile,

nés au sein de la fange, cherchent à s'affranchir? Ils renoncent, pour la liberté, à ce pécule modique qu'ils ont amassé au préjudice de leur estomac; et vous, qui vous croyez né libre, vous ne desirerez pas d'obtenir la liberté à tout prix! Pourquoi regarder votre coffre fort? elle ne peut point s'acheter. Celle qui se paie n'est qu'un mot, inscrit sur les registres publics : ni ceux qui l'ont achetée, ni ceux qui l'ont vendue n'en sont point possesseurs; il n'y a que vous qui puissiez vous procurer ce bien; c'est à vous que vous devez le demander. Affranchissez-vous d'abord de la crainte de la mort; c'est elle qui nous impose le premier joug: délivrez-vous ensuite de la crainte de la pauvreté. Voulez-vous savoir combien elle est éloignée d'être un mal? comparez les visages des pauvres et des riches. Les premiers rient plus souvent et plus franchement : pour eux, point de retour d'inquiétude; s'il s'en présente quelqu'une, c'est un nuage passager qui se dissipe en un moment. Au lieu que ces hommes, auxquels on donne le nom d'heureux, n'ont qu'une gaieté feinte,

tandis que la tristesse les ronge en dedans : maladie d'autant plus grave, qu'ils ne peuvent la montrer, et qu'au milieu des chagrins qui les dévorent, il faut jouer son personnage comme si l'on étoit bien content. C'est une comparaison dont j'use souvent ; mais elle me paroît la plus propre à exprimer ce drame de la vie humaine, où nous sommes souvent chargés du rôle pour lequel nous sommes le moins faits. Cet acteur qui marche fièrement sur la scene, et qui d'un ton hautin, débite ces vers que le poëte Attius met dans la bouche (1) d'Atrée. » Je commande dans Argos. Pélops m'a » laissé un vaste Empire qui forme un » isthme, borné par l'Hellespont et la mer Ionienne ». Cet acteur, dis-je, n'est qu'un malheureux esclave, qui vient de recevoir (2) cinq mesures de froment et

---

(1) En impero Argis ; regna mihi liquit Pelops,
Qua Ponto ab Helles, atque ab Ionio mari
Urgetur Isthmos.

Vers. ex Attii Atreo desump.

(2) On donnoit tous les mois aux esclaves une certaine mesure de bled qui tenoit cinq boisseaux. Cette mesure s'appelloit *demensum*. C'étoit leur portion ordinaire, comme on le voit par ce

cinq deniers. Cet autre qui, plein de vanité et d'arrogance, et gonflé de l'orgueil que lui inspire sa puissance, dit à Ménélas : » Si tu ne restes en repos, tu

passage de Térence, qui fait dire à Dave, en parlant de son ami Géta. „ Tout ce que ce misérable a pu épargner de son „ petit ordinaire, & en se refusant jusqu'à la moindre chose, „ elle le lui enlevera tout d'un coup, sans penser seulement à „ toutes les peines qu'il a eues à le gagner ".

> Quod ille unciatim vix de DEMENSO suo
> Suum defrudans genium, comparsit miser;
> Id illa universum adripiet, haud existumans
> Quanto labore partum
>
> *Phormio*, *act.* 1, *scèn.* 1, *vers.* 9 *& seq.*

† Celui qui étoit chargé de distribuer aux esclaves cette mesure de bled (demensum) s'appelloit en latin *dispensator*, terme que les Grecs ont rendu par celui d'*économe*, qui y répond très-bien. Donat, dans sa note sur le passage de Térence, prétend que cette mesure contenoit quatre boisseaux (*quaternos modios*) ; Salluste, dans la Harangue de Licinius Macer, & dans celle d'Emilius Lépidus contre Sylla, & Séneque (*ubi sup.*) disent positivement qu'elle étoit de cinq : *Voyez* SALLUSTE. pag. 417, 418, 465 & 466, *edit.* varior. *Amstel.* 1690); mais il est facile de concilier ces Auteurs, puisqu'il est certain que le *demensum* a varié selon le prix du bled & la magnificence ou l'avarice des maîtres.

Au reste, si les esclaves particuliers recevoient tous les mois une certaine quantité de bled & d'autres denrées, les esclaves publics recevoient aussi des gages annuels. On en voit la preuve dans un passage de Pline le jeune, où il informe Trajan que certaines gens, quoique condamnés, soit aux mines, soit à servir de gladiateurs, soit à d'autres peines semblables, non-seulement servent comme esclaves publics, mais en reçoivent même les gages : *ut publici servi annua accipiunt*. lib. 10, epist. 4.

» périras de cette main « ; est payé à tant par jour, et couche dans un grenier. Vous pouvez dire la même chose de ces efféminés étendus dans une litière que des esclaves portent sur leurs épaules, et suspendus ainsi sur les têtes de la foule qui les admire. Leur bonheur n'est qu'un masque : vous les mépriserez, si vous les en dépouillez. Vous faites enlever l'équipage d'un cheval que vous marchandez ; vous faites déshabiller l'esclave que vous voulez acheter, de peur qu'ils n'aient quelque défaut caché ; et pourtant vous appréciez l'homme avec son enveloppe ? Les marchands d'esclaves ne manquent pas de cacher sous quelqu'ornement, les difformités qui pourroient déplaire à l'acheteur ; voilà pourquoi la parure même devient suspecte : une cuisse ou un bras enveloppés vous donneroient des soupçons ; vous les feriez découvrir, pour voir le corps à nud. Voyez-vous ce Roi de Scythie ou de Sarmatie, qui se fait remarquer par l'ornement de sa tête ! Voulez-vous le bien connoître ? Déliez son diadême, vous trouverez au-dessous bien des difformités. Mais, pourquoi par-

ler des autres ? Si vous voulez vous peser vous-même, mettez de côté votre argent, vos possessions, vos dignités ; considérez votre intérieur ; quant à présent, ce n'est que d'après l'opinion des autres que vous vous estimez.

LETTRE LXXXI.

Des Bienfaits et de la Reconnoissance.

Vous vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat. Si c'est la première fois, remerciez-en votre bonheur ou votre discernement, quoiqu'après tout, en pareil cas, le discernement ne puisse que vous rendre moins libéral. Pour vous mettre en garde contre l'ingratitude, vous cesserez de faire du bien ; c'est-à-dire, que, pour empêcher votre bienfaisance de se perdre chez les autres, vous l'étoufferez en vous-même. Laissez aller les bienfaits, dussent-ils ne jamais revenir. Ne faut-il pas semer à la suite d'une mauvaise année ? Une année d'abondance suffit pour réparer les pertes causées par la stérilité d'un sol ingrat. La découverte d'un homme reconnoissant n'est pas trop payée par

un essai sur quelques ingrats. Quel homme a la main assez sûre, dans la distribution de ses bienfaits, pour n'être pas souvent trompé ! La bienfaisance peut errer long-temps autour du but, avant de l'atteindre : mais on se rembarque après la tempête ; les banqueroutes ne font pas déserter la place aux usuriers. La vie languiroit dans une inertie continuelle, s'il falloit renoncer à tout ce qui peut ne pas réussir. Voici donc une considération propre à vous rendre généreux : quand le succès d'un événement est incertain, pour le faire réussir il faut y revenir à plusieurs reprises. Mais j'ai discuté cette matière assez au long, dans mon traité des Bienfaits.

Il vaux mieux examiner une question que je ne crois pas avoir suffisamment développée. Il s'agit de savoir; si un homme qui nous a rendu un service, et qui vient ensuite à nous faire du mal, remet les choses au pair, et nous délie de nos engagemens, supposé même qu'il nous ait fait plus de mal qu'il ne nous avoit fait de bien. Si vous prenez pour arbitre un juge rigide, il compensera l'un par

l'autre, et dira; que malgré la prépondérance de l'injustice, il faut avoir égard au bienfait; le tort a été plus grand, mais le service a été le premier. Il faut donc avoir égard même au temps. Il seroit inutile de vous avertir d'une chose très-claire, c'est qu'il faut examiner la bonne volonté avec laquelle on aura été obligé, et que souvent c'est contre son gré qu'on a fait tort : c'est la disposition de l'ame, qui constitue les bienfaits ou les injures. Je ne voulois pas obliger, mais la honte, l'importunité, l'espérance ont vaincu ma résistance. Les sentimens du bienfaiteur doivent régler ceux du débiteur; ce n'est pas le bienfait qu'on pese, c'est l'intention.

Mais dégageons la question de tout ce qu'elle peut avoir de conjectural. Dans le premier cas, il y a eu sans doute un bienfait, et dans le second, une injure qui a surpassé le bienfait. L'homme vertueux, en faisant les deux calculs, cherche à se faire illusion à lui-même; il ajoute au bienfait, et retranche à l'offense. Mais un juge moins rigoureux, comme je préférerois de l'être, oubliera l'injure

pour

pour ne se souvenir que du service. Sans doute il est conforme à la justice de rendre à chacun ce qui lui est dû ; à un bienfait la reconnoissance, à une offense le talion, ou au moins le ressentiment : mais ce ne sera que dans le cas où l'offense et le bienfait ne viendront pas de la même personne. Si c'est le même homme qui nous a obligés et outragés, le bienfait doit anéantir l'offense. Quand même il n'y auroit pas eu de service antérieur, il eût fallu lui pardonner ; mais si l'offensé vient après les bienfaits, on lui doit plus qu'un pardon. Non que j'attache le même prix à l'un qu'à l'autre ; j'estime sans doute plus le bienfait que l'offense.

Tout le monde ne sait pas sentir un bienfait. Un ignorant, un homme grossier, et de la lie du peuple, dans la chaleur d'une reconnoissance récente, peut payer un bienfait et le sentir ; mais il ignore jusqu'à quel point il est redevable. Il n'y a que le Sage qui sache fixer le prix des choses. L'insensé, dont je parlois, quoiqu'avec bonne intention, ou rend moins qu'il ne doit, ou choisit mal le temps et lieu. Au le lieu de montrer sa recon-

noissance, il la répand, il la jette. Il y a des cas où j'admire la propriété de nos expressions; ce sont des especes de symboles frappans, par lesquels on diroit que les anciens ont voulu nous instruire de nos devoirs. Telle est cette expression : un tel *retulit gratiam*, a rapporté sa reconnoissance à tel homme. Ce mot *referre* signifie rapporter volontairement ce qu'on doit. Nous ne disons pas *gratiam reddidit*, rendre sa reconnoissance, car le mot *reddere* convient aussi à ceux qui rendent une chose, parce qu'on la leur redemande, à ceux qui la rendent contre leur gré, ou quand il leur plaît, ou par les mains d'un autre. Nous n'employons pas non plus les mots de *reponere*, remettre, ou *solvere beneficium*, acquitter un bienfait. Nous n'avons voulu aucune métaphore, tirée de l'argent qu'on emprunte. *Referre* signifie rapporter volontairement; celui qui a rapporté, *retulit*, s'est sommé lui-même.

Le Sage pesera donc au dedans de lui-même toutes les circonstances d'un bienfait, la quantité, la personne, le temps, le lieu, la maniere. Voilà pourquoi nous prétendons qu'il n'y a que le Sage qui

sache reconnoître les bienfaits, de même qu'il est le seul qui sache les répandre. Je parle de celui à qui le bien qu'il fait, cause plus de plaisir qu'à celui qui en est l'objet. On regardera, peut-être, cette proposition, comme une de ces idées singulières, que les Grecs nomment *paradoxes*; et l'on dira : quoi ! selon vous, il n'y a donc que le Sage qui sache reconnoître un bienfait? Cela posé, il n'y a donc aussi que lui, qui sache restituer à un créancier ce qu'il doit, et payer au marchand le prix de la chose achetée? Mais, pour qu'on ne se prévale pas contre nous de ce principe, sachez qu'Épicure soutient la même chose : au moins, Métrodore a dit qu'il n'y avoit que le Sage qui sût reconnoître un bienfait. Cependant il est surpris ensuite, quand nous disons : qu'il n'y a que le Sage qui sache aimer; qu'il n'y a que le Sage qui soit ami. La reconnoissance est pourtant une partie essentielle de l'amour et de l'amitié : je dis plus, c'est la partie la plus ordinaire; elle est plus commune que l'amitié véritable.

Il est encore surpris de nous entendre

dire que la probité ne se trouve que dans le Sage ; comme s'il ne le disoit pas lui-même : croit-il donc qu'on ait de la probité, quand on ne sait pas être reconnoissant ? Qu'on cesse donc de nous décrier, comme affectant de débiter des maximes insoutenables ; qu'on sache que la probité, l'honnêteté même, ne se trouvent que dans le Sage, tandis que le vulgaire n'en a que l'image et l'apparence. Il n'y a que le Sage qui sache reconnoître un bienfait. Cela n'empêche pas que l'insensé ne puisse le reconnoître à sa manière, et du mieux qu'il peut ; ce sera plutôt la connoissance, que la volonté qui lui manquera ; on n'apprend pas à vouloir. Le Sage pesera, par la pensée, toutes les circonstances d'un bienfait ; le temps, le lieu, les motifs le rendent plus ou moins considérable, quoique la matière demeure toujours la même. Souvent des trésors répandus sur une famille n'ont pas le même effet que mille deniers donnés à propos. Il y a bien de la différence entre donner et secourir ; entre sauver la vie à un homme, ou la lui rendre plus agréable par ses libéralités.

Souvent la chose donnée est modique, et ses suites importantes. Quelle différence ne trouvez-vous pas encore, entre un homme qui tire de sa bourse pour vous donner, ou celui qui a reçu un bienfait pour vous en faire part? Mais, pour ne pas retomber dans des détails que nous avons assez approfondis; l'homme vertueux, en comparant le bienfait et l'offense, jugera, sans doute, suivant les regles de la justice, mais la faveur sera pour le bienfait; ce sera de son côté que la balance penchera. La considération de la personne influe encore beaucoup dans les jugemens de cette nature. Vous m'avez obligé dans la personne de mon esclave, mais vous m'avez offensé dans celle de mon père. Vous avez sauvé mon fils, mais vous avez tué mon père. Viennent ensuite toutes les autres considérations, qui sont les élémens de toute comparaison. Si la différence est peu sensible, elle sera négligée: si elle est considérable, on n'usera pas de ses droits, quand on pourra le faire sans blesser la piété et l'honneur, c'est-à-dire, dans le cas où l'offense seroit purement personnelle.

Voici en deux mots le précis de la conduite de l'homme de bien : il ne se montrera pas difficile dans cette espece d'échange ; il se laissera surcharger ; ce ne sera que malgré lui qu'il rabattra l'offense du bienfait ; il inclinera toujours à desirer devoir et s'acquitter. On est dans l'erreur, quand on trouve plus de plaisir à recevoir un bienfait, qu'à le reconnoître. S'il est plus satisfaisant de rembourser, que d'emprunter ; ne doit-on pas éprouver aussi plus de joie quand on se décharge de la dette d'un bienfait reçu, que quand on se lie par les chaînes de la reconnoissance ? Une autre erreur des ingrats, c'est de croire que l'usufruit d'un bienfait doit être gratuit, tandis qu'ils paient à leurs créanciers des intérêts, sans préjudice du capital. Les bienfaits ont aussi leurs intérêts ; on a plus à payer, quand on paie plus tard. Il y a de l'ingratitude à rendre un bienfait sans arrérages. C'est une considération à laquelle il faut encore avoir égard dans le parallele de ce qu'on a reçu, et de ce qu'on doit payer. Il faut ne rien omettre pour montrer toute la reconnoissance possible ; on ne peut qu'y ga-

gner. La justice n'est pas toute au profit des autres, comme on le croit ordinairement; la plupart des avantages qu'elle procure refluent sur elle : il en est de même de la bienfaisance, en obligeant les autres, on s'oblige soi-même. Non que je prétende que l'homme que vous aurez secouru et protégé, sera dans les mêmes dispositious à votre égard. Si les mauvais exemples retombent ordinairement sur ceux qui les ont donnés; si l'on n'a point de pitié pour un homme qui souffre une injustice, dont il a montré la possibilité en la commettant lui-même : il n'en est pas de même des bons exemples, ils ne décrivent pas un cercle pour revenir au point d'où ils sont partis. Chaque vertu trouve sa récompense en elle-même; ce n'est pas la vue du salaire qui la fait pratiquer; la récompense d'une bonne action, est dans la bonne action même. Si je suis reconnoissant, ce n'est pas pour qu'on m'oblige avec plus de plaisir une autre fois, mais pour faire une chose qui me paroît belle, et qui m'est agréable. Je suis re-reconnoissant, non parce que la recon-

noissance m'est utile, mais parce qu'elle me réjouit : et pour vous convaincre de la pureté de mes intentions ; si je ne pouvois témoigner ma reconnoissance, qu'en paroissant ingrat ; si je ne pouvois rendre le bienfait reçu, qu'avec l'air d'offense, je ne balancerois pas à marcher vers ce but louable et honnête, par le chemin de l'infamie. Je ne trouve personne qui respecte plus la vertu, qui lui soit plus dévoué, que celui qui renonce à la réputation d'homme de bien, pour ne pas trahir sa conscience.

C'est donc, comme je le disois, plutôt pour votre intérêt propre, que pour celui des autres, que vous êtes reconnoissant. Il est assez commun de recouvrer ce qu'on avoit donné ; mais c'est un bonheur fort grand, et qui suppose une ame heureusement disposée, que d'avoir été reconnoissant. Si la méchanceté rend l'homme malheureux ; si la vertu fait son bonheur ; si d'ailleurs la reconnoissance est une vertu, vous avez rendu une chose fort ordinaire, pour en acquérir une inestimable ; je veux dire, la conscience d'avoir été reconnoissant, qui ne peut se

trouver que dans une ame divine et fortunée. Il n'y a que le malheur porté à son comble, qui puisse nous inspirer des sentimens contraires. Il n'y a point d'ingrat qui ne devienne malheureux ; je dis peu, qui ne le soit déja. Evitons donc de l'être, si ce n'est pour les autres, au moins pour nous-mêmes. Ce n'est que la partie la plus foible et la plus légère de la méchanceté qui réjaillit sur les autres : ce qu'elle a de pire, et, pour ainsi dire, de plus épais, reste au fond du méchant, et sert à l'étouffer.

C'étoit la maxime de notre cher Attalus. *La perversité*, disoit-il, *boit elle-même la plus grande partie de son venin.* Le poison des serpens qui nuit aux autres, ne fait pas de mal au reptile qui en est dépositaire ; au lieu que celui dont nous parlons, est plus dangereux pour ceux qui le portent, que pour les autres. L'ingrat se tourmente et se mine lui-même ; il hait et ravale les bienfaits qu'il a reçus, parce qu'il faut les rendre; d'un autre côté, il augmente et exagère les torts. Est-il rien de plus malheureux qu'un homme qui laisse échapper tous les bien-

faits, et qui ne met que les torts en réserve ? La Sagesse, au contraire, embellit tous les services qu'elle a reçus ; elle les releve à ses propres yeux ; leur souvenir est pour elle une volupté continue. Les méchans n'ont jamais qu'un moment de plaisir, c'est celui où ils reçoivent un bienfait : mais ce même bienfait procure au Sage une joie durable et sans fin. Comme ce n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu, qui lui fait plaisir, son contentement doit être éternel. Il ne fait pas attention aux injures qu'on lui a faites ; il les oublie, moins par inadvertence que par sagesse : loin d'interpréter tout en mal, il ne cherche même à qui s'en prendre des maux qu'il éprouve ; il aime mieux attribuer à la Fortune les torts que les hommes ont avec lui. Il ne calomnie pas les discours, ni les visages ; il soulage son infortune par des explications favorables, et se souvient moins de l'offense que du bienfait ; il se maintient, le plus qu'il peut ; dans le souvenir le plus agréable ; il ne change de sentimens pour ses bienfaiteurs, qu'après des outrages réitérés et visibles, même

pour les yeux les plus foibles ; encore son changement se réduit-il à être, après l'injure, ce qu'il étoit avant le bienfait. En effet, quand l'injure est égale au bienfait, il reste encore quelque bienveillance dans l'ame. Un accusé est absous, quand il y a égalité de voix parmi ses juges ; et, dans les cas douteux, l'humanité penche toujours vers le parti de la douceur : de même le Sage, si les services et les torts sont égaux, cessera bien de devoir, mais il ne cessera pas de vouloir être endetté. Il fera comme ceux qui paient, nonobstant l'abolition des dettes. Il est impossible d'être reconnoissant, si l'on ne méprise les objets qui excitent les délires du vulgaire. Pour témoigner sa reconnoissance, il faut aller en exil, il faut répandre son sang, il faut se résigner à la pauvreté, et quelquefois même faire le sacrifice de sa réputation, l'abandonner à des bruits flétrissans. Il en coûte souvent beaucoup pour être reconnoissant.

Nous attachons un grand prix au bienfait, tant que nous le sollicitons ; et nous le déprisons, dès qu'il est obtenu. Voulez-vous savoir ce qui nous fait oublier

les bienfaits ? C'est l'avidité d'en obtenir de nouveaux. On s'occupe moins de ce qu'on possede, que de ce qu'on veut avoir : on est détourné du droit chemin par les richesses, les honneurs, la puissance, et par tous les autres objets qui n'ont de valeur que dans l'opinion, sans en avoir aucune réelle ou intrinseque. Nous ne savons pas apprécier les choses ; il faudroit consulter la nature plutôt que l'opinion. Tous ces objets n'ont rien de merveilleux, de séduisant, que l'habitude où nous sommes de les admirer : ce n'est pas parce qu'ils sont desirables qu'on les loue, mais on les desire, parce qu'ils sont loués. Comme les préjugés des individus ont formé le préjugé public, le préjugé public forme à son tour celui des individus. Mais si nous nous en rapportons au peuple sur tout le reste, croyons-le donc aussi sur l'article de la reconnoissance ; apprenons de lui que rien n'est plus honnête qu'une ame reconnoissante : vérité que vous crieront toutes les villes, toutes les nations, les pays même les plus barbares : sur ce point, vous trouverez d'accord les bons et les méchans.

Il y aura des gens qui feront l'éloge de la volupté ; d'autres qui lui préféreront les travaux : des gens regarderont la douleur, comme le plus grand des maux ; d'autres ne voudront pas même qu'on lui donne le nom de mal : quelques-uns mettront les richesses au rang des biens suprêmes ; d'autres soutiendront qu'elles ne sont faites que pour le malheur du genre humain, et que le plus riche des hommes est celui à qui la Fortune n'a plus rien à donner. Au milieu de cette diversité de jugemens, vous n'entendrez qu'une voix en faveur de la reconnoissance. Cette foule d'hommes, si opposés de sentimens en tout le reste, ne se réunira que sur ce seul point.

Cependant on paye souvent des bienfaits par des injures. On a vu même des hommes ingrats, pour n'avoir pas pu être assez reconnoissans. La démence en est venue au point, qu'il y a beaucoup de danger à faire beaucoup de bien à certaines personnes. Persuadés qu'il est honteux de ne pas rendre, ils veulent ne rien devoir. Eh ! mon ami, gardez ce que vous avez reçu : je ne vous demande rien ;

je n'exige rien, que l'impunité pour le bien que je vous ai fait. Il n'y a pas de haine plus dangereuse, que celle que produit la honte d'un bienfait qui rend insolvable.

LETTRE LXXXII.

De la mollesse. Subtilités et disputes de Zenon et des Dialecticiens.

Je ne suis plus inquiet de votre conduite. Vous me demandez quel garant j'en ai ? Un garant qui ne trompe jamais, un cœur ami de la droiture et de la vertu. La meilleure partie de votre être est en sûreté. La Fortune peut vous faire des outrages ; mais je ne crains pas que vous vous en fassiez à vous-même ; et voilà l'important. Suivez la carrière glorieuse dans laquelle vous êtes entré : maintenez-vous dans le genre de vie que vous avez embrassé ; vivez paisiblement, mais sans mollesse. J'aime mieux être mal que mollement. Je donne au mot *mal* la signification que le peuple lui attribue ordinairement pour désigner un état dur, pénible, incommode. La manière ordi-

naire de louer la vie d'un homme auquel on porte envie, est de dire, voilà un homme *bien à son aise*; c'est dire voilà un homme efféminé. L'ame s'amollit insensiblement; elle perd son ressort par l'habitude du repos et de la paresse. Quoi? ne vaudroit-il pas mieux pour un homme de tomber dans l'extrémité opposée? Outre cela, ces voluptueux craignent la mort, dont leur vie est l'image. Il y a bien de la différence entre se reposer et s'enterrer.

Mais, direz-vous, ne vaut-il pas mieux languir, même de cette manière, que de se laisser entraîner au tourbillon des affaires? L'épuisement et l'engourdissement sont deux excès également dangereux. Le repos sans les lettres est une vraie mort; c'est la sépulture d'un homme vivant. A quoi sert la retraite? Les causes de nos inquiétudes ne nous poursuivent-elles pas même au delà des mers? Est-il un antre assez caché, où ne pénetre la crainte de la mort? Est-il un asyle assez profond et assez fortifié, où la douleur ne jette quelquefois ses alarmes? Quelque part que vous vous en-

sévelissiez, vous entendrez les malheurs de l'humanité gronder autour de vous. Au dehors, nous sommes environnés d'ennemis qui cherchent à nous surprendre, ou à nous écraser. Au dedans, ce sont les passions qui bouillonnent dans le calme même de la solitude.

Il faut donc nous fortifier du rempart de la Philosophie, ce mur impénétrable, auquel la Fortune, quelques machines qu'elle mette en jeu, ne peut faire une breche. C'est avoir gagné le port de la sécurité, que d'avoir renoncé aux objets extérieurs, et de s'être mis à couvert dans la forteresse de son ame : on voit alors tomber tous les traits à ses pieds. La Fortune n'a pas les bras aussi longs qu'on le pense ; elle ne saisit que ceux qui s'attachent à elle. Éloignons-nous-en donc autant que nous le pouvons : on ne peut y réussir que par la connoissance de soi-même et de la nature. Il importe de savoir où l'on ira, d'où l'on vient ; en quoi consiste, et le bien, et le mal ; ce qu'il faut chercher, ou fuir ; quel est le moyen de discerner ce qu'on doit éviter, d'avec ce qu'on doit desirer ; d'apprivoiser

ser les passions farouches ; de réprimer les craintes cruelles. Il est des gens qui s'imaginent que la Philosophie n'est pas nécessaire pour dompter ces ennemis ; mais le moindre malheur vient-il les surprendre au milieu de leur sécurité, il leur arrache l'aveu tardif de leur foiblesse. Leurs grands mots s'évanouissent, quand le bourreau leur prend les mains, quand la mort se présente. On pourroit dire à l'un de ces hommes si fiers ; vous braviez bien à votre aise des maux absens ; la voilà cette douleur que vous disiez si facile à supporter ; la voilà, cette mort sur laquelle vous dissertiez si savamment : les fouets retentissent, le glaive brille : » *C'est maintenant, Enée,* » *qu'il faut montrer votre courage ; c'est* » *à présent qu'il faut de la fermeté* (1) «.

Cette fermeté si nécessaire, est le fruit d'une méditation suivie ; elle s'acquiert en exerçant son ame bien plus que sa langue ; en se préparant à la mort, contre laquelle on ne trouve pas de ressources ni de forces dans les rodomontades de

(1) Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.
VIRG. *Æneid. lib. 6, vers. 24*

ceux qui tenteront de vous persuader qu'elle n'est point un mal.

Qu'il me soit permis, en effet, vertueux Lucilius, de rire des frivolités de la Grece, dont je ne me suis pas encore entièrement dépouillé, quoique j'en sente le ridicule. Voici le raisonnement qu'emploie Zénon notre chef. *Il n'y a point de maux glorieux : or, la mort est glorieuse : elle n'est donc pas un mal.* Me voilà bien avancé : je suis délivré de la crainte ; sans doute qu'après un pareil syllogisme, je ne balancerai pas à tendre la gorge aux bourreaux. Ne me parlerez-vous pas plus sérieusement ? Voulez-vous forcer à rire un malheureux prêt à mourir ? Il n'est pas facile de décider s'il y a eu plus de folie à se flatter de guérir de la crainte de la mort par un pareil raisonnement, ou à se tourmenter pour en chercher la solution, comme si la chose en valoit la peine. En effet, le même Zénon a retorqué cet argument par un sophisme contraire, tiré de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifférentes. *Une chose indifférente ne peut être glorieuse ; or, la mort est une*

chose glorieuse : elle n'est donc pas indifférente. Vous voyez où tend ce sophisme. La mort n'est pas glorieuse ; mais il est glorieux de mourir courageusement. Lors donc que Zénon dit qu'une chose indifférente ne peut être glorieuse, j'accorde cette proposition ; mais avec cette réserve, qu'on ne peut acquérir de la gloire que par des choses indifférentes : or, j'appelle indifférentes, des choses qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises en elles-mêmes, comme la maladie, la douleur, la pauvreté, l'exil, la mort ; aucune de ces choses n'est glorieuse, mais il n'y a pas de gloire sans elles. Ce n'est pas la pauvreté qu'on loue, mais l'homme qu'elle ne fait pas plier, qu'elle ne subjugue point ; ce n'est pas l'exil qu'on loue ; mais l'homme qu'il ne fait point souffrir. On n'a jamais loué la mort, mais celui à qui elle a ravi son ame avant de l'avoir troublée. Aucune de ces choses n'est honnête ou glorieuse en elle-même ; mais quand la vertu vient y mettre son empreinte, elles deviennent l'un et l'autre : elles sont, pour ainsi dire, au premier occupant ; et sont diversément caractéri-

sées, suivant que la méchanceté ou la vertu y mettent la main. La mort, si glorieuse dans Caton, devient dans Brutus honteuse et déshonorante. Je parle ici d'un Brutus, qui sur le point de mourir, cherchant à gagner du temps, se retira à l'écart sous prétexte d'un besoin : rappelé par le bourreau, qui lui ordonna de présenter le col, il répondit : *Je le présenterai. Que ne suis-je aussi sûr de vivre!* Quelle folie de fuir, quand on ne peut reculer ! *Je le présenterai*, dit-il; *que ne suis-je aussi sûr de vivre!* Peu s'en fallut qu'il n'ajoutât : *quand ce seroit sous Antoine lui-même* (1) O l'homme vraiment digne d'être livré à la vie!

Mais en accordant même que la mort

---

(1) Il s'agit ici de Decimus Brutus qui, après avoir été un des conjurés contre César, devint sous Octavien et Marc-Antoine, le chef du parti républicain en Occident. Abandonné de ses légions au moment où il vouloit aller joindre Brutus & Cassius en Orient, il fut trahi par un Prince Gaulois, qui fit avertir Antoine que Decimus étoit chez lui; le Triumvir envoya aussi-tôt un nommé Furius, accompagné de quelques soldats, avec ordre de lui apporter sa tête. C'est alors qu'il fit la réponse qu'on vient de lire.

n'est en soi ni bonne, ni mauvaise, il est toujours vrai que Caton en a fait un usage glorieux, et Brutus un avilissant. Les choses qui n'ont nulle beauté, en reçoivent, quand la vertu s'y joint. Nous disons qu'une chambre est claire, cependant elle est obscure pendant la nuit; c'est le jour qui lui donne sa clarté, et la nuit la lui ôte. De même, les choses auxquelles nous donnons le nom d'*indifférentes* et de *moyennes*, telles que la richesse, la force, la beauté, les honneurs, l'empire, et leurs contraires; telles que la mort, l'exil, la mauvaise santé, les douleurs, et tout ce que nous craignons plus ou moins, ne reçoivent le nom de *bonnes* ou de *mauvaises*, que par la méchanceté ou la vertu qui s'y joignent. Une masse de fer n'est ni chaude, ni froide; jettée dans le fourneau elle s'échauffe; plongée dans l'eau elle se refroidit. La mort n'est honnête, que par ce qui est honnête; or, ce n'est autre chose que la vertu, c'est-à-dire, le mépris pour les objets extérieurs.

Il y a néanmoins, mon cher Lucilius, des différences même entre les objets que

nous appelons *indifférens*. Il n'est pas aussi indifférent de mourir, que d'avoir des cheveux en nombre pair ou impair. La mort est du nombre des choses, qui, sans être des maux, en ont pourtant l'apparence. L'amour de soi, le desir de sa propre conservation, sont des sentimens inhérens à l'homme, ainsi que la répugnance à la dissolution, qui semble nous ravir une foule de biens, et nous tirer de ce cercle d'objets auxquels nous sommes accoutumés. Une autre raison qui nous donne de l'aversion pour la mort, c'est que nous connoissons le monde où nous vivons, et nous ignorons la nature de celui où nous devons passer; tous les objets inconnus nous inspirent de l'horreur. Ajoutez l'effroi naturel des ténebres, dans lesquelles on suppose que la mort doit nous plonger. Ainsi, quoiqu'indifférente, la mort n'est point du nombre des choses, au-dessus desquelles on se met facilement: il faut que l'ame s'endurcisse par un long exercice, afin de parvenir à en soutenir la vue et les approches. On devroit mépriser la mort; mais ce mépris n'est point ordinaire: on

débite trop de fables sur son compte ; on diroit que les plus grands génies ont voulu se surpasser pour en augmenter l'horreur ; c'est une prison souterraine, une région ensévelie dans une nuit éternelle, dans laquelle, suivant le Poëte, » le gardien des enfers, assis dans son antre » sur un tas d'ossemens ensanglantés, ef» fraie les ombres par des aboiemens éter» nels (1) «

Mais quand vous serez venu à bout de détromper de ces fables, de prouver clairement qu'il ne reste plus aux morts aucun sujet de crainte ; vous n'aurez pas encore banni toutes les alarmes. On a autant peur de n'être nulle part, que d'être dans les enfers. Avec tous ces obstacles enracinés en nous par une longue persuasion, n'est-ce pas une chose glorieuse, un des plus grands efforts de l'ame humaine, de souffrir la mort avec courage ? L'homme ne pourra jamais s'élever jusqu'à la vertu, tant qu'il regardera la mort comme un mal : il s'y élevera, s'il la juge indiffé-

(1) Ossa super recubans antro semesa cruento,
Æternum latrans exsangues terreat umbras.
VIRG. *Æneid. lib. 8*, *vers.* 297, *et lib. 6*, *vers.* 401.

rente (1). Il n'est pas dans la nature de marcher sans effroi vers ce qu'on regarde comme un mal ; on ne s'y traîne que lentement, et malgré soi ; or, il n'y a point d'action glorieuse quand on y répugne, ou quand on tergiverse ; ce n'est pas la nécessité qui détermine la vertu. Ajoutez qu'il n'y a point d'action honnête, si l'ame ne s'y est livrée toute entière, si quelques-unes de ses facultés y ont répugné. Quand on s'expose à un mal, on y est déterminé soit par la crainte d'un plus grand mal, soit par l'espérance d'un bien, qu'on juge assez important pour supporter avec patience le mal qui le fait obtenir. Les jugemens de l'agent sont alors peu d'accord ; il voit d'un côté des motifs qui l'excitent à accomplir son dessein ; il en voit de l'autre, qui le retiennent et le détournent d'un projet équivoque et périlleux. Il est donc en balance ; et dès-lors, c'en est fait de la gloire. La vertu n'agit que de l'accord de toutes les facultés de l'ame. Elle ne craint point d'agir. Elle se dit avec Virgile : » Ne

(1) *Voyez* Lettre 58, p. 290, note.

» cede point à ces maux ; ne marche
» qu'avec plus de fermeté par la route que
» la Fortune te permet de suivre (1) «.
Il n'y a plus de courage, si l'on croit que
ce sont des maux ; délivrons donc nos
cœurs de cette idée, sans quoi il nous
restera toujours un soupçon, qui arrêtera
notre essor. Nous nous laisserons
pousser vers le but auquel nous devrions
tendre avec force.

Quelques-uns de nos Stoïciens regardent,
comme vrai, le syllogisme de Zénon,
et la rétorsion qui lui est opposée,
comme fausse et captieuse. Je me garderai
bien de les juger d'après les regles
de la dialectique, de m'égarer dans le
dédale tortueux de cet art ennuyeux. Si
l'on m'en croyoit, on banniroit cette
science futile, à l'aide de laquelle on
environne de pieges celui qu'on interroge,
pour le conduire à des aveux imprévus,
à des réponses contraires à sa
pensée. Il faut être plus simple, quand

(1) Tu, ne cede malis ; sed contrà audentior ito,
Quà tua te Fortuna sinet.

VIRG. *Æneid, lib. 6, vers. 95, 96.*

on cherche la vérité ; il faut plus de courage contre la crainte. Si je voulois résoudre ces ambiguités, éclaircir ces doutes, ce seroit pour persuader, plutôt que pour en imposer. Quelle exhortation fera un Général à des soldats qu'il mene au combat, prêts à mourir pour leurs femmes et leurs enfans ? supposons qu'il s'agit des Fabius, qui attirent sur leur famille seule, une guerre générale, ou des Lacédémoniens postés dans les gorges des Thermopyles, qui n'espèrent ni la victoire, ni le retour, à qui le lieu même où ils sont, va servir de tombeau. Comment les exhorteriez-vous à soutenir sur leurs corps les ruines de la république entière, et à défendre leur poste aux dépens de leur vie ? Vous leur diriez : *un mal n'est pas glorieux ; or, la mort est glorieuse ; donc elle n'est pas un mal.* Croyez-vous que ce discours fût efficace ? Qui pourra balancer après cela, à se jetter dans le fort de la mêlée, et à mourir sur la place ? Comparez à cette harangue, celle de Léonidas : *Camarades*, dit-il, *dînez comme des hommes qui doivent souper aux enfers.* Les mor-

ceaux ne leur restèrent pas dans la bouche, ne s'arrêtèrent point au passage, ne leur tombèrent pas des mains : ils marchèrent avec allégresse, et au dîner, et au souper auquel on les invitoit. Et ce Général Romain (1) qui envoyoit des soldats, à travers une immense armée ennemie, pour s'emparer d'un poste, comment leur parla-t-il ? *Compagnons, il faut aller, mais il ne faut pas revenir.*

Vous voyez quelle simplicité et quel empire a le courage : vos vains sophismes, à qui donneront-ils de la fermeté, de l'élévation ? Ils épuisent l'esprit qui n'a jamais moins besoin d'être resserré, d'être mis à l'étroit, à la gêne, que lorsqu'il est question d'une entreprise importante. Ce n'est pas à trois cents hommes, c'est à tous les mortels,

(1) Ce fut Q. Cæditius qui fit marcher quatre cents soldats au travers de l'armée des Carthaginois, pour s'emparer d'une hauteur. Au reste, les Historiens ne s'accordent point entre eux sur le nom de ce Tribun : les uns l'appellent *Laberius*, d'autres *Calpurnius Flamma*. Voyez *Florus*, lib. 2, cap. 2 ; *Aulugelle*, lib. 3, cap. 7 ; & *Tite-Live*, *Hist.* lib. 22, cap. 60.

qu'il faut ôter la crainte de la mort. Comment leur apprendrez-vous qu'elle n'est pas un mal ? Comment les désabuserez-vous d'opinions transmises de siecles en siecles, et sucées dès la plus tendre enfance ? Quels secours trouverez-vous ? Que direz-vous à la foiblesse humaine, pour lui inspirer l'ardeur de s'élancer au milieu des périls ? Quelle harangue pourra triompher de cette unanimité de craintes ? Quelle force d'esprit détournera l'impulsion de cette persuasion générale du genre humain ? Vous vous occupez du soin d'arranger des paroles captieuses ; de proposer des questions insolubles ! C'est avec des armes bien trempées, qu'on frappe les grands monstres. En vain attaqua-t-on, avec des fleches et des frondes, ce serpent énorme qui dévastoit l'Afrique, et qui étoit plus redoutable aux Légions Romaines, que la guerre même (1) ;

---

(1) L'histoire de ce serpent se trouve dans Aulugelle, *Noct. Att. lib. 6*, *cap.* 3. Il paroît que ce monstre dont les Romains furent si effrayés en Afrique, sous la conduite d'Attilius Regulus, étoit un de ces énormes serpens qui infestent encore cette Région ; les voya-

les piques ne pouvoient le blesser; la dureté de ses écailles proportionnées à la grosseur de son corps, repoussoit et le fer, et toutes les armes lancées par les bras humains. On ne vint à bout de l'écraser qu'avec des roches entières. Et vous, contre la mort, vous employez des armes si foibles! c'est attaquer un lion avec une alêne; ce que vous dites est subtil : mais quoi de plus subtil que la barbe d'un épic ? Il y a des corps que leur subtilité même rend inutiles et incapables d'agir.

---

geurs les comparent à des troncs d'arbres; ils dévorent des bœufs entiers dont ils ont la force de briser & de broyer les os en les entortillant, & parviennent ainsi à leur donner la forme convenable pour les avaler facilement. M. Adanson dit avoir vu au Sénégal des plaines remplies de ces reptiles redoutables.

Fin du Tome premier.







